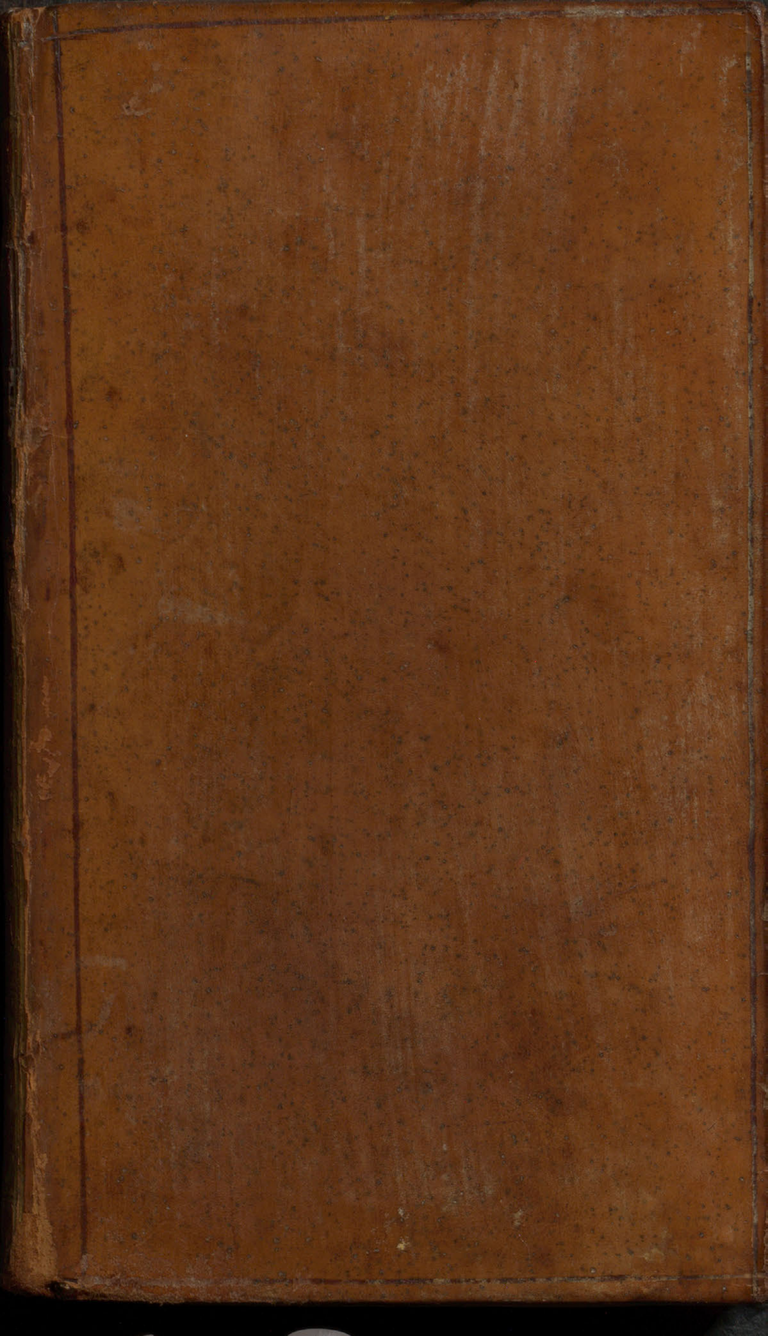
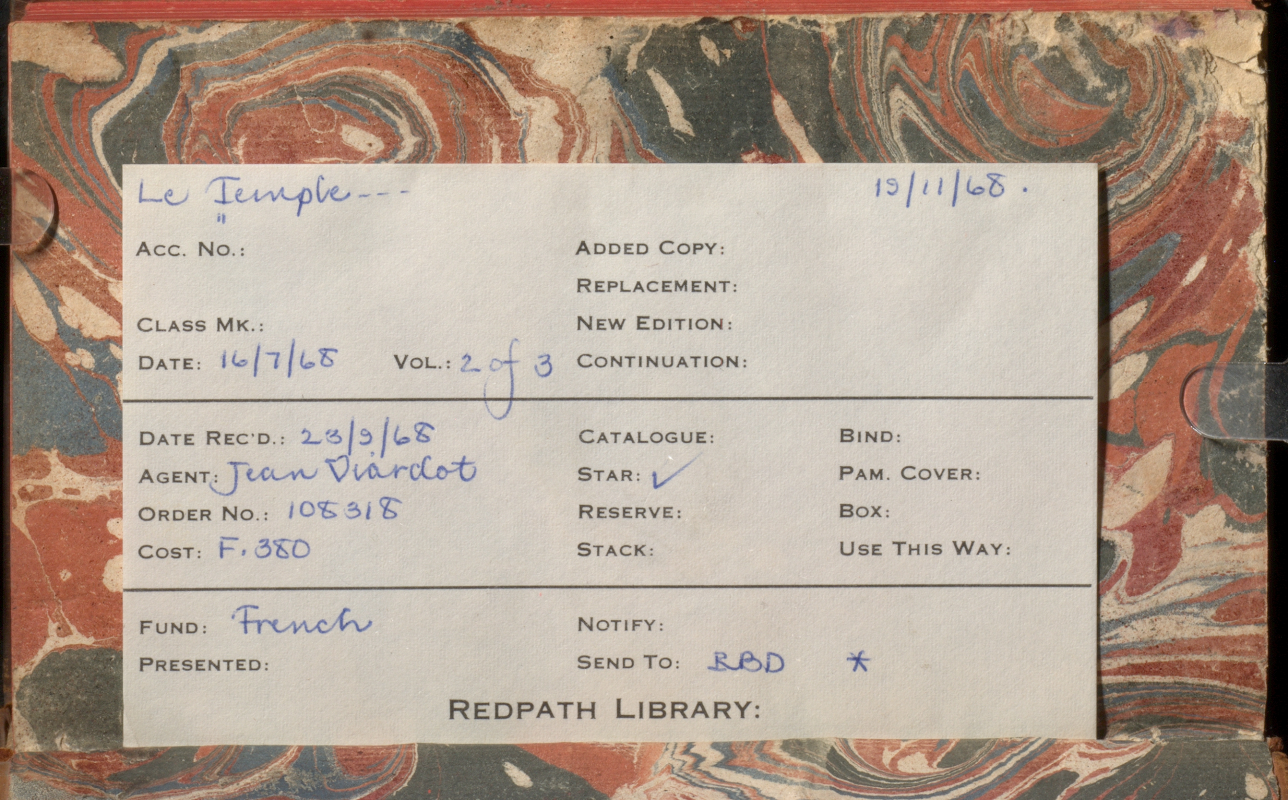



REDPATH LIBRARY



LE TEMPLE
DU
BONHEUR.

TOME SECOND.

LE TEMPLE
DU
BONHEUR,
OU
RECUEIL
DES PLUS EXCELLENS TRAITÉS SUR LE BONHEUR,

EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES.

TOME SECOND.

A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXIX.

LE TEMPLE DU BONHEUR.

LE BONHEUR, OU *NOUVEAU SYSTÊME* DE JURISPRUDENCE NATURELLE.

CHAPITRE I.

Des États, de la Vie, & des Êtres heureux & malheureux.

§ I.

L'HOMME existe : il en est convaincu par sentiment. Il sent qu'il est, & ne peut définir ce qu'est ce sentiment, ni ce qu'est l'existence.

2. Cette perception, par laquelle on se convainc que l'on est, est immédiatement suivie de l'idée de l'existence, idée qu'on ne peut définir parce qu'elle est simple.

3. Outre la faculté par laquelle l'hom-

me s'apperçoit qu'il est, il a celle de s'appercevoir qu'il y a d'autres choses qui sont; & l'idée d'être le convainc qu'il y a des choses possibles.

4. Parmi les choses qui sont & qu'on nomme *Etres*, il en trouve qui lui indiquent qu'ils existent avec le sentiment de leur existence; & d'autres qui ne donnent aucun indice de cet attribut. Par cette raison il nomme les premiers des *Etres intelligens*, & les autres des *Etres non-intelligens*.

5. Outre que l'homme sent & apperçoit qu'il est, & qu'il apperçoit qu'il y a d'autres êtres, il s'apperçoit encore que lui-même & & que tous les autres êtres existent dans un certain état. On entend ici par le mot *état* la maniere, la façon dont un être existe.

6. L'homme apperçoit que son état & celui des autres êtres n'est pas un moment le même; qu'ils existent en passant continuellement d'une façon d'exister à une autre : par-là l'existence de l'homme & celle de ces autres êtres, est dite une *existence successive*.

7. Tout être qui sent son existence, sent par-là-même qu'il existe d'une certaine maniere : & comme il ne peut se sentir être en général de telle ou de telle maniere, il se sent dans un certain état déterminé.

8. De-là il est manifeste que tout être intelligent ne sent que son état présent; puisque ce n'est pas dans un état passé qu'il se sent être lequel n'est plus, ni dans un état futur lequel n'a pas lieu encore.

9. Tout sentiment que l'on a de son état est juste, parce que le sentiment ne se rappor-

té à aucun objet ; mais l'idée qu'on a de l'état dans lequel on ſe trouve peut repréſenter cet état au juſte, le repréſenter en partie, ou n'y être point du tout conforme. Je veux prendre mon canif & je prends une clé ; je monte dans ma chambre croyant avoir mon canif, & je me trouve la clé. Un homme à qui l'on a emporté le bras, ſent du mal à ce bras : ſon ſentiment exprime un homme à qui l'on a emporté un bras & qui y a de la douleur, & ce ſentiment eſt juſte, mais l'idée de l'état qui rapporte la douleur au bras eſt fauſſe. Je nomme donc *juſte* toute idée d'un état qui répond à cet état, & *fauſſe* toute idée qui n'y répond pas.

10. Le ſentiment de l'exiſtence eſt tel que l'être qui ſent, aime mieux éprouver ce ſentiment que de ne pas l'éprouver, ou mieux ne pas l'éprouver que de l'éprouver. Dans le premier cas il préfere ſon être au néant ; dans le ſecond le néant à l'être : on ne peut pas aimer mieux éprouver un ſentiment que de ne le pas éprouver, ſans en même temps aimer mieux être que de ne pas être : & dès qu'on aime mieux ne pas éprouver un ſentiment que de l'éprouver, on aime mieux exiſter ſans ſentiment que d'en avoir ; ce qui pour l'être intelligent revient à être réduit au néant (†).

(†) Je conſidere ici l'effet d'un ſeul ſentiment. Quand on croit que l'homme en a pluſieurs, leur combinaiſon produit le même effet que produit un ſeul ſentiment. J'ai mal aux dents : je préfere pourtant mon exiſtence au néant, parce qu'elle eſt accompagnée d'autres ſenſations, & d'idées qui opérant ſur mon entendement me font préférer l'être au néant.

11. Quand le ſentiment eſt tel qu'on aime mieux l'éprouver que de ne pas l'éprouver, je le nomme *agréable*; & je le nomme *deſagréable* dans le ſens contraire. On déſigne en général les ſentimens agréables par le mot *plaiſirs*, & les deſagréables par celui de *peines*, ainſi que l'a fait Mr. de Maupertuis.

12. L'état accompagné d'un ſentiment agréable eſt dit *heureux*, *malheureux* celui qu'accompagne un ſentiment deſagréable. Tous les ſentimens ſont donc agréables ou deſagréables, & tous les états de l'être intelligent heureux, ou malheureux. Relativement à l'état heureux on nomme *heureux* l'être qui jouit de cet état, & dans le même ſens, *malheureux* celui qui ſe trouve dans un état contraire.

13. D'où il paroit (10-12) qu'un être eſt heureux dès qu'il préfere ſon exiſtence au néant; & qu'un être eſt malheureux dès qu'il préfere le néant à ſon exiſtence.

14. par conſéquent un être immuable, un être qui n'exiſte pas par ſucceſſions d'états, qui exiſte toujours de la même maniere, ſera conſtamment heureux, ſi le ſentiment de ſon état eſt agréable; & conſtamment malheureux dans un cas contraire : il en eſt de-même pour l'être dont l'exiſtence ſucceſſive le fera paſſer conſtamment par des états ou heureux ou malheureux; mais l'état dont l'exiſtence ſucceſſive le fera paſſer alternativement par des états heureux & malheureux, ſera auſſi alternativement heureux & malheureux (10-14).

15. Un être qui ne ſent pas ſon exiſtence, ne jouit d'aucun ſentiment. Il n'eſt ni heureux

ni malheureux ; & les êtres intelligens réduits à ne rien ſentir ſont dans le même cas.

16. L'idée de l'exiſtence ſucceſſive nous donne celle de la durée. La durée eſt une exiſtence continuée ou la continuation de l'exiſtence. A s'eſt trouvé à N pendant que j'étois à T. A s'eſt trouvé à N pendant que j'étois à U. Donc, ſoit qu'A ait changé ou non, A a exiſté pendant que j'ai changé d'états : donc A a duré.

17. L'exiſtence ſucceſſive eſt propre à tous les êtres intelligens que nous connoiſſons par les ſens ; c'eſt par elle qu'un être peut ſe trouver dans des états différens, & alternativement dans des états heureux & malheureux (6. 14.).

18. Chaque état d'un tel être forme une partie de toute la ſuite des états qui compoſent ſon exiſtence entiere ; ſa durée répond à cette ſuite ; & chaque état à chaque partie de la durée. Les parties de la durée ſe nomment *momens* : nous nommons *états momentanés* ceux qui y répondent.

19. Communément le vulgaire enviſage comme un ſeul état une certaine ſuite d'états, dans leſquels il ne trouve aucune différence notable : il déſigne auſſi ſouvent les états momentanés par le mot *momens*. Les momens heureux reviennent à ce que nous appellons états heureux &c. Nous indiquons ces petites différences pour prévenir toute confuſion. Les mots ſont arbitraires, mais lorſqu'il s'agit de traiter une matiere démonſtrativement, on ne peut apporter trop de ſoins pour en fixer le ſens.

20. La somme totale, toute la suite des états par lesquels un être continue son existence, est ce que l'on nomme la *Vie* d'un être.

21. Ainsi la vie d'un être dont l'existence immuable est accompagnée d'un sentiment agréable, & celle d'un être qui par succession passera par une suite d'états heureux, sera heureuse : & là où le contraire aura lieu, la vie sera malheureuse (14.).

22. De la même maniere & par la même raison qu'un être préfere son existence au néant, ou le néant à son existence, il préféreroit sa vie au néant, ou le néant à sa vie, s'il en pouvoit appercevoir toute la combinaison. Par conséquent, si la vie est un composé d'états heureux & malheurenx, elle sera heureuse ou malheureuse à mesure que les uns l'emporteront sur les autres.

23. Ainsi, quoique relativement à quelque état particulier, ou à quelque suite d'états heureux, un être dont l'existence est successive soit heureux (14.), il ne le sera pourtant relativement à sa vie qu'autant que les états heureux l'emporteront sur les malheureux (21. 22.); & de-même il sera malheureux à proportion que ses états malheureux l'emporteront sur les heureux. Je nomme donc *véritablement heureux* l'être dont la vie est heureuse; *véritablement malheureux* celui dont la vie est malheureuse.

24. Dès qu'on dit un être dont l'existence est successive, on parle d'un être qui passe continuellement d'un état à l'autre : ces états doivent être différens : s'ils ne l'étoient pas, l'être ne passeroit pas d'un état à l'autre,

il continueroit d'exiſter dans le même état ; & par conſéquent ſon exiſtence ne ſeroit plus ſucceſſive. Il eſt donc néceſſaire que deux états dans leſquels un être paſſe ſucceſſivement, ſoient différens.

25. Tous les états d'un être doivent être différens ; de maniere qu'il eſt impoſſible qu'un être ſe trouve deux fois dans le même état. En voici la démonſtration. L'état dans lequel un être s'eſt trouvé, étant paſſé, la cauſe, quelle qu'elle ſoit, qui avoit produit cet état, n'exiſte plus, puiſque toute cauſe ceſſe d'être dès qu'elle a produit ſon effet : elle ne peut donc le produire une ſeconde fois qu'en exiſtant elle-même une ſeconde fois : mais cela eſt impoſſible : car cette cauſe exiſteroit alors comme effet d'une cauſe antérieure, & celle-ci devroit encore exiſter comme effet d'une cauſe antérieure, & ainſi de ſuite ; de ſorte qu'étant obligé de remonter de cauſe en cauſe, il vaudroit autant dire que deux univers peuvent exiſter deux fois, qu'une choſe peut exiſter à la fois & ne pas exiſter, que d'affirmer qu'un être, dont l'exiſtence eſt ſucceſſive, peut ſe trouver dans deux états parfaitement ſemblables.

26. Les états étant différens, il faut que les ſentimens qui les accompagnent le ſoient auſſi, puiſqu'il eſt contradictoire que le même rapport qui ſubſiſte entre deux choſes, puiſſe ſubſiſter entre l'une de ces choſes & une troiſieme. Entre A & B il y a le rapport C. D eſt différent de B, donc le rapport C ne peut avoir lieu entre A & D.

27. Les ſentimens étant agréables ou deſagréables, & différens les uns des autres, ils ne peuvent différer que par le plus ou le moins. L'effet des ſentimens eſt qu'ils nous font préférer ou l'être au néant, ou le néant à l'être. Or, puiſqu'ils ſont différens & qu'ils ne peuvent différer que par le plus & le moins, il faut qu'ils different en ce qu'ils font préférer plus ou moins l'être au néant, ou le néant à l'être. A meſure que le ſentiment ſera tel, il ſera plus ou moins agréable; & l'état qu'il accompagnera plus ou moins heureux, &c.

28. On peut nommer intenſité cet attribut du ſentiment, qui fait préférer un état plus ou moins au néant : ce terme, emprunté de la phyſique, exprime l'idée de cet attribut. Mr. de Maupertuis s'en eſt ſervi dans ſon *Eſſai de Philoſophie morale.*

29. L'intenſité du ſentiment faiſant préférer un état au néant, ou le néant à cet état, à meſure qu'il eſt plus ou moins agréable, elle fait par cela même préférer tel état à tel autre. On nomme cet acte de l'entendement, par lequel on préfere un état à l'autre, la *volonté.*

30. Puiſque l'agrément du ſentiment fait qu'on préfere l'exiſtence au néant (10. 11.) & que l'agrément peut être plus ou moins grand (27.); plus un être le concevra tel, plus il préférera ſon exiſtence au néant ou le néant à ſon être, tel état à tel autre : c'eſt-à-dire ſa volonté ſe portera & ſera déterminée vers l'un ou l'autre côté, ſelon le dégré d'agrément ou de deſagrément qu'il con-

çevra devoir accompagner ſon état.

31. Les états ſont plus ou moins heureux (27.). La vie le ſera dans la même proportion (20-22.), ainſi que les êtres (23).

CHAPITRE II.

Des différentes eſpeces d'États, de Vies & d'Êtres heureux & malheureux.

§ 32.

LES états heureux & malheureux ſont tels par deux différentes cauſes. Il y en a qui le ſont par leur eſſence, d'autres par la conſtitution de l'être qui s'y trouve. Il eſt eſſentiel à tel état d'être accompagné d'un ſentiment agréable ou deſagréable; & il eſt de la conſtitution de tel être de jouir dans tel état d'un ſentiment agréable ou deſagréable.

L'expérience le prouve. Voyez Clariſſe. Elle eſt eſtimée : abſtraction faite d'autres circonſtances il eſt eſſentiel à l'état de Clariſſe d'être heureux, puiſque le ſentiment d'être eſtimé ne peut qu'être agréable. Le contraire a lieu par rapport au mépris.

L'eſtime eſt *l'aveu d'un être intelligent, par lequel il reconnoît dans un autre être intelligent une diſpoſition à faire plaiſir aux autres.* C'eſt l'idée qu'un ſoldat brave ſe conduira bien dans une action, qu'un marchand fournira le moyen de ſubſiſter à pluſieurs familles, qu'un homme de lettres nous apprendra des vérités ſalutaires, qu'un miniſtre d'état dirigera ſes ſoins au bien public; c'eſt cette idée qui nous

porte à l'eſtime, à l'aveu qu'ils ſont en état & diſpoſition de contribuer aux agrémens de la vie. Or cet aveu emporte à la fois celui qu'il y a des êtres auxquels un tel être peut faire plaiſir, & dès qu'on le marque on témoigne en même temps qu'il y a des êtres dont l'intérêt eſt de chercher à y participer : or ces êtres ne peuvent chercher à y participer qu'en montrant à la perſonne eſtimée une diſpoſition convenable pour la porter à s'intéreſſer pour eux ; & ils ne peuvent montrer cette diſpoſition ſans ſe montrer à la fois diſpoſés à augmenter les plaiſirs de la perſonne eſtimée : ainſi dès qu'une perſonne ſe voit eſtimée, elle doit néceſſairement en conclure qu'il y a des êtres diſpoſés à augmenter ſes plaiſirs : or, comme elle deſire néceſſairement les plaiſirs (10. 11.), il eſt évident qu'elle ne peut qu'être agréablement affectée de la perſuaſion que des êtres ſont diſpoſés à les lui augmenter : donc la perſuaſion qu'on eſt eſtimé eſt un ſentiment néceſſairement agréable. Il en eſt de-même du ſentiment d'être aimé, recherché, &c.

33. L'eſtime eſt fondée ſur les qualités qu'on reconnoît dans un être intelligent (32.) elle ſera donc proportionelle à ces qualités, elle ſera forte à meſure qu'on concevra l'être dans la diſpoſition d'augmenter les plaiſirs de tel ou tel nombre d'êtres, le nombre des plaiſirs, leur intenſité. Ainſi le ſentiment d'être eſtimé ſera un plaiſir plus ou moins grand dans le rapport de ces trois raiſons combinées. Il en eſt de-même de l'amour, du reſpect, &c.

34. Comme il y a des états qui ſont heureux ou malheureux par leur eſſence, il y en a d'autres qui le ſont par la conſtitution de l'être qui s'y trouve. *Thémonte* ſe plait au billard, & *Alcibe* aux échecs. *Thémonte* s'ennuie aux échecs, & *Alcibe* au billard. La cauſe de l'agrément ne ſe trouve pas dans ces deux jeux différens ; il la faut uniquement chercher dans la conſtitution particuliere de ces deux perſonnes. Il n'eſt pas de l'eſſence de ces deux jeux de donner du plaiſir, mais il eſt de la conſtitution de *Thémonte* de ſe plaire à celui qui ennuie *Alcibe*, & de la conſtitution d'*Alcibe* de ſe plaire à celui auquel *Thémonte* s'ennuie.

35. Il y a donc dans les états heureux & malheureux, quant à leur cauſe, une différence notable. On peut nommer *état heureux abſolu* celui qui par ſon eſſence eſt accompagné d'un ſentiment agréable, *état malheureux abſolu* celui qui par ſon eſſence eſt accompagné d'un ſentiment contraire ; *heureux relatif* ou *relativement heureux* celui qui l'eſt parce qu'il eſt de la conſtitution de l'être qui s'y trouve de jouir alors d'un ſentiment agréable ; enfin état *malheureux relatif* ou *relativement malheureux* celui qu'accompagne un ſentiment deſagréable parce qu'il eſt de la conſtitution de l'être qui s'y trouve d'avoir dans cet état un ſentiment deſagréable. De la même maniere les êtres ſont *relativement* ou *abſolument heureux* ou *malheureux*.

36. Comme il eſt de l'eſſence de l'état abſolument heureux d'être accompagné d'un ſentiment agréable (32.), il eſt évident qu'il le

ſera toujours, & pour tous les êtres intelligens ; que le relatif ne peut l'être toujours pour les êtres dont l'exiſtence eſt ſucceſſive, ni pour tous les êtres. Il en eſt de-même des états malheureux.

37. Le ſentiment de ſon état eſt ce qui fait préférer l'exiſtence au néant, ou le néant à l'être (10.) ; & l'idée que tel état ſera plus ou moins heureux eſt ce qui détermine la volonté à ſe porter vers tel ou tel état (29). Ce n'eſt donc pas l'état, mais le ſentiment qui accompagne un état qui rend un être heureux ou malheureux : car, dans quelque état qu'un être ſe trouve ou puiſſe ſe trouver, dès que le ſentiment qu'il a de ſon état eſt agréable, ſon état eſt heureux, & il eſt malheureux dès que ce ſentiment eſt deſagréable (12.).

38. L'idée qu'on a de ſon état eſt juſte ou fauſſe (9.). Quand cette idée eſt juſte & qu'elle exprime un état heureux, je nomme cet état *réellement heureux* ; je nomme de-même *réellement malheureux* celui qui eſt exprimé par une idée juſte. Quand l'idée eſt fauſſe & qu'elle exprime un état heureux, je nomme cet état un *état heureux trompeur.* Je caractériſe de-même un *état malheureux trompeur.* Je nomme ſur le même fondement *réellement heureux* ou *malheureux* l'être qui a une idée juſte de ſon état ; & *chimériquement heureux* ou *malheureux* celui qui a une fauſſe idée de ſon état. C'eſt là le fondement de la diſtinction entre le *bonum verum* & *bonum imaginarium*, comme on le verra par la ſuite.

39. De ce que nous avons dit, il ſuit que la vie d'un être intelligent, dont l'exiſtence

eſt ſucceſſive, peut être compoſée d'états non-ſeulement plus ou moins heureux & plus ou moins malheureux en général, mais de toutes ces différentes eſpeces d'états indiqués ci-deſſus ; que tout le compoſé, que toute la ſuite d'états ſucceſſifs que nous nommons la vie de l'être (20.) qui les parcourt, ſera heureuſe ou malheureuſe ſelon la regle établie ci-deſſus ; & par conſéquent, qu'un être quoique heureux pour un moment ne ſera pourtant un être véritablement heureux, que lorſque, tout calcul fait, ſes ſentimens agréables l'emporteront dans tout le cours de ſa vie ſur les deſagréables & *viciſſim* (ſelon le § 23.) ; & qu'un état ne peut être véritablement heureux, quelque heureux qu'on puiſſe le ſuppoſer, s'il doit être ſuivi d'états malheureux qui le ſurpaſſent.

40. C'eſt l'intenſité des perceptions, ou bien l'idée que nous avons de cette intenſité qui nous fait préférer tel état heureux à tel autre état heureux, & tel état malheureux à tel autre état malheureux ; de maniere que l'état A étant préféré au néant d'un dégré, & l'intenſité dont nous venons de parler rendant l'état B préférable d'un dégré à celui de A, rend cet état B préférable au néant de deux dégrés. De-là il paroît qu'en pourſuivant cet ordre, ou un ordre ſemblable d'états heureux, on aura une ſuite d'états heureux qui iront tous en croiſſant : que l'état A ſoit préférable à celui de B d'un demi-dégré & d'un dégré au néant, celui de B ſera préférable au néant d'un demi-dégré, & pourſuivant cet ordre vous acquerrez une ſuite décroiſſante d'états heureux, ſuppoſant le premier terme

A. C'eſt à ce rapport d'un état à l'autre que nous devons les expreſſions de *plus* ou *moins heureux*, *plus* ou *moins malheureux*, un *plaiſir plus* ou *moins grand*.

41. Souvent dans le diſcours journalier on ne caractériſe pas tant les êtres heureux ou malheureux ſelon l'état dans lequel ils ſe trouvent, qu'on le fait ſelon la tranſition d'un état à l'autre. *Leucippe* commence un négoce, ce négoce réuſſit, il ne ſouffre aucune banqueroute, ſes progrès lui donnent le moyen de faire de grandes entrepriſes; elles réuſſiſſent à ſon gré : il a amaſſé des tréſors & il paſſe le reſte de ſes jours en tranquillité & dans les douceurs qu'une aimable famille peut lui faire goûter. Voilà un homme heureux & tout le monde s'empreſſe à vous le faire connoître comme tel. Mais qu'on ſe repréſente ce même *Leucippe*, dès l'âge de raiſon, maître des tréſors qu'on lui ſuppoſoit acquis, jouïſſant de la tranquillité & des douceurs d'une vie délicieuſe, ſans commerce & ſans le ſuccès de ſes entrepriſes, perſonne ou du moins fort peu de gens jetteront les yeux ſur lui, & ſi on l'appelle heureux, on mettra ſon état bien au-deſſous de l'autre. C'eſt dans le même ſens qu'on nomme ſouvent heureux un criminel auquel on inflige un moindre châtiment que celui qu'il avoit mérité, parce que l'on croit voir dans ſon état paſſé un état futur plus malheureux que celui auquel il a paſſé. Il en eſt de-même quand on parle des perſonnes malheureuſes; la plûpart du temps on ne conſidere pas tant les états que la tranſition aux états. C'eſt pour cette raiſon

qu'on trouve tant de malheureux dans le monde ; & qu'on n'en trouveroit peut-être aucun, si l'on y faisoit quelque attention.

CHAPITRE III.

De l'Influence du Souvenir & de la Prévoyance sur les États de l'Être intelligent.

§ 42.

QUAND faisant attention à nous-mêmes nous sentons non-seulement que nous sommes, mais que nous nous convainquons, nous appercevons, nous sentons en quelque maniere, que nous avons été & que notre état présent n'est que l'antécédent d'un état postérieur ou futur ; nous appercevons que l'état dans lequel nous avons été, & dans lequel nous sommes, a été précédé d'un état antérieur, celui-ci d'un autre, & ainsi de suite : de-même nous nous convainquons que l'état dans lequel nous sommes sera suivi d'un autre, celui-ci d'un autre, & ainsi de suite. Nous allons considérer l'influence de cette faculté de l'être intelligent sur ses états.

43. Un être capable de souvenir & de prévoyance peut exister 1) avec l'idée simple qu'il a existé ; 2) avec l'idée simple qu'il sera ; 3) avec l'idée qu'il a été & qu'il sera ; 4) avec l'idée qu'il a été & celle de l'état dans lequel il a été ; 5) avec l'idée qu'il sera & celle de l'état dans lequel il sera ; 6) avec les idées qu'il a été, qu'il sera &

celle de l'état dans lequel il sera; 7) enfin avec l'idée de plusieurs états antérieurs & postérieurs. Toutes ces idées peuvent être plus ou moins justes ou fausses.

44. L'idée que nous nous formons de nos états passés se nomme *souvenir.* On nomme *prévoyance* la faculté de se retracer les états futurs. Quand nous nous ressouvenons d'un état, nous nous ressouvenons en même temps s'il a été agréable ou non : de-même en nous retraçant un état futur nous nous le retraçons comme devant être agréable ou desagréable.

45. Le premier effet du souvenir est que celui qui a à la fois une idée de son état actuel & de celui ou de ceux dans lesquels il s'est trouvé, préfere non-seulement son état au néant, ou le néant à l'état dans lequel il se trouve, mais comparant son état actuel aux passés, cette comparaison augmente ou diminue l'intensité de l'agrément ou du desagrément de son état actuel.

Un homme revenu d'un voyage qui l'a exposé à mille dangers, se réjouit non-seulement de se voir dans l'état de tranquillité qu'il goûte; mais se rappellant les périls auxquels il a échappé, son état lui devient plus précieux, & l'agrément en est plus fort. *Chaulieu* se rappellant les plaisirs de sa jeunesse s'en réjouissoit.

46. La prévoyance nous représente certains états comme pouvant ou devant résulter de notre état présent : ainsi l'agrément ou le desagrément de notre état présent augmente à mesure que nous le supposons heureux ou malheureux.

47. Comme les idées qui repréſentent nos états peuvent être ou juſtes ou fauſſes, ainſi le ſouvenir & la prévoyance peuvent être juſtes ou faux.

48. L'entendement ne ſe borne pas à cela: pour peu qu'un être ait du ſouvenir & de la prévoyance, il compare non-ſeulement les états par leſquels il a paſſé avec ceux auxquels il croit pouvoir parvenir; mais par une comparaiſon compliquée & une combinaiſon formée des états dont il a l'idée, il s'en repréſente pluſieurs, dont il préfere celui qu'il croit devoir le plus contribuer à augmenter ſes plaiſirs.

49. L'être intelligent ſera content de ſon état, de ſa vie, dès qu'il paſſera conſtamment à des états qu'il préfere à tous ceux dont il a l'idée : car le contentement n'eſt que l'acquieſcement à l'état dans lequel on eſt.

50. Il arrive de là qu'on ſera d'autant plus facile à ſe contenter, qu'on aura moins d'idées d'états plus heureux, c'eſt-à-dire à meſure que l'intelligence ſera bornée; & qu'on ſera d'un autre côté d'autant plus difficile, qu'on connoîtra des états plus heureux que ceux auxquels on peut parvenir.

51. Comme le contentement eſt un acquieſcement à l'état dont on jouit, il en réſulte que le plus grand dégré de félicité pour chaque individu eſt celui du contentement.

52. Cette conſéquence paroîtra paradoxe, puiſqu'elle inſinue une égalité entre les états qui contentent, tandis qu'il eſt prouvé ci-deſſus qu'il y a de la différence & même des différences eſſentielles entre les états. Pour

lever cette contradiction apparente, il n'y a qu'à faire attention aux différens effets qu'un même état & que différens états peuvent produire sur un être & sur différens êtres. Ce n'est que relativement aux êtres qui se contentent de leur état, qu'il est le plus heureux pour eux; mais considéré en lui-même, il ne l'est pas. L'état le plus heureux seroit celui qui contenteroit tout être intelligent qui s'y trouveroit. C'est celui de l'Être suprême.

53. Cela nous fait voir que tous les êtres, quoique différens à tous égards, peuvent tous jouir d'un état qui soit le plus heureux pour eux. Ainsi, si nous prenons la peine de considérer tous les objets qui nous environnent, les êtres intelligens qui s'y présentent, nous verrons qu'il y a toujours un rapport entre le dégré d'intelligence & le dégré d'agrément ou de desagrément dont les états sont accompagnés; que les intelligences susceptibles de perceptions plus fortes, susceptibles d'états plus heureux, le sont aussi par là d'états plus malheureux; & que le desir de parvenir à un meilleur état s'accroît en raison de la facilité qu'on a à connoître les états à mesure qu'on sent les défauts de son état, à mesure qu'on en est mécontent.

CHAPITRE IV.

Du Bonheur.

§ 54.

TOUS les êtres que nous connoissons par les sens, existent par successions d'états ; c'est-à-dire qu'ils passent continuellement d'un état à l'autre : ce changement qui arrive à l'être lorsqu'il passe d'un état à l'autre, s'appelle *transition.*

55. Je la nomme *heureuse* quand elle fait passer l'être d'un état malheureux à un état heureux, d'un état heureux à un autre qui l'est davantage &c. & je nomme *malheureuse* toute transition contraire. Ainsi, les transitions auront comme les états leur accroissement & décroissement, elles seront plus ou moins heureuses ; elles le seront absolument, relativement, selon les états auxquels elles feront passer l'être.

56. Qu'on y fasse attention, & l'on trouvera que c'est cette transition qu'on nomme *bonheur* quand elle est heureuse, & *malheur* quand elle est malheureuse. Jouir d'un bonheur constant, cela veut dire passer continuellement d'un état heureux à un autre qui l'est davantage : n'avoir que du malheur, c'est passer d'états malheureux à d'autres qui le sont davantage &c. Puisque les mots de bonheur & de malheur répondent à ceux de transition heureuse & malheureuse, il y aura autant de différens bonheurs & malheurs, qu'il y a de différentes sortes d'états heureux & malheureureux.

57. Ainsi, un être dont la vie sera un com-

posé de momens heureux & malheureux, aura du bonheur & du malheur alternativement : son bonheur sera en raison du nombre des états heureux par lesquels il aura passé, & le malheur en raison des états opposés.

58. Comme la transition peut être plus ou moins heureuse (55), le bonheur croîtra ou décroîtra à proportion. *Phylidas* a fait hier au soir une partie de quadrille. J'ai eu du bonheur, m'a-t-il dit en soupirant; j'ai gagné cent louis. La transition de son état avant le jeu à celui après le jeu, a été heureuse; elle l'auroit été davantage, si au lieu de cent louis il en eût gagné deux cens, & son bonheur auroit été plus grand : car on désigne par les mots *grand* & *petit* ces différens accroissemens, de-même que lorsqu'on dit, il a eu *beaucoup* ou *peu* de bonheur.

Le bonheur total d'un être est donc en raison du nombre des états heureux par lesquels il aura passé, & du plus ou moins que ces états heureux auront été heureux. Il en est ainsi du malheur.

59. Un état n'est pas heureux s'il doit être suivi d'un état malheureux, dont le sentiment l'emporte sur celui du premier [39]; de-là & de ce que nous avons dit plus haut [23] il est évident que la transition n'est pas heureuse & que ce n'est pas un bonheur, quand on passe à un état qui étant heureux en faisant abstraction de l'état auquel il mene, doit être suivi d'un état malheureux dont le désagrément surpassera l'agrément de l'autre état. Ce n'est pas un bonheur pour *Decius* d'avoir hérité cent mille livres : il va les dépenser, & la misere

qui en ſera la ſuite lui ſera plus fâcheuſe qu'auparavant.

On nomme à cauſe de cela *vrai bonheur* la tranſition véritablement heureuſe, celle qui donne des états véritablement heureux ; & de la même maniere *vrai malheur* toute tranſition qui mene à des états véritablement malheureux. Sur le même fondement on nomme *faux bonheur* & *faux malheur* celles qui menent à des états chimériquement heureux ou malheureux.

60. Ainſi, tout être qui jouira d'une tranſition par des états heureux qui ſurpaſſeront les malheureux, goûtera un vrai bonheur & *viciſſim.* Ce ne ſera pas un bonheur pour l'être de paſſer à un état heureux ou à pluſieurs états heureux dont des états malheureux plus forts ſeront la ſuite; ce ne ſera pas en revanche un malheur de paſſer à des momens malheureux, qui devront être ſuivis de momens heureux qui ſurpaſſeront les premiers en intenſité : enfin, pour m'exprimer en deux mots, il n'y a qu'un bonheur, c'eſt celui qui rend la vie d'un être heureuſe ; il n'y a qu'un malheur, c'eſt celui qui rend la vie malheureuſe. Ce bonheur & ce malheur ſeront plus ou moins grands à proportion que cette vie ſera plus ou moins heureuſe, ſuivant les déterminations données ci-deſſus.

61. Le bonheur conſiſte dans la tranſition aux états heureux. La félicité dans la jouiſſance des états que le bonheur nous procure.

CHAPITRE V.

Du Bien & du Mal.

§ 62.

D'ABORD que nous concevons qu'il vaut mieux qu'une chose soit que si elle n'étoit pas, nous disons que c'est un *bien ;* & nous l'appellons *mal* dès que nous jugeons qu'il vaut mieux qu'elle ne soit pas que d'être.

L'existence du soleil, des fruits de la terre, de notre faculté intellectuelle, est un bien, & nous lui donnons ce nom, parce que nous croyons qu'il vaut mieux que le soleil & les fruits de la terre existent que s'ils n'existoient pas : & parce que nous nous imaginons qu'il vaudroit mieux que des maladies contagieuses, que des inondations, que les rigueurs des saisons n'eussent point lieu, nous les nommons maux, quoiqu'elles démentent peut-être ce jugement de notre part. Ainsi, le mot *bien* dans un sens général signifie *toute existence préférable au néant*; & *mal*, *toute existence à laquelle le néant est préférable.*

63. Il résulte de cette définition,

1) Que les idées de bien & de mal sont des idées relatives, qui supposent un être qui préfere.

2) Que ces mêmes idées sont fondées sur une raison qui rend l'existence d'une chose préférable à sa non-existence; & au contraire.

Puisque ces idées sont fondées sur une raison de préférence, elles ne peuvent pas être relatives à des êtres inanimés. Ce n'est donc que relativement aux êtres intelligens qu'il y a du *bien* & du *mal.*

64. Les êtres intelligens préferent leur exiſtence au néant, à propo tion que leurs états ſont heureux, ils préferent par conſéquent l'exiſtence des cauſes propres à les rendre heureux, à la non-exiſtence de ces cauſes. Relativement donc à ces êtres toute choſe qui contribue à leur bonheur, eſt un *bien*; & tout ce qui tend à le diminuer, eſt un *mal*.

65. Une choſe peut non-ſeulement contribuer, mais contribue en effet à augmenter le bonheur ou le malheur de pluſieurs êtres à la fois; ainſi, relativement à un être qui préfere le bonheur de pluſieurs êtres à celui d'un ſeul, l'exiſtence d'une telle choſe ſera non-ſeulement préférable à ſa non-exiſtence, mais cette exiſtence ſera encore préférable à celle de ces choſes qui ne contribuent qu'au bonheur d'un ſeul être, ou d'un moindre nombre d'êtres. Voilà une raiſon pourquoi les *biens* & les *maux* ſont *plus grands*, *plus petits* &c.

66. Tout ce qui contribue au bonheur d'un être, eſt un *bien*: tout ce qui tend à le diminuer, un *mal* [64]. Proportionnellement donc au dégré de félicité qu'une choſe conciliera à l'état d'un être, cette choſe ſera pour lui plus ou moins préférable. Il en eſt de-même du mal. Autre raiſon, pourquoi les biens & les maux ſont plus grands & plus petits.

67. Combinant les deux paragraphes [65 & 66.] l'on trouve que le bien eſt en raiſon du produit de la ſomme des états heureux, de leur intenſité, & du nombre des êtres auxquels il s'étend. Il en eſt de-même du mal dans un ſens contraire.

68. Si de deux êtres il ſe trouve dans l'un

une raiſon de préférer l'exiſtence d'une choſe à ſa non-exiſtence, & dans l'autre une raiſon contraire, cette même choſe ſera un bien pour l'un, & un mal pour l'autre [62. 64].

69. Cette choſe ſera un bien ſi ſelon l'évaluation donnée [au §67.] l'excès eſt pour le bien, parce que la raiſon combinée, pourquoi il vaut mieux que cette choſe ſoit que non, eſt plus forte que la raiſon contraire : puiſqu'un être qui combineroit tout, trouveroit que l'exiſtence d'une telle choſe eſt préférable à ſa non-exiſtence, & cela proportionellement à l'excès du bonheur qu'elle procureroit aux êtres, ſur les malheurs qu'elle leur cauſeroit.

70. Puiſque le bien eſt tout ce qui contribue au bonheur des êtres, & le mal ce qui produit un effet contraire, il y aura autant de différentes ſortes de biens & de maux, qu'il y a de différentes ſortes d'états heureux, malheureux &c. Il y a des biens abſolus, relatifs, chimériques &c.

71. Le bien & le mal dépendent de l'effet que produit l'exiſtence d'une choſe ſur le bonheur de la totalité des êtres ſur leſquels cette exiſtence influe. Ainſi pour pouvoir exactement déterminer ſi une choſe eſt un bien ou un mal, il faudroit pouvoir évaluer cet effet dans tous ſes rapports. Il faudroit pour cela une connoiſſance parfaite des différentes poſitions dans leſquelles ces êtres ſe trouvent, de leurs relations &c. Cela n'eſt donné qu'à l'intelligence parfaite. Celles qui ne le ſont pas décideront juſte à meſure qu'elles approcheront de cette perfection.

Ceux qui s'émancipent à déclamer contre

le mal physique & le mal moral, se supposent donc plus instruits qu'ils ne le sont & ne peuvent l'être?

72. Le bien suprême est l'existence qui s'étend au bonheur de tous les êtres, & lui donne le plus grand accroissement possible. C'est celle de la Divinité.

CHAPITRE VI.

Des États heureux & malheureux, & du bonheur & du malheur de l'Homme.

§ 73.

L'HOMME est un être intelligent & corporel: sa nature est d'exister par une suite successive d'états. C'est entant qu'être intelligent qu'il est susceptible de bonheur & de malheur [10. 54-56.]; & c'est entant qu'être dont l'existence est successive, que tout ce que nous avons déduit de la nature de ces êtres lui est applicable.

74. Nous passons continuellement d'un état à un autre; tous nos états sont différens, toutes nos perceptions le sont. La preuve s'en trouve [aux § 6. 24-26]. L'expérience nous en convainc. Tels sentimens, telles perceptions sont plus agréables que les autres. *Artémise* chante bien, mais je lui préfere *Sophonisbe*. Si vous voulez voir des différences parlantes de ce que Mr. de Maupertuis nomme l'intensité des perceptions, suivez *Cléon* au repas, au bal, à l'opéra.

75. La vie de l'homme est composée d'une suite d'états différens: ces états ou ces différentes situations forment un tissu d'états diffé-

rens ſelon la combinaiſon donnée [aux § 22. 23]. Notre vie eſt telle que les momens qui en rempliſſent l'eſpace, ſont tour-à-tour heureux ou malheureux ſelon cette combinaiſon.

76. Outre qu'il nous eſt commun avec tous les êtres qui exiſtent avec un ſentiment de leur état, de ſentir que nous ſommes, & d'avoir une idée de notre état; nous avons encore la faculté de nous reſſouvenir plus ou moins de nos états paſſés & de prévoir plus ou moins nos états futurs, ceux qui pourront réſulter d'un état préſent : ainſi à cet égard, tout ce que nous avons dit de ces deux propriétés [aux § 43-53.] nous eſt applicable.

77. De plus, notre nature n'eſt pas bornée aux idées que nous nous formons ſur les états par leſquels nous avons paſſé ; ces idées s'étendent encore ſur les états des êtres qui exiſtent avec nous. Nous les voyons : nous les appercevons : ils ſe préſentent à notre entendement ſous un certain aſpect, comme des êtres qui ont une exiſtence déterminée, qui exiſtent d'une façon qui leur eſt propre. De-là nous nous formons une idée de l'état de ces êtres, & nous les nommons intelligens, & plus ou moins intelligens à proportion des ſignes par leſquels nous croyons remarquer qu'ils ont le ſentiment de leur exiſtence, & qu'ils penſent. Nous les nommons heureux, & nous appellons leur état heureux, quand l'idée de leur état nous le repréſente accompagné d'une perception agréable; & nous le nommons malheureux, quand nous croyons remarquer le contraire.

78. Le jugement que nous formons de cette maniere ne ſera pourtant vrai, que lorſque

notre idée répondra parfaitement à l'état qu'elle ſuppoſe : à moins que cela ne ſoit, l'état que nous nommons heureux ou malheureux pourra être le contraire de ce que nous le jugeons. De-là nous voyons que le jugement de certains êtres ſur l'état de certains autres êtres, celui des hommes ſur l'état d'autres hommes, ne pourra caractériſer l'état de ceux-ci ; que ces états ſeront, indépendamment du jugement des autres hommes, heureux ou malheureux, à meſure que l'agrément l'emportera dans les perceptions, ſelon les regles données [39]. Ainſi, il nous eſt facile de voir que tous les êtres pourroient jouir d'un état heureux ou d'une vie heureuſe, quoiqu'ils ſe jugeaſſent mutuellement les uns les autres dans des états malheureux & *viciſſim*. *Pylades*, par exemple, eſt pauvre, mais il mépriſe les richeſſes. Une perception agréable accompagne ſon état, parce qu'il n'eſt pas tourmenté du ſoin d'acquérir des tréſors. *Pylades* eſt dans un état heureux.

79. C'eſt ainſi qu'en nous faiſant une idée de l'état dans lequel ſe trouvent certains êtres, de ceux dans leſquels nous nous ſommes trouvés, & dans leſquels nous pourrons nous trouver, notre intelligence eſt portée à les comparer, & à préférer celui que nous croyons devoir le plus contribuer à notre bonheur [30]. La volonté, cet acte de notre entendement, qui fait préférer tel état à tel autre, cette faculté de l'intelligence par laquelle elle eſt entraînée vers ce qui lui paroît le meilleur, nous fait paſſer à l'état que nous ſuppoſons tel, s'il n'y a point d'obſtacle [29.]; & alors on dit que nous agiſſons librement ; la *liberté* étant *la*

faculté de faire ce qui plait, c'eſt-à-dire, de paſſer à l'état qu'on préfere. Ainſi, *agir* n'eſt autre choſe que *changer* d'état en conſéquence d'une détermination de la volonté ; & par la raiſon contraire, *pâtir* ſera changer d'état en conſéquence de la volonté d'un autre : & nous agirons ou pâtirons plus ou moins, ſelon les principes qui nous feront changer d'état, ſelon que notre liberté ſera entiere ou reſtreinte.

80. Le ſentiment de notre état eſt d'ailleurs lié avec les idées que nous avons des autres états poſſibles. De-là il arrive que quoique nous préférions notre exiſtence au néant, nous ne ſommes pourtant guere contens de notre état. Pour que nous le fuſſions, il faudroit que nous le préféraſſions à tous ceux dont nous avons idée, & par-là que nous n'en connuſſions point de meilleur : il faudroit que nous ne nous en puſſions pas repréſenter de meilleur. Le défaut d'intelligence à cet égard, fait qu'il eſt plus ordinaire qu'un génie au-deſſous du médiocre ſe contente de ce qu'il eſt, qu'un génie ſupérieur. Quoi qu'il en ſoit, puiſque dans l'état de contentement, la perception agréable qui porte au contentement, n'eſt point troublée par une perception contraire, il en réſulte que le plus grand dégré de félicité pour l'homme, comme pour tout être intelligent, eſt celui du contentement.

81. Puiſque la volonté de l'homme l'entraîne vers le meilleur, il eſt manifeſte encore que, ſi une fois il ſe trouvoit dans un état de contentement, il tâcheroit d'y demeurer, & qu'il eſt impoſſible qu'il y parvienne, parce que ſon exiſtence eſt ſucceſſive.

82. L'homme approchera du contentement, à meſure qu'il approchera de l'état qu'il regardera comme devant le plus contribuer à ſa félicité. Poſſeſſeur d'un état qui en eſt près, il fera tout ce qu'il pourra pour que la ſucceſſion ne l'en écarte que le moins poſſible, tandis que d'un autre côté il travaillera à parvenir de plus près à celui qu'il deſire.

83. Étant entraînés à ce qui nous paroît le meilleur, il n'eſt pas poſſible non plus que nous nous repréſentions quelque état meilleur que celui dont nous jouiſſons ſans nous y porter, dès que nous croyons pouvoir l'atteindre. C'eſt par-là que nous ſommes mis en mouvement. C'eſt là le reſſort qui fait agir l'homme ; le ſcélérat auſſi bien que l'homme de probité. Tous tendent au meilleur, relativement à l'idée qu'ils s'en forment. Pour tendre au plus heureux abſolu, il faudroit le connoître : la connoiſſance entraîneroit la volonté. Si le ſcélérat fait conſiſter ſon bonheur dans le brigandage, c'eſt un défaut de jugement qui l'y porte.

84. La vie de l'homme eſt composée d'une ſucceſſion ſuivie d'états ou de ſituations qui lui ſont propres [20] ; c'eſt à rendre ces ſituations heureuſes ; c'eſt à les rendre auſſi heureuſes qu'il eſt poſſible, que l'homme aſpire. Si ſa vie eſt un tiſſu de momens dont les heureux l'emportent ſur les malheureux, ſa vie eſt heureuſe, & elle le ſera plus ou moins à raiſon de l'excès des uns ſur les autres ; mais s'ils ſe compenſent mutuellement, le néant vaudra ſon être. C'eſt donc à multiplier les ſituations heureuſes, à en augmenter l'intenſité, à diminuer les malheureuſes, à en amortir l'intenſité,

que ſe portera l'étude de l'homme qui voudra jouir du bonheur. Les philoſophes qui nous ont enſeigné à augmenter la volupté ſans amortir les peines, & ceux qui ont enſeigné à amortir les ſens, pour ne pas être ſuſceptibles des dernieres, ſe ſont également trompés.

85. On augmente ſes ſituations heureuſes en multipliant celles qui ſont accompagnées de ſentimens agréables, en faiſant choix des plus forts : on diminue ſes ſituations malheureuſes en évitant celles que le déſagrément accompagne, & cela à raiſon de leur intenſité. On ne peut augmenter les unes ni diminuer les autres ſans que la volonté n'y ſoit entraînée, & la volonté n'y peut être entraînée ſans que la connoiſſance ne précede. Pour vivre heureux, pour jouir d'une vie heureuſe, il faut donc connoître quels ſont les états heureux, & quels ſont les états malheureux. Nous ſommes néceſſairement déterminés vers notre bonheur : cette connoiſſance nous y portera donc néceſſairement. Il n'y a donc qu'à connoître le bonheur pour en jouir. C'eſt dans cette connoiſſance que conſiſte la *Juriſprudence naturelle.*

CHAPITRE VII.

Du Bien & du Mal relatifs à l'Homme.

§ 86.

TOUT ce dont l'exiſtence vaut mieux que la non-exiſtence, eſt bien [62]. Le mal eſt tout ce dont la non-exiſtence eſt préférable à l'exiſtence. Quand l'homme préfere ſon exiſtence à

la non-existence, son existence forme un bien pour lui; & c'est un mal pour lui, s'il est dans un cas opposé. De-même, si les autres hommes préferent son existence à sa non-existence, il sera un bien pour eux, & *vice versa.* D'où il résulte qu'un homme formera un bien pour le genre-humain à proportion du nombre des hommes qui préféreront son existence à sa non-existence, & de l'intensité de cette préférence [67].

87. Cette préférence est l'effet du bonheur qu'on conçoit devoir résulter & nous venir de l'existence d'un homme; nous préférons son existence à son non-être à proportion que nous le croyons disposé & capable d'augmenter notre bonheur. Le bonheur total du genre-humain est l'excès de celui de tous les hommes en particulier sur le malheur de tous les hommes en particulier. Tout homme sera donc un bien proportionellement à ce qu'il contribuera à augmenter le bonheur total. Je nomme cet homme un *homme de bien.*

88. On ne peut préférer l'existence d'un être intelligent sans tendre à augmenter son bonheur. Ainsi, les hommes rendront heureux l'homme de bien, à proportion qu'il sera un bien pour l'univers: d'où il résulte que l'homme sera heureux à proportion qu'il sera un bien.

89. Dans le même sens qu'un homme est un bien, ses actions forment des biens & des maux. Elles forment des biens & on les nomme *bonnes*, quand elles tendent à l'accroissement du bonheur total. Quand elles tendent au contraire, elles forment des maux, & on les nomme *mauvaises.* L'homme sera donc un

homme de bien, & ſera heureux à meſure qu'il ſera de bonnes actions & *viciſſim.*

90. Comme le bonheur eſt de différens dégrés [36] & de différens caracteres [36. 59.] les actions ſeront bonnes & mauvaiſes de la même maniere : il y aura des actions relativement bonnes ou mauvaiſes &c. ; & l'homme ſera auſſi, ſuivant ces diſtinctions, heureux & un homme de bien relatif, &c.

91. Ceux qui dépeignent l'Être ſuprême comme un être qui pourroit diminuer le bonheur de ſes créatures en général & celui des hommes en particulier, en font un mal ; & ceux qui le repréſentent d'un ſens contraire, un bien. Les derniers portent l'homme au meilleur des cultes divins, & les premiers au plus mauvais.

CHAPITRE VIII.

Des différens caracteres des Actions de l'Homme, de leur imputation ; ce que c'eſt que Loi, Obligation, Devoir, Droit &c.

§ 92.

L'HOMME eſt déterminé par l'agrément ou le deſagrément, dont il croit que tel ou tel état eſt accompagné (29. 30.) c'eſt-à-dire, la repréſentation du bien ou du mal qu'il conçoit devoir réſulter d'une action ou d'une omiſſion, eſt le motif qui le fait agir. L'entendement nous fait juger lequel de certains états ſera le plus heureux pour nous. Le jugement

gement nous ſait préférer. L'acte de préférer ſe nomme *volonté*.

Cet acte nous rend des êtres agiſſans. *Agir* déſigne ſimplement changer un état, paſſer d'un état à un autre, cauſer un changement : agir & faire une choſe expriment la même idée. Souvent on emploie le premier mot pour déſigner l'état d'un être qui emploie ſes forces afin de parvenir à un certain état ; mais alors on ne réfléchit pas que la moindre tendance, le moindre *niſus*, le moindre *conamen* eſt une action.

93. Quand on veut, c'eſt-à-dire, quand on préfere un état à pluſieurs, on le fait en choiſiſſant entre deux ou pluſieurs. Or, en choiſiſſant on ſe ſuppoſe le pouvoir phyſique de paſſer à celui des états qu'on choiſira. Cependant il eſt non-ſeulement poſſible, mais il eſt aſſez fréquent qu'on ſe trompe à cet égard. Souvent on choiſit entre des états parmi leſquels il y en a auxquels on ſe ſeroit trouvé ne pas avoir le pouvoir phyſique de paſſer ſi on les avoit choiſis. Ainſi on peut diſtinguer ces états, en nommant *éligibles* ceux auxquels on a le pouvoir phyſique de paſſer ; & *non-éligibles* ceux pour leſquels ce pouvoir manque.

94. On nomme *liberté la faculté d'exécuter ſa volonté, quelle qu'en eût pu être la détermination* (*). On voit par là qu'on ne jouit d'une pleine liberté, que lorſqu'on choiſit entre des états tous éligibles ; & que la li-

(*) Cette définition n'eſt pas différente de celle qu'on a lue ci-deſſus, §. 79.

berté ſera limitée à meſure qu'il y aura des états non-éligibles parmi ceux entre leſquels on choiſit.

95. La *ſpontanéité* eſt *la ſimple faculté d'exécuter ſa volonté.*

96. Agir librement ſera donc paſſer à un état que l'on aura choiſi entre des états éligibles; & l'on agira plus ou moins librement à meſure que le choix aura eu pour objets des états éligibles & non-éligibles. Une action ſera donc libre dès qu'elle ſera l'effet d'une pleine liberté; & elle le ſera plus ou moins à proportion que la liberté aura été limitée.

97. Il paroît donc (94-96.) que la liberté ne peut avoir lieu ſans la ſpontanéité; & que la ſpontanéité peut fort bien ſubſiſter ſans liberté.

98. Quand une action eſt libre, on nomme celui qui l'a faite *cauſe libre* de ſon action: le regarder comme cauſe libre de ſon action, c'eſt lui *imputer* l'action: elle lui ſera imputée à meſure qu'il aura été libre.

De-là les différens dégrés d'imputation, les hommes plus ou moins coupables, les fautes, les dols &c.

99. Quand la raiſon pourquoi l'on a fait une action, ſe trouve uniquement dans une cauſe externe qui nous l'a fait faire, cette action ſe nomme *forcée.* On la nomme *contrainte* lorſque cette raiſon ſe trouve partie dans notre volonté, partie dans une cauſe externe. On la nomme *volontaire,* quand la volonté de celui qui l'a faite en contient ſeule la raiſon; & on la nomme *involontaire,*

quand cette raiſon ſe trouve dans des circonſtances ſur leſquelles la volonté n'a pas été portée.

Voici des exemples de ces différentes actions. On me pouſſe, je donne contre un enfant qui tombant ſe démet le bras : je fais une *action forcée*. Un voleur m'attaque, il me demande la bourſe avec menace de me tuer en cas de refus ; je la lui donne & fais une *action contrainte*. Je délibere ſi je veux ſortir ou reſter chez moi ; je me détermine à reſter : voilà une *action volontaire*. Je tire ſur un lievre & bleſſe un ami que je n'avois pas apperçu : voilà une *action involontaire*.

C'eſt ainſi qu'on diſtingue les actions de l'homme relativement aux motifs ou aux cauſes qui le font agir. Relativement à leurs effets on les nomme *bonnes* ou *mauvaiſes* (90).

100. Elles ſont encore *indifférentes* ou *non-indifférentes*. Les indifférentes ſont celles pour leſquelles il n'y a pas plus de raiſon de les faire que de les omettre : les *non-indifférentes* ſont celles qu'il convient de faire ou de ne pas faire.

Il n'eſt pas queſtion de rechercher s'il y a véritablement, ou s'il peut y avoir des actions indifférentes. Il ſuffit d'avoir indiqué ce qu'il faut entendre par actions indifférentes & non-indifférentes.

101. Dans toute la juriſprudence naturelle, il n'y a peut-être point de mot dont le ſens ſoit ſi ambigu que celui d'*obligation*. On le confond ſouvent avec celui de *devoir*. On dit également c'eſt une *obligation*, c'eſt un *devoir*, quand on parle d'une action qu'on eſt

obligé de faire. *Être obligé de faire* & *devoir faire* sont aussi des expressions synonimes. Cependant on ne dit pas *se trouver dans un devoir*, comme on dit *se trouver dans une obligation ;* & on ne dit pas *c'est une obligation qui m'oblige*, comme on dit *ce devoir m'oblige ;* ni *je suis obligé à cette obligation*, comme on dit *je suis obligé à ce devoir ;* marque certaine que le sens de ces deux mots n'a pas été bien déterminé. Il est néanmoins si important de le fixer au juste, que sans cela il n'y a pas moyen de traiter la jurisprudence naturelle avec évidence. Déterminons donc la signification de ces mots.

102. Quand on dit qu'un homme *est obligé* de faire telle ou telle action, cela signifie en général *qu'il lui convient de la faire ;* & quand on dit qu'un homme est obligé d'omettre une action, cela désigne en général qu'il ne lui convient pas de la faire ; de sorte qu'*obligation* signifie *la convenance ou disconvenance de l'état d'un être intelligent avec une certaine action*, & *être obligé* signifie *se trouver dans un état, dans lequel il convient de la faire.* Le mot *obliger* signifie donc *contenir la raison de cette convenance :* ce qui contient la raison de cette convenance, contient la raison pourquoi l'être est obligé : & ce qui contient cette raison se nomme *loi.* La loi naturelle nous oblige à la charité. Cela veut dire que la loi naturelle contient la raison de la convenance d'un état que nous nommons charitable avec l'acte que nous nommons charité ; une raison pourquoi il convient d'être charitable.

Quand la raison de cette convenance ré-

ſulte de la volonté d'un autre, on nomme l'obligation *externe ;* & on la nomme *interne*, quand elle naît de la bonté ou pravité d'une action. Comme une action bonne eſt celle qui contribue au bonheur du genre-humain, & celle qui produit un effet contraire, mauvaiſe (89.), l'on entend par *bonté* d'une action ſon influence ſur ce bonheur, & par *pravité* ſon influence ſur le malheur.

103. On a diſtingué encore les *obligations* en *parfaites* & *imparfaites.* Voici quel eſt le fondement de cette diſtinction. Toute obligation eſt la convenance ou diſconvenance de l'état d'un être intelligent avec une certaine action, (102). Or, cette convenance & diſconvenance peuvent être telles que celui à l'état duquel elles ſe rapportent eſt ſeul à même de les appercevoir; & alors on la nomme *obligation imparfaite.* Par exemple, un indigent ſe préſente à la porte d'un homme réputé riche : en général il y a une convenance entre l'état d'un riche & un acte de charité; mais c'eſt cet homme ſeul qui, dans le cas déterminé, a la faculté de juger s'il eſt riche, & ſi l'acte de charité en eſt un qu'il lui convient de faire envers cet indigent. Mais les obligations peuvent être auſſi telles que non-ſeulement celui à l'état de qui la convenance ou diſconvenance ſe rapportent peut en juger, mais que d'autres peuvent les y appercevoir auſſi; & alors on nomme ces obligations *parfaites.* De ſorte que la démonſtration qu'un autre peut donner de cette convenance ou diſconvenance change une obligation imparfaite en parfaite; mais comme cette démonſ-

tration ne les rend ni plus ni moins fortes : il paroît que les imparfaites doivent déterminer les hommes tout comme les parfaites.

104. Quand il y a une raiſon pour laquelle il convient à l'homme de faire une certaine action, cette action devient alors un *devoir*. Il paroît par là qu'il n'y a point de devoir ſans obligation ni ſans loi : & il paroît par là encore que comme il y a des obligations parfaites &c. il y a auſſi des *devoirs parfaits*.

On a nommé *devoir moral* l'action dont la raiſon pourquoi il convenoit à l'homme de la faire, ſe trouvoit ou dans la volonté divine, ou dans le conſentement des nations policées, ou dans la ſociabilité, ou dans l'ordre &c. ſelon les différens principes dont les ſavans ſe ſont ſervis pour prouver quelles actions il convient à l'homme de faire. Nous avons vu que naturellement l'homme ne peut être déterminé à agir par lui-même, que dans la vue d'augmenter ſon bonheur ou de diminuer ſon malheur ; & il eſt aſſez évident que tout ce qu'il convient à l'homme de faire, c'eſt d'augmenter ſon bonheur, de préférer les états qui doivent le lui procurer ; & par conſéquent de faire les actions qui menent à ces états. Ainſi les *devoirs moraux* ſont toutes les actions qu'il convient à l'homme de faire par la ſeule raiſon que ſon bonheur y eſt intéreſſé. Nous nommons *devoirs civils*, ceux qu'il convient de faire parce que le ſouverain l'ordonne. L'on ſent aſſez à-préſent ce qu'il faut entendre par *devoirs paternels*, *matrimoniaux* &c.

105. Tout ce qui oblige ſe nomme *loi*, & tout ce qui oblige un être intelligent en-

tant qu'être intelligent se nomme *loi morale*. Ainsi, relativement à l'homme on nomme *loi morale* ou *loi naturelle* celle qui l'oblige entant qu'être intelligent. On dit que l'homme est moralement obligé de faire telle ou telle action, quand c'est une loi morale qui l'y oblige. Or, comme ce sont les rapports que nos actions ont avec notre bonheur, qui contiennent la raison pourquoi il nous convient de faire telles ou telles actions, il est évident que ces rapports forment ce qu'on appelle loix naturelles, loix morales &c.

On nomme dans un sens général *loi naturelle, droit naturel*, tous ces rapports pris ensemble, toutes les *loix naturelles*. On les nomme aussi droit de la nature, morale &c. & suivant que l'on a considéré ces rapports avec plus ou moins d'étendue on les a divisés en *morale, théologie naturelle, droit de la nature & des gens* &c.

Prenons un exemple pour faire sentir l'évidence des définitions que je viens de donner. C'est un devoir moral de tenir parole. Pourquoi? Parce qu'en tenant parole on augmente son honbeur. Le rapport de cette action avec le bonheur de celui qui la fait est tel qu'il contient la raison pourquoi il lui convient de tenir parole. Ce rapport oblige donc l'être intelligent qui se trouve dans le cas. Il forme donc une loi pour cet être.

106. Il est clair par ce que nous avons dit [aux § 104. 105.] que la connoissance des loix naturelles mene à celle de nos devoirs; elle nous donne celle du *droit naturel* [105]. C'est cette connoissance que l'on nomme *ju-*

risprudence naturelle. La jurisprudence naturelle est donc la science des rapports que les actions ont avec le bonheur des êtres [*].

107. Comme l'homme ne peut être déterminé que par l'appétit au bien & par l'aversion pour le mal [92.], & que les actions non-indifférentes ont par leur nature un rapport fixe & déterminé au bonheur de l'homme [100.], il s'ensuit que nos actions ont avec notre bonheur des rapports immuables, c'est-à-dire, que telle circonstance posée, ces rapports obligent l'homme à faire ou à omettre telle ou telle action. Par conséquent les loix naturelles sont des loix immuables.

108. On appelle encore ces loix universelles, parce qu'un même motif faisant agir tous les hommes (73. 83.) il est évident que les mêmes circonstances posées, ce qui oblige l'un, oblige l'autre. Par exemple : *Sempronius* a donné parole ; son devoir est de la tenir. Posez les mêmes circonstances pour *Titius* ; le même rapport qui oblige *Sempronius*, obligera *Titius*. Les loix naturelles sont donc universelles, c'est-à-dire qu'elles s'étendent sur tous les hommes de tout pays, de tout âge, & dans tous les temps. A cause de cela on nomme aussi *jurisprudence universelle* la science de nos devoirs : & *droit universel* l'assemblage des loix naturelles.

109. Comme Dieu a tiré du néant tout ce qui existe, il peut & doit être regardé comme le législateur de ces loix. Sa sagesse a déterminé sa volonté à l'existence des créatures intelligentes, dont les actions seroient déterminées

[*] Cette définition n'est pas différente de celle qui se trouve ci-dessus, §. 85.

par l'agrément & le désagrément qui en sont les conséquences.

110. Quand une loi nous oblige de faire une action, on la nomme *préceptive*, & *prohibitive* quand elle nous oblige d'omettre une action.

Puisqu'il est contradictoire qu'une loi oblige un être à empêcher une chose dans le temps qu'elle oblige un autre à la faire, il s'ensuit que les loix naturelles défendent de faire toutes les actions qui empêchent un autre de faire ce à quoi elles l'obligent : de sorte que toutes les actions qui empêchent un autre de remplir son devoir, sont des actions prohibées. Les actions que la loi ordonne, se nomment relativement à la loi, des *préceptes*. Ainsi, une action à laquelle la loi naturelle oblige, est relativement à l'homme qui est obligé, un *devoir*, relativement à la loi, un *précepte*.

111. Comme relativement à soi-même on est dit avoir la liberté de faire ou d'omettre une action, ainsi relativement à d'autres, cette faculté de faire & d'omettre une action, se nomme *droit* : de sorte que le droit exige qu'on nè nous empêche pas dans ce que nous voulons faire, qu'on ne nous force pas à celles que nous voulons omettre : c'est-à-dire, que posé de la part des autres, une obligation d'aquiescer dans ce que nous voulons faire ou omettre, nous sommes dits avoir le *droit*.

112. Ce droit s'appelle *imparfait* quand il est opposé à un devoir imparfait; c'est-à-dire, quand on ne peut juger si les autres sont obligés ou à nous permettre de faire, ou à nous contraindre d'omettre telle ou telle action, alors on est dit n'avoir qu'un *droit imparfait* de faire

telle ou telle action. Mais quand on peut en juger, ce droit se nomme *parfait*.

113. On nomme *action injuste* celle qui se fait contre le droit parfait d'un autre, & *non-équitable* celle qui se fait contre le droit imparfait d'un autre. On nomme *juste* celle qui se fait conformément au droit parfait d'un autre, & *équitable* celle qu'on fait conformément au droit imparfait d'un autre. A ces définitions l'on voit ce qu'il faut entendre par *homme juste*, *injuste*, *équitable* &c. La *justice* est donc *le devoir de donner à chacun ce qui lui est dû de droit parfait*; & l'*équité* est *celui de donner à un chacun ce qui lui est dû de droit imparfait*. Or, comme un être porté à remplir ses devoirs imparfaits doit être censé vouloir davantage satisfaire à ses devoirs parfaits, il s'ensuit que l'homme équitable prévaut sur l'homme juste.

114. Comme le même effet peut être produit par une action volontaire & involontaire, on nomme relativement au motif qui a déterminé l'homme à agir, une action *vertueuse* & *vicieuse*. Quand une action est bonne & qu'elle a été faite par un bon motif, on la nomme *vertueuse*; & *vicieuse* quand elle est mauvaise & qu'elle a été faite par un mauvais motif. Ainsi, on nomme *vertueux* l'homme qui fait de bonnes actions de pleine volonté; & *vicieux* celui qui fait de mauvaises actions de pleine volonté. On nomme *vertu* cette volonté à faire du bien, & *vice* la volonté contraire. On nomme aussi l'habitude de faire du bien *vertu*, & celle de faire du mal *vice*. Les actions vertueuses & vicieuses sont encore appellées *vertus* & *vices*.

115. C'eſt par l'agrément dont on conçoit que tel ou tel état ſera accompagné que l'homme tend à ſa félicité ; mais il ne peut connoître tous les états qui y aboutiſſent, ni tous ceux qui y aboutiſſent le plus : ainſi manquant à cet égard de lumieres, il manquera auſſi ſouvent de faire de bonnes actions & d'en omettre de mauvaiſes. Souvent encore il ſe trompe, il prend pour des états heureux ou malheureux ceux qui ne les ſont pas, & par là il fait ſouvent des actions prohibées & omet des préceptes. Dans le premier cas, c'eſt-à-dire, quand faiſant une mauvaiſe action on n'a eu aucune idée de ſa pravité, ou qu'omettant une bonne action on n'a eu aucune idée de ſa bonté, alors on dit avoir *agi par ignorance.* Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, quand on a eu une fauſſe idée de ſa bonté ou de ſa pravité, on eſt dit *errer*, *agir par erreur.*

116. La volonté de l'homme eſt déterminée par la repréſentation du bien & du mal [92.] : il eſt donc impoſſible qu'elle ſoit déterminée à faire une action qui ſe préſente comme mauvaiſe, & à en omettre une qui ſe préſente comme bonne, & par la raiſon du contraire, elle eſt néceſſairement déterminée à faire ce qui s'offre comme un bien, & à omettre ce qui ſe préſente comme un mal. On appelle *morales* cette impoſſibilité, cette néceſſité, parce qu'elles ne dérivent point de l'eſſence des choſes, mais de la nature de l'intelligence, & que l'on nomme *moral* tout ce qui ſe déduit de cette nature.

117. L'on entend donc par *impoſſibilité mo-*

rale tout ce qui répugne au choix d'un être raiſonnable; & par *poſſibilité morale* tout ce qui n'y répugne pas. On appelle *néceſſité morale* tout ce dont l'oppoſé eſt moralement impoſſible : par *raiſon* l'on entend ici la faculté de diſcerner le vrai du faux; & conſéquemment par *être raiſonnable* celui qui jouit de cette faculté ; de ſorte que l'homme ſera un être raiſonnable à meſure qu'il ſera doué de cette faculté.

118. Autre conſéquence qui réſulte de ces vérités, c'eſt que l'homme libre n'étant déterminé à agir que par la repréſentation du bien ou du mal, il faut, lorſqu'il commet une mauvaiſe action, qu'elle ſe ſoit préſentée à ſon entendement comme un bien; & lorſqu'il en omet une bonne, qu'elle ſe ſoit préſentée comme un mal; d'où s'enſuit que ce n'eſt que par erreur ou par igorance que les hommes peuvent commettre de mauvaiſes actions, & en omettre de bonnes.

119. Mais pour ne pas donner ici dans des travers dangereux, il faut bien faire attention que l'erreur & l'ignorance peuvent avoir lieu à deux égards, très-différens l'un de l'autre, & qu'il eſt important de ne pas confondre.

Les rapports des actions avec le bonheur ou le malheur du genre-humain ſont immuables [107. 108.] : la moralité des actions eſt donc auſſi immuable [117]. Elle ne dépend donc pas du jugement de celui-ci ou de celui-là : conſéquemment toute action a une bonté ou pravité qui lui eſt eſſentielle.

De plus toute action produit un effet : cet effet caractériſe ſa moralité; car l'effet d'une

action est le changemnet qu'elle produit dans l'univers; & elle sera bonne, si ce changement tourne au bien de l'univers, & mauvaise dans un cas contraire [89].

Or, l'on peut se tromper ou *sur la moralité*, ou sur *l'effet d'une action.*

On se trompe sur la moralité d'une action, quand persuadé qu'elle produira l'effet qu'elle produit, on la fait, & qu'on en ignore la moralité, ou qu'on se soit formé une fausse idée de sa moralité. Voici un exemple de cette ignorance ou erreur : *Titius* vole à *Mœvius* une montre. L'effet de cette action est l'enlevement du bien d'autrui. *Titius* a voulu cet effet; mais il s'est persuadé que par ce vol il alloit augmenter son bonheur : cette action s'est offerte à son entendement comme un bien. Il s'est trompé à cet égard; il a été dans l'erreur ou dans l'ignorance sur la moralité de son action.

On se trompe sur l'effet d'une action, quand, dans la persuasion qu'elle produira un effet différent de celui qu'elle produit, on la fait avec connoissance que tel ou tel effet en fait un bien ou un mal. Voici un exemple de cette erreur ou ignorance : *Cajus* emporte une montre qu'il croit lui appartenir & qui est à *Sempronius.* Cajus sait qu'enlever le bien d'autrui est mal faire; il ne s'est pas trompé sur la moralité de son action : il n'a pas su qu'elle produiroit l'enlevement du bien d'autrui. Nommons *ignorance & erreur de moralité* celles du premier cas, & celles du second *ignorance & erreur de fait.*

120. Voici ce qui résulte du paragraphe pré-

cédent. Dans le premier cas dont on y a parlé, la volonté de l'agent eſt portée à l'effet & conſéquemment à la moralité de l'action; ainſi la moralité doit lui en être imputée : l'ignorance ni l'erreur ne peuvent l'en diſpenſer. D'où l'on voit que ſuppoſé qu'un ſcélérat n'agiſſe que par erreur ou par ignorance, il n'en eſt pas pour cela ni moins coupable ni moins puniſſable; car pour qu'une intelligence ſe porte au bien il faut que ſa volonté y ſoit déterminée : ſa volonté ne peut y être déterminée que par la repréſentation du bien & du mal. Si donc une intelligence ne ſaiſit pas la connexion qu'a l'effet de ſon action avec ſon vrai bonheur, il faut rendre cette connexion plus ſenſible à ſon entendement; c'eſt-à-dire, ajouter aux peines des mauvaiſes actions, & aux plaiſirs des bonnes.

C'eſt là le fondement des punitions & des récompenſes; & c'eſt là l'unique principe dont on peut les déduire. Ceux qui y attachent une idée de vengeance & d'autres ſemblables, n'ont guere fait de chemin dans la connoiſſance des êtres intelligens. C'eſt ce fondement qui nous autoriſe à punir de mort des criminels : ils ont prouvé par leurs forfaits que leur intelligence étoit trop dépravée pour en pouvoir eſpérer la guériſon : c'eſt en vertu de ce fondement encore qu'on ne punit pas des enragés, des foux &c.

Il n'en eſt pas ainſi dans le ſecond cas. Lorſqu'on a fait une action, & qu'on a ignoré qu'elle produiroit l'effet qu'elle produit, ou que l'on a cru qu'elle en produiroit un autre; la volonté de l'agent n'a pas été portée à ſa

moralité. Conséquemment elle ne peut lui être imputée ; de sorte que pour les mêmes raisons qu'il faut punir ou récompenser ceux qui sont des causes libres de la moralité de leur action, il seroit ridicule de sévir contre ceux qui ne le sont pas.

121. *L'erreur & l'ignorance de la moralité de droit* n'absolvent pas l'agent [120.] ; celles *de fait* absolvent ; mais non pas toujours & dans tous les cas également, comme on va le voir.

Quand on ignore ou qu'on erre, c'est par un défaut de connoissance que nous aurions pu en faisant usage de nos facultés naturelles, éviter ou ne pas éviter. Quand on l'auroit pu éviter, on le nomme *vincible*, & *invincible* quand on ne l'a pu éviter. On conçoit par là ce qu'il faut entendre par *ignorance vincible* & *invincible* ; par *erreur vincible* & *invincible*.

Quand l'ignorance & l'erreur de fait sont vincibles [†], il paroît que, quoique nous n'ayons pas voulu la moralité de l'action, on a pourtant voulu s'y exposer, & qu'étant cause libre de l'erreur & de l'ignorance, on a bien voulu aussi être regardé comme cause libre des suites de cette erreur & de cette ignorance ; c'est-à-dire, se les voir imputées. C'est là le fondement sur quoi l'on impute la pravité des actions faites par une ignorance ou une erreur vincible : elle l'est à mesure que l'erreur ou l'ignorance a été vincible.

Pour celles qui sont l'effet d'une erreur invincible, il est clair qu'on ne peut les imputer

[†] Tout ce que l'on va dire, doit uniquement être entendu de l'ignorance & de l'erreur de fait.

[89. 119. 120]; qu'on ne peut non plus imputer les actions forcées; & qu'on ne pourra imputer les involontaires, selon la regle donnée dans ce paragraphe-ci.

122. L'homme ne pouvant être déterminé à faire une bonne action ou à en omettre une mauvaise que par la représentation du bien & du mal, & comme relativement à la loi, on nomme *récompense* le bien qui revient à l'homme en conséquence d'une action faite ou omise, & *punition* le mal qui revient à celui qui a commis une mauvaise action, ou qui en a omis une bonne, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir de loi qui ne présente à l'agent une récompense ou une punition; & par la raison du contraire, que tout ce qui présente une récompense ou une punition, forme une loi.

123. On voit par là combien peu juste raisonnent ceux qui prétendent que la nécessité morale détruit la moralité des actions, & rend les récompenses & les peines inutiles.

On nomme *pécher* agir contre la loi : ainsi par *péché* on entend toute action ou omission contraire à une loi.

CHAPITRE IX.

Principe fondamental de la Jurisprudence naturelle.

§ 124.

Nous nommons *devoirs absolus* ceux qui menent au bonheur absolu; & *devoirs relatifs* ceux qui menent au bonheur relatif. Nous nommons *plaisirs*

plaisirs permanens ceux qui naissent des devoirs absolus, & *plaisirs passagers* ceux que les devoirs relatifs font naître. On nomme vulgairement ces derniers *les plaisirs des sens*.

125. Quant aux devoirs absolus, la raison pourquoi nous y sommes obligés, c'est qu'ils font naître dans les autres ou qu'ils augmentent en eux la disposition de contribuer à notre bonheur. L'agrément de notre état sera d'autant plus fort que cette disposition nous paroîtra grande & générale, & par conséquent l'état le plus heureux, dans ce sens, est celui dans lequel nous concevons que tous les autres tendent à notre bonheur autant qu'il est en eux. Il le sera donc proportionellement au nombre des êtres que nous concevons disposés à l'augmenter & à l'intensité de cette disposition. Ainsi le premier principe de nos devoirs absolus, c'est *d'agir constamment de maniere à augmenter la bonne disposition des autres envers nous.*

126. Quant aux devoirs relatifs, comme nous manquons notre bonheur dès que nous donnons dans des plaisirs qui ne peuvent qu'être suivis de peines plus grandes, il en résulte que le premier principe de nos devoirs relatifs c'est *de nous conserver dans cette disposition qui laisse à toutes nos parties leur pouvoir naturel d'agir:* cette disposition est la santé. De ce principe résultent les devoirs de la tempérance, de la sobriété, de la chasteté &c. Ils auroient lieu quand même il n'y auroit sur la terre que deux personnes de sexe différent.

127. Mais comme nous n'existons pas seuls, & que notre espece est tellement constituée que nous ne pouvons goûter aucun plaisir sans

la persuasion que les autres nous en laisseront jouir paisiblement & qu'ils ne sont pas portés à troubler cette jouissance, & que d'un autre côté, ces plaisirs peuvent être multipliés & augmentés par le concours des autres hommes, il paroît que les devoirs relatifs sont subordonnés aux devoirs absolus : de sorte que le principe d'agir constamment de maniere à augmenter la bonne disposition des autres envers nous, est un principe universel pour tous nos devoirs. Posez ce principe comme un devoir dans tous les hommes, & vous aurez l'idée de *Société humaine* : puisque le mot *Société* désigne uniquement *l'état de plusieurs, dans lequel toutes les forces doivent tendre au même but.* Car si l'on suppose tous les hommes dans un état, dans lequel ils doivent agir constamment de maniere à augmenter la bonne disposition des autres envers eux, on les suppose dans un état, dans lequel ils doivent tendre au même but ; & par conséquent on suppose l'état de plusieurs, dans lequel toutes les forces doivent tendre au même but.

128. L'homme étant déterminé à ce qui doit augmenter son bonheur, [92.] par l'appétit au bien & par l'aversion pour le mal, comme s'exprime Mr. Wolff, il tend nécessairement à la ruine de ceux qui lui paroissent nuisibles, & au bonheur de ceux qui lui paroissent dans une position contraire ; & cela proportionellement à une disposition plus ou moins bonne, plus ou moins mauvaise qu'il croira remarquer en eux. Il suit de-là que l'homme ne peut augmenter la bonne disposition des autres envers lui qu'en leur montrant une semblable dis-

position ; & que l'intensité de ces dispositions sera plus ou moins réciproque. Ainsi, le devoir qui résulte du principe que nous avons établi ci-dessus, est de *contribuer de toutes ses forces au bonheur de tous les hommes, selon l'état dans lequel on se trouve.*

129. Le bonheur général de tout le genre-humain doit donc être le but général de toutes nos actions. Elles seront bonnes ou mauvaises à mesure qu'elles tendront à l'accroissement ou au décroissement de ce bonheur général ; & de-là il s'ensuit encore que, toutes circonstances d'ailleurs égales, c'est un second devoir de l'homme de préférer les actions qui contribuent à la fois au bonheur de plusieurs, à celles qui ne contribuent qu'à celui d'un moindre nombre ; ainsi que celles qui leur procurent un dégré de bonheur plus grand. Par un raisonnement à-peu-près semblable on démontre qu'il faut préférer celles qui leur donnent un bonheur absolu à celles qui font naître un bonheur relatif. Ainsi, dans le temps qu'il se présente deux bonnes actions à faire [ce que l'on nomme *Collisio officiorum*, un conflict de devoirs] il faut se déterminer par cette considération.

130. Le bonheur général doit être le but de nos actions [128]. Elles y doivent tendre toutes [84. 107]. Notre devoir est de les y diriger [104]. La loi naturelle le prescrit [105. 110.] & c'est une loi universelle qui oblige tous les hommes [107].

131. De cette loi générale se déduisent tous les devoirs que les hommes se doivent mutuellement, dans quelque position qu'ils puissent se trouver. On en déduit l'amour du prochain, la

charité, la justice, la bienveillance, l'humanité; la candeur, la bonne-foi, la circonspection, l'affabilité, la condescendance, l'honnêteté, l'équité, la politesse, enfin tous les devoirs auxquels on est obligé par la seule relation d'homme à homme.

CHAPITRE X.

Des Devoirs qui résultent de la relation paternelle.

§ 132.

LES différentes positions de l'homme font naître différentes relations : ces relations donnent lieu à des loix qui sont particulieres à ses différens états. Il est enfant, pere, frere, souverain, sujet &c. Tout cela mene à des devoirs particuliers dont nous allons déterminer quelques-uns.

133. Nous naissons : l'état d'enfance est notre premier état; & la relation paternelle la premiere des relations. Voyons les devoirs auxquels elle donne lieu.

Nous naissons imbécilles : notre existence doit faire un bien pour la société, afin que nous soyons heureux [86. 89.]. Nous ne serons un bien pour la société, qu'autant que nous parviendrons à une disposition plus ou moins favorable au *bien public*, par lequel nous entendons le bonheur de l'espece humaine en général. C'est donc à acquérir cette disposition que consiste notre premier devoir [104.]; mais n'ayant ni connoissance ni pratique, & ne pou-

vant rien ſans cette connoiſſance, ce devoir produit celui de la docilité, qui conſiſte à écouter les conſeils, les avis, les inſtructions, & à prendre en bonne part tous les moyens dont on ſe ſert pour nous donner la connoiſſance néceſſaire : de plus, comme nous devons tendre au bien général autant qu'il eſt en nous [128.] & que faute de connoiſſance, de pratique, & de facultés néceſſaires, nous ne le pouvons de nous-mêmes, & que nous le pouvons en ſuivant la direction de celui qui eſt à même d'en juger & d'y diſpoſer nos facultés à meſure qu'elles ſe développent ; ce devoir produit encore celui de l'obéiſſance à ceux qui peuvent diriger nos actions au plus grand avantage de la ſociété. Tels ſont les devoirs généraux des enfans.

134. Nous devons tous tendre à augmenter la bonne diſpoſition des autres envers nous ; & toutes nos actions doivent tendre au bonheur général [125. 128.] ; ainſi, nous ſommes obligés de contribuer, autant qu'il eſt en nous, à ce que les enfans deviennent des biens pour la ſociété. C'eſt un devoir général de tous les hommes envers les enfans ; & par conſéquent auſſi du pere & de la mere : or, comme les circonſtances rendent le pere & la mere les plus propres à cela, il en réſulte que le pere & la mere ſont obligés, plus que tout autre, à réunir leurs ſoins afin que leurs enfans deviennent des biens pour la ſociété. On nomme ce devoir l'éducation. Le pere & la mere ſont donc obligés d'élever leurs enfans.

135. Nous avons vu que les enfans ſont obligés de prêter obéiſſance à ceux qui peuvent diriger leurs actions à l'utilité publique, que l'é-

ducation en eſt le moyen ; & que le pere & la mere y ſont les plus propres, & par-là obligés à élever leurs enfans : or, comme l'obéiſſance eſt cet acte de la volonté par lequel on ſe ſoumet à la volonté d'un autre, l'obligation d'obéir comprend celle d'acquieſcer à ce qu'un autre veut faire ou omettre : d'où il réſulte que les enfans ſont obligés d'acquieſcer à tout ce que leur pere & leur mere trouvent le plus propre pour leur éducation : & par-là il eſt évident que les peres & les meres ont le *droit d'élever* leurs enfans [111]. Vérité ſi ſimple qu'on n'a ſu comment la démontrer.

136. Le droit d'élever ſes enfans eſt un droit parfait, parce que l'obligation d'obéir eſt une obligation parfaite [103. 104].

137. Les mêmes raiſons qui donnent au pere & à la mere, le droit d'élever leurs enfans, leur donnent celui de gouverner une famille. *Gouverner* ſignifie *diriger la volonté des autres ſelon la ſienne*, & par *famille* l'on entend *cet aſſemblage de perſonnes qui, deſcendues d'une même tige, vivent en ſociété.* La *ſociété* eſt *l'état de pluſieurs dans lequel toutes les forces doivent tendre au même but.* Souvent on comprend ſous le mot de famille tous ceux qui ſe ſont joints à la ſociété, composée de pere, mere, enfans &c.

Nous avons vu qu'un pere & une mere ont le droit d'élever leurs enfans ; & à cet égard il n'eſt donc pas douteux qu'ils n'aient le droit de les gouverner. Reſte à prouver que le pere & la mere ont le même droit ſur tous les individus de leur famille, de quelque âge qu'ils puiſſent être : parce que l'âge de l'éducation étant paſſé, on pourroit s'imaginer que ce droit

a passé avec lui. Pour qu'une famille soit heureuse, il faut qu'elle fasse un bien pour la société; elle le sera d'autant plus qu'elle formera un bien plus ou moins grand [89]. Or, elle ne formera un bien pour la société, qu'autant que toutes les parties y tendront, qu'autant qu'elles se trouveront toutes dans un accord harmonique, dont le but général soit le bien public. Mais il est contradictoire que cet accord puisse avoir lieu, si toutes les parties ont la liberté de suivre uniquement les déterminations de leur propre volonté : & d'un autre côté, cet accord ne peut s'obtenir que par l'effet d'une volonté qui fasse aller les autres à l'unisson, il paroît donc qu'il faut dans une famille une volonté selon laquelle les autres soient déterminées. Or, comme le pere & la mere, étant plus au fait des inclinations, des penchans & des facultés de ceux qui composent la famille, ainsi que de ses différens besoins & relations &c. sont plus propres que les autres membres à diriger toutes les volontés à un seul but, il en résulte que le pere & la mere sont d'un côté obligés de se charger du gouvernement de leur famille; par la raison qu'ils sont obligés de tendre de toutes leurs forces au bien général, & que ce gouvernement leur en fournit le moyen le plus efficace ; & que d'un autre côté, les membres sont pour la même raison obligés de s'y prêter par l'obéissance ; laquelle dérivant d'une obligation parfaite, donne au pere & à la mere un droit parfait de gouverner leur famille. Cette vérité est encore si simple qu'il est étonnant qu'on l'ait mise en question.

138. Le pere & la mere sont donc obligés,

& ont le droit de gouverner leur famille. Le but de ce gouvernement est l'accord harmonique de tous les membres au bien du genre-humain. C'est donc à entretenir cet accord que doivent tendre tous les soins d'un pere & d'une mere : & toutes les actions par lesquelles ils pourront le faire naître & l'affermir, sont autant de devoirs auxquels la loi naturelle les oblige.

139. Ce droit s'étend à tous les peres, parce que la loi qui le leur donne, est universelle : [108.] & comme le but de ce droit est de rendre la famille telle qu'elle soit le plus grand bien possible pour la société humaine, il est manifeste que ce droit cesse dès qu'on perd ce but.

140. Il se trouve dans une famille trois états distinctifs : celui de gouverner, celui d'être gouverné, & celui de n'être pas gouverné & de ne gouverner pas non plus. Le premier est celui du pere & de la mere, relativement aux membres de leur famille ; le second celui des membres relativement au pere & à la mere ; & le troisieme celui des membres entre eux : comme ils doivent tous obéir au pere *, c'est-à-dire, régler leur volonté sur la sienne, il paroît qu'à cet égard ils sont tous égaux entre eux.

141. Le pere étant obligé de gouverner, c'est-à-dire, de diriger la volonté des membres, de maniere que leurs actions concourent au bien de l'espece humaine, les premiers soins d'un pere de famille seront de faire pratiquer celles qui tendent à ce but. Le culte divin sera établi. J'entends par *culte divin ces actes extérieures par lesquels on témoigne que tout ce dont on*

* Nous ne parlerons que du pere seul ; il sera aisé d'en déduire ce qui doit en être rapporté à la mere.

jouit, vient d'un Être suprême, créateur de toutes choses, & qui porté par sa sagesse à leur accorder l'existence, a voulu que les hommes en jouissent de maniere à contribuer mutuellement à leur bonheur commun. La justice sera administrée, l'innocence défendue, & la vertu mise à l'abri des insultes du vice, &c.

142. Mais comme il n'est pas possible qu'un père de famille détermine toutes les actions momentanées des membres qui la composent; il faut qu'il en laisse quelques-unes à leur propre jugement; & même celles qu'il détermine, il ne le peut que par la déclaration de sa volonté. Cependant il est obligé de tenir sa famille dans la meilleure disposition possible pour le bien général; d'où il résulte qu'il est obligé de porter des loix qui déclarent sa volonté, qui apprennent aux membres de la famille ce qu'ils doivent faire en certains cas. D'un autre côté, les membres sont obligés de déterminer leurs actions selon ces loix, [137.] & par rapport à celles qui n'auront point été déterminées par ces loix, de les déterminer selon les principes de morale établis ci-dessus [125-131. [.

143. Comme toutes ces loix doivent avoir pour but de diriger les actions des membres à une harmonie qui tende au bien général, & que cette harmonie ne peut ni naître ni subsister qu'en maintenant dans chaque partie une disposition qui y soit propre, il paroît que tout pere de famille aura soin de porter des loix dans lesquelles les devoirs moraux soient prescrits & affermis; & de n'en porter aucune qui y soit contraire: à mesure qu'elles seront telles, elles découvriront la sagesse du pere & feront la féli-

cité de la famille [137]. Il prêtera ſur-tout une attention particulière à la juſtice diſtributive par laquelle on obſerve de charger proportionellement tous les membres : ſans quoi il ouvre une large porte à la jalouſie qui fait naître la diſſenſion, & qui par-là détruit les fondemens néceſſaires pour cet accord harmonique, ſans lequel il ne peut atteindre le grand but auquel toutes ſes actions doivent être dirigées.

144. Ayant le droit de gouverner [138.], de porter des loix [142.], il a le droit de les rendre reſpectables par des peines & des récompenſes [122.], & conſéquemment de punir un membre dont l'exiſtence nuiroit à l'harmonie de ſa famille. Comme il y a des eſprits qui ne ſaiſiſſent pas la liaiſon des états véritablement heureux avec les vertus, il eſt néceſſaire même que la crainte des peines contribue à déterminer leur volonté : ce qui eſt une ſeconde raiſon pour laquelle il eſt néceſſaire à un pere de famille de porter des loix.

145. Du droit de gouverner réſulte celui de ſe défendre contre tous ceux qui voudroient altérer l'harmonie qui regne dans la famille. Le but & la fin de cette défenſe ſont la sûreté, c'eſt-à-dire le rétabliſſement & le maintien de cette harmonie. Ainſi la défenſe pourra être pouſſée juſqu'à faire périr les aggreſſeurs ; mais ne pourra jamais l'être juſques à ce dégré, ſi la sûreté & le maintien de l'accord harmonique dans la famille ne l'exigent pas.

146. Cette défenſe ne doit pas être pouſſée plus loin que ne le demande le but du gouvernement, le bien général ; mais auſſi pourra-t-elle & devra-t-elle même être pouſſée juſques à ce

dégré, ſi cela ſe peut. De ſorte que le but de ſa défenſe comprend celui du bien général & celui de ſon bien particulier.

147. Comme la bonne diſpoſition des autres envers une famille doit en faire la félicité [137.], un pere de famille doit ſe l'aſſurer par tous les moyens poſſibles; ce devoir nous mene aux états appellés *acceſſoires*, parce que ne dérivant point du cours naturel des choſes, ils ſuppoſent des obligations & des droits acquis, on entend par des *obligations* & des *droits acquis* ceux que l'homme ne porte pas avec ſoi en naiſſant, mais auxquels ils donne lieu par des faits qui dépendent de ſa volonté.

CHAPITRE XI.

De la différence des Sociétés.

§ 148.

TOUTES les actions de l'homme doivent tendre au bien public [129]. Ainſi, le but général de nos actions doit être la félicité du genre-humain. Pour répondre à ce but, l'homme doit ſe mettre & ſe conſerver dans la diſpoſition la plus favorable au bien public; cette diſpoſition ſera telle à meſure que toutes ſes facultés y ſeront déterminées, c'eſt-à-dire, à meſure que ſes facultés ſe trouveront dans un accord qui y tende. Cet accord des facultés de l'homme forme ſa *perfection* : la perfection de ſon être forme donc pour chaque homme un but particulier qui eſt commun à tous.

149. La constitution du genre-humain est telle, que tous ceux qui le composent, n'ont pas le même génie, les mêmes talens &c. L'un est propre au commerce, l'autre aux sciences; un troisieme a du talent pour les arts, &c. La perfection de l'un ne sera donc pas la perfection de l'autre; elles seront différentes à mesure que leurs facultés différeront: d'où il résulte que tous les hommes devant avoir le même but général, le bien du genre-humain, & un but commun, la perfection de leur être, doivent en avoir un particulier, l'accord de leurs facultés particulieres.

150. Si les hommes different à de certains égards, ils conviennent à d'autres. C'est cette convenance qui les rend des êtres sociables; c'est-à-dire, des êtres dont les forces peuvent être déterminées au même but. Car de la même maniere que tous doivent avoir un seul & même but, le bien de l'espece humaine, & un but particulier, celui d'y tendre par les talens qui leur sont propres [149.]; ainsi, à mesure que les facultés s'accorderont, ou différeront, le but particulier de l'un correspondra avec celui d'un autre, de maniere que plusieurs travaillant à leur perfection particuliere, pourront s'accorder sur un seul & même but, & y diriger leurs forces; c'est-à-dire, se trouver en société.

151. Chacun doit tendre à sa perfection: ce devoir de l'homme est aussi celui de toute société, comme il est aisé de s'en convaincre par ce que nous avons dit plus haut. Il est visible aussi que, dès que l'homme n'est pas obligé de régler sa volonté sur celle d'un autre, c'est à lui seul qu'il appartient de juger & de connoître de quelle

maniere il peut tendre à sa perfection ; & conséquemment de faire choix des moyens qui paroissent devoir l'y conduire. Un tel homme est dit *libre*.

152. Comme les mêmes talens conduisent aux mêmes buts particuliers, & que les mêmes buts peuvent faire choisir les mêmes moyens, il en résulte que les hommes libres conservant une pleine liberté sur tous ces moyens, pourront se croiser, & se trouver mutuellement en opposition ; d'où résulte l'état de guerre, qui est l'opposé du social.

153. Comme l'état de guerre tend au malheur du genre-humain, que les hommes doivent éviter tout ce qui produit un pareil effet, & qu'une pleine liberté sur tous les moyens peut mener à un état de guerre, il en résulte que cette pleine liberté ne doit pas être conservée, mais qu'il faut la limiter aux moyens sur lesquels il n'y a point de risque de se rencontrer. C'est pour cette raison que l'usage de l'air, de la mer &c. ne doit être interdit à qui que ce soit, & que l'empire de la mer est une prétention insoutenable.

154. D'un autre côté on travaillera avec d'autant plus de succès à sa perfection qu'on connoîtra les moyens qui peuvent y conduire ; & cette connoissance sera d'autant plus complette qu'on saura ceux par lesquels les autres devroient y tendre, & ceux sur lesquels les autres ne se porteront pas ; ainsi il est non-seulement utile, mais même nécessaire que ceux qui sont libres n'aient pas une pleine liberté sur tous les moyens, & conviennent mutuellement de ceux dont ils pourront faire usage.

155. L'acte par lequel deux ou plusieurs personnes conviennent d'une seule & même chose se nomme *contract;* & l'on appelle *contracter* l'action mutuelle de convenir sur une seule & même chose. De-là il résulte que tout homme libre peut & doit renoncer à une pleine liberté sur tous les moyens par les contracts. Il est visible que toute société libre peut faire à cet égard ce que tout homme particulier libre peut faire. C'est de ces vérités que résulte la nécessité des *propriétés.*

156. Comme nos actions ne doivent jamais être contraires au bien général, il est évident que tous les contracts qui le sont, répugnent aux loix naturelles, & conséquemment qu'ils sont illicites. On prouve de la même maniere, que tout contract, contraire au bien d'une société quelconque, dont on est membre, est respectivement illicite.

157. *Convenir* sur une seule & même chose, c'est se promettre mutuellement de faire ou d'omettre telle ou telle action; puisque *promettre* est l'acte par lequel on déclare vouloir faire ou omettre telle ou telle action. D'où il résulte que les devoirs qui naissent des promesses, ont lieu dans les contracts.

158. Quand d'un côté, on a promis, & que de l'autre on a accepté, le promettant est cause que l'acceptant range au nombre des moyens qui doivent le porter à sa perfection l'accomplissement de la promesse, & conséquemment qu'il y dirige ses actions en conformité: si après cela on se trouve trompé, on manque sa perfection à mesure de l'influence que la promesse avoit sur elle, & conséquemment

on manque de contribuer au bien général à proportion. D'où il résulte que celui qui manque d'accomplir sa promesse, nuit au bien public.

D'un autre côté, comme l'acceptant peut seul juger combien sa perfection souffre par-là, il est visible [par les §. 111. 112.] qu'il a un droit parfait d'exiger que le promettant l'en indemnise. On voit bien qu'une promesse non-acceptée ne produit aucune obligation.

159. Les contracts étant des promesses mutuelles, mutuellement acceptées, il est clair [158] que les contractants doivent remplir leurs engagemens, & que celui qui demeure en défaut, peut être forcé à réparer le dommage qui en résulte, ou qui pourroit en résulter.

Cette même vérité se manifeste encore dès qu'on fait attention que celui qui manque à son engagement, ou à accomplir une promesse, indique par là-même un caractere qui ne peut que diminuer la bonne disposition des autres envers lui, tandis que celui qui le remplit, montre un caractere qui produit un effet opposé: raison pour laquelle on estime tant les hommes qui gardent la parole donnée, & qu'on méprise au suprême dégré ceux qui manquent de bonne foi. Par là nous voyons aussi qu'il est ridicule de dire: *on fait un contract pour son bien particulier, donc on peut le rompre par le même motif;* car, cela suppose que la violation d'un contract peut tendre au bonheur du perfide, & cette supposition est manifestement fausse.

160. Nous naissons dans un état de société. Le genre-humain forme une société; ces deux états résultent de la nature des choses, de la

constitution essentielle au genre-humain. Dans l'une, le pere détermine la volonté de ceux qui composent sa famille; dans l'autre, la volonté de chaque membre est déterminée par lui-même. Dans celle-ci tous les membres sont réciproquement égaux, dans celle-là ils ne le sont pas.

161. La définition de société nous apprend qu'il peut y en avoir autant de différentes que les buts peuvent varier, & la constitution du genre-humain nous apprend que ces buts peuvent être différens & doivent l'être à mesure que les facultés varient. D'un autre côté les loix naturelles nous enseignent que les hommes doivent vivre en société [148. 150.], & que l'accord des facultés vers le bien public, ou la perfection, doit former son but. Cela n'empêche pas que dans un sens physique les hommes ne puissent former d'autres buts, & des sociétés dont les forces ne seront pas déterminées au bien général : les hommes peuvent convenir sur des choses qui tendent à la ruine du bien public; & malheureusement nous n'en voyons que trop d'exemples. Ainsi, comme dans nos actions les buts se distinguent en bons & mauvais; conséquemment les sociétés seront bonnes ou mauvaises à proportion de leur rapport au bonheur ou au malheur de l'espece humaine.

162. La définition de société nous apprend encore que par-tout où les volontés de plusieurs sont déterminées par la volonté d'un seul, il y a une société. Car en ce cas, la volonté d'un seul fixant la volonté de tous, l'objet de sa volonté fait celui de toutes les volontés; or, l'unisson

l'uniſſon des forces réſultant néceſſairement de l'uniſſon des volontés, il eſt clair que les forces ſont déterminées vers un même but dès que les volontés y ſont portées, & qu'elles le ſont dès qu'elles ſont déterminées par la volonté d'un ſeul.

163. Il n'eſt pas moins évident d'un autre côté, qu'il n'eſt pas eſſentiel à la ſociété que les volontés de tous ſoient déterminées par celle d'un ſeul. Elle a lieu dès que les forces ſont déterminées vers un même but; conſéquemment tout ce qui produit cet effet, produit par cela même une ſociété. Ainſi, lorſqu'un contract aura pour objet la réunion des forces, il produira une ſociété dont les contractans ſeront les membres.

164. Comme l'homme eſt obligé de tendre par tous les moyens poſſibles au bien général, & que parmi ces moyens celui de s'aſſocier à d'autres en eſt un très-efficace, il en réſulte qu'il a le droit de le faire & qu'il y eſt obligé toutes les fois que ſes intérêts l'exigeront.

165. La réunion des forces étant une ſuite néceſſaire de la réunion des volontés, & cette réunion pouvant être produite par différens moyens, il s'enſuit que ceux qui ſe mettent en ſociété, choiſiront celui qui leur paroîtra le plus propre à l'obtenir.

166. La réunion des volontés produit la réunion des forces; mais celle-ci n'eſt pas toujours une conſéquence de celle-là; les forces des hommes peuvent tendre à un but déterminé par des actions contraintes & forcées : ainſi, la réunion des volontés n'eſt pas un caractere eſſentiel à la ſociété.

167. Le moyen par lequel les forces de plusieurs doivent être déterminées vers un même but, caractérise une société & détermine sa constitution. Il forme sa loi fondamentale, parce qu'il contient la raison pourquoi les volontés doivent agir de telle ou de telle maniere. Ainsi, les sociétés se distinguent & par leur but & par le moyen de tendre à leur but.

168. On devroit entendre par *société civile une société dont le but est de déterminer par elle-même ses forces, de maniere à en faire le plus grand bien possible pour la société humaine* : il est aisé de démontrer que c'est-là sa véritable définition. Ordinairement on entend par société civile une société dont le but est sa sûreté, ou bien tout ce qui peut tendre à son bien-être. Or, de la même maniere que nous avons prouvé qu'un homme tend à son bonheur à proportion qu'il tâche de contribuer à celui des autres (88.), on peut se convaincre qu'une société augmentera son bonheur, sa sureté, &c. à proportion qu'elle contribuera au bonheur de l'espece humaine.

Là où il s'agit seulement de la réunion de certains talens, de certaines facultés, comme dans une société de commerce, d'assurance, de science, &c. le but en est borné : l'objet est de contribuer à la perfection de telle société par tel & tel moyen, de se perfectionner à tels ou tels égards ; chaque membre conservant à d'autres le choix des moyens qu'il jugera les plus propres pour se rendre heureux. Dans une société civile on n'est pas limité à tel ou tel moyen particulier. Le but est le bien général par tous les moyens possibles. Ce but comprend la réunion de toutes les forces vers le bien du tout.

CHAPITRE XII.

De l'État civil.

§. 169.

NOUS avons vu (§. 137.) qu'un pere de famille doit aſſurer par tous les moyens poſſibles la bonne diſpoſition des autres envers elle, ce devoir lui donne le droit de l'aſſiſter contre les inſultes d'un injuſte agreſſeur, de faire des alliances, des traités, &c.

170. Ces alliances, ces traités ne doivent jamais être contraires au bien général (130.).

171. Le même devoir de mettre & de maintenir ſa famille dans la meilleure poſition poſſible pour le bien du tout, donne au pere le droit de s'aſſocier à d'autres familles, ſous les conditions qu'il jugera les plus convenables pour répondre au but de ſon devoir. Ces familles en pourront choiſir une qui ſerve de pere à toutes; ou une famille peut s'aſſocier à une autre, dont le pere ſera le pere commun de deux, ſucceſſivement de trois, &c.

172. Une famille qui n'eſt pas aſſociée à une autre pour tendre au bien général par le concours mutuel de ſes forces, forme donc par elle-même une ſociété civile. En s'aſſociant à d'autres pour cette fin, ou ſe ſoumettant à d'autres &c. l'aſſemblage de ces familles formera une ſociété civile, dont les membres ſeront ces familles. On regarde ces ,amilles formées ainſi en un ſeul corps, comme une ſeule perſonne, qu'on nomme morale, parce que toutes ces familles ſont cenſées n'avoir qu'une ſeule volonté,

& qu'elles devroient n'en avoir qu'une [162. 130.].

173. De quelque maniere qu'on puiſſe imaginer la naiſſance ou la formation d'une ſociété civile, il eſt évident que la volonté de celui qui détermine l'état de cette ſociété, doit avoir pour objet conſtant la perfection de ſa ſociété, qui eſt l'accord de toutes ſes facultés au bonheur du genre-humain †.

Déterminer l'état d'une ſociété, c'eſt *gouverner*. Celui qui gouverne ſe nomme relativement à ceux qui ſont gouvernés *ſouverain ;* & ceux-ci relativement au ſouverain *ſujets*. On les appelle relativement les uns aux autres *citoyens*.

174. Comme le but de toute ſociété doit être ſa perfection, il s'enſuit que toute ſociété formée par un motif contraire au bonheur du genre-humain eſt une ſociété illégitime : elle le ſera d'autant plus que ſon but s'écartera de celui qui devroit avoir lieu ; & par une raiſon contraire, elle ſera d'autant plus équitable que ſon but répondra à celui qui doit faire ſon objet.

175. Une aſſociation civile, ainſi que toute autre, peut ſe faire de mille manieres ; & il n'eſt pas douteux que les ſociétés ne ſe ſoient formées fort différemment. Ces manieres ſe réduiſent à deux pour l'effet. Elles laiſſent à celui qui doit gourverner le même droit qu'a un pere de famille ; ou bien elles déterminent, ſoit en tout ſoit en partie, par quels moyens celui qui gouverne doit déterminer ſa volonté. Les premieres produiſent un gouvernement deſpotique, les autres un gouvernement limité.

(†) Cette définition exprime en d'autres mots celle que nous avons donnée au §. 136.

176. Comme le but d'une ſociété doit être, ainſi que celui d'une famille, la perfection de cette ſociété, & que ce but ne peut s'obtenir qu'en conſervant dans toutes ſes parties un accord harmonique qui tende au bonheur général, il eſt manifeſte que le premier devoir de celui qui gouverne eſt de mettre la ſociété dans un tel état que toutes les parties ſe trouvent dans cet accord, & de l'y conſerver conſtamment. Conſéquemment tout gouvernement qui produira cet effet, ſera bon, & le ſera proportionellement à cet effet [161.].

177. Il ſuit de-là que de quelque maniere qu'un gouvernement deſpotique ſoit formé ou établi, les parties directrices ſont tenues aux devoirs qui réſultent de ce que nous avons dit [aux §. 138-147.], & que ces parties formeront des biens ou des maux pour cette ſociété, à meſure qu'elles travailleront conformément à cet effet.

Comme ces devoirs réſultent des loix naturelles dont nous avons fait ſentir la force ci-deſſus, les obligations d'un ſouverain ne demandent pas de nouvelles preuves, & celles des ſujets ſe manifeſtent dès qu'on veut bien prendre la peine de tirer des corollaires des propoſitions établies aux § 137. 142.

178. Il n'en eſt pas de-même d'un gouvernement limité, c'eſt-à-dire, d'un gouvernement où l'on a fixé, en s'aſſociant, par quels moyens le ſouverain détermineroit l'état de la ſociété au but preſcrit par la loi naturelle. Il eſt évident par ce que nous avons dit (aux § 155-159.) que dans ce cas il doit obſerver dans ſon gouvernement, la loi fondamentale de ſon état, & ne

point s'écarter des conditions auxquelles on le lui a confié ; & que pour le reste il doit se régler sur le principe fondamental de toute société. D'un autre côté, il est également manifeste qu'un souverain, parvenu à la souveraineté par le cours des événemens, ou par voie de contract, a un droit parfait d'obliger les membres à se déterminer selon sa volonté.

179. Il est encore visible par ce que nous avons dit [aux § 128. 139.], qu'un souverain ne peut exiger l'obéissance qu'autant que sa volonté a pour objet le but qu'elle doit avoir ; & que ce n'est que proportionellement à la conformité de sa volonté à ce but, que les sujets sont obligés de lui obéir.

180. Quand le gouvernement est despotique, un souverain a le droit de porter des loix & de les changer selon les occurences ; en suivant toujours le principe qui doit le diriger [138.] ; mais dans un gouvernement limité il ne pourra changer les loix fondamentales que par le consentement de tous les membres de la société [158. 159].

181. La justice distributive portera tout souverain à ne pas charger un citoyen plus qu'un autre citoyen, ou un corps &c ; à régler les impositions de maniere que chacun contribue selon ses forces.

182. L'idée de la perfection le portera à distribuer les emplois à des gens qui soient en état de les exercer ; à y attacher des émolumens proportionnés aux talens qu'ils exigent ; à se choisir des conseillers fideles & francs ; à établir des juges éclairés & integres &c.

183 L'idée d'ordre, qui résulte de celle de la

perfection, lui fera porter des loix de surbordination, régler les rangs, &c.

184. Comme le premier devoir d'un souverain, entant qu'être raisonnable, est de se concilier l'affection des autres hommes, & que ce devoir devient plus obligatoire par la relation que la société civile fait naître entre le souverain & le sujet, il observera ce principe dans toutes ses actions ; conséquemment il traitera les sujets avec affabilité, les écoutera avec plaisir, lorsqu'ils lui communiqueront quelques projets utiles, n'en rebutera aucun ; ne rendra pas son accès difficile, cherchera les moyens les plus faciles, les plus agréables & les moins onéreux pour lever les taxes ; distinguera les différens ordres de l'état, sans jetter une idée de mépris sur quelqu'un d'entre eux ; parce que tous sont nécessaires pour tendre à la perfection. Bien-loin de regarder les négocians, comme des gens adonnés uniquement au gain, de les éloigner du gouvernement, comme indignes de représenter un peuple ; de mépriser leurs représentations sur le commerce, de peur que leurs acquisitions ne les mettent en état de paroître avec une certaine splendeur ; un souverain regardera le corps des négocians comme l'organe par lequel l'état reçoit toutes les commodités de la vie, qui lui donne des citoyens, qui les entretient, & qui donne à l'état cette force & cette vigueur nécessaires pour avoir quelque influence sur la situation universelle : il considérera les marchands comme des gens qui par une étude particuliere se sont rendus les plus propres pour la gestion des finances, & dont le génie particulier, cultivé

par des occupations aſſidues & une expérience du monde auſſi étendue que la donne le commerce, les rend auſſi propres au gouvernement que ceux de tout autre corps. Il encouragera les arts & les ſciences à proportion qu'elles influeront ſur la perfection de la ſociété : enfin il uſera de tous les moyens poſſibles pour mettre & conſerver dans l'état cet accord harmonique des facultés de toutes les parties, par lequel, en ſe conciliant l'affection des autres états, on augmente ſa propre félicité.

185. Tels ſont en général les devoirs des ſouverains envers leurs ſujets, leſquels deviennent des droits parfaits (ſelon le § 112). *L'aſſemblage de toutes les loix ſelon leſquelles un ſouverain eſt obligé de gouverner, ſe nomme droit politique.*

186. Par la définition que nous avons donnée d'une ſociété civile, il paroît que toute ſociété civile eſt une ſociété libre ; ſi elle ne l'étoit pas, elle ſeroit obligée de déterminer ſes forces ſur la volonté d'un autre ; & celui-ci devroit les déterminer en les faiſant accorder avec celle d'une autre ſociété ; d'où il s'enſuivroit que le but particulier de cette ſociété ne ſe rapporteroit pas directement au bien général ; mais à un accord de forces avec cette autre ſociété, qui feroit des deux ſociétés une ſociété civile.

187. Du droit qu'ont les ſouverains de conſerver la ſociété dont ils ſont les chefs, dans la meilleure diſpoſition pour le bien général, ſe déduiſent tous les devoirs que les ſouverains ſe doivent réciproquement, comme ceux des

nations se déduisent du devoir de se maintenir dans la disposition la plus favorable au bien général. L'assemblage des loix qui fixent les devoirs réciproques des souverains & des nations, se nomme le *droit des gens*. Il est aisé de voir que le principe qui doit diriger les actions d'une société civile, étant le même que celui qui doit diriger celles de l'homme [174. 168. 151.], les actions d'une société seront bonnes, mauvaises, justes, injustes, &c. à proportion qu'elles seront conformes à ce principe ou qu'elles s'en écarteront; & que les sociétés civiles sont tenues précisément aux mêmes devoirs les unes envers les autres, auxquels les loix naturelles obligent les hommes entant que membres de la société humaine.

188. Il résulte de-là que les nations ont vis-à-vis les unes des autres les mêmes droits que les loix naturelles accordent aux hommes libres; conséquemment que l'une ne peut en forcer une autre à faire ou à omettre telle ou telle action que par un droit parfait; & que chaque nation a un droit parfait de tendre à sa perfection par tous les moyens qu'elle jugera pouvoir l'y conduire. De-là se déduisent les droits du *premier occupant* &c.

189. Par la même raison que les loix naturelles obligent les hommes à convenir sur le choix de certains moyens qui peuvent tendre à leur perfection, afin d'éviter l'état de guerre qu'une pleine liberté à cet égard doit produire nécessairement, les sociétés ont le droit, & sont obligées de s'arranger à cet égard par le moyen des contracts. On nomme ces *contracts* des *traités*; & selon ce qui en fait le sujet, on les nom-

me *traités de commerce, de paix*, &c.

190. Les actions d'une société devant toutes ſe rapporter au bien général, il eſt clair que les traités deviennent illicites, & par-là même nuls dès qu'ils y ſont contraires; & que de la même maniere que les hommes ſont obligés de remplir les engagemens qu'ils contractent [159.] les ſociétés civiles ſont obligées de ſatisfaire aux leurs; que celui des contractans qui y manque, donne aux autres un droit parfait de le forcer à réparer le dommage qui leur en revient, &c.

191. Il réſulte encore du premier principe de nos devoirs que les ſouverains ont non-ſeulement le droit de ſe défendre contre un injuſte agreſſeur, juſques à le réduire en eſclavage ſi le bien de la ſociété le demande; de ſe rendre reſpectables par l'entretien des armées; de veiller à la ſureté du pays par des places fortes; d'entretenir la bonne harmonie avec les puiſſances par des miniſtres publics, &c. mais qu'ils ont celui, & qu'ils ſont obligés même d'aller au ſecours d'une nation attaquée ſans raiſon légitime par un prince ambitieux. La raiſon en eſt bien ſimple. Si dans un pareil cas je me tiens tranquille, bien loin de faire voir une bonne diſpoſition pour le bien général, je témoigne une indifférence qui la rend avec fondement ſuſpecte & douteuſe. Par là je dois diminuer la bonne diſpoſition des autres en ma faveur [128]. On ne regardera pas mon exiſtence comme un bien ſi grand pour l'eſpece humaine qu'on ſe l'étoit imaginé, & par là j'invite les autres à me refuſer du ſecours ſi on vient à m'attaquer. Il eſt donc du devoir de tout état d'en ſecourir un autre injuſtement attaqué. Si cela eſt, bien qu'on

n'y soit pas engagé par quelque traité ; on y est bien plus obligé encore dès que par quelque convention on a promis du secours dans telles & telles circonstances. Si l'on manque dans ces cas aux promesses faites, un souverain, une nation, un état enfin ne peut que se rendre méprisable & se voir à la fin subjugué par le plaisir que donnera sa chûte. Par une raison contraire, on s'empressera de secourir un état dont on est persuadé d'obtenir du secours dans le besoin. Cette persuasion naîtra, quand on lui verra remplir ses engagemens avec fidélité ; & toutes les nations se trouvant animées du desir d'être alliées d'un pareil état, l'éleveront par cela même à un haut dégré de pouvoir & de grandeur.

192. Le même principe nous démontre que les puissances qui se prêtent à maintenir l'équibre en Europe, suivent leur devoir, leur intérêt, & une sage politique; & que c'est toujours un mauvais pas de s'engager dans une neutralité.

193. Il est aisé de prouver de la même maniere, qu'une nation qui fait ses efforts pour ôter à une autre une certaine branche de commerce, donne à celle-ci un juste sujet de guerre ; & que c'est un penchant bien nuisible pour une nation de ne buter qu'à son propre avantage.

Si on étoit persuadé que les vertus donnent les plus grands biens & les plus grandes forces, & qu'il y a tant de moyens de se rendre formidable & d'affermir sa sûreté & son indépendance, verroit-on les nations si empressées à se nuire, & à se traverser mutuellement ?

Je me borne à cette ébauche de nos devoirs moraux, civils & politiques. On en voit les

conſéquences, & combien il ſeroit aiſé d'en déduire un ſyſtême complet de juriſprudence naturelle priſe dans le ſens le plus étendu. Tout réſulte du principe établi [au § 128].

La méthode que j'ai ſuivie dans ce petit eſſai, me diſpenſe de prouver l'inutilité des conſentemens préſumés, pactes, décrets, & de l'accord de certaines nations policées, auxquelles on a recours pour nous apprendre nos devoirs & nos droits.

* *
*

BONHEUR.

ARTICLE EXTRAIT DE L'ENCYCLOPÉDIE.

LE bonheur ſe prend ici pour un état, une ſituation telle qu'on en deſireroit la durée ſans changement; & en cela, le bonheur eſt différent du plaiſir qui n'eſt qu'un ſentiment agréable, mais court & paſſager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilege d'en être un.

Tous les hommes ſe réuniſſent dans le deſir d'être heureux. La nature nous a fait à tous une loi de notre bonheur: tout ce qui n'eſt point bonheur nous eſt étranger: lui ſeul a un pouvoir marqué ſur notre cœur; nous y ſommes tous entraînés par une pente rapide, par un charme puiſſant, par un attrait vainqueur; c'eſt une impreſſion ineffaçable de la nature qui l'a gravé dans nos cœurs, il en eſt le charme & la perfection.

Les hommes ſe réuniſſent encore ſur la nature du bonheur. Ils conviennent tous qu'il eſt le même que le plaiſir, ou du moins qu'il doit au plaiſir ce qu'il a de plus piquant & de plus délicieux. Un bonheur que le plaiſir n'anime point par intervalles, & ſur lequel il ne verſe point ſes faveurs, eſt moins un vrai bonheur qu'un état & une ſituation tranquille: c'eſt un triſte bonheur que celui-là. Si l'on nous laiſſe dans une indolence pareſſeuſe, où notre activité n'ait rien à ſaiſir, nous ne pouvons être heureux. Pour remplir nos deſirs, il faut nous tirer de cet aſſoupiſſement où nous languiſſons; il faut faire couler la

joie jusqu'au plus intime de notre cœur, l'animer par des sentimens agréables, l'agiter par de douces secousses, lui imprimer des sentimens délicieux, l'enivrer des transports d'une volupté pure, que rien ne puisse altérer. Mais la condition humaine ne comporte point un tel état: tous les momens de notre vie ne peuvent être fixés par les plaisirs. L'état le plus délicieux a beaucoup d'intervalles languissans. Après que la premiere vivacité du sentiment s'est éteinte, le mieux qui puisse lui arriver, c'est de devenir un état tranquille. Notre bonheur le plus parfait dans cette vie, n'est donc, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, qu'un état tranquille, *semé çà & là de quelques plaisirs qui en égayent le fond.*

Ainsi la diversité des sentimens des philosophes sur le bonheur, regarde non sa nature, mais sa cause efficiente. Leur opinion se réduit à celle d'Epicure qui faisoit consister essentiellement la félicité dans le plaisir.

La possession des biens est le fondement de notre bonheur, mais ce n'est pas le bonheur même; car que seroit-ce si les ayant en notre puissance, nous n'en avions pas le sentiment? Ce fou d'Athenes qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient au Pyrée lui appartenoient, goûtoit le bonheur des richesses sans les posséder; & peut-être que ceux à qui ces vaisseaux appartenoient véritablement, les possédoient sans en avoir de plaisir. Ainsi lorsqu'Aristote fait consister la félicité dans la connoissance & dans l'amour du souverain bien, il a apparemment entendu définir le bonheur par ses fondemens: autrement il se seroit grossiérement trompé; puis-

que, si vous sépariez le plaisir de cette connoissance & de cet amour, vous verriez qu'il vous faut encore quelque chose pour être heureux. Les stoïciens, qui nous ont enseigné que le bonheur consistoit dans la possession de la sagesse, n'ont pas été si insensés que de s'imaginer qu'il fallût séparer de l'idée du bonheur la satisfaction intérieure que cette sagesse leur inspiroit. Leur joie venoit de l'ivresse de leur ame qui s'applaudissoit d'une fermeté qu'elle n'avoit point. Tous les hommes en général conviennent nécessairement de ce principe; & je ne sais pourquoi il a plu à quelques auteurs de les mettre en opposition les uns avec les autres, tandis qu'il est constant qu'il n'y a jamais eu parmi eux une plus grande uniformité de sentimens que sur cet article. L'avare ne se repaît que de l'espérance de jouir de ses richesses, c'est-à-dire, de sentir le plaisir qu'il trouve à les posséder. Il est vrai qu'il n'en use point: mais c'est que son plaisir est de les conserver. Il se réduit au sentiment de leur possession, il se trouve heureux de cette façon; & puisqu'il l'est, pourquoi lui contester son bonheur? Chacun n'a-t-il pas droit d'être heureux, selon que son caprice en décidera? L'ambitieux ne cherche les dignités que par le plaisir de se voir élevé au dessus des autres. Le vindicatif ne se vengeroit point, s'il n'espéroit trouver de la satisfaction dans la vengeance.

Il ne faut point opposer à cette maxime qui est certaine, la morale, & la religion de J. C. notre législateur & en même temps notre Dieu, lequel n'est point venu pour anéantir la nature, mais pour la perfectionner. Il ne nous fait point renoncer à l'amour du plaisir, & ne

condamne point la vertu à être malheureuse ici-bas. Sa loi est pleine de charmes & d'attraits; elle est toute comprise dans l'amour de Dieu & du prochain. La source des plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le chrétien que pour l'homme profane : mais dans l'ordre de la grace, il est infiniment plus heureux par ce qu'il espere que par ce qu'il possede. Le bonheur qu'il goûte ici-bas devient pour lui le germe d'un bonheur éternel. Ses plaisirs sont ceux de la modération, de la bienfaisance, de la tempérance, de la conscience; plaisirs purs, nobles, spirituels, & fort supérieurs aux plaisirs des sens.

Un homme qui prétendroit tellement subtiliser la vertu qu'il ne laissât aucun sentiment de joie & de plaisir, ne feroit assurément que rebuter notre cœur. Telle est sa nature qu'il ne s'ouvre qu'au plaisir; lui seul en sait manier tous les replis & en faire jouer les ressorts les plus secrets. Une vertu que n'accompagneroit pas le plaisir, pourroit bien avoir notre estime, mais non notre attachement. J'avoue qu'un même plaisir n'en est pas un pour tous : les uns sont pour le plaisir grossier, & les autres pour le plaisir délicat; les uns pour le plaisir vif, & les autres pour le plaisir durable; les uns pour le plaisir des sens, les autres pour le plaisir de l'esprit; les uns enfin pour le plaisir du sentiment, & les autres pour le plaisir de la réflexion : mais tous sans exception sont pour le plaisir.

On peut lire dans Mr. de Fontenelle les réflexions solides & judicieuses qu'il a écrites sur le bonheur. Quoique notre bonheur ne dépen-

de

de pas en tout de nous, parce que nous ne sommes pas les maîtres d'être placés par la fortune dans une condition médiocre, la plus propre de toutes pour une situation tranquille, & par conséquent pour le bonheur; nous y pouvons néanmoins quelque chose par notre façon de penser.

PLAISIR.

ARTICLE EXTRAIT DE L'ENCYCLOPÉDIE.

L'IDÉE du *plaisir* est d'une bien plus vaste étendue que celle de *délice* & de *volupté*, parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres; à ce qui concerne l'esprit, le cœur, les sens, la fortune, enfin tout ce qui est capable de nous procurer du plaisir. L'idée de délice enchérit par la force du sentiment sur celle de plaisir; mais elle est bien moins étendue par l'objet; elle se borne proprement à la sensation, & regarde sur-tout celle de la bonne chere. L'idée de volupté est toute sensuelle, & semble désigner dans les organes quelque chose de délicat qui raffine & augmente le goût.

Les vrais philosophes cherchent le plaisir dans toutes leurs occupations, & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'est un délice pour certaines personnes de boire à la glace, même en hiver, & cela est indifférent pour d'autres, mê-

me en été. Les femmes pouſſent ordinairement la ſenſibilité juſqu'à la volupté, mais ce moment de ſenſation ne dure guere, tout eſt chez elles auſſi rapide que raviſſant.

Tout ce qu'on vient de dire ne regarde ces mots que dans le ſens où ils marquent un ſentiment ou une ſituation gracieuſe de l'ame, mais ils ont encore, ſur-tout au pluriel, un autre ſens, ſelon lequel ils expriment l'objet ou la cauſe de ce ſentiment; comme quand on dit d'une perſonne qu'elle ſe livre entiérement aux plaiſirs, qu'elle jouit des délices de la campagne, qu'elle ſe plonge dans les voluptés. Pris dans ce dernier ſens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicateſſes particulieres: alors le mot de plaiſirs a plus de rapport aux pratiques perſonnelles, aux uſages & aux paſſe-temps, tels que la table, le jeu, les ſpectacles & les galanteries. Celui de délices en a davantage aux agrémens que la nature, l'art & l'opulence fourniſſent : telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choiſies. Celui de voluptés déſigne proprement des excès qui tiennent de la moleſſe, de la débauche & du libertinage, recherchés par un goût outré, aſſaiſonnés par l'oiſiveté, & préparés par la dépenſe, tels qu'on dit avoir été ceux où Tibere s'abandonnoit dans l'iſle de Caprée, & les Sybarites dans les palais qu'ils avoient bâtis le long du fleuve Crathès. . .

Le plaiſir eſt un ſentiment de l'ame qui nous rend heureux du-moins pendant tout le temps que nous le goûtons ; nous ne ſaurions trop admirer combien la nature eſt attentive à remplir nos deſirs. Si par le ſeul mouvement elle con-

duit la matiere, ce n'eſt auſſi que par le plaiſir qu'elle conduit les humains; elle a pris ſoin d'attacher de l'agrément à ce qui exerce les organes du corps ſans les affoiblir, à toutes les occupations de l'eſprit, qui ne l'épuiſent pas par une trop vive & trop longue contention, à tous les mouvemens du cœur que la haine & la contrainte n'empoiſonnent pas, enfin à l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers les autres hommes. Parcourons tous ces articles les uns après les autres.

1. Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, ſans les affoiblir. L'averſion que les enfans ont pour le repos, juſtifie que les mouvemens qui ne fatiguent point le corps, ſont naturellement accompagnés d'une ſorte de plaiſir; la chaſſe a d'autant plus de charmes qu'elle eſt plus vive; il n'eſt guere pour les jeunes perſonnes de plaiſir plus touchant que la danſe; & la ſenſibilité au plaiſir de la promenade ſe conſerve même dans un âge avancé: elle ne s'émouſſe guere que par la foibleſſe du corps. Les couleurs caractériſent les objets qui s'offrent à nous; celle du feu eſt la plus agréable, mais à la longue elle fatigue la vue; le verd fait une impreſſion douce & jamais fatiguante; le brun & le noir ſont des couleurs triſtes. La nature a réglé l'agrément des couleurs, ſur le rapport de leur force à l'organe de la vue; celles qui l'exercent davantage ſont les plus agréables, tant qu'elles ne le fatiguent point; auſſi les ténebres deviennent pour nous une ſource d'ennui dès qu'elles livrent les yeux à l'inaction. Les corps après s'être annoncés par les couleurs, nous frappent

réablement par leur nouveauté & leur ſingularité. Avides de ſentimens agréables, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui ſe préſentent à nous ; d'ailleurs leur trace n'eſt point encore formée dans le cerveau ; ils font alors ſur les fibres une impreſſion douce qui s'affoiblit, dès que la trace trop ouverte laiſſe un chemin libre aux eſprits ; la grandeur & la variété ſont encore des cauſes d'agrément. L'immenſité de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes ſe précipitent dans les abymes, ces campagnes où la vue ſe perd dans la multitude des tableaux qui s'offrent de toutes parts ; tous ces objets font ſur l'ame une impreſſion dont l'agrément ſe meſure ſur l'ébranlement des fibres du cerveau. Une autre ſource féconde d'agrémens, c'eſt la proportion ; elle met à portée de ſaiſir & de retenir la poſition des objets. La ſymmétrie dans les ouvrages de l'art, de-même que dans les animaux & dans les plantes, partage l'objet de la vue en deux moitiés ſemblables, & ſur ce fond, pour ainſi dire, d'uniformité, d'autres proportions doivent d'ordinaire y porter l'agrément de la variété, la convenance des moyens avec leurs fins, la reſſemblance d'un ouvrage de l'art avec un objet connu, l'unité de deſſein : ſous ces différens rapports, la nature les a revêtus d'agrémens, ils mettent l'eſprit à portée de ſaiſir & de retenir ce qui ſe préſente à nos yeux. L'architecture, la peinture, la ſculpture, la déclamation doivent à cette loi une partie de leurs charmes ; de cette même ſource naît en partie l'agrément attaché aux graces du corps, elles conſiſtent dans un juſte rapport des mou-

vemens à la fin qu'on s'y propose, elles sont comme un voile transparent à travers lequel l'esprit se montre ; les loix qui reglent l'agrément des objets à la vue, influent sur les sons ; le gazouillement d'un ruisseau, le murmure d'un vent qui se joue dans les feuilles des arbres, tous ces tons doux agitent les fibres de l'ouie sans les fatiguer. Les proportions, la variété, l'imitation, l'unité de dessein donnent à la musique des charmes encore plus touchans qu'aux arts qui travaillent pour les yeux. Nous devons à la théorie de la musique, cette observation importante, que les consonnances sont plus ou moins agréables, suivant qu'elles sont de nature à exercer plus ou moins les fibres de l'ouie sans les fatiguer. L'analogie qui regne dans toute la nature, nous autorise à conjecturer que cette loi influe sur toutes les sensations ; il est des couleurs dont l'assortiment plaît aux yeux, c'est que dans le fond de la rétine, elles forment, pour ainsi dire, une consonnance ; cette même loi s'étend apparemment aux êtres qui sont à portée d'agir sur l'odorat & sur le goût ; leur agrément caractérise, il est vrai, ceux qui nous sont salutaires, mais il ne paroît point parfaitement proportionné à leur dégré de convenance avec la santé.

2. Si le corps a ses plaisirs, l'esprit a aussi les siens ; les occupations, soit sérieuses, soit frivoles, qui exercent sa pénétration sans le fatiguer, sont accompagnées d'un sentiment agréable. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiroit-on pas intimement occupé du soin de sa fortune ou du salut de l'état ? Ce recueillement si profond a pour objet le plai-

ſir d'exercer l'eſprit par la poſition d'une piece d'ivoire. C'eſt de ce doux exercice de l'eſprit, que naît l'agrément des penſées fines qui, de-même que la bergere de Virgile, ſe cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaiſir de les trouver. Il y a eu des hommes à qui on a donné le nom de philoſophe, & qui ont cru que l'exercice de l'eſprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on ſe flattoit d'en recueillir. Mais tous les jours ne ſe livre-t-on pas à la lecture & à la réflexion, ſans aucune vue ſur l'avenir, & ſans autre deſſein que de remplir le moment préſent ? Si on ſe trouvoit condamné à une ſolitude perpétuelle, on n'en auroit que plus de goût pour les lectures que la vanité ne pourroit point mettre à profit.

3. Le cœur comme l'eſprit & le corps a ſes mouvemens & eſt fou de plaiſirs, dès qu'ils ne doivent point leur naiſſance à la vue d'un mal préſent ou à venir. Tout objet eſt sûr de nous plaire, dès que ſon impreſſion conſpire avec nos inclinations : une ſpéculation morale ou politique, peu amuſante dans la jeuneſſe, intéreſſe dans un âge avancé ; & une hiſtoire galante qui ennuie un vieillard, aura des charmes pour un jeune homme. Dans la peinture que la poéſie fait des paſſions, ce n'eſt point la fidélité du portrait qui en fait le principal agrément ; c'eſt que telle eſt leur contagion, qu'on ne peut guere les voir ſans les reſſentir ; la triſteſſe même devient quelquefois délicieuſe, par cette douceur ſecrette, attachée à toute émotion de l'ame. La tragédie divertit d'autant mieux, qu'elle fait couler plus de larmes ; tout mouvement de tendreſſe, d'amitié, de reconnoiſſance, de généroſité & de

bienveillance, eſt un ſentiment de plaiſir : auſſi tout homme né bienfaiſant eſt-il naturellement gai, & tout homme gai eſt-il naturellement bienfaiſant. L'inquiétude, le chagrin, la haine, ſont des ſentimens néceſſairement deſagréables, par l'idée du mal qui nous menace ou nous afflige ; auſſi tout homme malfaiſant eſt-il naturellement triſte. On trouve cependant une ſorte de douceur dans le mouvement de l'ame, qui nous porte à aſſurer notre conſervation & notre félicité, par la deſtruction de ce qui y fait obſtacle ; c'eſt qu'il y a peu de ſentimens qui ne ſoient pour ainſi dire compoſés, & où il n'entre quelque portion d'amour ; on ne hait guere que parce qu'on aime.

4. Enfin il y a du plaiſir attaché à l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes & envers les autres. Epicure fier d'avoir attaqué le dogme d'une cauſe intelligente, ſe flattoit d'avoir anéanti une puiſſance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée ſuperſtitieuſe d'un être qui en nous donnant des dégoûts, nous offre de toutes parts des ſentimens agréables ; qui en nous compoſant de diverſes facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaiſir ? Les biens que nous poſſédons ſont-ils donc empoiſonnés par l'idée que ce ſont des préſens d'une intelligence bienfaiſante ? N'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, s'il eſt vrai que l'ame ne ſoit jamais plus tranquille & plus parfaite, que quand elle ſent qu'elle fait de ces biens un uſage conforme aux intentions de ſon auteur ? Cette idée qui épure nos plaiſirs, porte le calme dans nos cœurs, & en écarte l'inquiétude & le chagrin. Placés dans l'univers comme dans le jardin d'Eden,

ſi la providence nous défend l'uſage d'un fruit par l'impuiſſance de le cueillir, ou par les inconvéniens qui y ſont attachés, n'en acceptons pas avec moins de reconnoiſſance ceux qui ſe préſentent à nous de toutes parts; jouiſſons de ce qui nous eſt offert, ſans nous trouver malheureux par ce qui nous eſt refuſé: le deſir ſe nourrit d'eſpérance, & s'éteint par l'impoſſibilité d'atteindre à ſon objet. Nous devons à la puiſſance de Dieu, le tribut d'une ſoumiſſion parfaite à tout ce qui réſulte de l'établiſſement de ſes loix; nous devons à ſa ſageſſe l'hommage d'une perſuaſion intime que ſi nous étions admis à ſes conſeils, nous applaudirions aux raiſons de ſa conduite. Ces ſentimens reſpectueux, un ſentiment de plaiſir les accompagne, une heureuſe tranquillité les ſuit.

Il y a auſſi du plaiſir attaché à l'accompliſſement de nos devoirs envers nous-mêmes; le plaiſir naît de la vertu. Quoi de plus heureux que de ſe plaire dans une ſuite d'occupations convenables à ſes talens & à ſon état? La ſageſſe écarte loin de nous le chagrin, elle garantit même de la douleur qui dans les tempéramens bien conformés, ne doit guere ſa naiſſance qu'aux excès: lorſqu'elle ne peut la prévenir, elle en émouſſe du moins l'impreſſion, toujours d'autant plus forte qu'on y oppoſe moins de courage. Les Indiennes, les ſauvages, les fanatiques marquent de la gaieté dans le ſein des douleurs les plus vives, ils maitriſent leur attention au point de la détourner du ſentiment déſagréable qui les frappe, & de la fixer ſur le phantôme de perfection auquel ils ſe dévouent. Seroit-il poſſible que la raiſon & la vertu appriſſent de l'ambition

& du préjugé à affoiblir auſſi le ſentiment de la douleur par d'heureuſes diverſions.

Si nous voulons remplir tous nos devoirs envers les autres hommes, ſoyons juſtes & bienfaiſans, la morale nous l'ordonne, la théorie des ſentimens nous y invite ; l'injuſtice, ce principe fatal des maux du genre-humain, n'afflige pas ſeulement ceux qui en ſont les victimes ; c'eſt une ſorte de ſerpent qui commence par dévorer le ſein de celui qui le porte. Elle prend naiſſance dans l'avidité des richeſſes, ou dans celle des honneurs, & en fait ſortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'habitude de la juſtice & de la bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend auſſi par le ſentiment qu'elle inſpire à ceux qui nous approchent ; un homme juſte & bienfaiſant, qui ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, eſt aimé & eſtimé de tous ceux qui l'approchent. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adreſſoit, la plus agréable de toutes les muſiques, on peut dire de-même qu'il n'eſt point de ſpectacle plus doux que celui de ſe voir aimé ; tous les objets qui s'offriront lui ſeront agréables, tous les mouvemens qui s'éleveront dans ſon cœur ſeront des plaiſirs.

Il y a pluſieurs ſortes de plaiſirs ; ſavoir, ceux du corps & de l'eſprit, & ceux du cœur ; c'eſt une ſuite de ce que nous venons de dire. Il ſe préſente ici une queſtion importante, qui bien avant la naiſſance d'Épicure & de Platon, a partagé le genre-humain en deux ſectes différentes. Les plaiſirs des ſens l'emportent-ils ſur ceux de l'ame ? Et parmi les plaiſirs de l'ame, ceux de

l'eſprit ſont-ils préférables à ceux du cœur ? Pour en juger, imaginons-les entiérement ſéparés les uns des autres & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être inſenſible à ceux de l'eſprit goûte ceux du corps dans toute ſa durée : mais que privé de toute connoiſſance, il ne ſe ſouvienne point de ceux qu'il a ſentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il ſentira, & que renfermé pour ainſi dire dans ſon écaille, tout ſon bonheur conſiſte dans le ſentiment ſourd & aveugle qui l'affecte pour le moment préſent. Imaginons au contraire un homme mort à tous les plaiſirs des ſens mais en faveur de qui ſe raſſemblent tous ceux de l'eſprit & du cœur : s'il eſt ſeul, que l'hiſtoire, la géométrie, les belles-lettres, lui fourniſſent de belles idées, & lui marquent chaque moment de ſa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de ſon eſprit ; s'il ſe livre à la ſociété, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fourniſſent hors de lui des preuves toujours renaiſſantes de la grandeur & de la beauté de ſon ame, & que dans le fond de ſon cœur ſa conformité à la raiſon ſoit toujours accompagnée d'une joie ſecrete que rien ne puiſſe altérer : il me ſemble qu'il eſt peu d'hommes nés ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit & du corps, qui placés entre ces deux états de bonheur, à-peu-près comme un philoſophe l'a feint d'Hercule, préféraſſent au ſort d'un être intelligent la félicité d'une huitre.

Les plaiſirs du corps ne ſont jamais plus vifs, que quand ils ſont des remedes à la douleur ; c'eſt l'ardeur de la ſoif qui décide du plaiſir qu'on reſſent à l'éteindre. La plûpart des plaiſirs du cœur & de l'eſprit ne ſont point altérés par ce mélange impur de la douleur. Ils l'em-

portent d'ailleurs par leur agrément ; ce que la volupté a de plus délicieux, elle l'emprunte de l'esprit & du cœur : sans leur secours elle devient bientôt fade, & très-insipide à la fin ; les plaisirs du corps n'ont guere de durée, que ce qu'ils empruntent d'un besoin passager ; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des germes de douleur ; les plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi les plaisirs de l'esprit & du cœur, auxquels donnerons nous la préférence ? Il me semble qu'il n'en est point de plus touchant, que ceux que fait naitre dans l'ame l'idée de perfection ; elle est comme un objet de notre culte, auquel on sacrifie tous les jours les plus grands établissemens, sa conscience même & sa personne. Pour se garantir de la flétrissure attachée à la poltronnerie elle a précipité dans le sein de la mort des hommes flattés d'acheter à ce prix la conservation de ce qui leur étoit cher. C'est elle qui rend les Indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives, & qui leur ferme les yeux sur tous les chemins que leur ouvre la libéralité & la religion de leur prince pour les dérober à ce supplice volontaire ; les vertus, l'amitié, les passions, les vices mêmes empruntent d'eux la meilleure partie de leur agrément.

Un comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assés justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier. Que n'en confie-t-on la garde au plaisir ? que ne l'enchaine-t-on par les délices. Plaute & l'Arioste ont adopté cette plaisanterie ; mais tous ces poëtes auroient peu connu le cœur humain, s'ils eussent cru sérieu-

ſement que jamais leur captif n'auroit briſé ſes chaînes. Il n'eût pas été néceſſaire de faire briller à ſes yeux tout l'éclat de ſa gloire ; qu'il ſe fût trouvé mépriſable dans ſa priſon, ou qu'il eût craint le mépris des hommes, il eût bientôt été tenté de préférer un péril illuſtre à une volupté honteuſe. La gloire a plus d'attraits pour les ames bien nées, que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort que le mépris.

Les qualités de l'eſprit, il eſt vrai, fourniſſent à ceux que la paſſion n'éblouit pas, un ſpectacle encore plus agréable que celui de la figure ; il n'y a que l'envie ou la haine qui puiſſent rendre inſenſible au plaiſir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui ſaiſit dans chaque objet les faces qui s'aſſortiſſent le mieux avec la ſituation où l'on eſt ; mais la beauté de l'eſprit, quelque brillante qu'elle ſoit, eſt effacée par la beauté de l'ame. Les ſaillies les plus ingénieuſes n'ont pas l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuſe, déſintéreſſée, bienfaiſante. Le genre-humain applaudira dans tous les ſiecles, au regret qu'avoit Titus d'avoir perdu le temps qu'il n'avoit pas employé à faire des heureux ; & les échos de nos théâtres applaudiſſent tous les jours aux diſcours d'une infortunée qui, abandonnée de tout le genre-humain, interrogée ſur les reſſources qui lui reſtent dans ſes malheurs, moi, répond - elle, & c'eſt aſſés. Il eſt peu de perſonnes du caractere d'Alcibiade qui étoit plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit, qu'à celle d'honnête-homme ; tant il eſt vrai que les ſentimens du cœur flattent plus que les plaiſirs de l'eſprit. En un mot, les traits les plus réguliers d'un beau viſage ſont moins touchans

que les graces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les sentimens & par les actions qui annoncent de l'élévation dans l'ame & dans le courage: l'agrément naturel des objets se gradue toujours dans l'ordre que je viens d'exposer, & c'est ainsi que la nature nous apprend, ce que l'expérience confirme, que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité, que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame.

Parmi les plaisirs, il y en a qui sont tels par leur jouissance, que leur privation n'est point douleur : la vapeur des parfums, les spectacles de l'architecture, de la peinture, & de la déclamation; les charmes de la musique, de la poésie, de la géométrie, de l'histoire, d'une société choisie; tous ces plaisirs sont de ce genre, ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence, ce sont des graces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur: combien de gens qui les connoissent peu, & qui jouissent pourtant d'une vie douce! Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables; la loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir, ne se borne point à notre docilité, elle punit notre desobéissance. L'auteur de la nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul du soin de nous convier à notre conservation; il nous y porte par un ressort encore plus puissant, par la douleur.

ESSAI
SUR
LE BONHEUR,
OU
RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES
SUR
LES BIENS ET LES MAUX
DE LA VIE HUMAINE.

Desine mollium
Tandem querelarum
Horat. L. I. Od. IV.

QUELQUES hommes ont besoin de consolations, je vais tâcher de leur en procurer; peut-être qu'en développant les idées qui m'ont occupé depuis si longtemps, je porterai dans leur ame, comme dans la mienne, cette douce tranquillité, & cette entiere résignation aux volontés immuables de la providence. Mon cœur parle, & ce n'est point mon esprit qui cherche à s'éblouir.

J'ai vu des hommes se plaindre amérement de leurs maux, j'en ai vu qui se persuadoient qu'ils étoient malheureux, j'en ai vu qui croyoient l'homme malheureux. Seroit-il possible qu'exister ne fût pas un grand bien? Il me sem-

ble trouver dans la vie tant de biens précieux, & tant d'avantages réels, que je ne puis m'empêcher de bénir la providence de m'avoir donné l'existence: bénissez-la comme moi, vous tous qui vivez, car vous êtes heureux, & j'espere vous en faire convenir.

Pour juger de la vérité de ce que je vais m'éforcer d'établir dans cet essai, il suffira d'examiner quels sont les maux dont les hommes peuvent se plaindre, & quels sont les biens dont ils devroient se féliciter. Nous verrons l'homme avec ses foiblesses & ses infirmités; nous le verrons avec ses avantages: nous écouterons ses plaintes, ses desirs, ses prétentions, & nous lui arracherons l'aveu de son bonheur & de son ingratitude.

Un homme est heureux si le nombre & le prix des biens dont il jouit, ou dont il est le maître de jouir, l'emportent sur le nombre & la force des maux qu'il ne peut éviter: & c'est ce qu'on peut dire de tous les hommes. Il y a des maux beaucoup plus douloureux & beaucoup plus tristes les uns que les autres; il y a des biens beaucoup plus précieux les uns que les autres; il est dans la nature, qu'un mal étouffe quelquefois le sentiment de plusieurs biens, comme il l'est qu'un seul bien fasse oublier plusieurs maux: il y a des biens, il y a des maux, qui cessent d'être ce qu'ils sont si leur durée est fort courte, quelquefois si leur durée est fort longue. Ce n'est donc pas par le nombre, encore moins par la durée de nos maux & de nos biens, qu'il faut juger de notre bonheur: il faut tout prendre & peser encore plus que compter.

A la tête des véritables maux, je mets les cri-

mes & les vices; à la tête des véritables biens la vertu. Il n'y a que les crimes, qui puissent nous rendre malheureux, il n'y a que les vices qui puissent jetter de l'amertume sur nos jours. Un homme parfaitement heureux seroit celui qui avec beaucoup de lumieres auroit toutes les vertus, dont l'ame pure & sans tache, dont l'esprit sans préjugés & sans erreurs représenteroient l'image de la divinité: un mortel aussi heureux n'existe point; il y a des foiblesses & des erreurs inséparables de l'humanité, mais il est beaucoup d'hommes qui approchent d'un original aussi parfait. Un homme véritablement malheureux seroit celui qui, connoissant la nature & l'importance de ses devoirs, se livreroit cependant à tous les crimes & à tous les vices; pour qui la vertu seroit un mal, comme la clarté du jour l'est pour des yeux malades. Si un être de cette espece étoit possible, je serois moins porté à croire que tous les hommes sont heureux, parce que les hommes different trop peu les uns des autres; mais il n'en existe point dans la nature. C'est entre ces deux extrémités qu'il faut les placer tous, il est un point qu'ils n'atteignent jamais; il est un intervalle où il se trouvent tous, quelle que soit la différence qu'il y ait entre le plus vertueux & le plus vicieux des hommes. Il y a plus, il n'est point d'hommes en qui l'on trouve plus de vices que de vertus; il n'en est point qui soit plus attaché au vice qu'à la vertu: les crimes sont non-seulement rares, mais encore suivis toujours du repentir, ce qui leur ôte une bonne partie de ce qu'ils ont de hideux. L'homme envisagé du côté moral est heureux, puisque le nombre & la force de ses maux, c'est-à-

dire

dire le nombre de ſes vices & de ſes crimes, eſt au deſſous du nombre & du prix de ſes biens, c'eſt-à-dire du nombre & du prix de ſes vertus: il pourroit être bien plus heureux, il dépend de lui de diminuer infiniment la ſomme de ſes maux & d'augmenter infiniment celle de ſes biens. L'homme enviſagé du côté du phyſique ne peut pas même comparer ſes maux à ſes biens, tant ceux-ci l'emportent ſur ceux-là. De-là je conclus que les hommes ſont heureux, quoique le dégré de leur bonheur ne ſoit pas le même, & que le plus ſage ſoit le plus heureux.

Si l'on m'arrête dès le commencement de cet eſſai, pour me faire conſidérer le nombre de nos vices; ſi l'on étale à mes yeux ces crimes dont la terre eſt ſouillée; ſi tout rempli des idées atrabilaires de l'illuſtre La Rochefoucault, on ne veut ſuppoſer dans les hommes qu'un vice dominant, & des vertus équivoques, ſans entrer ici dans des diſcuſſions hors de lieu, je répondrai ſeulement que j'ai meilleure opinion des hommes; qu'un monde, que de ſemblables hommes habiteroient, ſeroit un monde indigne d'être ſorti des mains de la ſouveraine ſageſſe, indigne d'être conſervé & gouverné par la divine providence. S'il y avoit plus de mal que de bien moral dans cet univers, Dieu auroit-il pu le tirer du néant, & l'auroit-il du? Mais fût-il vrai que les vices des hommes l'emportaſſent ſur leurs vertus, il ſuffiroit qu'il dépendît d'eux de ſe rendre vertueux, pour qu'on pût dire que c'eſt à eux ſeuls qu'ils doivent s'en prendre, s'ils ne ſont point heureux: celui qui peut à chaque inſtant ſe procurer un bien qu'il n'a pas, eſt cenſé le poſſéder: manquerions-nous de ce qu'il

eſt en notre pouvoir d'obtenir ? Nous ſommes d'autant plus les maîtres de nous rendre vertueux, qu'il n'eſt point de vertus ſans un choix libre & éclairé.

D'ailleurs, & c'eſt dans ce point de vue que j'ai toujours enviſagé la queſtion ſur le bonheur des hommes, on ſe plaint d'être malheureux, & on en allegue des raiſons qui prouvent le contraire : c'eſt à montrer que les maux, dont les hommes ſe plaignent, ne ſont point des maux, que les vues de la providence ſont des vues ſages, que l'état actuel des hommes eſt un état heureux, & qu'il ne dépend que d'eux de jouir d'un bonheur aſſuré, c'eſt, dis-je, à prouver ces vérités que cet eſſai eſt deſtiné.

Pour établir ces vérités il faudra combattre beaucoup de préjugés ; il faudra montrer la nature des véritables biens, celle des véritables maux : il faudra faire voir le prix de pluſieurs avantages que la plûpart des hommes n'eſtiment guere, & le peu de valeur de beaucoup d'autres qu'ils eſtiment trop : il faudra détruire des préjugés que le ſentiment ſemble autoriſer, & combattre pour une cauſe décriée de nos jours par de grands hommes : quelle tâche !

Je n'irai point chercher ici dans l'optimiſme de Leibnitz une preuve générale de ce que j'avance, & à laquelle il n'y a point de réplique. Les hommes, trop peu citoyens pour voir ſans murmure leurs intérêts particuliers ſubordonnés au bien public, pourroient-ils voir d'un œil tranquille la nature leur diſpenſer quelques maux, parce que ces maux ſont néceſſaires dans le plan du meilleur monde, le ſeul que Dieu pouvoit choiſir ? Se conſoleroient-ils de leurs infirmités par l'idée qu'elles contribuent à la perfection du

tout? Ce ſeroit ſans doute en vain qu'on leur prouveroit que cet univers eſt de tous les univers poſſibles le meilleur, & que leur état eſt par conſéquent le meilleur état poſſible, parce qu'il eſt le ſeul qui convient au monde le plus parfait : ils penſeroient toujours que leurs deſirs & leurs paſſions auroient pu s'accorder avec ce beau plan : peut-être y auroit-il des hommes aſſez extravagans pour s'imaginer que ce monde eût été meilleur, ſi ce monde leur eût plu davantage. Tout eſt bien, tout ce qui eſt ne sauroit être autrement ſans ſuppoſer en Dieu des imperfections qui ne conviennent point à l'idée que nous devons avoir de cet Etre. Tout eſt bien, c'eſt-à-dire que tout ce que Dieu a fait, comme tout ce qui arrive aux hommes, ſans qu'ils aient pu l'éviter, ne ſauroit être un mal. Mais j'abandonne ſans peine une preuve auſſi ſenſible pour les philoſophes, j'en ai d'autres à produire auxquelles on ne ſauroit ſe refuſer.

Commençons par examiner les maux dont les hommes ſe plaignent, les biens qui leur manquent & qu'ils deſirent, & les imperfections qu'ils trouvent dans les biens dont ils jouiſſent ; nous finirons par l'examen des avantages infinis qui leur ont été accordés, & nous verrons que l'homme eſt heureux.

Les maux que les hommes ne ſauroient éviter, ne ſont point de véritables maux, parce qu'ils leur viennent de la main même d'un Être qui veut & qui peut les rendre heureux : les maux que les hommes peuvent éviter ne ſont point des maux dont ils aient droit ou raiſon de ſe plaindre. Que de plaintes détruites par une ſeule réflexion! mais enviſageons les choſes de plus près,

La difformité du corps, une ſanté foible, les chagrins & la diſette, maux dont nous ne ſommes pas toujours la cauſe, & qu'il ne dépend pas toujours de nous d'éviter, pourroient-ils jetter aſſez d'amertume ſur nos jours, pour nous perſuader que c'eſt un mal que de vivre?

S'il eſt des ames aſſez peu élevées, pour mettre les difformités du corps au nombre des plus grands maux, il n'en eſt ſurement point, qui ayant le choix préféreroient le néant à l'exiſtence accompagnée de quelques infirmités de cette eſpece. Il eſt ſans doute fâcheux pour ces perſonnes nées avec quelques-unes de ces incommodités, de voir les hommes attacher tant de prix au léger avantage d'une figure agréable, craindre bien plus les difformités du corps que des maux réels, & jetter quelquefois du ridicule ſur ceux que la nature n'a pas trop bien partagés : mais notre bonheur dépendroit-il de ces jugemens frivoles, & ſerions-nous à plaindre pour une raillerie? Celui qui eſt né avec quelque incommodité de cette eſpece, doit tirer de l'état où il ſe trouve les conſolations propres à lui faire oublier les dégoûts de ces femmes, à qui les privileges du ſexe ne ſont que trop néceſſaires, & les bons mots de ces petits maîtres plus frivoles encore que les femmes dont ils ſont les triſtes idoles. Qu'importe-t-il donc à l'homme raiſonnable, à l'etat, au genre-humain, que notre corps reſſemble parfaitement à l'idée que nous nous ſommes faite d'une figure qui plaît, ou que contre les regles de la proportion il choque ceux qui placent le mérite dans les agrémens les moins ſenſibles aux yeux du ſage? Il y a de ces petits eſprits qui donnent tout à

un certain ordre, à la parure, & aux apparences, semblables à ces gens opulens qui forment de fastueuses bibliotheques où le hasard amene les ouvrages immortels de nos grands hommes, & où l'étude la plus constante y dirige les reliures & les ornemens, ils ne s'occupent que de l'accessoire : c'est un travers, mais les travers des hommes ne sauroient nous rendre malheureux.

Une santé foible seroit-elle un mal qui pût troubler notre bonheur ? On seroit peut-être plus heureux, si elle étoit à l'abri des infirmités de la vie, mais est-on malheureux par la raison qu'on n'est pas aussi heureux qu'on desireroit de l'être ? J'ai dit *peut-être*, parce qu'il n'est que trop vrai qu'une santé trop affermie devient souvent une raison, ou du moins une occasion de nous livrer à toutes sortes d'excès. Celui qui sait penser ne se laisse point abattre par des incommodités qu'il peut soulager de tant de manieres différentes. Les maux dont nous nous plaignons ne sont la plûpart du temps que de légeres privations d'avantages que le temps ramene souvent avec usure ; souvent nous ne sentons le mal, que parce qu'une longue habitude nous a trop faits à des biens qui par leur nature ne sauroient être à l'abri des changemens : d'ailleurs quelque maladie que nous ayons, tout notre corps ne souffre pas, & si nous étions justes, nous opposerions à nos douleurs les biens dont nous jouissons. Un sourd n'est point aveugle, un goutteux n'est pas hydropique : je n'ai garde de nier que la goutte & la surdité ne soient des maux desagréables, mais je nie que tous ces maux & tous les autres, ne se les fût-on point attirés par ses déréglemens, puissent autoriser

nos plaintes & nous rendre malheureux. Il eſt une grande différence entre ſouffrir & être malheureux, & c'eſt ce que les hommes ne veulent point croire lorſqu'ils ſouffrent : je ne ſuis point étonné de voir les hommes gouvernés par les paſſions, mais je le ſuis de les voir eſclaves de la plus petite douleur. Dans les maux de la vie, quelque douloureux qu'ils ſoient, ſi la faculté de penſer nous eſt ravie, l'état où nous nous trouvons eſt un état d'indifférence & d'inſenſibilité, nous ne ſouffrons plus : & ſi la liberté de penſer nous reſte, nous pouvons trouver des ſujets de conſolation, ils ne nous manquent jamais: ceux à qui cette liberté paroît inſupportable, & qui ſe perſuadent que la réflexion rend les maux de la vie plus douloureux, reſſemblent à ces ſoldats qui plutôt furieux que courageux attendent pour aller au combat, que le vin leur ait ôté l'uſage de la raiſon. On pardonne quelque choſe aux premiers mouvemens de la douleur, mais on ne ſauroit pardonner à ceux qui s'abandonnent au déſeſpoir, de ſe laiſſer tiranniſer par la douleur, & de ne pas eſtimer davantage ce qu'il y a de plus précieux à l'homme. Que dirons-nous donc de ceux qui, après avoir paſſé les trois quarts de leur vie ſans ſouffrir même de ces légeres incommodités, ſe croient fort malheureux lorſque la foibleſſe ou la perte des eſprits animaux les rend moins vifs, moins ſenſibles au plaiſir, & ſujets à quelques infirmités? Au milieu de ces maux l'eſpérance qui ne nous quitte jamais, les ſecours qui ſe préſentent de toutes parts, les conſolations qu'on peut ſe procurer, ce tendre intérêt que nos parens & nos amis prennent à ce qui nous regarde, cet aver-

tiſſement d'une fin qui nous attend, ces moyens de rentrer en nous-mêmes, ces circonſtances ſi propres à nous engager à prêter une main ſecourable à d'autres qui ſouffrent autant & ſouvent plus que nous, ces preuves que la nature nous ſuggere de la viciſſitude des biens de la vie, & du prix ineſtimable d'une conduite ſans reproche, ces momens enfin où nous apprenons à connoître les hommes, qui ont eu ſi longtemps l'art de déguiſer leurs véritables ſentimens, au milieu, dis-je, des infirmités de la vie tous ces avantages ſont autant de biens qu'il ne faut point oublier.

La diſette, cet état où la vertu eſt quelquefois miſe à l'épreuve, paroît aux hommes un véritable fléau : elle ſeroit moins hideuſe à leurs yeux, s'ils aimoient moins les richeſſes & l'abondance. Ils deſirent beaucoup, & deſirent avec cette vivacité qui produit l'inquiétude avant la poſſeſſion, ſans produire le contentement dans la poſſeſſion. On voit à la honte de l'humanité, des hommes ſacrifier leurs plaiſirs, leur repos, leur contentement, ſouvent leurs devoirs & l'intérêt public à l'acquiſition d'un bien dont ils ne tirent que de légers avantages, & qui leur cauſe quelquefois des maux réels. Il y a des reſſources contre la pauvreté, notre orgueil les rejette : qu'importe-t-il donc à l'homme d'avoir une abondance de ſuperfluités, ou de n'avoir que ce qu'il faut préciſément pour ſubvenir aux beſoins de la nature ? Ah ! que ce néceſſaire eſt étendu, pourrois-je répondre ; les hommes ne manquent jamais du néceſſaire : c'eſt moins cet indigent qui va quêter de porte en porte, qu'on entend ſe plaindre de la diſette,

que ceux à qui une vanité déplacée & des desirs sans bornes font trouver l'état de médiocrité où ils vivent, un état de misere & d'infortune. Les richesses, il est vrai, procurent des agrémens que la pauvreté ne connoît pas, mais ces agrémens sont-ils donc les avantages les plus précieux de la vie ? Si elles mettent un vicieux à l'abri d'un mépris marqué, par la faute de cette foule d'esprits rampans dont la terre est inondée, si même elles lui procurent, malgré ses vices & ses travers, une considération particuliere, triste avantage pour qui sait penser, quel mal en reviendroit-il à celui qui est dans la pauvreté? Pourroit-il envier le sort d'un homme qui n'a que des amis lâches, d'un homme qui tous les jours empoisonné par l'encens, & encore plus par la complaisance, se prépare le plus triste avenir, près de qui la vérité n'arrive que rarement, qui ne doit ses amis qu'à sa fortune, & qui dans le sein de l'opulence trouve encore qu'il n'a pas assez? Ah trop heureuse médiocrité, c'est vous qui détournez de l'homme les leçons un peu dures de la pauvreté, & les écueils funestes des richesses ! Mais souffrir la hauteur & le mépris des riches, à qui l'abondance paroît une raison de supériorité ! langage de la vanité, qui se trouve sous les haillons comme au milieu des grandeurs : votre mal est de trop desirer ce que vous enviez aux autres.

Les chagrins, cette situation de l'ame où l'homme se croit malheureux au sein d'une infinité de biens, où il se plaint sans avoir de maux, où toujours inquiet & troublé, il ne voit dans le passé, que les maux qu'il a soufferts, dans l'avenir que ceux qu'il redoute, & dans le présent

que les biens qui lui manquent, les chagrins, dis-je, n'abattent que ces ames pusillanimes sur qui la raison n'a plus d'empire : un esprit qui réfléchit se roidit contre les adversités. Nos chagrins ont assez souvent une source bien impure, l'amour-propre & l'injustice. Si nous nous persuadions que nous ne méritons que peu de chose, qu'il y a une infinité d'hommes plus vertueux & plus éclairés que nous, nous n'aurions garde de croire que la nature nous ait mal partagés ; si nous voulions faire attention à nos véritables intérêts, nous n'aurions garde de nous affliger de ces petites adversités, plus faites pour notre bien que nous ne le croyons. Trop sensibles à nos pertes & trop ingrats après les avoir faites, nous ne voulons trouver dans les biens que nous avons perdus ni sujet de plaisir, ni sujet de reconnoissance, nous y trouvons un sujet de murmure. Est-il raisonnable, est-il juste de se plaindre de ne pas jouir toujours des mêmes avantages ? D'autres succedent aux premiers. Au lieu de sentir le prix de nos biens, de ceux même qui flattent nos passions & nos goûts, nous ne pensons qu'à l'avenir, & la privation de ce qui nous a fait plaisir devient pour nous une raison d'ingratitude & de murmure. Ce qui chagrine & afflige un grand nombre de personnes, devroit le plus souvent leur paroître un bien, parce qu'il l'est effectivement. Une femme se désole de la perte de sa beauté, parce qu'elle aimoit trop des suffrages frivoles, & des avantages qui ne le sont pas moins : ce nombre d'adorateurs, qui l'encensoient tous les jours, l'abandonne aujourd'hui, heureuse de pouvoir dans sa retraite revenir de ses erreurs & de ses

foibleſſes ! Un ambitieux eſt accablé de la diſgrace de ſon prince, ces courtiſans qui s'empreſſoient à lui plaire l'abandonnent tout à coup, ils le mépriſent même, le trône eſt à ſes yeux un ſujet d'allarme. Ah plus ſage ſi empreſſé à réparer ſes torts, il cherchoit à mériter l'eſtime du public, & à ſe procurer le bonheur d'être content de lui-même, bien qui ne ſauroit lui être enlevé, & qui eſt au-deſſus de tous les biens de la vie. Les diſgraces de la fortune ſont preſque toujours le premier pas, mais un pas forcé, qu'on fait vers la ſageſſe.

Parmi les chagrins les plus vifs, on peut ſur-tout compter celui que nos ennemis nous font éprouver par le mépris & par les injures. Les ſtoïciens ont trop prétendu de l'humanité ; une parfaite inſenſibilité, fût-elle bien poſſible, ôteroit à l'homme & la vertu & le plaiſir de pardonner : le deſir d'obtenir l'eſtime & l'amour des hommes eſt né avec nous : c'eſt lui qui nous rend ſi ſenſibles à l'injure ; mais ſi l'homme doit la ſentir, l'homme ſage doit la pardonner. Le mépris nous fait ſur-tout beaucoup de peine, lorſque nous avons bonne opinion de ceux qui nous le témoignent : mais un homme de bien eſt à l'abri de celui auquel il pourroit être vraiment ſenſible ; pour les marques de mépris, qui échapent quelquefois à des gens ſenſés mais prévenus, elles font un mal que le temps détruit bientôt, & que l'idée conſolante de ne les pas mériter fait aiſément oublier ; qu'y a-t-il en effet de triſte pour un homme qui ne ſe voit mépriſé que par ceux dont il eſt aſſuré d'obtenir l'eſtime dès qu'il en ſera connu ?

Il arrive bien rarement, & c'eſt ce qui peut

encore nous consoler, que ces hommes qui affectent un air de mépris pour tout ce qu'ils condamnent, ne soient eux-mêmes bien méprisables. Les hommes ne different point assez les uns des autres, pour pallier toujours, à plus forte raison, pour justifier toujours, cet air dédaigneux avec lequel ils parlent & jugent les uns des autres. Qu'il seroit à souhaiter qu'on les persuadât enfin, que ce n'est point par le mépris qu'il faut combattre l'erreur & les vices! On persécute un homme par le mépris, comme par la calomnie & par les injustices, & la vérité ainsi que la vertu, abhorre un soutien aussi odieux que la persécution. On a toujours remarqué que c'étoient les hommes qui avoient le moins de talens & de génie, qui étoient le plus portés à mépriser ceux qui les choquoient ou qui ne les approuvoient pas : il est rare du-moins qu'un homme, à qui il est ordinaire de mépriser les autres, n'ait ou beaucoup d'amour-propre, ou beaucoup de méchanceté. Ce n'est point un si grand mal de ne pouvoir échaper à ce ton décisif, & à ces airs dédaigneux; plût au ciel que ce fût là tout le mal que de semblables hommes pussent faire, & qu'ils fissent effectivement! Il y a plutôt du bien que du mal à se voir en bute aux sarcasmes, aux injures, & aux mépris de ceux qui ne sont livrés qu'à leurs passions : heureux d'être haï & fui par ces vicieux qui infectent la société, ou méprisé par ces ignorans qui l'étourdissent, un sage doit plaindre les uns & les autres, & s'applaudir quelquefois de leurs injures. Ce que des haines particulieres peuvent lui attirer de ceux-mêmes qui reconnoissent leur mérite, est un mal contre lequel il est fa-

cile de s'armer: un effort généreux ſur notre ennemi le ramene , tout cede à la douceur: quel eſt l'homme qui ne laiſſe tomber le poignard, lorſque ſon ennemi va l'embraſſer pour ſe reconcilier avec lui ? La ſenſibilité du ſage n'eſt point une peine, ce n'eſt qu'un ſentiment de ce qui lui arrive.

Ce qui rend l'injure douloureuſe, c'eſt le deſir de la vengeance & l'amour-propre: nouvelle preuve que nous ſommes nous-mêmes les artiſans de nos peines. Celui qui aime la vengeance ne la trouve jamais à ſon gré. Ah qu'un homme, qui cherche à nuire encore plus qu'on ne lui nuit, eſt à plaindre ! tout occupé de ſa haine il n'eſt preſque jamais ſatisfait, s'il l'eſt, il a tout à craindre : a-t-il détruit ſon ennemi, ſa vengeance eſt-elle complette ? il s'éleve au dedans de lui-même un vengeur des crimes , d'autant plus redoutable qu'il ne ſauroit être combattu. On venge ſouvent ſon ennemi en voulant ſe venger. Un homme plus ami de lui-même & de ſon devoir , cherche à ſe reconcilier avec ceux qui le haïſſent : il ne ſe défend du mal qu'on veut lui faire , que pour parer le coup, c'eſt le mal qu'on lui préparoit qu'il veut éviter ; ce n'eſt pas du mal qu'il veut faire , la vengeance n'entre point dans ſon ame. Le pardon des injures guérit la peine comme un flambeau diſſipe les ténebres les plus épaiſſes: la raiſon vient au ſecours des foibleſſes de l'humanité , elle appaiſe les mouvemens qui s'élevent dans ce cœur trop ſenſible à l'injure, c'eſt Neptune qui ſort de deſſous les vagues irritées de la mer, qui fait taire les vents déchainés, & qui ramene avec le jour la joie dans le cœur des nautoniers. Il me

ſemble voir ici l'image de cet acte de puiſſance où Dieu dit, *que la lumiere ſoit*, & la lumiere fut: oubliez l'injure, un mal oublié n'eſt plus un mal ; que pourroit-il donc y avoir de ſi triſte dans les injures? C'eſt un excès d'amour-propre qui cauſe notre peine: cette haute eſtime que nous avons conçue de nous-mêmes, nous perſuade que les hommes avec qui nous vivons n'ont jamais aſſez d'égards, de conſidération & d'eſtime pour nous; ce ſoin que nous prenons d'excuſer nos foibles & de pallier nos défauts, cet aveuglement volontaire ſur tout ce qu'il y a de mauvais en nous, nous font trouver étrange qu'il y ait des hommes qui nous ſuppoſent quelques imperfections: la juſtice la plus exacte, quelquefois des éloges donnés avec ménagement nous paroiſſent autant d'injures : c'eſt la flatterie la plus baſſe, ce ſont les égards les moins mérités, les attentions les moins dues que nous oſons prétendre : l'homme ſe croit une idole à qui l'encens ne doit jamais manquer. Combien de ſujets de plainte qui ne méritent pas d'être écoutés! On vous mépriſeroit parce qu'on ne vous encenſe pas, parce qu'on ne vous flatte pas? Que vous êtes à plaindre! méritez l'eſtime publique, c'eſt le vrai moyen & le ſeul de vous rendre la vérité plus agréable. Un homme qui a beaucoup d'amour-propre, & beaucoup de vanité, ſouffre preſque toujours, ces vices portent avec eux leur peine, & ce ſont eux pourtant qui ſont les vices favoris des hommes, tant il eſt vrai que les hommes entendent mal leurs intérêts : combien de mortifications eſſuyées en un ſeul jour, qui auroient été évitées, ſi l'on eût été plus modeſte & plus

équitable ! s'il arrive que les hommes ne vous eſtiment pas, qu'ils ne vous aiment pas, voyez avant que de vous plaindre, ſi vous méritez d'être eſtimé & d'être aimé : vous ne ſauriez ignorer que l'eſtime & l'amour ne ſont guere au pouvoir des hommes, on ne vous les refuſe que parce qu'on ne peut vous les accorder. Il eſt un moyen ſur d'arracher à tous les hommes l'éloge de nos mœurs, de notre caractere, de nos talens, de notre eſprit, il en eſt un de ſe faire aimer. Pour vous, qu'un mérite ſupérieur n'a pu mettre au-deſſus de l'envie, croyez que la baſſe jalouſie de ces vers qui rampent ſur la terre, & qui comblant les ſots d'éloges n'en refuſent qu'aux gens de mérite, fait paroître vos vertus avec plus d'éclat. Si l'on faiſoit réflexion qu'il y a tant de plaiſir à exercer la vertu, qu'il y en a tant à ſe faire aimer des hommes à force de bienfaits, à ſe ſurmonter ſoi-même, à conſerver dans ſon ame cette douce tranquillité, on ſe perſuaderoit aiſément que le mépris & les injures ſont très-ſouvent un bien pour ceux qui les ſouffrent, un mal pour ceux qui les font ſouffrir : on ſe plaindroit bien moins qu'on ne plaindroit ceux dont on a été offenſé.

Un ami, un fils, un pere, un époux, un amant s'afflige de la perte de ce qu'il chériſſoit ; mouvemens d'une douleur que la nature inſpire, mais que la raiſon doit modérer. Ces pertes nous prouvent notre bonheur : nos chagrins ſont des taches à notre vertu, dès qu'ils excitent nos murmures. Pourquoi ne pas nous rapeller avec reconnoiſſance les délicieux momens que la jouiſſance de ces biens nous a procurés ? Un mourant peut ſe dire, j'ai vécu ;

celui qui devient aveugle, j'ai joui de la vûe ; mais dans les cœurs ingrats la perte d'un bien est cent fois plus douloureuse que la possession, rendue insensible par l'habitude, n'en a été agréable.

Nous perdons des amis, mais les objets absens ne sont-ils pas perdus pour nous ? Tout gît dans l'opinion ; faut-il donc que pour des ames raisonnables l'opinion décide du malheur & du bonheur ? Pourquoi nous affligeons-nous ? Seroit-ce parce que l'objet que nous chérissons est privé de la vie ? La vie est donc un bien, & ce bien, cet ami l'a possédé : ou bien ne seroit-ce que notre perte que nous pleurerions ? mais combien alors ne s'offre-t-il pas à notre esprit de sujets de consolation ! Que nous versions des larmes, lorsque tenant dans nos bras des amis chers, une tendre épouse, nous les voyons quitter un séjour où ils contribuoient à notre bonheur, c'est un effet naturel de notre amour & de nos regrets ; mais que le souvenir de leur existence passée nous arrache des soupirs & des murmures, c'est un effet de notre ingratitude & d'une foiblesse bien condamnable, parce qu'elle est volontaire : pourquoi ne pas bénir la providence de les avoir eus, au lieu de se plaindre de ne les plus avoir ? Le bien de les posséder n'est plus, le mal de les perdre est passé, un mal qui n'est plus sera-t-il douloureux, tandis qu'un bien passé ne nous fait aucun plaisir ? » Quelle avidité, dit Séneque, (*) que celle » d'un homme qui, ne voyant aucun avanta- » ge dans ce qu'il a reçu, ne trouve que du

(*) Lib. de Consol. ad Polybium.

» mal dans ce qu'il eſt obligé de rendre. Il » faut être ingrat pour ſe plaindre de la fin du » plaiſir; déraiſonnable pour ne mettre au nombre de ſes avantages, que ceux dont on jouit; » celui qui n'eſtime que ce qu'il a, ſans ſonger à ce qu'il a eu, met de trop étroites bornes à ſes biens «. Tels ſont pourtant les hommes : triſte reſſource que celle du préſent, à chaque inſtant il ſe change en paſſé : au lieu de ſonger à ce nombre d'années que nous paſſerons privés de ces amis que la mort nous a enlevés, ſongeons au long eſpace de temps que nous avons paſſé avec eux. La poſſeſſion en a été agréable, ſoyons reconnoiſſans; il étoit de l'humanité de les perdre, conſolons-nous; il étoit néceſſaire que nous fiſſions ces pertes, notre véritable bonheur le demandoit, cherchons donc dans nos pertes un ſujet de joie, il s'y trouvera toujours. Ah quels triſtes conſeils!....Couvrez de ridicule ces idées ſi vraies, vous que la ſageſſe n'éclaira jamais; je vous plains & je vous pardonne les traits d'un eſprit trop bouillant, vos ris ne m'irritent point, puiſſent-ils me faire redoubler de foibles efforts!

Vous voyez un généreux conſolateur s'approcher de vous, il vous parle, il vous préſente ces grandes vérités, comment les recevez-vous? Vos larmes redoublent, la conſolation qu'il vous porte vous paroît un nouveau mal. Vous avez perdu un pere âgé de 90 ans : croyez-vous que ce pere eût été plus heureux, s'il eût vécu plus long-temps? Je ſavois tout cela, dites-vous, il eſt facile de ſe rappeller ces lieux communs de la morale; mais il faut être à la place des malheureux, pour juger de leurs maux :

vous

vous y mettez-vous lorſque vous voyez tant d'infortunés dont le ſort eſt bien plus triſte que le vôtre ? Sans équité lorſqu'il s'agit des autres hommes, nous nous déſeſpérons de nos pertes, & nous refuſons de la compaſſion & des ſecours à ceux qui ſouffrent bien plus que nous : vous regrettez vivement la perte d'un vieillard décrépit, pour qui la mort étoit un remede contre les injures du temps, & vous êtes inſenſible à celle de tant de veuves, & de tant d'orphelins ! Des têtes bien plus cheres à la patrie vous cauſent-elles quelque inquiétude ? Ah détournons nos regards d'un ſi triſte tableau.

Quels débiteurs que ceux qui rendent en murmurant, ce qu'on leur a généreuſement prêté ! A les entendre on diroit qu'il eſt mieux de ne jamais poſſéder les avantages de la vie, que de ne les poſſéder que pour un temps: que n'ont-ils joui de leurs parens, de leurs amis, que ne les ont-ils enviſagés comme des biens qui devoient un jour ceſſer d'exiſter, comme des biens dont l'abſence ne ſauroit être un mal ? Mais non contens de ſe perſuader que ceſſer d'avoir eſt un mal, ils ſont encore aſſez ingénieux pour ſe tourmenter au ſein d'une tranquille poſſeſſion: ils penſent avec douleur au moment qui les ſéparera de ce qu'ils chériſſent, ſans ſavoir qui ſera le premier à s'éloigner. Ce que vous chériſſez eſt ſur le point de vous quitter, le mal ſemble gagner, portez lui tous les ſecours dont vous êtes capable, tâchez de le ſauver, vos efforts ſont juſtes & louables: mais pourquoi ces larmes ! fléchirez-vous le ſort? les decrets éternels ſeront-ils changés? & verra-t-on un miracle s'oppoſer au cours

ordinaire de la nature? Celui qui conduiſant un vaiſſeau périt en travaillant à le ſauver du naufrage, eſt un homme ſage; il eſt inſenſé s'il quitte le gouvernail pour gémir. Nos efforts ſont entrés dans le nombre des moyens dont Dieu a voulu ſe ſervir; ignorant l'effet qu'ils produiront, nous ne devons point reſter dans l'inaction; le mépris des cauſes ſecondes eſt auſſi extravagant, que l'oubli de la cauſe premiere eſt impie : les larmes ſont ici de trop; ce que la douleur arrache, ce que la foibleſſe excuſe, la raiſon doit le modérer. Si nos pleurs étoient un effet naturel des événemens fâcheux, nous pleurerions tous également; mais quelle différence! Tout dépend de nous, de nos principes, de nos efforts : notre triſteſſe n'eſt jamais proportionnée à notre mal, mais elle eſt proportionnée à notre foibleſſe : les larmes ſont des ſoulagemens d'un eſprit (†) malade : vous pleurez, c'eſt-à-dire que vous outragez la Divinité, ou que vous ne la connoiſſez point. Ces ames puſillanimes, que le mal le plus léger terraſſe, ne pleurent & ne gémiſſent que parce qu'une ſuite non-interrompue de biens les a énervées, de-même que la molleſſe énerve le courage du ſoldat : elles ſont comme autant de ſenſitives pour tout ce qui ne les flatte pas, une foibleſſe volontaire les fait ſuccomber à des maux qui ne ſeroient pour une belle ame, que

(†) Non votis neque ſuppliciis muliebribus auxilia Deorum parantur : vigilando, agendo, bene conſulendo, proſpere omnia cedunt, ubi ſecordiæ tete atque ignaviæ tradideris, nequicquam Deos implores, irati infeſtique ſunt,

Saluſtius in Bello Catil.

des raiſons de goûter avec plus de reconnoiſſance les biens de la vie, & des moyens de les goûter avec plus de plaiſir.

Le déſeſpoir s'en mêle quelquefois, maladie de l'ame qu'il faut traiter comme ces fievres qu'il eſt dangereux de couper trop tôt : rien de plus puiſſant alors que la douleur, rien de plus foible que les raiſonnemens les plus ſolides & les motifs les plus preſſans : on n'écoute plus la voix de la raiſon, on ſe livre tout entier à ſa peine, on craint encore plus la conſolation que le mal. Combien de courageux ſoldats qui ceſſent de l'être, lorſque la main du chirurgien veut toucher leurs bleſſures ! L'homme ſe montre à la ſuite du héros.

Malheureux écart de la vie humaine, on cherche un mérite dans une ſenſibilité outrée ! Quoi, dites-vous, j'oublierois un ami ! Le ſouvenir que vous voulez en conſerver ne ſera pas long, ſi s'en ſouvenir pour vous c'eſt le pleurer : il eſt raiſonnable de chercher à réparer ſes pertes, il eſt extravagant de vouloir trouver un remede à ce mal, dans la laſſitude de le ſentir. Mais, & c'eſt ce que j'entends dire tous les jours, on ſe ſoulage en verſant des larmes, il y a de la douceur à pleurer. Je ne nierai point qu'il ne puiſſe arriver que le cœur étant ſerré, des raiſons purement phyſiques rendent les larmes agréables en quelque façon ; je ne parle ici que de ces lamentations perpétuelles pour un mal qui n'eſt plus, de ces gémiſſemens qui reviennent à chaque inſtant pour jetter de l'amertume ſur nos jours. Nos larmes, quelquefois ſignes aſſez équivoques de la triſteſſe, prouvent notre bonheur, car elles prouvent que nous avons joui

d'un bien dont la possession nous étoit précieuse. Le plus souvent on n'envisage dans ses pertes qu'un intérêt particulier : ces monumens même élevés à la gloire des grands hommes, ces larmes qui ont coulé sur leur tombeau, ce deuil & cette tristesse ont été bien moins des hommages rendus à la vertu, que les regrets de ce que nous venions de perdre. Mais que notre tristesse soit l'effet de l'amour des hommes & de la vertu, ou qu'elle ne soit due qu'à un amour intéressé de nous-mêmes, elle est toujours injuste. » La tristesse, dit Séneque, est non-seu-» lement inutile & dangereuse, mais elle est » encore une preuve de notre ingratitude : ce-» lui qui vient de mourir a vécu; il étoit venu » en ce monde, il lui restoit donc à le quitter. » Se plaindre de la perte d'un ami, c'est se » plaindre que cet ami ait été homme : nous » ne différons tous à cet égard que par de » très-courts intervalles. Si vous voulez faire » valoir ce peu de maux qui arrive aux hommes, » la vie est même trop longue pour un enfant » qui meurt dans le bas âge : si la briéveté de » la vie vous allarme, le vieillard le plus dé-» crépit a trop peu vécu (*) «.

Je n'en disconviens point, ces pertes sont fâcheuses, mais ce n'étoit qu'une blessure, & vous en faites une plaie : vos préjugés, vos vices, seule cause de cette triste erreur qui vous persuade qu'il y a de l'humanité à verser des pleurs en abondance, sont autant de maux que vous pourriez éviter : c'est dans l'opinion que gît sur-tout votre peine. Mais, dites-vous, cet enfant chéri,

(*) Sen. Ep. XCIX.

mon unique espérance, est mort dans le berceau! Votre douleur eût été la même si vous l'eussiez perdu accablé de jours & d'années : songez aux maux qu'il vous a peut-être épargnés, qu'il a peut-être évités : la fortune lui a été plus favorabl equ'à tant d'autres ; une belle ame compte non-seulement les biens dont elle jouit, mais encore les maux qu'elle a évités. Il y a un si grand nombre de motifs de consolation pour ceux qui perdent ce qui leur est cher, qu'il n'est peut-être rien de mieux connu : on entend tous les jours cette sage réflexion, que les morts seroient à plaindre s'ils savoient l'excès de notre douleur. Je vous demande, est-il heureux de vivre, ou ne l'est-il pas? S'il l'est, pensez donc que ce cher objet de vos regrets a vécu, & qu'il ne pouvoit vivre ni toujours, ni plus longtemps : s'il ne l'est pas, soyez content qu'il ait cessé d'être au milieu de nous, lui envieriez-vous l'avantage de vous avoir précédé ? Souvenez-vous de cette femme romaine qui répondit à celui qui lui annonçoit la mort de son fils : *je savois en le mettant au monde qu'il devoit mourir.*

Il y tant de chimérique dans nos prétendues adversités & dans nos chagrins, qu'on peut dire que nous sommes les seules ou les premieres causes des maux dont nous nous plaignons, De combien de minuties ne nous occupons nous pas? un clin d'œil, un contre-temps fâcheux, un desir difficile à satisfaire, des difficultés survenues à un dessein formé, voilà nos peines ; heureux plutôt de devoir souvent au hazard ce qu'il auroit été beau de devoir toujours à notre vertu, nous devrions bénir la providence de n'avoir pas été les maîtres de satisfaire des desirs

que la ſageſſe condamne. Combien de maux qui n'en ſeroient point pour nous, ſi nous le voulions! La frugalité eſt le ſupplice d'un homme intempérant, le travail celui d'un pareſſeux : de quelque côté qu'on ſe tourne c'eſt toujours le vice qu'il faut accuſer du mal dont on ſe plaint. Si nos deſirs ſe bornoient à nos vétitables beſoins, nous trouverions qu'il y a peu de maux dans la vie. Mais faute de maux réels, nous nous en faiſons d'imaginaires ; j'appelle ainſi tous ceux qu'on fait conſiſter dans la privation de quelques avantages que d'autres hommes poſſedent, & dans la perte de ces biens que nous ne pouvions poſſéder que pour un temps. S'il y a de l'ingratitude à ſe plaindre de ſes pertes, & à chercher des ſujets de murmure dans la comparaiſon de ſon état préſent à ſon état paſſé ; il y a de l'injuſtice & quelque choſe de pis encore à ſe plaindre que la fortune nous ſoit moins favorable qu'à tant d'autres, & à trouver des ſujets de murmure en comparant notre état à celui de quelques hommes à qui nous ne connoiſſons pas les maux dont nous nous plaignons, ou à qui nous ſuppoſons des avantages que nous n'avons point. Il faut l'avouer à la honte des hommes, ils ſeroient infiniment plus contens s'ils pouvoient ſe perſuader que les autres hommes n'ont pas été mieux traités qu'eux : notre mécontentement vient preſque toujours de ce que nous ſuppoſons d'autres hommes plus heureux ou moins malheureux que nous ne croyons l'être ; ſi nous pouvions nous dépouiller pour toujours de cet excès d'amour-propre, principale ſource de nos maux, parce qu'il l'eſt de nos vices, & de cette in-

différence pour tout ce qui ne nous touche pas, nos plaintes diſparoîtroient bientôt, & nous ne verrions dans les événemens de cette vie que des ſujets de bénir la providence: notre amour-propre, notre injuſtice, l'indifférence que nous avons pour la plus grande partie du genre-humain, nous font exagérer nos maux, & les biens de ceux avec qui nous vivons. Tout eſt bien pour les autres; à nos yeux la fortune s'eſt épuiſée pour eux: tout eſt mal pour nous; à nos yeux la fortune nous a traités en marâtre: il ne nous arrive aucun mal que nous ne penſions auſſi-tôt qu'il n'eſt point arrivé à tant d'autres; il ne nous arrive aucun bien que nous ne penſions auſſi-tôt que de plus grands biens arrivent tous les jours à tant d'autres. Soyez juſtes, aimez les hommes, & vos maux ſeront éclipſés: tout eſt compenſé ici-bas, chacun a ſes biens chacun a ſes peines; ne vous imaginez pas que les autres hommes ſoient beaucoup plus heureux que vous; mais le fuſſent-ils? leurs biens augmenteroient-ils vos maux, ou diminueroient-ils le nombre & le prix de vos avantages?

Un malheur inattendu, ſujet éternel de plainte. Mais pourquoi ne pas s'y attendre? Il ne faut pas ſe contenter de penſer à ce qui arrive ordinairement, mais encore s'attendre à tout ce qui peut arriver: il n'eſt pas beſoin d'ennemis pour avoir quelque choſe à craindre, la proſpérité même peut être un ſujet d'allarmes pour qui n'eſt pas ſur ſes gardes. Rien de ce qui ſe paſſe dans l'univers ne doit étonner l'homme prudent, & ne ſauroit paroître injuſte à l'homme ſage: où y auroit-il de l'extraordinaire là où tout eſt lié? Où ſeroit l'injuſtice là où

tout concourt à notre bonheur? Se plaindre de maux imprévus c'eſt ou ſe plaindre de ne pas connoître l'avenir, ou ſe flatter mal à-propos juſqu'au dernier moment. Si ce qui arrive à ces ames foibles étoit un grand mal, ne ſeroit-ce pas un avantage pour elles, qu'il arrivât lorſqu'elles ne s'y attendent pas? pour ces eſprits timides les maux qu'ils prévoient ſont plus terribles que les maux qu'ils ſouffrent. Mais les grands & les véritables maux n'affligent que ceux qui n'ont pas voulu les éviter: pour les petites adverſités de la vie, elles peuvent & doivent être prévues: pourquoi détourner les yeux de ce qui nous avertit, pourquoi ſe flatter d'une immunité que nous devons deſirer, & qu'il eſt impoſſible que nous obtenions? S'il eſt ſage de prévoir les inconvéniens de la vie, il ne l'eſt pas de chercher dans un avenir incertain des ſujets de peine & triſteſſe. Nous devons nous attendre à des afflictions, pour nous préparer à les ſoutenir avec fermeté, mais non pas pour en gémir d'avance. Contradiction dans la conduite des hommes, ils s'affligent de maux à venir & incertains, & ils ne veulent pas ſe préparer à des événemens certains, qui pourroient les ſurprendre & les accabler par leur faute: extrémités également condamnables; quoique faciles à éviter, on voit les hommes y donner tous les jours; ils ſe plaignent d'avoir été pris au dépourvû, tandis que trop ſouvent ſcrutateurs inſenſés de l'avenir, ils cherchent même des phantômes pour avoir quelque choſe à redouter. Les ſonges, les preſſentimens, les ſignes naturels d'événemens naturels, ces chimeres qui devroient être bannies à jamais du ſein

d'un peuple instruit par Dieu même, troublent encore le repos de gens qui veulent être raisonnables : on voit parmi nous des hommes qui vont consulter avec des mouvemens de crainte & d'espérance des gens qui abusent de la crédulité du peuple : un songe effrayant vole de bouche en bouche, il fait le sujet des conversations les plus sensées ; on commence par en rire, on finit par craindre, & l'on jette toujours dans de jeunes cœurs des semences qui portent de bien mauvais fruits.

Ce qui prouve que dans nos chagrins l'opinion & le chimérique l'emportent sur le réel, c'est que les hommes ne sont point d'accord, ni avec eux-mêmes ni avec les autres, sur le prix de certains avantages, & sur le degré de peine attaché à quelques inconvéniens. Ce qui nous a fait plaisir pour un temps, nous devient bientôt indifférent ; nous oublions même souvent que ce que nous souffrons à présent sans nous plaindre, nous paroissoit fort dur il n'y a pas longtems. A cet égard l'homme change de sentiment d'un jour à l'autre ; en changeroit-il ainsi si les inconvéniens de la vie humaine étoient de si grands maux ? D'un autre côté, que les hommes different entre eux dans les idées qu'ils se font du bonheur & du malheur ! Combien qui préferent la mort à l'injure, & le reproche des vices les plus condamnables à celui d'un ridicule ! Il y a tant de préjugés parmi les hommes, qu'il n'est pas étonnant de leur en trouver à cet égard : mais il l'est de les voir convenir de l'absurdité de ces préjugés, & se conduire cependant comme s'ils étoient dans l'erreur. Qu'il y a d'hommes qui démentent tous les jours

des principes dont ils ne sauroient douter, & qu'ils démentent sans qu'une passion violente en soit la cause! D'où vient une si funeste inconséquence?

Ce qu'on appelle un mal n'en est souvent point : disons plutôt que la plus grande partie de nos plaisirs sont des maux pour ceux qui s'y attachent trop. Vous avez souffert de grandes douleurs; mais il falloit vous guérir, & la douleur étoit un moyen nécessaire pour vous soulager; une plaie sans douleur est un mal bien dangereux; la douleur avertit du danger, elle est le premier bien qui vous arrive, après la blessure que vous avez reçue : elle guide la main du chirurgien. Vous avez perdu des amis chers, il falloit vous préparer à mourir vous-même : rien ne familiarise plus avec la mort, que la perte de ce qui nous est cher. Démétrius avoit bien raison de dire *qu'il ne connoissoit personne de plus malheureux que celui à qui il n'étoit jamais rien arrivé de triste* : un tel homme n'a pas eu le temps de s'éprouver. Si la vertu fait tant à notre bonheur, comment s'assurer de ce trésor, si l'infortune ne vient nous instruire de ce que nous avons, ou de ce qui nous manque. Un homme de bien qui a supporté beaucoup d'afflictions, est un héros qui repose sur des lauriers cueillis au milieu des dangers. Les maux sont des remedes salutaires qui ont quelque amertume, les plaisirs sont souvent des poisons qui ont quelque agrément. Baisons avec transport la main qui nous frappe quelquefois : heureux coups, précieuse adversité, qui mêlez à tant de biens dont nous jouissons, quelques instans de peine, pour nous empêcher de nous oublier dans le

plaîsir & dans la prospérité, vous seule vous suffisez pour prouver l'existence d'une sage providence. Une réflexion qui devroit consoler tous les hommes dans leurs afflictions, c'est que ce que la nature des choses amene ne sauroit être un mal, dès qu'on suppose dans l'auteur de cette nature une sagesse qui n'est pas plus bornée que sa puissance & sa bonté. Est-il fort étonnant que nous ne voyons pas toujours le bien particulier qui résulte d'un mal? Nos yeux sont trop foibles. Le nombre & le prix de nos biens, l'utilité de nos maux, leur nécessité, les moyens que nous avons d'en éviter beaucoup, d'ôter à tous leur amertume, d'augmenter le nombre de nos avantages, & le dégré du plaisir que nous éprouvons à en jouir, sont autant de raisons qui condamnent nos plaintes. A côté du mal on trouve toujours un remede; si une infinité de choses peuvent nous perdre, une infinité d'autres peuvent nous sauver: la plûpart de nos maux prouvent l'existence de nos biens. Soyons assez justes pour reconnoître toute la bonté divine: qu'on ne dise point de nous, ce que Séneque disoit des hommes de son temps, *qu'il en avoit trouvé beaucoup de justes envers les autres, mais qu'il n'en avoit point trouvé de justes envers les Dieux.*

Si les adversités ont leur utilité, si même elles sont nécessaires, & quelquefois inévitables, se pourroit-il qu'il fût au-dessus des forces humaines de les supporter avec courage? Nous les supporterions plus facilement si nous le voulions: il n'y a qu'à se proposer un but & envisager les événemens de la vie dans leur véritable point de vue. Il y a une force dans notre ame, ca-

pable de tout vouloir, il ne faut que lui préſenter des motifs, elle ſe décide toujours pour ce qui lui paroît le meilleur, mais l'homme s'aveugle : il s'agit donc de l'inſtruire, ou plutôt de lui développer des idées qu'il ne ceſſe d'écarter de ſon eſprit. Quand notre ame eſt éclairée, elle prend aiſément l'habitude de réſiſter à ſes deſirs, juſqu'à ce qu'elle ait eu le temps d'enviſager les choſes de plus près, & de juger de ce qui eſt le meilleur : c'eſt en cela que conſiſte la liberté : la plus grande liberté eſt inſéparable du plus grand dégré de connoiſſance. Tout dépend ici de ce jugement raſſis que l'on porte ſur ce qui nous arrive & ſur ce qui arrive aux autres : c'eſt la réflexion qui diſſipe la crainte, qui ramene la joie, qui inſpire du courage, qui donne des forces; ſans elle, notre courage n'eſt qu'une eſpece de fureur animale. La réflexion rend nos actions raiſonnables, les plus belles ne ſont rien ſi elles ne ſont le fruit de la raiſon. Quand on ne ſe laiſſe émouvoir que par les larmes & par les cris, quand il faut de grands maux & des maux ſenſibles pour exciter notre pitié, quand on donne plus à la laſſitude d'être importuné, qu'au deſir de faire le bien, peut-on paſſer pour vertueux? Nos foibleſſes ſeroient-elles érigées en vertus? La compaſſion n'eſt plus alors qu'une vertu machinale. Il en eſt de-même de cette fermeté d'ame dans les adverſités de la vie ; pour qu'elle ſoit digne de l'homme, il ne faut pas qu'elle ſoit l'effet d'une eſpece d'inſenſibilité qui nous rapproche des animaux, il faut qu'elle ſoit due à la réflexion & à la raiſon. C'eſt faute de rentrer ſouvent en nous-mêmes, de penſer au but pour lequel nous ſommes nés,

de réduire à leur juſte valeur les biens & les avantages de la vie, de conſidérer de près ce que c'eſt que ces maux dont on ſe plaint; c'eſt faute de réfléchir ſur l'état préſent & ſur l'état à venir qu'on a tant de peine à ſe conſoler dans les afflictions. En effet, quand on ſe laiſſe étourdir par les menaces, quand on craint l'appareil de quelque convoi funebre, quand on redoute les maux, qu'on tremble pour les diſgraces de la fortune & pour les ſuites fâcheuſes de l'adverſité, peut-on ſe plaindre avec raiſon de ne pouvoir ſupporter les maux de la vie ? On n'a rien fait pour écarter ces petites afflictions, ou pour leur ôter ce qu'elles peuvent avoir d'amer. Celui qui voit ſans bouger les ruines d'une maſure tomber ſur lui, ne ſauroit ſe plaindre de périr ſous des décombres : dans la vie humaine il faut y mettre du ſien, & ne pas ſe rendre eſclave des circonſtances où l'on ſe trouve. Dans la douleur & dans l'adverſité on doit moins penſer à ce qu'on ſouffre, qu'à ce qu'il faut faire : ne cédons point aux temps, il y a de la grandeur d'ame à ne point ſe laiſſer abattre par l'infortune; il y a un amour bien entendu de ſoi-même à ſe roidir contre elle : & de tels efforts ne ſont point au-deſſus des forces humaines. Caton (*) montra à l'univers qu'il pouvoit, & vivre & mourir ſans céder à la fortune. Perſonne ne le vit jamais changer de mœurs, de caractere ou de conduite, quelque révolution que ſouffrît l'état. Préteur ou chaſſé de la préture, comblé de gloire à la tête des armées, ou bien injuſtement accuſé, prêt à mourir ou dans la fleur de ſa jeuneſſe, au ſein de la paix, ou au milieu

(*) Séneque.

des troubles dont la république fut agitée, Caton fut toujours le même. Tandis qu'on voyoit d'un côté César suivi de dix légions victorieuses, & de l'autre Pompée mandiant du secours chez l'étranger, Caton qui avoit tout à craindre, resta ferme & inébranlable. Ici l'on voyoit le peuple entraîné par la nouveauté, là les grands indécis, au milieu d'eux le Sénat qui foiblissoit à l'approche des armées, qui rampoit à la nouvelle d'une victoire, & qui levoit la tête lorsque les combattans étoient éloignés; pour Caton sans être apperçu & sans être écouté, il laissa au monde l'exemple d'une vertu sans tache. Si César est vainqueur, la mort l'attend, & l'exil lui est destiné si Pompée défait César; il les heurte de front tous les deux, il leur fait entendre la voix de la justice & de la raison; il méprisa la mort & l'exil, & se les donna l'un & l'autre. Qu'on ne dise pas que sa mort ait terni sa gloire; qu'a-t-il évité en se la donnant ? La vue des triomphes de César? il ne la craignoit point: peu flatté des honneurs, & les enviant encore moins à ceux qui les possédoient. Il joua à la paume le même jour qu'il fut chassé du Sénat: il n'étoit jaloux que de sa vertu. On le vit conduire des armées victorieuses au travers des sables de l'Afrique, & traverser les montagnes en ramenant les débris d'une armée vaincue, c'étoit toujours Caton. Peu d'hommes sans doute parviennent à ce haut dégré de tranquillité & de sagesse, mais à qui doit-on s'en prendre si ce n'est à eux-mêmes ? Ce n'est pas assez d'être intrépide, juste, prudent, sage dans les grandes occasions; il faut passer sa vie dans l'exercice de ces vertus, & les devoir à ses princi-

pes. Heureux celui qui n'a pas beſoin de s'armer à chaque inſtant contre les craintes & les maux de la vie, mais qui peut voir d'un œil tranquille, l'orage ſe former & fondre ſur lui! quelque agréable que ſoit le calme après la tempête, ce n'eſt rien au prix de cette inaltérable ſécurité, fruit de la vertu & de la vérité.

Après avoir entendu les hommes ſe plaindre ſi amérement des maux qu'ils ſouffrent, croiroit-on que la mort les faſſe trembler? Rien de plus vrai & rien en même temps de moins raiſonnable. La mort ſeroit-elle donc un mal, & un plus grand mal que ceux qu'on éprouve quelquefois dans le courant de la vie? De quelque côté que je l'enviſage, je n'y trouve rien qui puiſſe nous allarmer. La mort, ſoit qu'elle vienne interrompre nos plaiſirs, ſoit qu'elle mette fin à nos maux, qu'elle termine les peines d'un vieillard accablé ſous le poids des années, ou les écarts d'une jeuneſſe qui ſe repoſe ſur ſa vigueur, qu'elle arrête dans ſa courſe l'homme mûr, ou qu'elle empêche l'enfant de ſortir de ſon état d'innocence, la mort eſt pour tous les hommes l'accompliſſement des vues de la providence, elle eſt pour quelques-uns ce que la nature accorde à leurs deſirs, elle eſt ſur-tout agréable à celui qui en connoît le but, heureuſe pour celui à qui elle arrive avant qu'il l'ait deſirée & ſans qu'il l'ait redoutée. La mort eſt un bien, & la vie l'eſt auſſi, parce qu'un bien doit avoir ſes bornes, parce que la mort & la vie ont cela de commun, qu'elles tendent au même but, parce que la mort & la vie ſont inſéparables : la vie eſt le premier pas que nous faiſons vers le bonheur; la mort eſt le dernier : en naiſſant nous

nous ſommes approchés de cet inſtant que nous craignons par foibleſſe, & les jours donnés à notre âge ſont autant de pas qui nous en approchent. Si la mort étoit un mal, elle ne pourroit l'être que pour le moment où nous expirons : mais ce moment eſt peu ſuſceptible de regrets : peut-être que l'homme qui craint de mourir en expirant, eſt encore à naître. Pour trouver du mal dans la mort, il faudroit envisager la vie comme un tiſſu d'infortunes qui augmentent à chaque inſtant, & ne s'attendre après cette vie qu'à des maux infiniment audeſſus de ceux que nous avons éprouvés dans ce monde : la vie ſeroit comme un orage qui commence à ſe former, lorſque nous commençons à vivre, & qui éclate avec d'autant plus de violence qu'il eſt plus long à ſe former. Si la vie eſt le ſeul bien qui nous arrive, la mort qui en eſt la fin, ſeroit-elle un mal ? Si nous ne jouiſſons que du préſent, en quoi le dernier jour de notre vie différeroit-il de tous les autres ? Que dis-je ! en quoi le dernier moment de la vie différeroit-il de nos plus beaux jours ? L'idée que le bien de vivre va finir, peut-elle en empoiſonner la jouiſſance pour une ame raiſonnable ? Mais s'il eſt d'autres biens après la vie, voyons ce que nous avons à attendre.

Il nous faut mourir : c'eſt là la condition ſous laquelle la vie nous a été accordée ; ne nous plaignons pas, il y auroit de l'injuſtice à regarder comme dures les conditions d'un bienfait. Rentrons en nous-mêmes, & demandons ce que nous aurions fait, ſi nous euſſions été conſultés avant que de naître : aurions-nous rejetté un bienfait, par la raiſon que ce bienfait ne dureroit

feroit qu'un temps ? aurions-nous desiré qu'on ne mît point de bornes à ce qui doit en avoir pour pouvoir être un bien ? Supposons qu'il plût à Dieu de créer une ame qui pût se représenter l'état du monde, & à qui il laissât la liberté de choisir entre le néant & l'existence : cette ame appercevroit d'autres ames unies à des corps, elle verroit que les corps sont des instrumens nécessaires à des esprits finis, que les plaisirs sont des soulagemens nécessaires à des êtres de cette espece, que les sens sont des organes, c'est-à-dire les voies par lesquelles l'ame apperçoit ce qui se passe hors d'elle, que cet univers est l'ouvrage de la puissance dirigée par la bonté & par la sagesse, que ce monde peut procurer à l'esprit qui le contemple les momens les plus délicieux, que les maux & les inconvéniens de la vie sont des ombres nécessaires au tableau qui seroit aussi imparfait faute d'ombres que faute de beautés réelles ; que notre bonheur est entre nos mains, que la compensation de ce qui peut affliger, & de ce qui peut réjouir les hommes, est pourtant telle, abstraction faite du but pour lequel les hommes ont été créés, que la vie seroit un bien pour celui-là même en qui tout périroit avec le corps ; que l'illusion que nous nous faisons sur la nature de nos vrais biens & de nos véritables maux, ne dure pas toujours, qu'il est des intervalles éclairés dans ces espaces ténébreux, qu'il est un temps où le charme est rompu pour toujours, qu'il est de notre intérêt & en notre pouvoir de ne point nous aveugler. A cette vue, cette ame demanderoit sans doute de venir habiter cette terre. Quand la providence auroit eu d'autres

moyens pour nous rendre heureux, quand elle auroit pu ne créer que des créatures parfaitement heureuſes, quand elle auroit pu dérober à la vie humaine le peu de maux qui s'y trouve, il ſuffit qu'elle ait choiſi, pour que nous ayons ſujet d'être contens : la providence a voulu que nous exiſtaſſions, notre exiſtence eſt donc un bien relativement à nous-mêmes, & relativement au tout; nous aurions ſouhaité d'exiſter, s'il avoit été poſſible que nous fuſſions conſultés avant que de naître; la vie eſt donc un bien pour quiconque juge ſans paſſion, & ſi la vie eſt un bien, la mort ne ſauroit être un mal, parce que la mort eſt le dernier moment de la vie. Enfin les hommes ſe hâtent de donner l'exiſtence à des enfans qu'ils chériront; quels barbares parens s'ils ſont perſuadés que la mort eſt un grand mal, & que la vie a trop d'amertume!

Il nous faut mourir, mais nous mourons trop tôt. S'il y a du mal à ne vivre que peu d'années, prenons-nous en à nous-mêmes : nous avons été chercher ce que la nature avoit dérobé à nos yeux, nous lui avons arraché ce qu'elle nous refuſoit, nos excès & nos paſſions ont épuiſé ſes reſſources. Vous craignez la mort, & une mort hâtée, tandis que vous cherchez à n'être qu'un cadavre ambulant, mal léger ſi votre ame étoit meilleure : vous vous plaignez de la foibleſſe de votre conſtitution, après avoir tout fait pour l'affoiblir : vivez-vous ſuivant les loix de la nature? L'aurore paroît & vous vous couchez, le ſoleil quitte l'horiſon pour faire place à de profondes ténebres, vos flambeaux vous conſolent, & votre jour commence; l'ardeur du ſoleil eſt prête à paſſer lorſque vos yeux

s'ouvrent à la lumiere. Pourquoi changer l'ordre de la nature ? craignez-vous d'avoir quelque chose de commun avec le peuple ? Mais sachez que vos vrais biens ne sont que ceux-là même dont le peuple peut jouir ainsi que vous. Frivoles prétextes, mœurs efféminées, vices enracinés, le ridicule qui épouvante, l'orgueil qui séduit, les passions qui entraînent, voilà les mains qui ont creusé le précipice, & ce qui nous a donné des aîles pour voler vers le tombeau : qu'on reproche après cela à la nature d'avoir borné nos jours. Souvent la crainte de mourir hâte notre mort : combien de malades à qui la tranquillité d'esprit a été le meilleur remede ! Seroit-il si difficile de se tranquilliser sur ce sujet ? Nous voyons les hommes les plus grossiers aller avec courage à la mort : un brave soldat ne fait aucun cas de sa vie, & souvent il n'a pour motif de son intrépidité, que l'idée confuse d'une gloire dont il ne jouit point : cette fumée auroit-elle tant de pouvoir sur les hommes, & la raison si peu ? Ces ames, qu'une lumiere bien pure n'éclaire point, auroient-elles le courage d'affronter la mort, tandis qu'un retour réfléchi sur nous-mêmes, & une raison plus épurée ne suffiroient pas pour nous faire envisager la mort sans crainte & sans trouble ? Si nous craignons la mort, c'est que nous n'avons fait aucun effort sur nous-mêmes. Mais ce n'est pas assez de mourir sans trembler, il faut encore que ce qui nous rassure contre ces frayeurs soit un motif digne de l'homme, il faut que nous mourions après avoir pensé à ce que c'est que mourir, & sans nous être étourdis sur cet instant qui mérite toute notre attention.

Il faut mourir, mais nous mourons trop tôt: pensons bien à ce que nons disons, lorsque nous reprochons à la nature d'avoir borné nos jours, plus que nous ne l'avions espéré : la mort dans un temps differe-t-elle de ce qu'elle est dans tout autre ? Est-elle moins terrible lorsqu'elle vient enlever le vieillard, que lorsqu'elle arrive pour enlever l'homme au printemps de ses jours ? Si d'un côté, ceux qui meurent à la fleur de leur âge ont eu moins de temps pour s'attacher aux biens passagers de la vie, s'ils emportent avec eux moins de foiblesses, s'ils quittent la vie avec moins de regrets ; de l'autre, ceux qui ont vieilli, ont eu le temps de revenir de leurs erreurs. L'âge mûr est peut-être l'âge où il est le plus difficile de mourir sans peine. Pour les uns une vie plus longue les auroit peut-être rendus plus vicieux, pour les autres une vie plus courte ne leur auroit pas laissé le temps de rentrer en eux-mêmes. Ici l'on ne sauroit pénétrer les vues de la providence : il suffit qu'il dépende de l'homme, il suffit que dans le court espace de temps qui nous a été donné, nous ayons plus de biens que de maux, & des biens d'un prix inestimable; il suffit que le meilleur soit de naître, & le meilleur après cela de mourir. C'est aux hommes à user de leurs biens, ils sont placés dans un monde où les crimes & les vices sont les seuls moyens qui peuvent les rendre malheureux.

Le temps où nous n'étions pas, n'est pas le sujet de nos regrets ; le temps où nous ne serons plus ne nous appartient pas davantage : on ne gémit point de n'être pas né plutôt, gémirons-nous de ne pas mourir plus tard ? Est-il permis à un homme raisonnable de se plaindre des bor-

nes prescrites à ses plaisirs & à ses biens, si la nature de ces plaisirs & de ces biens demande des bornes, & si ces bornes plus ou moins étendues ne sauroient ni augmenter ni diminuer son bonheur ? Ce qui lui est donné c'est ce dont il doit jouir, ses desirs ne doivent point s'étendre au-delà de ce qu'il ne doit, ni ne sauroit recevoir.

Que pourroit-il donc y avoir de triste dans la mort ? Je le vois ; la vue de l'éternité. Nos crimes n'ont pas été punis ; nos vices à l'abri de la censure, autorisés quelquefois par l'exemple & par une basse flatterie, nous ont laissé quelques momens de paix : trouverons-nous toujours le moyen de nous distraire ? N'y a-t-il point quelques juges, quelques peines à redouter ! Je quitte des plaisirs qui ne m'ont, il est vrai, jamais satisfait, mais que trouverai-je à leur place ? Les remords s'élevent, une éternelle nuit les ensévelira-t-elle ? Mon cœur autrefois le théâtre des passions, troublé aujourd'hui à l'idée seule de la mort, n'éprouve plus que la douleur & le désespoir ? Mais si la mort n'est terrible qu'à ceux qui, ne voulant pas revenir de leurs égaremens, foulent aux pieds les devoirs sacrés de la vertu, pourroit-elle être un mal ? Plutôt convaincus qu'il est au dedans de nous un esprit indépendant du corps, persuadons-nous que cet esprit est immortel ; persuadons-nous qu'il est heureux pour nous & de vivre & de mourir.

Un homme qui voudroit réfléchir sur lui-même, qui examineroit avec soin ce qui lui est arrivé depuis le moment où il a commencé à jouir de sa raison, qui seroit assez juste pour conver-

nir avec lui-même qu'il eſt, non-ſeulement la cauſe des véritables maux qu'il peut ſouffrir, mais qu'il s'eſt encore vu le maître d'éviter une grande partie de ces petites infortunes que les hommes ſouffrent dans le commun de la vie, verroit combien la nature & ſon auteur ont fait d'efforts pour le rendre auſſi heureux qu'il étoit poſſible : l'homme conſidéré comme un individu dont le véritable bonheur dépend de lui-même, eſt heureux ; il eſt ſorti des mains du Créateur avec tout ce qu'il falloit pour l'être, & s'il devient malheureux, c'eſt à force de s'oppoſer aux voies de la nature & de la raiſon.

Mais que dirons-nous des malheurs publics ? la peſte, la guerre, la famine, les tremblemens de terre ! Quoi Lisbonne ſous ſes ruines ſeroit heureuſe ? ces champs couverts de morts & de mourans, ces orphelins abandonnés, ces veuves déſolées, ces terres ravagées par des maux qui ne pardonnent point, quel triſte ſpectacle ! Ce ſont là de ces déclamations, qui ne prouvent rien : a-t-on jamais nié que ces fléaux de la colere céleſte ne fuſſent des maux ? Il s'agit ſeulement de ſavoir ſi, malgré ces événemens terribles, les hommes ſouffrent & les hommes qui voient ſouffrir un grand nombre de citoyens, ſont heureux : il ne s'agit point de ſavoir ſi l'on doit être ſenſible aux calamités publiques, ce ne ſont pas elles pour l'ordinaire qui touchent le plus ſenſiblement : ces frivoles déclamateurs, plus triſtes ſouvent de la perte de ce qu'ils pourroient aimer, que de ces malheurs publics qu'ils étalent froidement à nos yeux, en ont peut-être entendu parler

ſans pouſſer de ſoupirs. Les calamités publiques ne different des adverſités ordinaires de la vie que par le nombre de ceux qui ſouffrent ces maux: cette conformité peut & doit même augmenter les peines de ces citoyens infortunés, mais elle n'augmente point le mal en lui-même. Ces hommes qui ont péri ſous des ruines ſont des hommes morts; ſi la mort n'eſt pas un plus grand mal lorſqu'elle arrive à pluſieurs hommes à la fois, que lorſqu'elle les enleve inſenſiblement les uns après les autres, le ſeroit-elle lorſqu'elle arrive accompagnée de quelques événemens extraordinaires? Seroit-il triſte de mourir au milieu d'un bouleverſement général, quand il ne l'eſt pas de mourir dans le ſein de la tranquillité publique? Cette terre qui s'entrouvre ſous nos pas préſente-t-elle la mort ſous une face plus hideuſe que cet appareil de triſteſſe qui environne un malade prêt à quitter la vie? Ces richeſſes enſévelies ſous la terre ſont des biens perdus & l'on peut s'en paſſer: ces villes bouleverſées ſont des établiſſemens détruits & qu'on peut rétablir. Mais la patrie ſouffre, elle eſt dans les fers, un formidable ennemi la menace d'une ruine totale! Servez-la ſi vous pouvez, vos larmes énervent votre courage & n'adouciſſent ni votre ſort, ni celui de vos concitoyens. Sont-ce bien les maux de votre patrie qui vous arrachent ces ſoupirs? vous ne craignez peut-être que pour vous & pour vos amis? La guerre vous fait trembler, parce que vous tremblez pour la perte de vos biens: quelques plaiſirs retranchés, la crainte d'être réduit au néceſſaire, un fils expoſé, un époux qui combat pour ſon maître, voilà ce qui vous allarme,

Vous pleurez les victoires de votre maître, si elles vous ont coûté quelques parens ou quelques amis; ces milliers d'hommes qui ont péri en laissant des veuves & des orphelins abandonnés à eux-mêmes, ne vous coûtent pas une larme, vous en auriez donné un millier d'autres pour sauver ce qui vous est cher : vous parlez donc de maux que vous n'éprouvez point. Ah qu'il y a d'injustice parmi les hommes lorsqu'il s'agit du bien public ! Où est-il ce vif intérêt qu'on doit prendre au bonheur de la société? où sont-ils ces efforts qu'on doit faire pour y concourir? Les hommes pour l'ordinaire rapportent tout à eux-mêmes; l'ambition, l'orgueil & l'avarice sont les tyrans qui les font penser, qui décident de leur attachement; la patrie seroit sans défense si ces passions ne pouvoient être assouvies en la servant; plus d'un citoyen est allé s'enivrer de plaisirs dans une indigne oisiveté, parce qu'il n'avoit ou point de passions à satisfaire, ou qu'il avoit de ces sujets de plainte qui ne dispensent jamais les citoyens des devoirs qu'ils doivent à leur patrie. Que m'importe-t-il, leur entendez-vous dire, que m'importe-t-il donc que tel bien arrive à ma patrie, ou que tel mal ne lui arrive pas, en serai-je plus heureux? Convient-il après cela à ces hommes de se plaindre des malheurs du monde, ou des malheurs de leur patrie, malheurs qui dans l'enchaînement des événemens de ce monde, contribuent au vrai bien du genre-humain. Ces grandes & tristes catastrophes, plus sensibles pour le commun des hommes, que les maux ordinaires de la vie, les ramenent aussi avec plus de succès à leurs devoirs. Voyez les hommes dans des temps de crise, &

vous verrez que la ſageſſe divine préſide à ces événemens, où la bonté divine ſemble à des eſprits ordinaires les abandonner à leur mauvais ſort. Pourquoi tandis que l'orage gronde ſur vos têtes, vous proſternez-vous aux pieds des autels ? n'eſt-ce qu'alors que la Divinité doit être invoquée ? quel cas peut-elle faire de ces prieres & de ces vœux que la frayeur arrache, que la frayeur dicte ? Ce ne ſont donc que les maux qui vous rapellent celui qui fit & qui gouverne le monde ? Vous l'oubliez au ſein de la proſpérité, les bienfaits vous aveuglent, les petites adverſités de la vie ne font quelquefois aucun effet ſur vous, il vous faut des calamités publiques : c'eſt un remede contre la perverſité des hommes.

Il eſt une ſorte d'hommes qui ſe plaignent toujours ; leur mécontentement s'exhale à chaque inſtant, il n'eſt rien qu'ils ne condamnent. On eſt aſſez décidé ſur leur ſujet, on convient aſſez de leur tort, & il ne ſeroit pas difficile de les en faire convenir eux-mêmes. Il eſt ſans doute fâcheux pour eux qu'ils trouvent ſi peu de ſujets de plaiſir & de contentement ; mais demandez-leur s'ils ſeroient fort aiſes de quitter la vie, & vous verrez que ce ſont des gens qui mépriſent les richeſſes, & qui vendroient la juſtice s'ils le pouvoient. Ils aiment le plaiſir & ne le trouvent nulle part, l'ennui les ſuit par-tout ; avides de jouir, ils jouiſſent ſans plaiſir. Vous les voyez au milieu des amuſemens qu'ils recherchent, inquiets de ce qu'ils feront le lendemain : ils périſſent d'ennui & tremblent pour l'ennui du jour ſuivant ; traînant dans la ſociété cet air chagrin & inquiet ils ſe hâtent de finir leur jour, ils vont porter de lieux en lieux un viſage où la ſérénité

& la joie ne paroiſſent preſque jamais; ils paſſent leur temps à s'ennuyer des plaiſirs préſens, à médire des plaiſirs paſſés, & à deſirer avec inquiétude des amuſemens & des biens dont ils ne jouiront pas. Moraliſtes ſéveres, on les entend quelquefois mépriſer la douceur de ces momens délicieux, que d'autres goûtent avec tant de volupté. Je les ai vus ces hommes mécontens & d'une humeur atrabilaire, empoiſonner les plaiſirs les plus innocens; ce ſont des miſanthropes qui ſe haïſſent quelquefois eux-mêmes, parce qu'à force de s'occuper des maux de la vie, ils voient & leurs vices & leurs crimes: il leur faut de ces joies folles, de ces délires de raiſon pour interrompre leur inquiétude, & diſſiper leur ennui. Quelle peut être la cauſe de ce mal? Ne la cherchons pas ailleurs que dans les vices, l'amour-propre & l'oiſiveté. En ramenant tout à eux-mêmes les hommes font de leur individu une triſte idole, à qui ils voudroient que tout fût ſacrifié: la trop bonne opinion, qu'ils ont conçue d'eux-mêmes, ne leur fait enviſager dans tout ce qui leur arrive que l'injuſtice la plus criante, & dans tout ce qui arrive aux autres qu'une aveugle faveur; l'envie, ce monſtre fils de l'amour-propre, tourmente leur ame, ils ne voient dans la proſpérité de leurs concitoyens que des ſujets de peine, & leurs plus grands avantages perdent à leurs yeux tout le prix qu'ils ont, parce que leurs deſirs vont au-delà, & que leurs prétentions ne ſont jamais bornées. L'oiſiveté eſt une autre cauſe de cette humeur atrabilaire, qui empoiſonne les jours de ces hommes dont nous parlons; l'occupation eſt la mere du plaiſir, elle étouffe la

peine, & nous fait paſſer nos jours comme s'ils étoient filés d'or & de ſoie : malheur à celui qui eſt obligé de chercher mille riens pour remplir ſon tems, & pour oublier ſon exiſtence ! il trouve les jours bien longs & le cours des années bien rapide, parce qu'un long eſpace de temps nous paroît court, lorſque nous n'avons rien qui faſſe foi du temps qui s'eſt écoulé & qu'un court eſpace de temps nous paroît long lorſque notre mémoire nous retrace encore l'impatience avec laquelle nous avons attendu qu'il fût écoulé. Mille petits inconvéniens de la vie échappent à qui ſait s'occuper, & le plaiſir eſt délicieux aprés le travail, parce qu'il eſt accompagné de ce ſentiment intérieur qui approuve ce que nous faiſons, & parce qu'il n'a rien perdu par une continuelle habitude. Celui qui aime les hommes, qui s'humilie ſouvent, qui s'occupe beaucoup, ne ſauroit ni s'ennuyer, ni ſe plaindre de ſa ſituation. Il arrive du bien à des perſonnes que je connois, elles échappent à de violentes maladies, & à des dangers preſſans, elles proſperent, quel ſujet de joie pour mon ame ! Elles ont beſoin de mon ſecours, quelle fortune pour moi de pouvoir leur être utile ! Je ne jouis pas des avantages qu'elles poſſedent, mais je ſens que je ne les mérite pas & que je puis m'en paſſer ; je les aime trop pour leur envier des biens que la providence m'a refuſés, je les eſtime trop pour condamner la fortune plus libérale envers eux qu'envers moi, je fais trop peu de cas de mon mérite pour me plaindre de mon ſort : je paſſe mes jours dans l'étude, je vois les progrès & le bien que je fais, je mêle à mes occupations des momens de diſtraction, je les donne à

la société : l'amitié, les plaisirs innocens de la vie, quelquefois l'amour, viennent porter la joie dans mon ame, mes jours s'écoulent dans la paix & dans l'innocence, ma carriere s'acheve sans que j'aie éprouvé que la vie soit trop longue, pendant que je comptois de vivre encore, ou qu'elle fût trop courte à présent que je me vois à ma fin.

Ce que je viens de dire n'est point pour condamner l'ennui qu'on éprouve quelquefois dans le sein des sociétés les plus courues : il n'est pas possible à un homme sage de goûter ces propos usés qui reviennent toujours : on a jetté du ridicule sur les conversations savantes, même sur les conversations utiles : on a substitué au pédantisme du siecle passé, la médisance & la futilité : n'y auroit-il point de milieu entre ces extrémités ? Si c'est un abus que *de faire de l'esprit & de parler sentiment*, comme on s'exprime assez ridiculement, n'est-il pas cent fois plus triste de voir qu'un jeune homme ne cesse pas de fréquenter le plus grand monde, sans apprendre à penser ? Quelle éducation pour les jeunes gens, que celle du monde d'aujourd'hui! on n'y apprend pour l'ordinaire que ce qu'il est bon d'ignorer. Qu'importe-t-il en effet de danser avec grace, de jouer de plusieurs instrumens, d'avoir l'art d'entretenir la société des propos les plus frivoles, si ces légers avantages sont accompagnés de vices, si l'on ignore ce qu'il est essentiel de savoir ? On voit souvent des hommes qui amusent bien peu la société où ils vivent : l'esprit & le bon sens ne se trouve pas dans ces folies d'une imagination peu réglée, dans ces histoires de ville où quelque honnête homme pâtit toujours,

dans ces remarques malignes ſur la conduite des autres. Si l'ennui vous dévore dans ces ſociétés, je vous en félicite : mais vous êtes bien à plaindre s'il vous ſuit par-tout. On peut l'éviter, & il n'eſt pas difficile de trouver du plaiſir dans la ſociété de quelques hommes.

Que dirons-nous de ceux qui pour donner plus de couleur à leur mécontentement, ne ceſſent de parler contre les égaremens & les vices du ſiecle ? Ils groſſiſſent les objets, les foibleſſes des hommes leur paroiſſent des vices, & les vices des crimes ; ils imputent à la perverſité du cœur de l'homme des actions qui, toutes vicieuſes qu'elles ſont, ne ſauroient être attribuées qu'à ces momens malheureux que les paſſions font naître. Mais ſans excuſer ou juſtifier ici les hommes, ces cenſeurs de l'humaine nature de quoi pourroient-ils ſe plaindre ? Eſt-ce à la Divinité elle-même qu'ils en veulent, lui oſeroient-ils reprocher d'avoir donné l'exiſtence à des vicieux, ou bien eſt-ce aux hommes qu'ils s'en prennent ? Quel peut être leur but dans les plaintes qu'ils font à ce ſujet ? Eſt-ce le malheur des créatures humaines qu'ils veulent prouver, & qu'ils oſeroient imputer à l'Être ſouverainement parfait ? Je n'ai garde de me perſuader que leur aveuglement & leur témérité puiſſent aller auſſi loin : je me perſuade plutôt qu'ils n'accuſent que les hommes des crimes & des vices qui regnent dans la ſociété : mais qu'ils ſongent donc que ces maux peuvent être évités, & qu'ils le ſeroient toujours, ſi les hommes aimoient davantage leurs véritables intérêts.

Il y a des hommes vicieux, j'en conviens, il y en a qui ſont capables de tous les crimes :

ſi vous en doutez, regardez nos loix & nos codes, monumens éternels de notre honte; vous y verrez à chaque ligne la preuve de ce que je vous dis, vous y trouverez qu'il a fallu forcer la parole, parce qu'on ne pouvoit s'y fier, vous y trouverez que c'eſt moins à votre bonne foi qu'à votre ſeing qu'on s'en rapporte (*). Il eſt aujourd'hui d'uſage dans le monde de prendre ſes précautions, c'eſt-à-dire qu'il eſt d'uſage de ſuppoſer les hommes capables des crimes que la loi condamne.

Les méchans, il eſt vrai, ſont à redouter; mais ils le ſont ſur-tout pour ceux qui craignent beaucoup pour leur réputation, pour leurs biens & pour leur vie. On ſe trompe ſouvent ſi l'on s'en rapporte aux viſages étudiés : il y a des hommes qui ont les dehors de l'humanité, tandis que leur ame n'a rien que d'inhumain : mais le mal que les méchans peuvent nous faire eſt un mal bien léger : on doit s'en douter, le prévenir ſi l'on peut, & penſer à ſon devoir. Je ne nierai point qu'il n'y ait des hommes qui ſemblent être nés pour nuire : il y a mille choſes dans la vie humaine dont on ne ſauroit porter de plaintes devant les tribunaux, & qu'il faut ſouffrir patiemment : il y en a de plus fâcheuſes encore dont on ne ſauroit même ſe plaindre devant les hommes les plus équitables : il eſt de ces tours étudiés, que la méchanceté la plus noire enfante, & qui ſont ſouvent couverts du voile de la juſtice & de la religion : il eſt de ces coups de

(*) O turpem humano generi nequitiæ ac fraudis publicæ confeſſionem! annulis noſtris, plus quam animis creditur. Seneca de Benef. L. 3. I. 3.

poignard enfoncés avec adreſſe, il eſt de ces diſcours empoiſonnés où la franchiſe, le zele pour le bien public, l'amour de la vérité, & l'attachement à la religion ſemblent ſe le diſputer, & où il n'y a que de la méchanceté. J'ai vu bien des hommes avoir tous les avantages des procédés, avoir pour eux la voix publique, tandis que dignes du plus ſouverain mépris, ils m'inſpiroient une eſpece d'horreur. Il y a même des ſervices dangereux; mais ces maux & ces inconvéniens ne ſont tels que pour ceux qui les font ſouffrir.

Plus de vertu dans cet univers nous rendroit plus heureux, je l'avoue; mais tâchons ſur-tout d'être vertueux nous-mêmes : l'exemple eſt la premiere de toutes les leçons, il inſtruit mieux que les préceptes, les conſeils, les reproches: le vice eſt obligé de ſe cacher lorſqu'il apperçoit l'éclat de la vertu, & s'il commence à craindre de paroître au grand jour, on a beaucoup gagné ſur lui : un homme qui a honte de ſes vices a fait le premier pas vers la vertu. Ceux qui condamnent les hommes avec tant de ſévérité ont leurs vices; & plus condamnables ſouvent, que ceux dont ils ne ceſſent de groſſir les fautes, ils cachent quelquefois ſous les dehors d'une vertu pure les ſentimens les plus bas & les plus rampans; ces juges ſéveres, qui ne pardonnent rien, appellés à être jugés, n'auroient de reſſource que dans une aveugle clémence : il y a des vertus dans ce monde; que ne leur cauſent-elles autant de joie, que les vices des hommes paroiſſent leur cauſer de peine? Mais leur mécontentement eſt moins l'effet d'un amour

décidé pour la vertu, que l'affreux plaisir de condamner les autres.

Si je ne puis disconvenir de l'existence de ces maux, il me semble pourtant trouver dans l'homme un fond de vertu, qui l'emporte sur ses vices : il y a toujours un bon côté pour les hommes qui paroissent les plus coupables : si on ne peut les justifier on les excusera, & si on ne peut les excuser on diminuera du moins leurs fautes. Il n'est pas nécessaire d'employer pour cela le mensonge, l'imposture, ou ces ressources plus connues dans le barreau que par-tout ailleurs; il suffit de juger les hommes comme on jugeroit un ami qu'on souhaiteroit de trouver innocent. La légéreté des uns, l'ignorance des autres, la passion de ceux-ci, la séduction à laquelle ceux-là ont été exposés, les maux, les distractions, les bonnes intentions de quelques uns, dans quelques autres l'espérance de ne pas nuire, sont autant de raisons qui peuvent combattre pour ces hommes que vous voudriez condamner, & que je voudrois pouvoir absoudre. Il n'est rien de si affreux que ce penchant de quelques hommes à supposer dans les autres des motifs odieux, & à tirer de leur conduite des conséquences funestes à leur réputation, à leurs mœurs, ou à leur religion. Qui ne sait que les hommes sont inconséquens ? Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de dire que ce n'étoit pas là notre intention ? Songeons donc que tous les hommes peuvent en dire autant : que nous sommes coupables, lorsqu'élevant notre tête altiere nous jugeons & nous condamnons les hommes! Ignorant presque toujours les circonstances où ils se sont trouvés, nous devrions au moins suspendre

pendre notre jugement ; il n'eſt point de raiſons, pas même de prétextes pour nous donner un droit que le dernier des hommes, c'eſt-à-dire le plus coupable peut nous conteſter. Enviſageons les choſes autrement qu'on ne le fait dans le monde ; gardons-nous de condamner ſi facilement ceux que nous voyons agir contre des principes que nous regardons comme certains : une mauvaiſe action ne prouve pas un mauvais cœur, comme une bonne action ne prouve pas un bon cœur ; on jette la pierre à ces hommes que la voix publique a condamnés, ſans ſe ſouvenir qu'il n'eſt rien de ſi trompeur que les apparences & les jugemens du peuple : tel qui ne ravit jamais le bien des autres, mais qui fit cent fois pis, dort en paix, tandis qu'on conduit au ſupplice un homme coupable, il eſt vrai, d'un crime, mais peut-être capable des plus belles actions. Il eſt peut-être peu d'hommes expirés ſur l'échaffaut, qui n'aient eu plus de mérite & plus de vertus, que tant d'hommes qui pendant tout le cours de leur vie n'ont eu à redouter ni la voix du public, ni le bras ſéculier. Ce brigand qui périt dans les plus affreux ſupplices, a-t-il fait plus de mal, que cette foule de débauchés qui privent leur patrie d'un grand nombre de citoyens, que cette foule de médiſans & de calomniateurs dont les ſociétés ſont infectées, que cette foule de gens qui ont levé des mains ſacrileges contre les autels, que ces hommes qui ſe repaiſſent du ſang d'innocentes victimes, qui ſe permettent tant d'actions ſecretes qui font horreur ?

Les hommes enviſagés dans un certain point

de vue, peuvent paroître quelquefois infiniment plus méchans qu'ils ne le sont réellement. Si on ne veut en juger que par quelques actions, par quelques desirs, que par quelques discours, on les trouvera coupables des crimes les plus noirs. Pour nous en convaincre, observons les hommes qui vivent en société avec nous, mais observons-les lorsqu'ils sont animés de leur passion dominante, lorsque cette passion les fait agir : devenus esclaves de cette espece de rage, un voile épais couvre leurs yeux, la raison ou ne parle plus ou n'est plus écoutée ; les sentimens d'honneur, de probité, de religion écartés pour quelques instans, ne laissent à l'homme que le sentiment de sa passion : ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment ces révolutions se passent dans notre ame, cela seroit trop abstrait pour le but que je me propose, il suffit de les indiquer pour expliquer comment il est possible de grossir infiniment les vices des hommes. J'en ai vu plusieurs remplis des sentimens les plus dignes d'une ame raisonnable, joindre à une véritable piété mille vertus de société, être amis des hommes, les servir avec plaisir ; mais cesser d'être gens de bien, lorsque leur amour-propre choqué, ou que leur fortune sembloit exiger quelques sacrifices. Un homme qui n'est point médisant, deviendra calomniateur, s'il s'agit de quelqu'un qui a pu blesser sa vanité ; on le voit tous les jours. Si l'on ne veut juger des hommes que par ces cas assez rares, on en trouvera bien peu qui ne soient dignes d'un souverain mépris. La jalousie, l'orgueil, l'avarice, l'envie, sources de tant de mauvaises actions qui viennent ternir nos vertus, sont des vices qui com-

me autant de breuvages empoiſonnés offuſquent de temps à autre notre entendement, & nous donnent des intervalles où nous paroiſſons bien méchans. Nous nous permettons alors & des deſirs & des actions que nous aurions en horreur ſi nous étions de ſang froid : ces paſſions enivrent l'ame ; gardons-nous donc de les irriter dans les autres, & ne jugeons pas les hommes, lorſqu'ils ſont ſi peu les maîtres de ce qu'ils font : du moins ce n'eſt pas à nous qu'il convient de le faire. Un homme qu'une paſſion bien vive anime, reſſemble aſſez à un homme dont le cerveau eſt troublé : traînera-t-on devant les tribunaux un furieux qui ne ſait plus ce qu'il fait? Les hommes ont dans la vie bien des momens de fureur & d'aveuglement.

Se plaindra-t-on de l'impunité des vices? J'avoue que les peines & les ſupplices peuvent contribuer à rendre les hommes vertueux : il eſt ſans doute à ſouhaiter que la clémence & l'indulgence ne viennent point à l'appui des paſſions ; mais quand il arrive qu'un méchant échappe à la peine qu'il a ſi bien méritée, quel mal peut-il nous en revenir? D'ailleurs s'il eſt à l'abri des pourſuites, il ne l'eſt jamais des remords : le danger tout éloigné qu'il eſt, paroît bien près au méchant : il eſt dans la nature (*) qu'il détruiſe lui-même l'impunité qui nous révolte. Admirables voies de la providence ! elle a ſu attacher à toutes les actions un ſecret jugement que nous avons bien de la peine à éviter.

Mais, me dira-t-on ſans doute, il réſulte

(*) Tuta ſcelera eſſe poſſunt, ſecura non poſſunt. Seneca Ep. 97.

pourtant de ce que vous venez de dire, qu'il y a des hommes malheureux, quand ce ne feroit que les vicieux qui le fussent. Eh c'est ce que je n'ai jamais nié : j'ajouterai seulement que ce qui fait le malheur de ceux qui se livrent aux crimes & aux vices, ce ne sont point les suites que ces crimes & ces vices traînent naturellement après eux pendant tout le cours de la vie: au contraire, ces suites qui semblent fâcheuses, & qui ne le sont point, servent de remedes aux maux auxquels les hommes se sont exposés volontairement. L'infamie, un de ces épouvantails que les sociétés ont inventés pour leur sûreté, ces marques extérieures de l'indignation publique, ces flétrissures sont autant de moyens propres à détruire un mal qu'il est inutile de combattre avec des armes ordinaires. Un criminel, trop heureux de servir d'exemple à ses concitoyens, & de trouver les moyens les plus efficaces pour revenir de ses égaremens, doit regarder la sévérité de la justice, comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux : on met une fin à ses crimes qui auroient peut-être duré plus long-temps, on le met dans une situation si propre à faire renaître en lui ces sentimens de vertu qui ne sont jamais entiérement étouffés. Ceux qui voient dans leur famille, des sujets d'ignominie doivent être citoyens : il n'est plus de liaison lorsqu'il s'agit de l'intérêt public, & de l'intérêt de la vertu : je les plains, mais dans leur affliction ils ont des ressources, & ce qui leur arrive n'est ni sans consolation, ni un grand mal, ni un mal qui les prive des biens dont ils jouissent. Sensibles aux véritables avantages de ceux qui leur sont chers, ils doivent voir avec

joie la main de la justice s'armer contre des hommes pour qui la clémence feroit le plus funeste de tous les dons. Plût au ciel que ces vices, ces actions, & ces penchans qui ne conduisent point au supplice, mais qui sont aussi infâmes que les crimes les plus détestés, eussent à redouter des châtimens aussi séveres ! Bien loin donc de plaindre ceux qui se sont attiré plusieurs maux par leur déréglemens, il faudroit, si on aimoit véritablement les hommes, souhaiter que les peines accompagnassent ou suivissent du moins toujours les vices ainsi que les crimes. Un homme qui dort en paix & qui se voit au-dessus de la censure & des châtimens, est bien à plaindre s'il n'est vertueux : mais il est peu de vicieux, peut-être n'en est-il point qui puissent se flatter de cette tranquillité dangereuse, ou plutôt qui soient assez malheureux pour l'obtenir. Tôt ou tard il s'éleve dans leur ame un secret tourment plus triste, mais en même-temps plus efficace que les supplices les plus cruels: il vient lever le voile, rompre le charme, offrir à l'homme un secours salutaire : aussi les supplices ne sont-ils utiles à ceux qui les souffrent, que parce qu'ils réveillent en eux les remords ; & les corps de justice qui font périr les coupables avant que ces remords aient pour ainsi dire purifié leur ame, se rendent responsables d'ôter à ces malheureux les ressources que la providence leur ménageoit. Ce ne sont pas les remords qui font le malheur de ceux qui les éprouvent, car ce sont les crimes & les vices auxquels ces hommes se sont livrés, qui les ont rendus malheureux : ces mouvemens d'une conscience allarmée sont le plus grand de tous les biens, & la preuve la plus cer-

taine qu'il eſt un Dieu, & que ce Dieu eſt bon.

Ce ſont donc les hommes qu'il faut accuſer des maux qui leur arrivent : s'ils ne cherchoient eux-mêmes à troubler leur repos, ils trouveroient avec peine un inſtant de déplaiſir ; mais malheureuſement il n'eſt rien qu'ils ne faſſent pour rendre leur ſort déplorable. Pourquoi, artiſans laborieux de leurs propres maux, voilent-ils à leurs yeux leurs foibleſſes & leurs vices ? que n'écoutent-ils ce précepte de la ſageſſe qui nous conſeille de chercher à connoître ſoigneuſement ce qu'il y a de plus mauvais en nous ? Malheur à celui qui ne peut pas rentrer ſouvent en lui-même, mais plus malheureux encore celui qui ne l'oſe pas ! Les hommes en s'aveuglant ſur leur propre ſujet, ſe creuſent des précipices, & ſe plaignent après cela d'y être tombés : ils ſe diſſimulent à eux-mêmes & leurs défauts & leurs vices ; ils ſeroient peut-être vertueux, s'ils ne ſe flattoient pas de l'être ; ils ſe perdent autant, pour ne pas dire beaucoup plus, par la bonne opinion qu'ils ont conçue d'eux-mêmes, que par les éloges & les flatteries de ceux avec qui ils vivent. Combien peu d'hommes, oſent ſe dire la vérité ! combien peu qui encenſés par la foule, ne s'encenſent pas beaucoup plus eux-mêmes ? ils tendent le bras à l'aſſaſſin, ils appuient la main qui leur porte le coup mortel. Si, juges ſéveres de leurs mœurs, de leur conduite, de leur caractere, ils s'avouoient à eux-mêmes leurs foibleſſes & leurs vices, ils n'attendroient pas ſi longtemps à s'en corriger.

Tout ce que je viens de dire prouve, ſi je ne me trompe, que les hommes ont tort de ſe

plaindre des maux de la vie: je prouverai encore que les biens dont ils jouissent sont des biens qui méritent toute leur reconnoissance, & que ceux qu'ils desirent ne sont que des avantages dont ils peuvent se passer, & que souvent la providence leur a refusés parce qu'elle les aimoit. L'homme est heureux.

Pour peu qu'on réfléchisse sur soi-même, on sentira le prix de son existence: ce bien si précieux ne sauroit perdre de son prix ni par les douleurs les plus aiguës, ni par les chagrins les plus cuisans. On ne pense pas assez à ce que c'est qu'exister, & l'homme accoutumé à jouir de la vie oublie bientôt qu'il existe. Je ne sais, mais j'éprouve en pensant au néant, une espece de frémissement; si tous les hommes conviennent que cesser d'exister pour être anéanti, est de tous les maux qu'on pourroit redouter le plus terrible, quel bien que la vie! On a vu les hommes de tous les siecles se consoler dans les plus grandes adversités, & à la vue de la mort, par l'idée flatteuse de l'immortalité: l'existence est ce premier bien auquel nous aspirerions, s'il étoit possible de desirer avant que de naître. Un homme raisonnable ne demande pas que sa fortune soit l'effet d'un miracle; il ne souhaite que de voir les obstacles en état d'être combattus; il ne souhaite que de se trouver le maître de mériter quelque chose par ses efforts: une ame raisonnable demanderoit-elle autre chose que de naître, si avant que de venir en ce monde elle pouvoit desirer? Lorsque les hommes sont parvenus aux grandeurs, ils commencent par les mépriser, ils voudroient persua-

der aux autres que ces honneurs leur ſont à charge, & que la médiocrité a des charmes pour eux : qu'ils ſeroient honteux, ſi on leur offroit les moyens d'obtenir les biens qu'ils vantent, & de perdre ceux qu'ils mépriſent ! Bien loin de chercher les uns & de quitter les autres avec plaiſir, cette médiocrité ſeroit pour eux un ſujet d'allarmes, on les verroit devenir criminels pour conſerver des honneurs qu'ils faiſoient ſemblant de mépriſer : il en eſt de même de la vie ; celui qui ſe plaint le plus, la conſerveroit à tout prix : la vie eſt donc un bien, & nous le ſavons ſans en convenir. Avec quelle attention le mal le plus léger ne nous fait-il pas conſulter nos Eſculapes ? que de ſoins lorſque le plaiſir ne nous aveugle pas, pour nous garantir d'une mort trop prompte ? Quelques inſtans, quelques jours de plus nous paroiſſent un bien, & la vie ſeroit un mal ! Écoutez les ſoupirs de ce mourant ; que ne donneroit-il pas pour renaître ? un monde où il ſeroit infiniment moins heureux, qu'il ne l'a été, ou plutôt qu'il ne croit l'avoir été dans celui qu'il va quitter, lui paroîtroit un objet de deſir.

Mais, dit-on, la briéveté de la vie eſt telle que la vie ne ſauroit être un bien : ce court eſpace de temps ſemble n'avoir été donné aux hommes, que pour leur cauſer la peine de mourir. Etrange raiſonnement ! peut-on ſe plaindre de la briéveté de la vie, & nier que la vie ſoit un bien ! D'ailleurs qu'eſt-ce que cette prétendue briéveté, éternel ſujet de froides déclamations ? La vie n'eſt ni longue ni courte à enviſager les choſes dans leur véritable point de vue. L'exiſtence éphémere de ces petits ani-

maux a sa briéveté & sa durée comme celle de l'homme: l'animal dont l'existence est bornée à l'espace de temps qui s'écoule entre le lever & le coucher du soleil, vit longtemps s'il n'expire qu'à la fin du crépuscule; il vit peu s'il meurt lorsque le crépuscule commence à paroître. Le vermisseau dont la naissance & la mort se touchent de si près, gagnera-il à vivre un instant de plus? approuverions-nous ses desirs, ou plutôt ses murmures s'il pouvoit se plaindre de la briéveté de son existence? Cependant c'est à prolonger nos jours que tous nos vœux se réunissent: une longue vie est ce que nous souhaitons à tous nos amis, & ce que nous souhaitons à nous-mêmes: prolongez vos jours tant que vous voudrez, si l'immortalité ne vous a pas été destinée, vous ne gagnerez rien: le moment de partir arrivera, & lorsqu'il est arrivé, la vie la plus longue ne paroît qu'un songe; quelque courte qu'elle soit, elle suffit à qui veut bien sçavoir pourquoi il est en ce monde. Quand on fait réflexion aux fatigues, aux maladies, aux distractions, au tems perdu dans le sommeil, à l'état de l'enfance, on sent que le vieillard le plus décrépit a peu vécu, mais que celui-là seul a passé assez longtems sur cette terre, qui a tiré de son séjour ici-bas le fruit qu'on en peut retirer. Mettez-vous en état de n'avoir rien à redouter, vous verrez que l'homme peut vivre sans désirer & sans craindre la mort. La vie est un voyage: ainsi qu'assis sur un batteau on voit les arbres & le rivage fuir loin de soi, de même dans le cours rapide de nos jours, nous voyons passer après notre enfance notre jeunesse & l'âge mûr où nous sommes arrivés. On ne sait ce qu'on souhaite en desirant de vivre longtemps: quand on

eſt aveugle, on eſt heureux d'avoir un conducteur, mais l'avenir eſt caché à nos yeux, laiſſons donc à la providence le ſoin de nous y conduire.

Ce n'eſt pas là le ſeul deſir que l'erreur a fait naître : combien d'autres que les hommes forment tous les jours faute de vouloir connoître ce qui contribue réellement à leur bonheur! On ne connoît pas l'homme, ou on ne l'aime pas, lorſqu'on lui ſouhaite tout ce qu'il deſire; ce ſeroit le punir que de le mettre au comble de ſes vœux. Jettons un coup d'œil ſur les différens objets des deſirs humains, il ne faudra pas beaucoup d'efforts pour convaincre tout homme raiſonnable de la vérité de ce que j'avance.

On trouve des hommes qui deſirent la force & l'adreſſe de certains animaux : c'eſt la légéreté des uns, l'impétuoſité des autres, la durée de ceux-ci & la vue de ceux-là qu'ils regardent comme des avantages dignes d'envie. Ils voudroient trouver comme tous les animaux leur nourriture toute préparée : leur indolence & cet amour enraciné de l'oiſiveté leur font deſirer cette ſécurité où vivent les animaux, faute de beſoins dont nous pouvons nous glorifier. Ils ambitionnent la perte de ces privileges qui les mettent ſi fort au-deſſus des brutes, & à qui ils doivent l'empire qu'ils exercent ſur eux. Triſtes raiſonneurs! faitez parler le monde de vos étranges erreurs, préférez la vie animale à ces rayons de lumiere dont votre ame eſt éclairée; votre eſprit miſantrope apprend aux hommes qu'il en eſt de la philoſophie comme de tous les biens de la vie, qu'elle eſt un poignard dans le mains d'un inſenſé.

Ce n'eſt pas tout, les choſes les plus oppoſées à la nature humaine ſont quelquefois l'objet des deſirs de l'homme : une vie ſans fin, la connoiſſance de l'avenir, & que n'entre-t-il point dans le cœur des hommes ? Encore ſi la raiſon étouffoit dans leur naiſſance ces deſirs que produit en eux l'aveuglement ; mais ces deſirs toujours préſens à leur eſprit, les occupent pendant tout le cours de leur vie, ces deſirs ne ſont interrompus que par les plaiſirs, & ces deſirs lorſqu'ils ne peuvent être ſatisfaits, arrachent des murmures. On diroit à entendre parler les hommes, que ce monde n'eſt l'ouvrage que d'une puiſſance avare de ſes dons ; tout manque à qui ſe livre à ſes paſſions, à ſes préjugés, à ſes erreurs, & tout abonde pour qui ſuit les lumieres de ſa raiſon, la voix de la nature, & les leçons de la ſageſſe.

Tandis que notre orgueil abaiſſe à nos yeux nos égaux, la baſſeſſe de nos ſentimens nous fait mettre le genre-humain au niveau des créatures les moins parfaites : ce même eſprit qui nous fait tant priſer les foibles avantages que les uns ont ſur les autres, rabaiſſe ceux que les hommes ont en commun. Voir, ce n'eſt rien, mais voir beaucoup plus loin que les autres, c'eſt un avantage réel : ce que tout le monde a comme nous, eſt un bien dont nous ne faiſons aucun cas : étrange aveuglement ! Qu'en arriveroit-il ſi nous avions des ſens plus parfaits ? Je ſais bien que ſi notre vue portoit plus loin, nous diſtinguerions mieux les objets éloignés : que ſi notre ouïe étoit plus fine, avertis d'un danger prochain nous éviterions quelquefois la ſurpriſe. Mais en revanche, que d'inconvéniens

attachés à des organes plus délicats ? Ce sont les hommes dont les organes sont les plus grossiers qui ont la santé la plus affermie : que nous serions à plaindre, si distinguant les plus petits objets, nous ne trouvions dans toute la nature, que des figures dont la surface nous rebutât ; si distinguant les sons les plus foibles, nos oreilles étoient continuellement frappées d'un bruit sourd qui nous empêchât de réfléchir ! Si des hommes doués d'une plus grande sensibilité d'organes étoient dans un monde où tout fût analogue à leurs sens, tout reviendroit au même : un homme qui a l'ouïe très-fine n'a aucun avantage sur celui qui l'ayant plus dure, se trouve à proportion plus près de l'endroit d'où le son part. Celui qui souhaiteroit des sens plus parfaits, sans que rien fût changé dans le cours ordinaire de la nature, desireroit des maux qu'il ne sauroit supporter : & celui qui desireroit un autre univers pour avoir des sens plus parfaits, ne penseroit pas que tout étant relatif, les circonstances se trouvant changées à proportion, il ne gagneroit rien.

Ne nous imaginons pas que nous soyons des créatures fort imparfaites : je serois tenté de demander à ceux qui ne voient dans tout ce qui est humain que foiblesses & imperfections, ce qu'ils entendent par imperfection ? Ils me diront sans doute que ce sont les bornes prescrites aux facultés & au pouvoir des créatures humaines, qui les rendent imparfaites, sans songer qu'ici encore il ne s'agit que de relations. Une vue n'a de perfection qu'eu égard aux objets qui doivent être apperçus : sa perfection consiste donc à avoir de certaines bornes, mais non pas à n'en

point avoir. Tout eſt parfait dans le phyſique, tout ne l'eſt pas dans le moral, mais cela dépend des hommes & doit en dépendre : car il n'eſt point de perfection morale ſans la volonté libre de l'homme. Au lieu de nous plaindre d'avoir un corps ſi facile à s'uſer, voyons ſi notre ame n'eſt pas ſouillée de vices, & notre eſprit imbu d'erreurs & de préjugés : maîtres de nous corriger des uns & de ſuppléer aux autres, paſſons les jours & les nuits à dompter nos paſſions & à éclairer notre eſprit. Que diroit-on d'un ſouverain, ſi au lieu d'appaiſer les rebellions, de faire fleurir le commerce & les arts, il ſe bornoit à deſirer des villes mieux décorées, & & ne s'occupoit qu'à bâtir des palais pour traîner de lieux en lieux ſon oiſiveté & ſa foibleſſe ?

Mais, diſent encore ces mêmes hommes, ſi au moins notre ſanté toujours affermie, notre corps toujours ſain & robuſte, laiſſoit à notre ame une entiere liberté d'agir juſqu'au dernier moment de la vie : ſi au moins nos organes ne s'affoibliſſoient pas inſenſiblement ; ſi les tréſors que l'eſprit a amaſſés dans le courant de la vie, ne devenoient pas enfin inutiles, nous verrions & la mort & la briéveté de la vie ſans crainte & ſans peine : il eſt bien triſte de quitter la vie après avoir perdu tous les avantages qu'on avoit acquis. Quel langage, juſtes Dieux ! Examinons-le pourtant de plus près. Le corps s'affoiblit, les organes perdent leur activité, la mémoire commence à manquer ; on ajoute, le fruit des veilles & les connoiſſances acquiſes avec tant de peine, deviennent inutiles ; l'homme meurt enfin dénué de tout ce qu'il avoit de précieux. Turenne, s'il eût vieilli, ſeroit mort

ſans avoir pu combattre, & Newton, s'il eût vécu vingt ans de plus, ignorant peut-être les vérités qu'il avoit découvertes; quelle perſpective pour l'homme! Je pourrois me contenter ici de répondre qu'il vaut bien mieux avoir été un Turenne, un Newton, & mourir après avoir ceſſé de l'être, que de n'avoir jamais exiſté, puiſqu'un bien ne ſauroit ceſſer d'être un bien, par la raiſon que ſa durée eſt bornée à un certain eſpace de temps. Mais il y a plus: qui nous a prouvé que l'inactivité des fonctions animales, ſuppoſe celle des fonctions de l'ame? Qui nous a dit que la foibleſſe des eſprits animaux ſuppoſe celle de l'ame, que la perte de la mémoire, je dis plus, les rêveries d'un vieillard prouvent la foibleſſe de ſon ame? Cette ame qu'enferme un corps affoibli, jouit de toute ſa vigueur, mais elle manque de moyens pour le témoigner par des actions extérieures; il eſt temps de partir, l'inſtrument qui a ſervi aſſez longtemps eſt uſé, il faut le quitter: un vieillard eſt un homme qui commence à rompre le commerce qu'il avoit avec les autres hommes, il ne les entend plus qu'à-demi, bientôt il ne les entendra plus du tout; ce bras qui a combattu vaillamment eſt devenu foible, il devoit le devenir: une machine à l'abri des injures du temps eſt une choſe impoſſible: quand notre corps pourroit conſerver toute ſa force juſqu'au dernier moment de la vie, il ſeroit peu raiſonnable de le ſouhaiter, cela ne feroit qu'augmenter nos peines à l'inſtant de la mort, cela changeroit en morts douloureuſes & violentes ces morts douces & tranquilles, où le flambeau de la vie changé en lumignon s'éteint inſenſiblement: cela troubleroit

cette sérénité d'ame, ces réflexions qui occupent l'homme qui finit sa carriere. Si tout périt avec le corps, si un autre ordre de choses, un autre monde ne succede pas à celui-ci, qu'il est heureux pour nous de ne pas sentir en mourant tout ce que nous perdons ! Mais si un autre monde existe après celui-ci, il n'est pas possible que l'ame s'y rende dépouillée de tous ses avantages: si l'esprit qui vit en nous subsiste après la mort, se pourroit-il qu'ayant la force de subsister sans le corps qui l'animoit, il perdît par l'affoiblissement des organes les biens précieux qu'il avoit acquis? se pourroit-il qu'après le développement qui s'est fait, il fût de nouveau enséveli dans les ténebres ? Se pourroit-il que ce dégré de raison que l'étude nous a procuré, que ces inclinations vertueuses que la religion nous a inspirées, fussent détruites, lorsqu'il ne nous manque que le moyen de nous communiquer aux vivans ? Non, nous ne perdons avec la vie que ce qu'il nous importe peu de conserver : les loix immuables de la nature ne sauroient être des loix barbares: pourquoi donc nous plaindrions-nous, pourquoi desirerions-nous ce que la nature & son Auteur, c'est-à-dire, ce que la souveraine bonté nous a refusé ?

Si l'on demandoit pourquoi nous sommes assujettis au sommeil, à la nécessité de réparer continuellement nos forces, à celle de nous couvrir; pourquoi nous avons des besoins & des desirs quelquefois si difficiles à contenter, si, dis-je, on demandoit pourquoi les choses sont telles que nous les voyons, tandis qu'elles pourroient être plus conformes à nos desirs ? nous aurions un grand nombre de raisons à

alléguer; mais en manquaſſions nous, il nous ſeroit aiſé de fermer la bouche à cés gens qui ſe permettent tant de queſtions téméraires & tant de jugemens frivoles. Si la foibleſſe de notre vue nous empêche de connoître toute la beauté de cet univers, ce que nous en voyons, ce que nous en ſavons ſuffit pour aſſurer que tout eſt bien : une confuſion apparente eſt pour des yeux plus clair-voyans un ordre admirable. Tous les jours on voit les grands politiques inexplicables dans leur conduite, on diroit qu'ils heurtent le ſens commun : plus ſages cependant que de ſubalternes cenſeurs, ils conduiſent au port au milieu de l'orage & des vents déchaînés, le vaiſſeau qui leur a été confié. Mais ce monde eſt l'ouvrage de Dieu même.

Un deſir moins coupable eſt celui qui anime ces eſprits curieux, ces hommes livrés tout entiers aux ſciences & aux arts : ils voudroient ne rien ignorer : quelques bornes qu'on voulût preſcrire à leurs lumieres, ces bornes ſeroient toujours trop étroites, s'ils concevoient quelque choſe au-delà; ils ſeroient bien plus ſages, ſi jouiſſant de ce qu'ils peuvent obtenir, ils deſtinoient à leur véritable uſage, les connoiſſances qu'ils ont acquiſes. Il y auroit ſans doute un plus grand avantage à connoître plus, c'eſt-à-dire à augmenter l'étendue & la certitude de nos connoiſſances : mais cet avantage doit être borné à un certain dégré, la nature des choſes le demande ainſi. D'ailleurs, celui qui deſire de s'éclairer, en trouve toujours le moyen; il n'eſt aucune étude où les hommes aient fait tout ce qu'ils peuvent faire, on voit tous les jours & les philoſophes & les artiſtes pouſſer leurs recherches

au-

au-delà du point où l'on eſt parvenu de leurs jours, & le terme preſcrit à leurs efforts n'a été atteint par aucun d'eux. Pour ceux qui rabaiſſent le prix des connoiſſances humaines par la raiſon qu'elles ſont bornées, qui forment des deſirs vagues & aveugles, au lieu de ſe plaindre de la foibleſſe & de l'incertitude de nos lumieres, ils devroient ſe reprocher de faire ſi peu de cas des tréſors de l'eſprit, de juger ſur les apparences, de combattre ſi foiblement les préjugés de leur temps, de faire de ſi foibles efforts pour s'inſtruire : que ne ſavent-ils tout ce qu'ils auroient pu ſavoir, ſi continuellement occupés du deſir de perfectionner leurs mœurs & leurs talens, ils euſſent paſſé les nuits & les jours dans l'étude de la vérité & de la ſageſſe ! Un homme ſage reconnoît les bornes qui lui ſont preſcrites, & il ne ſe plaint pas de ne pouvoir les franchir : que dirons-nous de ceux qui ne les connoiſſant pas, murmurent de ſavoir qu'il y en a? Inſenſés vous formez des deſirs & vous reſtez oiſifs : vous reſſemblez au laboureur qui ſans toucher à ſa charue demande aux Dieux une recolte abondante.

J'entends tous les jours les hommes mépriſer les plaiſirs de la vie : la chaire retentit de ces maximes, les converſations rebatent ces propos uſés, ce ſont les dégoûts qu'il traînent après eux, c'eſt la difficulté d'en goûter de véritables, c'eſt leur briéveté qu'on ſe fait un devoir d'exagérer : ils courent cependant après ces biens, & honorent par leurs deſirs ce qu'ils ont mépriſé par leurs propos : leur conduite & leurs diſcours, leurs deſirs & leurs maximes en perpétuelle oppoſition, ne laiſſent point de doute

ſur leur véritable façon de penſer : ce ſont des gens qui las & fatigués des plaiſirs en médiſent à leur aiſe, juſqu'à ce que les forces reviennent pour ranimer des deſirs éteints. S'il eſt effectivement vrai qu'aucun plaiſir de la vie ne les flatte ni aſſez vivement ni aſſez long-temps, c'eſt qu'ils entendent mal leurs intérêts, le plaiſir demande à être ménagé, il ne faut pas en abuſer: nos ſens ſont bientôt émouſſés, l'habitude eſt le plus grand ennemi du plaiſir, il ne faut jamais en prendre aſſez pour ceſſer de le deſirer; quand le plaiſir eſt parvenu à ſon dernier période il eſt bien près de la peine, les deux extrêmités ſe touchent; du plus grand dégré du plaiſir au plus petit de la peine il n'y a qu'un pas, & pour l'homme les intervalles ſe confondent. Vous vous plaignez de la briéveté des plaiſirs de la vie, mais peut-on ſe plaindre de leur briéveté & les mépriſer en même-temps ? Il ne tient qu'à vous de leur ôter tout ce que vous y trouvez de déſagréable : s'ils ne vous flattent pas, c'eſt votre faute. La nature qui a pris le ſoin d'attacher un deſir vif à tous nos beſoins, a eu celui de joindre le plaiſir le plus tranquille à ce qui ſatisfait à ces beſoins. On le ſait, l'eau claire qui déſaltere un homme qui a bien ſoif, eſt un breuvage délicieux : pourquoi donc ne jamais attendre que la ſoif nous avertiſſe qu'il eſt temps de prendre un plaiſir que la nature a fait pour nous ? Nous prévenons nos beſoins, au lieu de les attendre : ce n'eſt pas tout, non contens de diminuer le nombre des plaiſirs que nous pourrions avoir, nous les empoiſonnons ; nous ſubſtituons à des breuvages ſains & agréables, des liqueurs funeſtes à notre ſanté, peut-être funeſ-

tes à notre raiſon : ingénieux à ſoumettre notre palais à nos caprices, pour nous ſoumettre enſuite à des goûts que l'habitude a rendus néceſſaires, nous avalons un poiſon qui n'étoit point fait pour nous. Nos plaiſirs ſont devenus les eſclaves de l'art, ils étoient autrefois enfans de la nature; on a vu, à la honte de la raiſon humaine, des hommes porter ſur eux l'antidote du poiſon qu'ils alloient prendre. Ah! funeſte aveuglement, fureur inconnue aux nations les plus barbares, l'homme eſt devenu ennemi de ſoi-même! Que dirai-je de ces plaiſirs brutaux? Ah! je détourne les yeux de ces horreurs! C'eſt nous, c'eſt nous ſeuls qu'il faut accuſer du peu de plaiſirs qu'on trouve dans la vie : il en eſt de ſi vifs, de ſi précieux, de ſi durables, qu'il faut à l'homme raiſonnable quelque choſe de plus que la voix de la raiſon pour quitter la vie ſans regrets. Ils ſont entremêlés de quelques peines, je l'avoue, & cela eſt néceſſaire, parce que cela étoit utile. S'il y avoit pour les ſens un plaiſir pur, il faudroit ſe garder de le prendre, il nous dégoûteroit pour toujours de tous les autres : un bien parfait, fût-il poſſible en ce monde, ſeroit préciſément en oppoſition avec le but pour lequel les hommes ont été créés. Si l'on dit qu'il n'y auroit point de mal à être dégoûté des biens imparfaits, on ne fait pas attention que ces biens ne nous ont été donnés que parce qu'ils nous étoient néceſſaires. Les plaiſirs ont leur utilité, ils donnent de nouvelles forces à l'eſprit, ils laiſſent à l'œconomie animale, une liberté néceſſaire, ils nous ſoulagent dans nos peines, ils nous les font même oublier, ils reſſerrent les nœuds qui doivent unir les hommes,

C'eſt l'ame qu'il faut conſulter, perſonne ne ne s'y méprend : l'homme ne ſe livre à une joie effrénée, que lorſque l'état où il ſe trouve, demande qu'il s'étourdiſſe ; une ſeule réflexion détruiroit le charme, & lui rapelleroit des idées qu'il veut écarter de ſon eſprit. C'eſt aux ſens que nous devons le plus grand nombre de nos plaiſirs, mais non pas les plus grands : il s'agit pour s'en procurer de vifs & de véritables, de préſenter à notre ame des objets qui lui plaiſent, qui la contentent, qui s'emparant pour ainſi dire d'elle toute entiere, lui faſſent naître le deſir le plus vif & le plus diſtinct de perſévérer dans l'état où elle ſe trouve : mais au lieu de cela, on lui offre ce qui la gêne, ce qui ne donne que quelques inſtans d'illuſion. Combien d'hommes qui meurent d'ennui au ſein des voluptés qu'ils ne veulent pas quitter ! Tel baille en embraſſant l'idole de ſon cœur. On pardonneroit aux hommes de ſe tromper quelquefois, mais une continuelle expérience auroit du les tirer de leur erreur. S'il n'eſt pas étonnant qu'un voyageur aborde en des endroits peu propres à l'inſtruire ou à l'amuſer, il l'eſt qu'il y reſte ſans avoir la force de les quitter. Les plaiſirs des ſens ſont le plus ſouvent des Sirenes dangereuſes : ce qui paſſe au moment même où il flatte le plus, ce qu'il eſt ſi dangereux de goûter avec trop de paſſion, ce qui peut nous éloigner de ce qui nous doit importer le plus, nous énerver & nous étourdir ſi facilement, ſeroit-il un bien ſi deſirable pour l'homme ? Poſſédons ces légers avantages, ils ont leur agrément, cherchons-les quelquefois, ils ont leur utilité, il ſeroit peu raiſonnable de les fuir. Il ne faut pas que le plaiſir nous domine, parce que les choſes les plus

honteuses le produisent quelquefois : il ne faut pas l'aimer trop, parce qu'en l'aimant avec excès on se prépare de tristes regrets.

J'appelle véritables plaisirs ceux qui, bien loin de laisser après eux quelque dégoût ou quelque peine, sont toujours suivis d'un souvenir agréable. Tel est celui de cet heureux mortel à qui tant de familles affligées, tant d'orphelins & de veuves délaissées, tant de malheureux opprimés doivent les plus généreux secours. Il entend gémir, ses entrailles sont émues, il court, il vole, & jouit par avance du délicieux plaisir qu'on trouve à faire du bien : tranquille possesseur de son secret, les maux qu'il a dissipés sont autant de biens pour lui, il savoure à longs traits cette volupté pure qui approche l'homme des esprits immortels.

Une ame toujours occupée des plaisirs frivoles de la vie est bien peu digne du desir de l'immortalité qui est né avec elle. Il en est d'elle comme de ces idiots ou de ces enfans qui, foulant aux pieds l'or & les pierres précieuses, ne peuvent se consoler de la perte d'un jouet. Les vrais biens & les vrais plaisirs de l'homme ont un caractere particulier, ils sont de tous les temps, on les trouve par-tout, tous les hommes peuvent en jouir : quelques biens & quelques plaisirs sont réservés à une certaine classe d'hommes, parce qu'ils n'ont pas pu jouir tous de tous les biens de la vie : plusieurs avantages demandoient à être recherchés avec plus de peines que tout le monde ne pouvoit pas se donner. Ces prérogatives d'un petit nombre de mortels ne doivent exciter ni les regrets ni les murmures de ceux qui en sont privés, parce que ceux qui

n'en jouiſſent pas, ne ſauroient ni s'en faire une idée ni les deſirer : celui qui, étant fait à la méditation des vérités les plus ſublimes, ſent un plaiſir raviſſant lorſqu'il en découvre de nouvelles, éprouve un ſentiment qu'un homme qui n'a jamais médité ne ſauroit deſirer.

Combien il y a de contradictions dans la conduite des hommes ! Un même inſtant voit naître & mourir des deſirs oppoſés les uns aux autres : ce n'eſt pas faute de lumieres qu'ils s'éloignent ſi fort du ſeul chemin qui peut les conduire au bonheur : ils s'étourdiſſent, c'eſt pourquoi on ne ſauroit trop remettre ſous leurs yeux ces vérités que leurs paſſions & leurs préjugés cherchent à couvrir d'un voile épais. Ils ſavent que ces avantages qu'ils deſirent trop, ne les ſatisferont point ; ils ſavent qu'il en eſt de plus grands qu'il dépend d'eux d'obtenir ; ils ſavent les inconvéniens attachés à ces biens de la vie, qu'il leur ſeroit quelquefois avantageux de ne pas connoître, & qu'il eſt toujours triſte de trop aimer. On a dit qu'avec peu de choſe on n'étoit point pauvre, mais qu'on l'étoit ſouvent avec beaucoup : en effet, nous ſommes les maîtres de nos beſoins, & ce ſont eux qui décident de nos richeſſes & de notre pauvreté : vérité qui devroit être profondément gravée dans nos ames, qu'on reconnoît & qu'on ne combat que par ſes actions. Ce qui pourroit nous conſoler de n'être pas riches, c'eſt cela même dont les hommes qui ne le ſont pas, ſe plaignent le plus, je veux dire les travers & les vices de beaucoup de gens qui ſont dans l'opulence : qu'on eſt heureux de ne pas ſe trouver expoſé à donner dans ces écarts de la raiſon ! Toutes les fois que vous ver-

rez un homme riche outrager la pauvreté d'un homme de bien, persécuter un indigent qui refuse de ramper à ses pieds, offrir dédaigneusement un secours que l'importunité lui arrache, vivre dans la crapule, & s'oublier à chaque moment, bénissez Dieu de vous avoir refusé des richesses que vous avez le malheur de desirer. Quand vous verrez un homme riche user sagement de ses biens, réjouissez-vous de les voir en d'aussi bonnes mains, & ne regrettez que l'avantage de n'en pouvoir faire autant : dispensé par la volonté de la providence de soulager autant que vous le voudriez ceux qui sont dans la misere, portez à vos concitoyens tous les secours dont vous êtes capable, il en est que vous pouvez leur donner. Celui-là est riche qui a tout, ou qui peut se passer de tout, car on est riche de tout ce dont on peut se passer : combien donc d'indigens à qui il manque moins qu'à ces hommes dont l'opulence ne fait qu'augmenter les besoins & les desirs. Socrate en voyant la pompe magnifique d'une fête s'écrie, *Ah! de combien de choses puis-je me passer !*

La fortune, cette idole de nos cœurs, est le Dieu auquel nous sacrifions tous les jours, & dont nous nous plaignons aussi souvent : rendre des hommages à un Dieu mal-faisant, & qui, quand il nous est propice, ne nous prépare que des regrets, quelle erreur ! Une grande fortune est un grand esclavage : celui qui abandonne son vaisseau aux vents, doit s'attendre à être conduit non pas où il veut aller, mais où le vent & les orages le jetteront : celui qui cherche la fortune se soumet à ses caprices ; s'il en souffre des disgraces, il ne sauroit s'en plaindre, ce seroit accuser les

ténebres des faux pas qu'on y fait. La fortune ne change pas, c'eſt nous qui changeons ; elle a conſtamment gardé la même loi ; nous cachant pour un temps ſes caprices & ſon inconſtance, elle les a montrés aux autres, ils ne devoient être inconnus à perſonne. La proſpérité eſt quelquefois le premier pas que nous faiſons vers l'infortune : c'eſt avec bien peu de raiſon qu'on ſe perſuade que les honneurs & ces marques extérieures d'une conſidération particuliere, dues plus ſouvent à la baſſeſſe des flatteurs qu'au mérite des grands, contribuent beaucoup au bonheur : à charge plutôt, ils ne ſervent ſouvent qu'à faire paroître avec encore plus d'éclat les défauts & les vices de ceux qui les poſſedent, ils ne ſervent ſouvent qu'à leur cacher ce qui leur importe le plus de ſavoir. Croira-t-on qu'il y ait un grand avantage à pouvoir ſe vanter de tirer ſon origine de quelque homme illuſtre dans les ſiecles paſſés, comme s'il n'étoit pas plus heureux & bien plus glorieux d'illuſtrer ſa poſtérité, que de devoir à ſes ancêtres un avantage acquis peut-être par des baſſeſſes ? Il eſt une conſidération due à la naiſſance, le bien des ſociétés & la ſubordination qui y eſt néceſſaire l'ont demandé : on doit récompenſer en nous les vertus de nos ayeux ; la cendre & les tombeaux des grands hommes demandent des égards, leur poſtérité n'en auroit-elle pas ? Il eſt un milieu entre les extravagances de la nobleſſe, & la mauvaiſe humeur d'un républicain outré : baiſez les pas de ce vertueux laboureur, reſpectez ſes vertus ; fuyez ces orgueilleux mortels, c'eſt trop peu de les mépriſer. Si c'eſt un avantage de poſſéder des diſtinctions publiques, c'en eſt un

bien plus grand de les mériter, & ce n'eſt point un mal de ne pouvoir les obtenir. Ceux qui ſe plaignent de ſe voir oubliés dans la foule des citoyens ordinaires, ont tort de mettre tant de prix à ce qui ne ſauroit les rendre heureux.

Il eſt fâcheux, je l'avoue, que l'homme de bien ſoit ſi ſouvent rebuté; il eſt ridicule que ces diſtinctions en uſage dans le monde paſſent pour dues; il eſt triſte que même la maniere de faire du bien, de témoigner ſon eſtime & ſon amitié, ſoit étudiée; il eſt ſcandaleux de voir l'étiquette portée aux pieds des autels; je n'ai pu voir ſans une eſpece d'horreur des hommes ignorés & mépriſés devenir les idoles de la ſociété, dès que la fortune a commencé à les favoriſer; il n'eſt point de vices, point de crimes même les plus lâches, que les richeſſes & les honneurs n'effacent, j'en conviens & j'en gémis, mais qu'en conclurez-vous, vous qui vous plaignez de ces maux? Que vous êtes malheureux? Ah! point du tout, plaignez, plaignez plutôt ceux qui s'aviliſſent en foulant aux pieds les intérêts de la vertu & de la vérité. Soyez aſſez juſtes pour vous eſtimer heureux, de penſer mieux qu'une bonne partie des hommes. C'eſt le fruit de la philoſophie de voir d'un œil indifférent ces liſtes de noms ignobles autrefois, illuſtrés aujourd'hui, ces fortunes qui paſſent rapidement, ces honneurs qui accablent quelquefois.

Pour les ambitieux, la fureur de l'ambition eſt ſi grande qu'ils regardent pour rien le nombre de ceux qui leur obéiſſent, dès qu'un ſeul homme a le droit de leur commander. Ce qu'on a acquis n'eſt rien, ce qui reſte à acquérir eſt tout. Pour qui eſt tourmenté de ce mal, il n'eſt gue-

re de biens, il ne jouit ni de ce qu'il poſſede, ni de l'eſpérance de ce qu'il peut obtenir. Ses deſirs trop étendus, ſes prétentions que rien ne borne, ſes inquiétudes ne lui font enviſager que les difficultés qui s'oppoſent à ſon élévation: malheur ſur-tout à celui qui ne deſire les honneurs, que pour être craint; ſe faire craindre eſt un plus grand mal que d'avoir à craindre! Ces tirans ou plutôt ces monſtres, dont l'hiſtoire ancienne nous parle, n'inſpireront-ils jamais aſſez d'horreur aux hommes, pour ne leur faire trouver dans les honneurs, d'autres avantages que celui d'être utiles aux hommes par leur crédit & par leur exemple?

Faire du bruit dans le monde, ſervir d'entretien à la plus grande partie du genre humain, c'eſt ce que deſirent également les héros, les écrivains & les artiſtes: qu'il n'y ait que de la vanité dans ce deſir, que la gloire dont les hommes font tant de cas, ne ſoit qu'une chimere, c'eſt ce que je ne ſaurois me perſuader. L'amour de la gloire, s'il eſt accompagné de l'amour des hommes, eſt un motif bien puiſſant pour nous porter à la vertu: qui mépriſe ſouvent la gloire mépriſe ſouvent la vertu. A Dieu ne plaiſe que j'entende ici par gloire, la fureur de ces hommes qui, altérés de ſang & de carnage, ne portent que des lauriers tout fumans encore du ſang d'innocentes victimes; un véritable héros eſt celui qui tendant toujours les mains à la paix, n'expoſe ſes jours & ceux des guerriers qui combattent avec lui, que pour le bonheur de ceux qui ſont ſoumis à ſes loix: il affronte les dangers, il conduit à la mort ces généreux défenſeurs de la patrie qui veulent bien cimenter

de leur ſang la paix, la tranquillité & le bonheur de l'état : il gémit de ſe voir contraint à répandre tant de ſang, mais entre deux maux il choiſit le plus petit, il devoit le choiſir : il eſt parvenu par de juſtes moyens à ſe couvrir de gloire ; cet aveu public de ſes actions glorieuſes, cette admiration publique, ces éloges arrachés aux ennemis mêmes, ces vœux que la terre entiere fait pour lui, ce ſecret plaiſir qu'il peut éprouver en s'aſſurant de l'amour de la poſtérité, tout cela ne ſeroit que chimere & illuſion ! Que dirai-je de ces beaux génies qui ont éclairé l'univers, de ces ames vertueuſes qui l'ont édifié? Si le plaiſir de faire le bien eſt le premier de tous, celui de ſavoir que les hommes admireront & loueront nos actions, n'en feroit-il point? Quand on aime les hommes, il eſt bien difficile de ne pas chercher à ſe concilier leur eſtime & leur amour : ceux qui naîtront après nous, ou que nous laiſſerons après notre mort, nous ſeroient-ils aſſez indifférens pour que leur amour & leur eſtime ne ſoient d'aucun prix à nos yeux? Le jugement de la poſtérité eſt un jugement plein d'équité, c'eſt la juſtice & la vérité elle-même qui le dictent, & qu'y a-t-il de plus heureux que d'avoir la raiſon & la juſtice pour ſoi? Mais ne chercher qu'à faire du bruit, abandonner la vérité qui trouve peu de partiſans pour ſuivre le goût dominant ou les opinions en vogue, ſacrifier tout au deſir de faire parler de ſoi, préférer l'admiration à l'eſtime & à l'amour, aimer le faſte & ce qui en impoſe au vulgaire, c'eſt un écart de la raiſon : combien de ces réputations enſévelies au pied du tombeau de ces gens qui ont tout ſacrifié pour

l'acquérir ! Ces trophées érigés à la gloire de quelques tirans, ces monumens fastueux de leur pouvoir, ces tombeaux ornés d'inscriptions qui devoient en transmettre le souvenir à la postérité la plus reculée, ne sont plus ou ne sont vus qu'avec indifférence : les fastes de l'histoire ont mieux parlé & mieux instruit que ces panégyriques & ces inscriptions, derniere complaisance des vils flatteurs.

Ce qu'il y a de plus précieux dans l'estime & dans la vénération publique, c'est précisément ce que tous les hommes peuvent obtenir, l'hommage rendu à la vertu est bien au-dessus de celui qu'on rend aux talens. L'homme auroit tort de se plaindre, si n'ayant pu parvenir à se faire un nom, il meurt oublié de ses concitoyens, parce qu'il y a beaucoup de biens dont la jouissance est un avantage, & dont la privation n'est point un mal : il n'y auroit pas même sujet de se plaindre que les talens ne jouissent pas toujours des récompenses & des éloges qu'ils méritent ; seroit-on malheureux parce que malgré les efforts qu'on a faits pour mériter l'estime du public, & malgré la supériorité de ses lumieres, on n'a pu obtenir ce qu'on avoit presque droit d'exiger ? Les talens n'ont-ils donc de prix, qu'autant que le plus grand nombre d'hommes les reconnoît, & que ceux à qui il appartient de distribuer des récompenses, les honorent de leur protection ? Le véritable plaisir attaché à l'estime & à la vénération publique, consiste dans la satisfaction qu'on éprouve à savoir qu'on la mérite.

Il est une espece d'hommes bien opposés à ceux qui desirent de se faire une réputation, ils

préferent la tranquillité & le repos à ces avantages qu'on n'acquiert que par des peines & par des veilles ; insensibles pour tout ce qu'on peut dire de leurs talens, ils ne desirent aucun suffrage, & se contentent d'être aimés de ces personnes auxquelles une liaison plus particuliere les unit. Le monde bouleversé leur causeroit moins de peine, que les plus petits embarras qui les regarderoient personnellement : ramenant tout à eux-mêmes ils écartent tout ce qui pourroit troubler leur repos, ce sont des êtres à qui l'indolence est plus naturelle que l'humanité. Que ces hommes se trompent, s'ils prennent l'oisiveté & l'indifférence pour le repos & pour cette tranquillité d'ame que le tumulte des passions trouble & détruit ! Ceux qui craignent le travail, ceux pour qui l'ocupation est un mal, sont bien à plaindre, ils ont un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il est plus caché, je veux dire leur penchant pour l'oisiveté: les occupations les plus laborieuses sont les plus propres à étouffer les passions, & à nous procurer cetre sérénité d'ame, base fondamentale du bonheur : cette heureuse situation n'est point un état d'indifférence, qui ressemble plus à la mort qu'à la vie, c'est un état où le plaisir n'est point exclu, mais gouverné; où à l'abri de l'envie, de la haine, de ces passions tumultueuses qui ne laissent plus à notre esprit la liberté d'agir, on jouit d'une douce tranquillité, c'est à dire du contentement. Quelle folie pour un homme appellé à de longs travaux, de desirer la retraite & l'oisiveté ! Celui qui connoît ses intérêts cherche l'occupation ; le plaisir n'est doux qu'après le travail.

Parcourez tout ce qui peut faire l'objet des desirs de l'homme, cherchez ensuite les hommes qui possedent ces avantages, & vous verrez que la plus grande partie d'entre eux s'est trompée. En effet, pouvoit-on se promettre beaucoup de contentement de la possession des biens de la vie, lorsqu'on ne commençoit pas par s'assurer de ce qui fait le véritable bonheur de l'homme? Que pouvoit-on attendre de ces biens & de ces avantages que tous les hommes même ne desirent pas? Pouvoit-on se flatter d'être heureux par les seuls biens qui ne nous sont pas nécessaires? Oh, ce seroit outrager la Divinité, que de placer le souverain bien, que dis-je, de mettre trop de prix à la possession de ce qu'elle a refusé à la plus grande partie des hommes! Quoi, la souveraine bonté auroit été aussi avare de ces dons, si ces dons avoient pu nous conduire à ce bonheur que nous desirons tous? Non, non, c'est nous qu'il faut accuser & des maux qui nous viennent, & des vrais biens qui nous manquent : nous établissons notre bonheur sur nos opinions, l'illusion a pris la place de la réalité. Ce n'est pas que je me persuade qu'il faille rejetter ou mépriser les biens & les plaisirs de la vie, ce seroit méconnoître la bonté divine, ce seroit arracher les fleurs dont notre passage est parsemé, ce seroit trop présumer des forces humaines : la nature ne nous a rendus sensibles aux biens & aux plaisirs, & ne nous offre des objets propres à nous en procurer, que parce que l'Auteur de cette même nature a voulu que nous en jouissions. Quelle que puisse être la raison du mépris que ces esprits atrabilaires témoignent pour les biens de la vie, elle

ne ſauroit les juſtifier : à plus forte raiſon ſeront-ils coupables de la plus noire ingratitude, ſi avides dans le deſir ils ſont mécontens dans la poſſeſſion & injuſtes dans la perte. C'eſt cette ingratitude qui a fait dire aux hommes, qu'il valoit bien mieux ne jamais jouir des biens de la vie, que de n'en jouir qu'un temps : il eſt vrai qu'il ſeroit utile à ceux qui en abuſent, de n'en jamais jouir que d'en jouir un temps, mais il l'eſt encore plus que c'eſt un avantage pour ces mêmes hommes de ne les poſſéder qu'un temps. S'ils éprouvent plus de peine à les perdre qu'ils n'ont éprouvé de plaiſir à les poſſéder, c'eſt par la raiſon qu'ils en ont abuſé. Il s'agit ici d'éviter l'abus, & de ſe faire une véritable idée des choſes, d'eſtimer les biens de ce monde ſuivant le plus ou le moins de rapport qu'ils ont avec notre véritable bonheur : il faut chercher à ſavoir ce que ces biens valent, & non pas ce qu'ils ſont eſtimés.

Il arrive quelquefois qu'on ſe croit fait pour de plus grands biens que ceux dont on jouit, raiſon, ou pour mieux dire, prétexte d'ingratitude. On ſe perſuade qu'on eſt infiniment moins heureux que ce peu d'hommes qui parvenus aux plus grands honneurs, deviennent les idoles d'une grande partie du genre-humain : nous nous figurons que le ſuprême bonheur conſiſte à gouverner les autres hommes, comme s'il n'étoit pas un empire bien plus grand que tous les hommes peuvent exercer, comme s'il n'y avoit pas beaucoup plus de gloire à combattre avec ſuccès ſes paſſions & à corriger ceux avec qui nous vivons par le bon exemple que nous pouvons leur donner ? Rendons gloi-

re à la vérité, nous avons tous à peu près les mêmes avantages, un peu plus de bien, un peu plus de mal, voilà toute la différence. Notre vue un peu plus courte, un peu plus foible que celle des autres nous suffit : reprocheriez-vous sans rougir à la providence d'avoir donné quelque chose de plus aux autres, tandis qu'elle vous a comblé des biens les plus précieux, & qu'elle ne vous a rien refusé de ce qui pouvoit être nécessaire à votre bonheur ? Il n'y a ni dans les biens que vous ne desirez tant qu'avant que de les posséder, les avantages que vous y supposez ; ni dans les maux que vous ne trouvez si difficiles à supporter, que parce que vous êtes trop accoutumé aux commodités de la vie, la peine que vous exagérez. Vous desirez beaucoup, voilà le mal & la peine : faut-il donc tant de choses pour jouir de la vie, & pour tirer de l'état où on se trouve, le fruit que nous devons en retirer ? Est-il nécessaire pour satisfaire des goûts & des fantaisies, d'aller chercher jusques dans les contrées les plus reculées, des mêts que d'autres peuples méprisent, & qu'ils connoissent mieux que nous ; de faire fouiller la terre, & d'immoler à notre luxe un million d'hommes nos esclaves, parce qu'ils sont plus foibles que nous ? Au lieu de se borner aux besoins de la nature contente de si peu de chose, on irrite son palais, on lui arrache le plaisir de jouir de ce qui lui convient : on détruit sa santé, & l'on se repose sur l'art. La médecine n'est plus l'art de remédier aux inconvéniens naturels d'une machine qui se détraque, elle est devenue la science nécessaire à qui veut guérir les maux que les hommes se font à eux-mê-

mes

mes. Telle eſt la force de l'aveuglement & de la paſſion, on court à ſa perte pour des plaiſirs qui n'en ſont point. Voluptueux qui paſſez votre vie à enchérir les uns ſur les autres, vos plaiſirs que l'art a formés, ne ſont rien au prix de ceux de ce tranquille laboureur, que l'eau claire d'un ruiſſeau déſaltere. Nos premiers peres qui préparoient eux-mêmes les mêts les plus ſimples, à qui la terre ſervoit de lit, dont les demeures n'étoient ni des palais ni des châteaux forts, dont les temples ſans or & ſans ornemens n'offroient à leur eſprit qu'une Divinité connue par ſes bienfaits, gardoient avec leurs vertus l'avantage de ſuivre les voies de la nature. Quelle n'eſt pas l'erreur de ceux qui croient ne pouvoir vivre ſans des ſecours, ſinon dangereux, du-moins inutiles! Quels vœux formez-vous! Quels efforts faites-vous pour vous procurer un ſuperflu toujours inutile, quelquefois dangereux, ſouvent incommode! Lâches amis, parens déraiſonnables, vous élevez vos enfans au milieu des malédictions, vos vœux ſont des imprécations, vous ne ſavez pas aimer : ces enfans ſeroient robuſtes, & vous affoibliſſez leur corps à force de le ménager ; ils ſeroient frugals, & vous les accoutumez à une délicateſſe qui leur coûtera cher ; ils ſeroient vertueux, & vous leur inſpirez de l'orgueil & des deſirs que la vertu condamne ; ils ſeroient modeſtes, & vous leur perſuadez qu'ils ſeront un jour des eſprits ſupérieurs ; ils ſeroient chaſtes, & vous excitez en eux une dangereuſe curioſité ; vous leur ſouhaitez du bien au lieu de leur ſouhaiter la vertu ; vous leur ſouhaitez une brillante fortune, au lieu de leur ſouhaiter cette tranquillité d'ame,

baſe fondamentale du bonheur ; c'eſt vous qui leur faites deſirer avec tant de vivacité la poſſeſſion des biens de la vie : ce qu'ils devoient regarder au moins avec indifférence, vous le leur avez promis comme autant d'encouragemens, vous le leur avez donné comme autant de récompenſes. Changez de conduite ; il en eſt peut-être encore temps, au lieu de les former à l'uſage du grand monde, formez-les à la ſageſſe ; au lieu de leur apprendre ſous le nom impoſant de politeſſe, l'art affreux de paſſer la vie dans le déguiſement, dans le menſonge & dans l'impoſture, apprenez-leur à uſer de franchiſe : que ces jeunes plantes croiſſant au milieu de vous, promettent de bons fruits, que l'aurore de leurs jours ne reſpire que ſageſſe, vertu & vérité !

Parmi le nombre des deſirs dont les hommes ſont animés, il en eſt un qui paroît renverſer tout ce que je viens d'établir: on voit des hommes ſe plaindre ſans ceſſe des foibleſſes de l'humanité, gémir ſur leurs fautes paſſées, deſirer avec vivacité de devenir meilleurs, & paſſer pour ainſi dire leur vie entre la crainte de faire le mal, & les regrets de l'avoir fait. S'il étoit vrai que les choſes fuſſent ainſi, je conviendrois que les hommes ſont malheureux & qu'ils ont raiſon de ſe plaindte: mais qu'il y a d'illuſion dans ce raiſonnement ! Sans entrer ici dans la fameuſe queſtion de l'origine du mal moral, & ſans répéter ici les admirables réflexions de la *Théodicée*, je me contenterai de demander qu'on diſtingue bien ces deſirs vagues, d'avec la ferme réſolution de faire le bien : on ſe décide toujours pour ce qu'on préfere. Les regrets que nous éprouvons après avoir fait le

mal, ne prouvent pas que nous soyons fort attachés à la vertu, ils prouvent seulement qu'après avoir fait le mal, nous souhaiterions d'avoir fait le bien, c'est-à-dire, que lorsque nous ne prenons plus de plaisir au mal, nous n'avons plus le desir de le faire, comme lorsque nous y prenions plaisir nous ne desirions plus de faire le bien. Mais l'homme, dit-on, souhaiteroit ne jamais desirer le mal; c'est-à-dire, qu'il voudroit ne jamais vouloir le mal : mais vouloir est un acte de liberté, l'homme ne sauroit desirer de n'être pas libre de desirer & de faire le mal; car il cesseroit par là même d'être vertueux, puisque la vertu est le choix libre du meilleur. Le véritable desir est inséparable des efforts, & des efforts soutenus suffisent toujours : c'est un vain prétexte que de dire que les passions nous empêchent d'être libres, puisqu'il n'est point de passions que nous ne puissions dompter, si nous le voulons. L'homme desireroit-il que Dieu l'eût mis au rang de ces intelligences célestes dont les lumieres sont aussi pures que la vertu ? Mais il ne seroit plus alors ni le même homme, ni même un homme, ce seroit un autre individu créé à sa place : ce desir analisé ne signifie donc autre chose qu'un regret d'être homme & d'exister : desirer les lumieres & la vertu des esprits immortels, c'est desirer de n'avoir pas les foiblesses inséparables de l'humanité, c'est souhaiter que l'homme soit détruit pour qu'un autre être qui n'a rien de commun avec lui, lui soit substitué : l'homme ne sauroit exister sans foiblesses, parce qu'il est une créature bornée par sa nature. Si l'on demande donc pourquoi les hommes ne sont pas nés

pour avoir plus de vertus & plus de lumieres; pourquoi il est dans leur nature d'avoir beaucoup de foiblesses, & pourquoi même ils ne sont ni aussi vertueux, ni aussi éclairés qu'ils pourroient l'être, la question se réduit à savoir s'il valoit mieux que l'homme existât comme homme, ou qu'il n'existât point du tout : prononcez, & condamnez si vous osez la souveraine sagesse : pour moi, je conclus qu'il est bon que l'homme existe puisqu'il existe ; je m'en rapporte à cet Être puissant qui ne peut être que souverainement bon. Il suffit que ni les motifs, ni les moyens de nous rendre meilleurs ne nous manquent ; s'il est difficile de combattre toujours & par conséquent de dompter toujours ses passions, il n'est pas impossible de le faire, & nous pouvons nous tranquilliser après avoir fait tout ce que nous avons pu.

Soyons aussi vertueux qu'il nous est possible de l'être, & il n'y aura plus de maux pour nous : nos plaintes disparoîtront, nous ne verrons plus ces desirs formés par nos passions, nous tourmenter les jours & les nuits ; l'aurore n'éclairera plus tant de vœux criminels, portés même aux pieds des autels. C'est en nous-mêmes que nous devons trouver le siege du bonheur : c'est en nous-mêmes que nous trouvons la source des vrais plaisirs. Il dépend de nous d'augmenter les dégrés de notre bonheur en augmentant nos avantages, & en perfectionnant nos vertus & nos lumieres : c'est nous qui sommes les artisans & les maîtres de notre véritable fortune. S'il est vrai de dire que les biens de la vie viennent à ceux qui les cherchent avec soin, il l'est encore bien plus de ces avantages qui devroient être

constamment l'objet de nos desirs. Soyons justes & équitables, reconnoissons le prix & le nombre de nos biens : dans toute la nature il n'est rien qui ne puisse nous engager à la plus parfaite reconnoissance : le chant des oiseaux est un cri qui porte condamnation contre nous.

Que de biens pour l'homme! Je suis sorti du néant, je suis parvenu à l'existence, mon enfance a été sauvée des dangers qu'elle est obligée de courir: je sens du plaisir à voir la belle nature offrir à mes yeux le plus beau des spectacles: les sons les plus harmonieux flattent mon oreille, & m'inspirent du sentiment; les fleurs répandent un parfum délicieux ; je goûte des mêts qui excitant mon appétit augmentent mes forces; un tact voluptueux m'inspire des plaisirs qui me prouvent une existence, & mes desirs conduits par la raison, gouvernent mon ame sans la troubler; un tranquille sommeil vient réparer mes forces, ma paupiere se ferme pour quelques heures, & se rouvre pour voir l'aurore avec un nouveau plaisir; une douce ivresse dans ces momens d'un esprit que la sagesse n'abandonne jamais, prend la place de ces desirs tumultueux que des passions aveugles font naître. On ne sauroit trop admirer avec combien de soins la nature a pensé à rendre notre état heureux; elle change insensiblement nos goûts à mesure que nos besoins changent avec notre âge: l'enfance a des plaisirs qui durent longtems, la jeunesse en a de vifs, l'âge mur en a de tranquilles, & la vieillesse qui en a de lents, les sent d'autant plus qu'ils sont moins fréquens. La vivacité des plaisirs se trouve augmentée avec leur nombre, pour une jeunesse qui les sentiroit moins, s'ils étoient moins

vifs, parce qu'elle en a beaucoup : il faut que la vivacité de quelques uns soit assez grande, pour dominer des ames qui s'arrêtent si peu sur les mêmes objets.

A tant d'avantages joignons le don inestimable de penser ; comparons-nous un moment avec les animaux, machines, ou animés d'un esprit distinct de la matiere ; que de supériorité dans l'homme ! Quelque foibles que soient nos lumieres, c'est un grand bien que celui de penser. Ce don de la nature nous a mis en état de rendre une infinité de choses propres à notre usage, de pourvoir à nos besoins, de vivre en société, de former des établissemens, & de procurer enfin à ceux qui se servent de leur raison, le précieux avantage d'acquérir des connoissances, de méditer, & de passer dans l'étude de la vérité & de la sagesse les plus doux momens de la vie, avantage au-dessus des plus grandes fortunes.

Il est peu d'hommes qui ne sentent les douceurs de l'amitié, il n'en est point qui ne puissent les sentir, il semble même que l'attachement soit indépendant des vertus & des talens. Heureux celui qui trouve un ami à qui un secret confié n'est point un pénible fardeau, dont la conversation est un utile plaisir, dont les avis sont de sages conseils, dont la gaieté peut dissiper notre tristesse, dont la vuë ranime nos plaisirs, qui plein de droiture sait être vertueux, & plein de tendresse sait chérir ses amis, qui loin des détours use de cette franchise si peu faite pour le commun des hommes, qui cultivant son esprit met à tout sa juste valeur, & ne préférant point ce clinquant éblouissant pour des yeux qui ne voient pas, à cet or caché dans

les mines, ſait vivre & penſer ! Celui qui connoît les plaiſirs de l'amitié, qui ſent juſqu'où peut s'étendre cette délicateſſe de ſentimens, jouit de ces épanchemens d'ame plus délicieux que toutes les faveurs de la fortune. Qu'on ne s'y trompe point, ce n'eſt rien d'affecter un ſentiment qu'il faut éprouver. J'en connois peu qui ſachent aimer ; je vous le demande à vous-même, où ſont ceux aux yeux deſquels vous ne déguiſez pas une bonne partie de vos ſentimens, où ſont ceux que vous ne négligez pas lorſque vos intérêts ou votre fortune l'exigent ? Vous, vous voulez connoître les douceurs de l'amitié, & vous quittez un ami pour voler dans les bras d'une perſonne que vous mépriſez, que vous haïſſez peut-être ; ne proſtituez donc pas le ſacré nom d'ami. Opprobre du genre-humain, le poignard ſe porte dans le ſein d'une perſonne qu'on venoit d'embraſſer ! L'accueil le plus gracieux, les confidences les plus ſecretes, les aſſurances les plus poſitives d'une amitié éternelle ſont accompagnées d'impoſture, & ſuivies de la médiſance la plus cruelle. Ah ! que ne puiſ-je vivre loin de vous, cœurs faux, ames paitries de limon ! tous les jours je vous vois pleins d'attention pour ceux que vous ne ſauriez aimer, & tout prêts à nuire à ceux que vous faites ſemblant d'aimer. En vain, en vain me parlerez vous des loix de la politeſſe & de la décence, il n'eſt point de loix oppoſées à la vertu & à la vérité. C'eſt la lâcheté, c'eſt le vil amour de vos intérêts, qui combattent les devoirs ſacrés de la vertu. Non, vous ne ſavez point aimer, vous étouffez ce doux ſentiment, qu'il dépendoit de vous de goûter.

Et l'amour, ce feu qui anime tous nos ſens, qui fait briller dans nos yeux la flamme qui nous agite, qui délie nos langues, ou fait naître ces ſilences encore plus expreſſifs que les diſcours les plus tendres, qui chaſſe de nos eſprits tout ce qui eſt étranger à l'objet de nos deſirs, qui fait palpiter nos cœurs & qui nous donne de ces inſtans de bonheur, auxquels le vieillard courbé ſous le poids des années eſt encore ſenſible ; & l'amour combien de plaiſirs ne nous procure-t-il pas ! Cœurs ſenſibles à ce doux ſentiment, que vous êtes heureux, lorſque ne confondant point la rage effrénée d'une paſſion aveugle avec le tranquille ſentiment d'une amitié bien vive, vous ſavez aimer & préférer les plaiſirs du cœur à ces plaiſirs groſſiers qui ne contentent que des ames ordinaires! Mais où ſont-ils ces cœurs tendres & paſſionnés ? Je n'en trouve plus, je ne vois que des ſacrifices faits à la fortune ; ce que les mains de l'amour devoient careſſer, eſt ſali par les mains hideuſes d'un vieillard chez qui l'or a pris la place des graces, & la débauche celle du ſentiment. On appelle raiſon, l'empire de l'avarice ſur le ſentiment, on va gémir dans le fond d'une maiſon bien montée, juſqu'à ce que le deſordre vienne traîner la diſcorde à la ſuite de l'hymen: ces époux malheureux obligés de chercher des diſtractions, ne rentrent plus chez eux que pour y renouveller l'idée de leurs peines. Ah flambeau de l'hymen, pourquoi brûlez-vous d'un feu ſi nébuleux ! Barbares parens, qui ſans égard au bonheur de vos enfans, liez des nœuds ſi mal aſſortis, que vous anéantiſſez de plaiſirs en un inſtant, que vous faites naître de maux

en un inſtant ! N'auriez vous jamais paſſé par ces ſituations où l'ame ravie ne voit & ne ſent plus qu'un même objet, où l'infortune n'a plus d'empire, où tous les maux ſont oubliés, où tout ſe tait hors les ſoupirs: heureux momens !.. Tout eſt mort pour qui n'aime point, tout renaît & tout vit pour qui aime. Oh ! que ne mettez vous & plus de liberté & plus de ſageſſe dans vos plaiſirs ! y auroit-il du mal à s'aimer? Eh ſans ceſſe la nature nous parle d'amour ! Elle nous répete tous les jours que nos cœurs ne ſont faits que pour cela. Vous en qui l'amitié ne ſéjourna jamais, vous qui condamnez dans vos vieux jours des feux que vous ne pouvez plus allumer, vos ris & vos raiſonnemens, vos outrages & vos injures, fruits de l'erreur doivent-ils faire la loi à l'humanité ? Non, allez, tendres amans, allez chanter les plaiſirs de l'amour, couchés à l'ombre d'un beau chêne, près d'un clair ruiſſeau, où les oiſeaux viennent mêler leur ramage à vos ſoupirs, allez éprouver des plaiſirs que la nature fit pour vous. Tout l'agrément des beaux jours du printemps, tout le bonheur de ceux que la fortune careſſe, toute la joie d'un homme qui échappe à la mort, tout le plaiſir d'une tendre mere qui retrouve un enfant qu'elle croyoit perdu, ne vallent pas cette ſecrette joie que produit l'aſſurance d'être aimé de ce qu'on chérit. Toute notre ame eſt occupée, & ces momens pleins de volupté que les regrets ne ſuivent jamais, ſont des délices pour tous les inſtans de notre vie.

Ce n'eſt pas tout, je vois mes concitoyens, ma patrie, mon Roi, je puis leur être utile, ils ſont faits pour mon bonheur. Qu'il eſt doux

de pouvoir ſe dire à ſoi-même, j'ai ſervi ma patrie! & tout homme peut jouir de ce bien. Le dernier moment de notre vie & l'état le plus affreux peuvent encore fournir l'occaſion de donner à nos concitoyens des marques de notre amour. Cet amour de la patrie que les uns ont porté trop loin, en le pouſſant juſqu'à l'inhumanité, & que les autres ont trop peu connu lorſque pour vouloir être citoyens du monde, ils ne l'ont été d'aucun endroit, eſt une vertu parce que l'amour des hommes en eſt une. Le bien des ſociétés a demandé que notre attachement pour les hommes eût des degrés, & qu'il fût plus grand pour ceux qu'une liaiſon plus particuliere nous a unis. Les arts & les ſciences doivent leurs progrès à l'amour de la patrie, les plus belles actions lui doivent leur naiſſance. L'eſtime & l'admiration ſont dues au mérite intrinſeque, l'amour à cette liaiſon qui ſe trouve entre les hommes : qui admire les jardins de Luculle, a raiſon d'aimer davantage ſon petit potager, il ſert à ſes délaſſemens & à ſes plaiſirs : il ſuffit que notre eſtime ſoit indépendante. Mais il n'arrive que trop ſouvent que les hommes aiment peu leur patrie : ils s'en plaignent preſque toujours : dans les injuſtices qu'on pourroit en recevoir, il n'eſt rien de plus puiſſant pour ſe conſoler, que de chérir cette patrie qui nous a fait tort. Rutilius, ce généreux Romain, ayant été exilé, répondit à celui qui lui faiſoit entrevoir l'eſpérance de ſon rappel, vû les guerres civiles dont Rome étoit menacée : *Que t'ai-je fait pour me ſouhaiter un retour plus douloureux que mon exil ? Ne vaut-il pas mieux que ma patrie ait à rougir de mon exil qu'à pleurer de mon retour ?*

Les lumieres de l'eſprit & les talens ſont des avantages qu'il dépend de nous d'acquérir, du moins juſqu'à un certain point. La philoſophie ſur-tout, ce don précieux du meilleur de tous les Êtres, cette ſcience qui a Dieu, le monde & l'homme pour objets, qui non contente de ce que les ſens aperçoivent, mais ſoupçonnant quelque choſe au-delà, va chercher ce que la nature a dérobé à nos regards, qui nous arrache du ſein des ténebres, qui détruit nos préjugés & combat nos paſſions, qui nous conduit à la lumiere, à la vérité & à la vertu; la philoſophie, dis-je, eſt faite pour tous les hommes : ne nous imaginons pas qu'elle conſiſte dans ces ſubtilités obſcures, dans cet art frivole de ſéduire la raiſon par des argumens captieux; dans ces diſcuſſions qui ne conduiſent qu'à de brillantes chimeres, dans ces ſyſtêmes attaqués & défendus avec un ſuccès égal, dans ces hypotheſes, où la vraiſemblance eſt ſacrifiée à ce qui eſt ingénieux, où l'autorité plus forte que la raiſon ſuppoſe des preuves qui ne ſe trouvent point. Si vous voyez un homme entêté de ſes idées, mépriſer tous ceux qui s'en écartent, ſubſtituer un ris outrageant aux raiſonnemens, & les raiſonnemens aux raiſons, attaquer l'erreur par l'ironie, jetter du ridicule ſur les opinions au lieu de les réfuter, approuver & condamner ſans jamais balancer, & défendre ſon ſyſtême comme il auroit honte de défendre toute autre choſe, ſi vous voyez, dis-je, un tel homme, penſez que ce n'eſt point un philoſophe. La philoſophie éleve nos ames: que nous importeroit-il d'être nés, ſi nous n'avions qu'un corps à conſerver? Tous les hommes ſont

appellés à participer à ce trésor, parce que tous les hommes ont une raison que le temps développe, que les maîtres perfectionnent: ce qui distingue les philosophes de profession, de ceux qui n'ont pu cultiver leurs talens, n'est pas ce qu'il y a de plus précieux.

La philosophie apprend aux Rois que leur empire consiste moins dans l'exercice de leur pouvoir, que dans le soin pénible de faire le bonheur de leur peuple: c'est elle qui les rend à leurs états, & les enleve aux plaisirs qui les environnent, c'est elle qui apprit aux hommes que la révélation n'avoit point instruits, qu'il y avoit un Dieu & un culte à rendre à cet Etre, culte qui se borne à la recherche du véritable bonheur. Méprisons cette philosophie qui ôte à Dieu le gouvernement du monde, qui détache de la patrie, moins par un principe d'humanité que par je ne sais quel entousiasme, qui pour nous faire envisager tous les hommes du même œil, ne nous en fait aimer aucun, & qui consiste plus en inutiles subtilités qu'en sages conseils, en questions frivoles qu'en vérités pratiques.

Quand on s'est mis en état de goûter les plaisirs de l'étude, il n'est rien de plus délicieux que les momens d'une méditation faite avec succès. Voyez cet Archimede se repliant sur lui-même, enfoncé dans des idées abstraites, il cherche la vérité: elle commence à l'éclairer, un nouveau jour brille à ses yeux: transporté de joie il s'écrie, *je l'ai trouvée*: que de difficultés qui se dissipent! Content de son travail il le quitte pour se délasser, & sent en lui-même le prix de ces lumieres qui nous approchent de

la Divinité. Mais toute étude n'eſt pas l'étude du ſage : au lieu de ſavoir ce qui peut amuſer agréablement, apprenez en quoi conſiſte le vrai bonheur ; au lieu de jetter un œil curieux ſur les uſages du grand monde, apprenez comment il faut aimer ſes parens & ſes amis ; au lieu de chercher à découvrir ſi c'eſt par chaſteté ou par orgueil que Lucrece s'eſt donné la mort, apprenez en quoi conſiſte la chaſteté ; au lieu de veiller les nuits & les jours pour apprendre les moyens propres à défendre vos biens contre la ſurpriſe & la violence, apprenez à les perdre ſans murmure. Sur-tout employez vos lumieres à leur véritable uſage, employez-les à vous rendre meilleurs ; ce ſont des biens que la providence vous a confiés : craignez de vous trouver embarraſſé, ſi l'on vous demandoit quel fruit vous avez retiré de vos études & de vos veilles ? Combien de ſavans & de beaux eſprits à qui l'on peut reprocher d'avoir ſubſtitué l'eſprit au jugement, la mémoire à la raiſon, les apparences de la vertu à la vertu même ! Sera-t-il donc toujours vrai que les ſciences & les arts rendent les hommes envieux, inquiets, & ténébreux ? Ne trouvera-t-on raiſonnable que ce qui plaît ? Un ton mépriſant ſera-t-il ou la récompenſe d'une franchiſe peu commune, ou la peine d'une erreur bien moins groſſiere que la plûpart de celles que nous gardons juſques aux derniers momens de la vie ? Corrigez vous de vos vices, ſoyez utile à vos concitoyens, épargnez leur quelques erreurs, hâtez pour la poſtérité la découverte de quelques vérités, ſervez d'échelons à ceux qui vous ſuivront. Orgueilleux ſavans, ſi vous ſaviez ce que c'eſt que

tout votre ſavoir, honteux de vos écarts vous iriez vous cacher! Ah! briguez après cela, briguez un éloge pompeux de vos lumieres; l'homme de bien met tous ſes ſoins à mériter l'éloge de ſes mœurs, de ſon caractere & de ſes vertus. Les lumieres de l'eſprit, tous ces tréſors amaſſés avec tant de peine, n'ont de prix qu'autant que le cœur eſt vertueux; ce ſont comme des fleurs & des ornemens précieux, qui n'ôtent aux cadavres rien de ce qu'ils ont de hideux, & qui n'embelliſſent que les vivans.

Un des avantages réels de la fortune, & ſans doute le premier, c'eſt le plaiſir des bienfaits: mais il eſt donné à tous les hommes d'en jouir quoiqu'inégalement: combien d'occaſions ne ſe préſentent pas tous les jours de faire du bien, il n'y a qu'à les ſaiſir. Ce plaiſir, les hommes l'ont empoiſonné; mal dans le bienfait même par la faute de celui qui donne, mal dans l'ingratitude par la faute de celui qui a reçu. Ne donner que pour obliger à la reconnoiſſance ceux à qui l'on donne; ne donner qu'après avoir fait acheter le bienfait par les démarches les plus humiliantes, & par la crainte d'un impitoyable refus, donner avec hauteur pour faire ſentir ſa ſupériorité, attendre que le beſoin ſoit preſſant & faire valoir ce qu'on a fait, ce ſont autant de moyens d'ôter aux bienfaits tout ce qu'ils ont d'agréable, de les rendre même à charge à ceux qui les reçoivent. Plaignons-nous après cela de l'ingratitude d'un ſi grand nombre de perſonnes; la dureté du bienfaiteur diſpenſe de la reconnoiſſance. Recevoir avec peine, ne donner quelque choſe à la reconnoiſſance, que parce qu'il eſt dange-

reux d'être ingrat, se trouver humilié par les bienfaits, chercher dans le bienfait même des raisons d'ingratitude & d'oubli, c'est refuser au bienfaiteur un plaisir, lorsqu'il nous en fait un fort grand. Plaignons-nous après cela de la dureté de ceux qui peuvent nous faire du bien; il y a de la peine à obliger des ingrats. Ce secret plaisir qu'on éprouve à soulager des malheureux, cette joie qu'on ressent à porter la paix & le repos dans le sein des familles désolées, à donner de la force à ces vieillards que l'âge accable autant que la misere, ce contentement délicieux qu'on éprouve à ramener dans le chemin de la vertu un homme qui s'en est écarté, à éclairer des ames ensévelies dans les ténebres, à soutenir les pas chancelans d'une jeunesse étourdie, sont des biens qu'il dépend de nous de goûter. Dans toutes les vocations de la vie humaine il se présente des occasions de faire du bien aux hommes, pourquoi ne les pas saisir? Voyez ces généreux bienfaiteurs, on diroit que c'est leur faire un bienfait que de leur en demander: ils volent au secours de ceux qui sont dans le besoin, avant même qu'on les appelle; ils dispensent de la reconnoissance, leur amour pour les hommes est le flambeau qui les conduit, & le feu qui les anime.

Il est un bien qui est d'autant plus précieux qu'il tient la place de beaucoup d'autres, & qu'il ne nous quitte jamais, c'est l'espérance: le mal opposé est le désespoir, ressource des ames foibles. Les maux de la vie n'étouffent point l'espérance, elle est un garant assuré d'un bonheur à venir. Quel Dieu gouverneroit ce monde, si le tiran dormoit en paix, tandis que l'in-

nocence opprimée ſe trouveroit ſans ſecours? Nicocréon en épuiſant ſes fureurs ſur le philoſophe Anaxarque, ne lui arracha que la preuve d'une inutile vengeance. Le déſeſpoir eſt un poignard dont nous déchirons une playe facile à guérir : pourquoi nous étourdir lorſqu'il nous reſte un ſi grand nombre de motifs de conſolation? Au ſein des maux l'eſpérance vient nous ſoutenir, c'eſt l'aurore d'un beau jour, il n'y a point d'éternelle nuit. C'eſt l'eſpérance qui eſt venu mettre l'égalité parmi les hommes : ces hommes qu'on croit heureux, ne le ſeroient guere ſans elle ; ſi nous pouvions lire dans leur cœur, nous verrions que les biens de la vie ne ſuffiſent pas à l'homme : mais nous l'éprouvons aſſez pour ne pouvoir en douter. Peut-être que ce miſérable qui quête à la porte de ces grands, où la ſomptuoſité & l'abondance ſont trop connues, eſt plus heureux qu'eux : il mange avec plus de plaiſir, il dort avec plus de tranquilité, il craint moins les inimitiés, les perſécutions, la mort : il eſt comme un frêle bateau que les vents agitent, mais qu'ils ne briſent point, tandis qu'un vaiſſeau chargé coule au fond des eaux ; c'eſt l'eſpérance qui le ſoutient.

Qui connoît Dieu le ſert : ce n'eſt pas cet Être qui cherche des ſecours, il en offre : nous n'aurons jamais rien fait, ſi nous ne ſongeons à nous faire une idée juſte du culte que nous lui devons ; en avoir une fauſſe, ou nier l'exiſtance d'un Être ſuprême, c'eſt à-peu-près la même choſe. [*] La religion l'honore, la ſuperſtition

[*] Quid intereſt utrum Deos neges an infames? Seneca ep. 123.

perſtition viole les droits les plus ſacrés, l'irreligion les mépriſe : la religion nous découvre les moyens de nous rendre heureux, la ſuperſtition ſuppoſe dans le choix de ces moyens un défaut de ſageſſe ou de bonté, l'irreligion les détruit. Un homme religieux trouve de la joie dans l'adverſité même, il arrache à la proſpérité les épines dont elle eſt hériſſée ; il vit content & meurt avec plaiſir; il a fait un pas de plus que le philoſophe. Voyez ce brave ſoldat après cinquante ans de ſervice, ou plutôt cinquante ans d'eſclavage & de peines, ſans eſpoir de fortune, aujourd'hui preſque ſans vigueur, il s'efforce encore de combattre pour des droits qui lui ſont inconnus, il embraſſe en partant ſes enfans & ſa femme, les bénit & ne s'attend plus à les revoir : couché ſur le champ de bataille, il prie & meurt en demandant ſi le Roi vit & à qui eſt la victoire. Tel eſt le fruit d'un culte, où la plus agréable de toutes les offrandes eſt cela même qui nous rend heureux.

Soyez vertueux & tout ſera bien, mais ſoyez véritablement vertueux. Vous avez évité les vices de l'ame, vous ignorez l'art honteux de feindre & d'en impoſer, votre cœur n'eſt point double, votre avarice ne va pas juſqu'à vous refuſer ce qui peut vous faire plaiſir, votre luxe ne va pas juſqu'à vous engager à regagner honteuſement ce que vous avez honteuſement diſſipé, votre ambition ne vous a jamais porté à de lâches indignités, votre amour-propre n'a point encore produit des haines implacables & de cruelles vengeances: ce n'eſt rien, vous n'êtes qu'un homme que le public ne mépriſe pas, ren-

trez en vous-même, voyez ſi vous êtes digne de ſon eſtime & de ſon amour.

Soyez vertueux & tout ſera bien, mais ayez le courage de le paroître au milieu de ces vicieux qui couvrent la vertu de ridicule. Combien d'hommes que les paſſions ne dominent pas, & qui ceſſent d'être vertueux par la crainte d'un mépris dont ils devroient ſe faire honneur ! Ces ames timides à qui la crainte du ridicule ôte la raiſon, porteroient en tremblant leurs hommages aux pieds des autels, s'ils ſoupçonnoient qu'un ris outrageant mépriſât leur dévotion. Tant il eſt vrai que les plus frivoles avantages ſont quelquefois les plus chers : on devient vicieux & même criminel par le deſir immodéré de plaire. Combien de jeunes étourdis pour qui la religion n'a rien de ſacré, dès qu'il s'agit de montrer de l'eſprit, & une prétendue philoſophie que la raiſon n'approuva jamais. On ſe rit d'un jeune homme ſi ſa vertu eſt auſtere, c'eſt l'uſage du grand monde qui lui manque, c'eſt-à-dire que le monde ne l'a point encore corrompu: il faut eſpérer, veulent dire ces hommes eſclaves des vices & des paſſions, il faut eſpérer qu'il apprendra à mentir impunément, à diſſimuler ſoigneuſement, à flatter ceux qu'il hait, à médire avec eſprit, à en impoſer avec fermeté, à ſacrifier tout à ſa fortune, à ſe rire avec grace de tout ce qu'il y a de plus auguſte & de plus ſacré, à priſer les hommes en raiſon de leurs richeſſes, de leur crédit & de leur puiſſance. Qu'arrive-t-il aux ames les moins corrompues ? On commence par ſe taire & par rougir de ſa propre vertu, fardeau incommode on la quitte, on ſuce le venin ; bientôt ſemblables à

ceux qui nous ont pervertis, nous pervertissons les autres : c'est là où conduisent la terreur du ridicule, & le desir immodéré de plaire.

Celui qui cherche dans la vertu & dans les lumieres de l'esprit, le bonheur que tous les hommes desirent, est véritablement heureux : celui qui croit avoir besoin d'autres choses, cherche des maîtres & perd sa liberté : qui veut jouir de tout le bonheur dont on peut jouir sur cette terre, doit se persuader qu'il est inséparable de la sagesse : s'il le place dans la possession des avantages qui éblouissent les hommes, il outrage la providence qui a permis que beaucoup de gens de bien en fussent privés. Ce sont ces fausses idées sur le bonheur, que nous n'avouons pas, mais avec lesquelles nous nous étourdissons constamment, qui nous font vivre sans plaisir & mourir avec peine. Plus sages, jouissons de tout, mais sans mettre trop de prix à l'accessoire : usons des biens de la vie, mais avec une sage œconomie : songeons que c'est un devoir que de se munir contre les adversités, & que le meilleur moyen de le faire, c'est de ne pas trop s'attacher à ce qu'on peut perdre à chaque instant, & à ce qu'il faut quitter une fois pour toujours. En toutes choses ne prisons que l'essentiel : on demande au lévrier de la légéreté ; au dogue de la force ; plus ils en ont, plus aussi doivent-ils être estimés : le meilleur en tout est de bien avoir ce qui lui a été destiné ; de posséder dans le plus haut dégré ce qui le distingue des autres : or l'homme a été créé pour être une créature raisonnable ; le reste il l'a de commun avec toutes les créatures : il a du courage, le lion le surpasse ; de la vîtesse dans la course,

le lévrier en a plus que lui : il a un corps organisé & des mouvemens volontaires, tous les animaux en ont ; une voix, les chiens l'ont plus claire, l'aigle plus aiguë, le taureau plus forte, le rossignol plus douce : sa raison est son bien particulier, c'est à la perfectionner qu'il doit mettre tous ses efforts : n'eût-il d'autres biens, il ne seroit point à plaindre, & tous les autres sans la raison ne seroient d'aucun prix. Il ne s'agit pas pour l'homme de savoir combien il a de partisans qui le flattent, qui le caressent, qui l'encensent, s'il est dans l'abondance ou dans la misere, mais il s'agit de savoir s'il est vertueux. Les vrais biens de l'homme ne sauroient être hors de lui : il doit combattre & surmonter ses passions, avoir le courage de se faire quelquefois de la peine : qu'on ne dise pas qu'un semblable effort sur soi-même soit impossible, les passions, comme la colere, l'amour, la haine, à combien de périls ne nous exposent-elles pas ? Combien ne souffrons-nous pas pour elles ? & la raison seroit sans effet ? Elle nous rendroit timides, lorsque de véritables foiblesses nous donnent de l'audace ? Elle nous rendroit de petits maux insupportables, lorsque nos vices nous font supporter sans peine des douleurs & des maux violens ? Elle qui agit avec tranquillité, qui marche à pas assurés, feroit moins que les passions qui nous font donner tête baissée dans mille précipices ? Convaincons-nous une bonne fois, & persuadons-nous ensuite que les biens du corps ne valent pas ceux de l'ame ; que notre ame seroit plus heureuse délivrée de ses chaînes, que garottée par des liens qui la gênent.

Qu'un homme de bien eſt heureux! La vertu eſt un tréſor à l'abri des viciſſitudes de la vie, elle eſt un bien pour tous les temps, pour tous les hommes. Au ſein de la proſpérité comme au milieu des infortunes & de la douleur, elle vient porter dans nos ames cette douce paix que rien ne ſauroit altérer. Tous les momens de la vie ſont des momens de plaiſir, pour qui aime la vertu: il n'eſt point alors de devoirs pénibles, il n'eſt plus de vices agréables: la mort vient, elle n'eſt ni appellée ni conjurée d'attendre encore; tout eſt bien, les ſoucis, les inquiétudes, les haines, les remords; toutes ces paſſions qui troublent notre repos, fuient loin de l'homme vertueux: à ſes yeux la nature eſt embellie, il la regarde autrement que le vicieux; il lit par-tout les aſſurances de ſon bonheur, il voit par-tout la main d'un Être dont la bonté n'a point de bornes, il ſent par tout le prix ineſtimable des bienfaits dont il jouit: tous les plaiſirs viennent en foule le délaſſer, parce que ſon ame tranquille peut jouir de ce qui eſt oublié par ces hommes que les vices tiranniſent. Maître de lui-même, il gouverne, il regne ſur ſes paſſions : c'eſt là l'homme qui ſe leve ſans crainte, qui ſe couche ſans ſoucis, qu'on n'entend jamais ſe plaindre, qui vit content. Ah vertus, régnez ſur l'homme afin que l'homme ſoit heureux!

Mais, dit-on, ce n'eſt pas là l'idée que les hommes ont du bonheur; ils recherchent ces avantages que vous voulez que je mépriſe. Avons-nous donc beſoin du jugement des hommes pour nous croire heureux? Pourquoi la raiſon nous a-t-elle été donnée, ſi ce n'eſt pour ne pas nous en rapporter aveuglément à la déciſion

de ceux avec qui nous vivons? qu'ils se rient de l'austérité de notre morale, qu'ils nous méprisent nous & nos vertus, peu importe, ce n'est pas pour eux, mais avec eux que nous voulions être heureux. Au reste ne nous imaginons pas qu'ils nous condamneront toujours; revenus tôt ou tard de leurs erreurs & de leur aveuglement, ils envieront notre sort: il y a plus, ils nous approuvent lors même qu'ils font semblant de nous condamner; nos vertus les choquent quelquefois, parce que ces vertus sont autant de cris qui s'élevent contre eux, & qui leur reprochent leurs égaremens; ils craignent & fuient ces hommes qui semblent les avilir; semblables à ces animaux nocturnes qu'un beau jour n'éclaire jamais & que les ténebres flattent, ils cherchent à éviter ce qui pourroit les faire connoître de trop près: ils écartent tout ce qui pourroit réveiller en eux les remords qu'ils craignent; & comment les écarter si ayant sous les yeux des hommes vertueux, ils ne cherchent à diminuer le prix de leurs vertus?

Ce qui fait que les hommes s'aveuglent si facilement sur la nature des vrais biens & des véritables maux, c'est qu'ils jugent du prix des biens par le degré de plaisir, qu'ils éprouvent à les posséder, & des maux par le dégré de douleur, qu'ils éprouvent lorsqu'ils les souffrent. Est-il un moyen plus sur de se tromper? Ce n'est ni le plaisir ni la peine qui doit nous gouverner & nous décider : sans cela il arrivera que les actions les plus honteuses & les plus dangereuses nous paroîtront bonnes, & que les choses les plus utiles & les plus nécessaires nous paroîtront mauvaises. Ce sentiment intérieur sur lequel les hom-

mes insistent, & qui doit à leur avis décider la question du bonheur, la décideroit sans doute, s'ils étoient moins en proie aux passions, & si leur imagination étoit mieux réglée. Enlevez à un enfant un jouet dangereux, c'est pour lui le plus grand de tous les maux ; combien de personnes qui ont de l'aversion pour une infinité de choses sans pouvoir en donner de raisons ! Seroit-il étonnant après cela qu'elles en eussent pour ce qui est opposé à ces malheureux penchans qu'elles ont contractés ? Ce sentiment de plaisir ou de peine n'est autre chose que la passion elle-même ; écoutez la raison lorsque vos desirs étant satisfaits l'aveuglement commence à se dissiper, c'est-à-dire, lorsque vous cesserez de vous étourdir, & vous verrez bientôt que vous vous faisiez illusion.

Si après cela on demandoit encore ce que c'est que le vrai bien, je répondrois que c'est la connoissance vive & exacte de nos devoirs. Une connoissance vive a toujours de l'influence sur nos actions, & s'il arrive que nous connoissions nos devoirs sans les pratiquer, c'est que nous ne les connoissons que d'une maniere obscure, c'est que nous n'y prêtons aucune attention, c'est que nous n'avons garde d'en réveiller en nous l'idée avec cette chaleur qui détermine la volonté ; c'est qu'appellant au secours de nos passions, les préjugés & l'erreur, nous nous faisons une morale qui n'est pas celle de l'honnête homme. Celui qui connoît ses devoirs, comme il convient à l'homme de les connoître, les pratique toujours : connoissons les ainsi, il en sera de nous comme de ce sage que l'aurore trouve toujours & que le soleil couchant laisse toujours dans la

plus parfaite tranquillité, à qui l'abſence des plaiſirs n'eſt pas déſagréable, à qui la jouiſſance n'en eſt pas dangereuſe, qui même comme l'épicurien, les ſavoure avec volupté, mais qui n'y met pas plus de prix qu'il ne convient, qui eſt d'autant plus heureux dans ces momens de plaiſir, qu'il n'a point à craindre un triſte repentir; qui a toujours aſſez, qui éleve ſon ame, & ſait goûter ces momens délicieux que le commun des hommes refuſe de connoître. Ne croyez pas que ce qui eſt au-delà de ces biens rende l'homme fort heureux : là où il n'y a point de vertu, là auſſi il n'y a point de bonheur, quels que ſoient les avantages qu'on y ſuppoſe : un pigmée élevé ſur une montagne eſt un pigmée qu'on voit de loin, un coloſſe dont la baſe eſt au fond d'un précipice, eſt un coloſſe qu'on ne voit que de près : il eſt une miſere au ſein de l'abondance, & une abondance au ſein de la miſere. Accumulez les honneurs, les richeſſes, cherchez tous les biens paſſagers de la vie, pour les mettre ſur la tête d'un ſeul homme, ſi vous lui refuſez la vertu, vous en avez fait le plus malheureux des hommes : il veut jouir, & deſtine les reſtes fragiles d'une vie prête à finir, au ſoin de ſes véritables intérêts; ce qui ne peut plus ſervir à rien, il le deſtine à l'eſſentiel : quand il n'aura plus de mémoire, il voudra chercher dans l'hiſtoire des exemples qui l'inſtruiſent; quand il n'aura plus de jugement, il voudra examiner ſon état paſſé & ſon état préſent; quand il ſera dégoûté de tout, parce qu'il ne pourra jouir de rien, il voudra éprouver les plaiſirs de la vertu, qu'il n'a pas voulu connoître; quand ſon cœur vuide de paſſions,

ne ſentira que des regrets, des remords & du trouble, il voudra éprouver ces ſentimens de paix & de contentement que produit la ſageſſe. Quelle folie de vouloir commencer à vivre, lorſqu'il eſt temps de mourir, de conter s'occuper des réflexions les plus ſolides, dans un temps où peu d'hommes parviennent, & manquent aſſez ſouvent de force pour s'en occuper! Le ſage ayant toujours en vue une immortalité qu'il deſire & qu'il eſpere, regarde les biens de la vie comme des fleurs qui parent ſon paſſage, mais qui ne doivent point l'arrêter, parce qu'elles ſe fanent avant qu'il les quitte.

Il eſt d'autant plus impoſſible de douter de ces vérités, que tous les hommes les connoiſſent pour peu qu'on raiſonne avec eux : au milieu du tumulte des paſſions & de l'ivreſſe des plaiſirs, il eſt aſſez naturel qu'ils s'étourdiſſent ſur la nature & la néceſſité de leurs devoirs ; la voix de la raiſon ne parvient juſqu'à eux que comme un vain ſon qui ne frappe que les oreilles : mais parlez à l'homme, lorſque fatigué de ſes amuſemens, il veut bien rentrer en lui-même ; faites-lui enviſager le vrai, vous verrez qu'il en ſera frappé. J'en ai vu plus d'un à qui j'ai arraché ces aveux, mais ils étoient bientôt oubliés. Qu'on auroit donc raiſon de rechercher la converſation de ceux qui ſavent mettre un frein à leurs paſſions ! rien n'eſt plus propre à nous porter à la vertu : l'exemple eſt le premier de tous les maîtres ; il perſuade le mieux, parce qu'il eſt le plus éloquent.

La difficulté de parvenir à dompter ſes paſſions, & à ſe faire une douce habitude des devoirs que nous avons à pratiquer, nous arrê-



plus brutales, par les préjugés les plus grossiers, & de l'autre les hommes plus éclairés séduits par les systêmes, par les opinions du siecle, par des passions colorées de quelque beau nom, je dirai que les hommes ne peuvent se tromper sur la nature des devoirs qui leur sont imposés & c'est tout ce qu'il faut pour leur bonheur.

Si la pratique de nos devoirs, si l'occupation la plus noble, si l'état le plus doux de l'ame, si les sensations les plus délicates, si la jouissance d'une infinité de biens, si l'assurance la plus certaine d'une immortalité heureuse ne peuvent engager les hommes à se persuader de leur bonheur, je ne connois rien au monde dont on ait raison d'être certain. Je sais que je combats des préjugés difficiles à détruire, mais il me suffit de pouvoir compter sur le suffrage de tout homme qui voudra bien rentrer en lui-même. S'il y a des hommes malheureux, c'est parce qu'ils veulent l'être : le malheur est de nature à être détruit dès qu'il leur sera bien connu, & il peut le leur être à chaque instant. Nous avons tout ce qu'il nous faut pour remplir le but pour lequel nous sommes nés, rien ne nous manque. Nous serons aussi heureux qu'il est possible de l'être, si nous le voulons sérieusement : nous pouvons toujours chercher dans le présent, dans le souvenir du passé, & dans l'espérance de l'avenir, des sujets de plaisir, de joie & de contentement. Si les biens de la vie ont des inconvéniens, les véritables biens n'en ont point : qu'on en jouisse dans le plaisir ou au milieu des peines passageres de ce monde, cela n'ôte rien à notre félicité.

M'objectera-t-on que ce sont les hommes qu'il

faut consulter, pour savoir s'ils sont heureux & qu'il n'y a point de bonheur pour celui qui s'imagine n'en point avoir? Mais, ignore-t-on donc que l'homme est un être qui se croit malheureux sans malheur, ou qui du moins ne veut pas passer pour être heureux? Aux yeux des hommes nous multiplions nos maux, nous les exagérons, nous diminuons le prix des biens dont la nature trop libérale pour des ingrats, nous a comblés; mais notre cœur condamne tout bas ce que notre bouche prononce. Si l'on dit que le suïcide prouve que quelques hommes sont malheureux, je répondrai que le suïcide ne prouve autre chose qu'un moment de délire; j'avoue qu'un homme qui périt par ses mains, se croit malheureux, mais je nie qu'il le soit autrement que par les crimes qu'il peut avoir commis, & par celui qu'il commet en s'arrachant une vie dont il n'a pas le droit de disposer. Il y a des maux dans la vie, & ces maux ont leur ivresse, un moment de réflexion auroit empêché une action aussi noire, & la même main qui vient de terminer les jours de ce désespéré, fermeroit, si elle le pouvoit, la plaie qu'elle vient de faire. Il est un temps où nous devons mourir, ce n'est point à nous à en avancer le terme; *Vale & I licet*, disoient les Romains au mort dont ils alloient brûler le cadavre. Si l'on y prend garde, on verra que le suïcide même prouve que les crimes & les vices sont les seuls & les véritables maux. Pour ce qui regarde les foux & les mélancholiques, c'est une question qui demanderoit un ouvrage séparé, & qui offre un trop vaste champ à d'importantes réflexions, pour être examinée ici.

Pour trouver des malheureux parmi les hom-

mes, on charge le portrait, ſans ſonger s'il eſt poſſible qu'un tel homme exiſte, ou du moins s'il exiſte réellement. Examinez de près les plaintes des hommes, vous verrez qu'ils ne ſe plaignent de leurs maux que parce qu'il leur eſt étrange & nouveau d'en avoir. Plus juſtes ils devroient penſer à tous les biens dont ils jouiſſent, mais la poſſeſſion les y a rendus inſenſibles : plus raiſonnables ils devroient ſe féliciter du grand nombre de maux auxquels ils étoient échappés, mais un moment de peine éclipſe à leurs yeux un ſiecle de bonheur.

Je ne me ſuis point fait une philoſophie qui mépriſe les maux de la vie, & qui fait gloire d'une inſenſibilité réellement au-deſſus des forces humaines : je ſuis tout auſſi éloigné de croire, comme quelques théologiens du ſiecle paſſé, que nous devrions être contens, quand même il auroit plu à la Divinité de nous rendre très-malheureux en ce monde, & de nous préparer pour l'avenir le ſort le plus funeſte : je me ſuis fait de Dieu une idée bien plus grande ; il n'a point tiré l'homme du néant pour le plonger dans le malheur. Jettez vos regards ſur l'univers, & vous verrez la nature en travail s'oppoſer à nos maux: jettez vos regards ſur les voies de la providence, & vous verrez bientôt qu'un hazard aveugle ne conduit point cet univers : tout concourt au bonheur des hommes, & Dieu n'eſt point un tyran. Je pardonne à l'Epicurien ſes murmures ; le hazard a tout fait dans ſon ſyſtême, ſon Dieu n'y a aucune part ; mais peut-on les pardonner à celui qu'éclaire une lumiere plus pure ? Qu'on nous montre que le ſouverain maître de ce monde a pu faire autrement ſans agir contre les principes éter-

nels de ses actions : faute de connoître l'ensemble, nous trouvons des défauts dans quelques parties. Tous les jours on impose silence à une jeunesse orgueilleuse qui juge de tout, & l'on se permet des jugemens sur les ouvrages de Dieu même : notre raison trop fiere appelle à son tribunal ce qu'elle devroit admirer en silence.

Oui, je l'avoue, il y a des maux & des afflictions dans la vie : il s'agit de nous consoler, & la sagesse nous donne des préceptes faciles à suivre pour tout homme raisonnable. Le plus souvent les hommes s'étourdissent ; ils opposent à leurs maux des distractions : semblables à ces médecins empiriques qui donnent des palliatifs à leurs malades, & qui, fiers d'une guérison momentanée, endorment l'ennemi au lieu de le détruire, ils ne font qu'étouffer la douleur pour quelques instans. Vous les voyez, pour se consoler du mal, en écarter l'idée, éloigner de leur esprit tout ce qui pourroit les attrister, ils retardent la peine au lieu de la diminuer ; combien d'hommes qui attendent, du temps & de l'avenir, ce qu'ils peuvent se procurer dès l'instant même, & ce qu'ils auront d'autant plus difficilement qu'ils attendront davantage !

A cette extrêmité ajoutons l'autre non moins déraisonnable, & tout aussi dangereuse, c'est le désespoir : on n'envisage alors que le mal, sans songer au remede ; étonné, anéanti par la douleur, on se refuse à tout autre sentiment ; on craint même l'importun qui vient interrompre le cours de nos gémissemens. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'aller au-devant des maux, en les craignant ! soucis & inquiétudes dont on est dévoré, on joint à la foiblesse l'art dangereux de

ſe repréſenter comme préſent ce qui eſt fort éloigné, comme certain ce qui eſt fort douteux : pour une ame de cette trempe, il n'eſt pas aiſé d'y porter la tranquillité & la paix. La conſolation devient plus aiſée à meſure qu'il y a plus de vertus dans ceux que l'on conſole : un homme véritablement vertueux eſt auſſi-tôt conſolé qu'affligé, tant il eſt vrai que la vertu eſt notre véritable bien ; car tous les biens de la vie ſont ſans effet pour quiconque ſouffre les plus petits maux. S'il eſt des malades difficiles à guérir, c'eſt beaucoup moins par la force du mal, que par la foibleſſe volontaire du malade ; les préjugés, les vices ſont de terribles ennemis à combattre, lorſque l'homme combat pour eux, mais il ne faut point reculer, il faut forcer l'homme à écouter les leçons de la ſageſſe.

C'eſt aux premiers mouvemens de douleur, comme aux premieres tentations, qu'il faut réſiſter : on riſque trop à attendre ; comment détruire un mal dans ſes progrès, lorſqu'on n'a pu l'étouffer dans ſa naiſſance ? Un mal nous arrive, la premiere choſe que nous devons faire, c'eſt de connoître la nature & le dégré de ce mal ; la ſeconde c'eſt de ſonger au remede, & la troiſieme de nous conſoler. Si l'on enviſage les choſes de bien près, on verra que dans les maux de la vie, les conſolations ne ſont autre choſe, que l'intime perſuaſion où l'homme doit être, que tout ce qui lui arrive concourt directement ou indirectement à ſon bonheur : développez cette idée à un homme qui ſouffre, appliquez-la aux circonſtances où il ſe trouve, préſentez-lui la vérité telle qu'elle eſt, & vous le conſolerez s'il eſt raiſonnable, pour peu même

me qu'il le ſoit. Pour que les maux de la vie troublent notre bonheur, il faut que nous coopérions avec eux : ce n'eſt pas le mal en lui-même qui nous fait ſouffrir, mais c'eſt la réflexion dont nous l'accompagnons : c'eſt notre foibleſſe, ce ſont nos vices qui trouvent dans ce qui nous arrive le moyen d'altérer notre bonheur. L'idée affligeante qui ſe préſente d'abord à notre eſprit, c'eſt-à-dire, des regrets & des deſirs, pourroit être combattue, & le ſeroit avec ſuccès ſi nous le voulions : il dépendroit de nous de ne pas tant regretter, de ne pas tant deſirer; il dépendroit de nous de regarder les adverſités de la vie comme des biens néceſſaires à l'homme, parce qu'il eſt homme : la douloureuſe amputation de quelque membre n'eſt-elle pas un bien pour qui ne ſauroit être ſauvé ſans la ſouffrir ? A combien de perſonnes n'aurions-nous pas pardonné, ſi nous euſſions réfléchi avant que de nous courroucer ? Combien de maux dont nous ne nous ſerions jamais plaints, ſi nous euſſions réfléchi avant que de pleurer ? Il en eſt de beaucoup de maux de la vie, comme de ces terreurs paniques qui, examinées de bien près, au lieu d'être des ſujets de crainte, deviennent des ſujets de riſée.

Il y a des remedes qui ſoulagent le malade, il y en a qui étouffent juſqu'au ſentiment du mal, il y en a qui conſolent. La nature eſt pleine de reſſources, elle eſt la plus tendre des meres, elle nous tend les bras, ne nous éloignons pas des voies qu'elle nous preſcrit, & des ſecours qu'elle nous offre. Faiſons plus : au ſein des maux, ſi la providence nous y place, perſuadons-nous qu'il eſt heureux de vivre. Mais

les forces humaines ſuffiſent-elles pour exciter en nous une vertu auſſi puiſſante ? Il n'y a qu'à vouloir ; faiſons tout ce que nous pouvons, nous pouvons beaucoup. C'eſt dans l'étude de la ſageſſe & de la vérité, qu'on voit arriver en paix la fin de ſes jours : à chaque inſtant de notre vie nous jouiſſons d'un bienfait ineſtimable : ne permettons pas que nos préjugés offuſquent la lumiere du flambeau qui nous éclaire : arrivés à notre fin, nous ſentirons qu'il eſt heureux de vivre, & très-heureux d'avoir bien vécu.

* *
*

THÉORIE DES SENTIMENS AGRÉABLES.

CHAPITRE I.

Il y a une Science des Sentimens, aussi certaine & plus importante qu'aucune Science naturelle.

Il y a eu des philosophes qui, par leurs observations, ont appris de la nature quelques-unes des regles qu'elle s'est prescrites dans la distribution des mouvemens. Le recueil & le développement de ces loix a formé une science, où brille la même évidence que dans la géométrie. L'ordre qui regne dans la suite des changemens qu'éprouvent les corps, sera-t-il un objet privilégié de nos connoissances, & l'esprit n'aura-t-il aucune prise sur l'ordre des changemens qu'il éprouve en lui-même ? Seroit-il possible que le flambeau de l'expérience qui nous éclaire sur ce qui précede ou accompagne la naissance des mouvemens, s'éteignît aussi-tôt que nous porterions les yeux sur la naissance de nos sentimens ? Il est vrai que la matiere, l'espace & le temps qui, par leur différente combinaison

exprime toutes ſortes de mouvemens, ont l'avantage de ſe prêter aiſément à des calculs géométriques, & de leur fournir une vaſte carriere : mais quoique les modifications ſecrettes du corps & de l'ame, qui ſont éclorre en nous les ſentimens, ne ſoient point ſuſceptibles de meſure préciſe, elles n'en ſont pas moins des objets d'une connoiſſance certaine : & ſi la théorie du mouvement parcourt, pour ainſi dire, le compas à la main, l'immenſité de l'eſpace & du temps ; la théorie du ſentiment concentrée dans un cercle plus étroit, n'a pas à la vérité une marche ſi brillante ; mais elle ne l'aura pas moins ſure, pourvu qu'elle ait l'attention de s'appuyer ſur des obſervations inconteſtables, & de développer ſes expreſſions de façon à ne préſenter à l'eſprit que des idées diſtinctes.

La certitude de nos connoiſſances ne ſuffit pas pour les rendre précieuſes ; c'eſt leur importance qui en fait le prix. Il n'en eſt aucune qui mérite plus de nous intéreſſer que celles qui roulent ſur la diſtribution du plaiſir ; leur objet eſt celui même de nos deſirs. Je ſens bien que des recherches qui ne donneront que des idées, inſpireront d'autant plus de dédain, qu'elles ſembloient annoncer des ſentimens. Des réflexions abſtraites ſuffiſent pour jetter de la triſteſſe ſur le tableau même de la joie. Mais ce n'eſt point à l'imagination que je me propoſe de parler ici du plaiſir. Content de le faire connoître, je n'aſpire point à le faire ſentir. Les loix qui en reglent la naiſſance, reſſemblent aſſez à la ſource de ce fleuve bienfaiſant qui enrichit l'Egypte : on peut les ignorer & jouir de leurs bienfaits ; a-t-on la curioſité de les découvrir ? on a des dé-

ferts à traverfer. Il me femble cependant que ceux qui l'entreprendront, trouveront dans leurs réflexions mêmes une forte de fentiment : c'eft jouir de la nature que d'en entrevoir la beauté.

La théorie des fentimens n'a pas feulement l'avantage de nous offrir un fpectacle digne de notre attention; elle fournit encore des principes aux arts qui nous intéreffent le plus.

Ceux qui ont excellé parmi les poëtes, les orateurs, les peintres, n'ont pas toujours agi par l'infpiration foudaine d'un inftinct aveugle; ils ont fouvent guidé leur travail par des réflexions fines & profondes fur ce qui pouvoit plaire à l'efprit; ils les ont comme gravées dans leurs ouvrages; & c'eft en les y recueillant qu'on a formé les théories de la poéfie, de l'éloquence & de la peinture. Toutes ces fpéculations particulieres font autant de démembremens que la théorie des fentimens eft en droit de revendiquer.

De tous les arts il n'en eft point de plus important que celui d'être heureux; & il n'en eft aucun où tant d'opinions différentes fe foient élevées fur les ruines les unes des autres. On fait que Varron en a compté jufqu'à près de trois cens, fur ce qui faifoit la félicité de l'homme en cette vie. C'eft cependant de cette queftion que partent les principes de la philofophie morale. Or, pour la réfoudre avec une parfaite évidence, il ne faut que remonter aux loix du fentiment, les rapprocher, & fe laiffer conduire au fil des conféquences.

Dans le Dialogue de Platon fur la République, ou plutôt fur la Juftice intérieure, quelques-uns des interlocuteurs fe plaignent que les légiflateurs & les philofophes, en exhortant à la vertu, n'of-

frent d'autre motif pour l'embraſſer, que la conſidération des biens qui marchent à ſa ſuite. Ils exigent de Socrate qu'il leur prouve que par ſes propres charmes elle fait le bonheur de ceux qui la poſſedent; & c'eſt ce qu'il exécute par un long parallele des différentes formes de gouvernement, avec la république intérieure que forment en nous la raiſon & les paſſions.

Ce dogme de l'école platonicienne peut, ce me ſemble, s'établir d'une façon directe par la théorie des ſentimens. Creuſons-la, & nous en verrons ſortir les principes d'une morale exacte. Nous reprocherons à Epicure de n'avoir été voluptueux qu'à-demi, & de n'avoir pas aſſez ſenti le prix & l'étendue des plaiſirs de l'eſprit; & nous reconnoîtrons que la vertu eſt le moyen le plus ſur que la nature nous offre pour écarter les ſentimens affligeans, & pour raſſembler les ſentimens agréables.

Il y a des Chrétiens qui s'imaginent que l'évangile condamne la vertu à être malheureuſe en cette vie. La loi de Dieu qui, ſuivant l'écriture ſainte, a tant d'attraits par elle-même, n'eſt pour eux qu'un joug inſupportable. Ils ſe porteroient aux plus grands crimes, ſi la crainte qui les enchaîne, les laiſſoit en liberté; également malheureux par le vice qui les tyranniſe, & par le ſupplice qui les effraie. Il n'en eſt pas ainſi de ceux dans le cœur de qui (*) *la charité l'emporte ſur la crainte.* Ils n'apperçoivent dans l'évangile & dans les prophêtes, ſuivant l'expreſſion de J. C. que l'obligation d'aimer Dieu & ſon prochain; & qu'y a-t-il que notre raiſon

(*) I. Jean IV. 18.

n'avoue & que notre cœur ne doive agréer, ſoit dans des mouvemens de bienveillance pour nos ſemblables, ſoit dans la ſoumiſſion aux volontés d'un Être ſouverainement ſage ?

Par l'ordre de la nature, un uſage convenable de nos facultés eſt toujours accompagné de ſentimens agréables. Cette ſource de plaiſirs vertueux ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'infidele. Mais par l'ordre de la grace, le Chrétien eſt infiniment plus heureux par ce qu'il eſpere, que par ce qu'il poſſede. Les fleurs qu'il cueille ici-bas ſont pour lui des germes d'un bonheur éternel.

La théorie des ſentimens & la théologie morale, arrivent donc par des routes différentes à un même but. Chacune d'elles dans la comparaiſon des biens préſens, en fixe la valeur, par des principes particuliers, & les évalue néanmoins l'un par rapport à l'autre dans la même proportion. Mais la théorie des ſentimens a ſur la théologie morale l'avantage qu'en établiſſant les mêmes loix, elle les fait, pour ainſi dire, accepter par l'amour-propre.

CHAPITRE II.

Où l'on expoſe le plan de cet Eſſai.

DANS la foule des biens & des maux qui s'offrent à nous de toutes parts, rien ne nous importe davantage que d'en faire un juſte diſcernement. Nous l'entreprendrions en vain ſans le ſecours des ſentimens agréables & douloureux.

Leur lumiere bienfaisante éclaire notre choix; une impression de plaisir est répandue sur ce qui est de nature à favoriser notre conservation; au contraire, ce qui la menace s'annonce par une impression de douleur. C'est à l'établissement de cette loi que nous sommes redevables de la durée de notre vie, de la perfection de nos facultés, & de l'acquisition de cette légere portion de bonheur que la nature a mise à notre portée. Ce seul principe, en se développant, va nous ouvrir toutes les sources des sentimens, nous dévoiler la sagesse & la bonté de notre Créateur, & nous instruire de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres hommes.

Cette matiere n'est guere susceptible de découvertes brillantes. Que dire de nouveau sur ce qui, depuis la naissance du genre humain, a été l'objet perpétuel des desirs du cœur & des réflexions de l'esprit? Il n'y aura ici rien de neuf que la réunion de quelques idées éparses jusqu'à présent en différens Ouvrages (*) & qui rapprochées l'une de l'autre se prêteront un éclat mutuel, & se joindront comme d'elles-mêmes pour former un corps régulier.

(*) Comme dans Platon, Aristote, Ciceron, Seneque, Arrien, Descartes, Mallebranche, Addison, de Crouas, Trublet.

CHAPITRE III.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps sans les affoiblir.

Il y a des êtres vivans qui semblent se suffire à eux-mêmes ; l'élément où ils sont fixés, leur fournit tout ce qui est nécessaire pour leur conservation & pour leur accroissement. Il n'en est pas ainsi de l'homme ; il n'est rien qui ne devienne l'objet de ses desirs. On peut lui appliquer ce que Platon a dit de l'amour : la Déesse de l'indigence, & le Dieu des richesses, semblènt avoir également concouru à sa formation. Accablé de besoins auxquels la nature entiere paroît à peine pouvoir suffire, il est enrichi d'une multitude d'organes qui le mettent à portée de s'approcher des objets les plus éloignés, d'en discerner les qualités & d'en faire usage. Tout ce qui exerce ses organes sans les affoiblir, peut contribuer à sa conservation, & est accompagné d'un sentiment agréable.

L'aversion des enfans pour le repos, marque assez combien le mouvement a de charmes pour eux. La danse & la chasse l'emportent dans la jeunesse sur tout autre amusement ; & elles ont d'autant plus d'agrément qu'elles sont plus vives. Les vieillards eux-mêmes, en qui l'âge a émoussé tout autre sentiment, se plaisent encore à un exercice modéré.

Cette sorte de plaisir ne peut guere se dé-

composer sans devenir presque insensible. Le sentiment qui accompagne le mouvement des mains, se dérobe à nous par sa petitesse; mais il n'en est pas moins réel. Des femmes ne se garantissent-elles pas tous les jours de l'ennui par un léger travail, dont elles ne se proposent d'autre fruit qu'un amusement passager? l'attrait de l'ouvrage & le plaisir de l'occupation ont besoin d'être aidés l'un de l'autre, pour faire sur elles une impression sensible.

C'est dans le jeu de organes de la transpiration, qu'est la source secrette de ce plaisir. Les observations de *Sanctorius* le démontrent. Des vapeurs qui échappent à nos yeux, sortent continuellement par les pores de la peau; elles donneroient bientôt atteinte à la santé si elles séjournoient davantage dans le sang. Or, le défaut d'exercice, ou des exercices trop violens, diminuent cet écoulement invisible. Au contraire, des mouvemens assortis à nos forces le favorisent.

Les observations de *Sanctorius* nous ont encore appris que c'est ce même jeu des organes de la transpiration, qui donne des charmes à la chaleur du feu pendant l'hyver, à la fraîcheur de l'air pendant l'été, & à tout ce qui entretient & anime la circulation du sang.

Quand nous nous sommes mis à portée d'un objet, les couleurs le caractérisent à nos yeux; quelques-unes sont tristes ; la plûpart sont agréables. Les expériences de Mr. *Newton* nous ont instruit des raisons de cette différence. Les rayons qui forment la couleur de feu sont ceux qui ont le plus de force ; aussi est-elle la plus brillante ; mais bientôt elle fatigue la vue. Ceux

qui forment la couleur verte ont par leur mouvement modéré le privilege de pouvoir toujours mettre en mouvement les fibres de l'œil, ſans jamais les affoiblir; les couleurs brunes & noires portent l'image de la triſteſſe, parce qu'elles laiſſent les yeux dans une ſorte d'inaction.

Ces différentes couleurs font ſur tous les yeux la même impreſſion; mais il y en a ſur la préférence deſquelles les goûts ſe trouvent partagés. C'eſt ainſi que des fibres de l'œil tendres & délicates, aiment mieux le violet que l'orange; c'eſt une couleur attachée à des rayons plus foibles. La variété dans les fibres de l'œil met de la variété dans l'agrément des couleurs.

Ce qui a frappé agréablement la vue par ſes couleurs, acquiert un nouvel agrément, ſoit par la grandeur, ſoit par la diverſité de ſes parties. L'immenſe étendue de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes ſe précipitent dans des abîmes, des campagnes qui préſentent de toutes parts de riches tableaux; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la variété des portraits qui ſe peignent dans le fond de nos yeux.

Il en eſt des fibres de l'oreille comme de celles de l'œil; elles ſont flattées par ce qui les agite ſans les affoiblir; quoi de plus doux que le gazouillement d'un ruiſſeau?

Le ſiege de l'ouie eſt une ſorte de coquille compoſée de fibres nerveuſes tournées en ſpirale, dont chacune a ſon élaſticité particuliere. Un ſon eſt d'autant plus moëlleux qu'il trouve dans cet inſtrument admirable, plus de cordes à l'uniſſon. Au contraire, un bruit eſt importun,

quand les fibres de l'oreille, par la diſſonance de leurs mouvemens, s'entre-choquent & s'entre-heurtent.

La variété donne de l'agrément aux ſons. Les plus agréables ceſſent de l'être par la continuité fatiguante de leur action ſur les mêmes fibres.

La différence dans l'organe de l'ouïe rend agréables pour les uns, des ſons qui déplaiſent aux autres. Un homme dont parle *Pétrarque* (*) étoit moins charmé du chant des roſſignols, que d'un concert de grenouilles. Les fibres de ſon oreille étoient apparemment ſi compactes, qu'une ſuite de cris perçans les ébranloit ſans les fatiguer.

L'agrément des ſaveurs & des odeurs, n'eſt pas moins aſſorti à nos beſoins, que celui des couleurs & des ſons. Les ſels âcres & piquans, qui portés dans le corps par la reſpiration ou par la digeſtion, y jetteroient le trouble & déceleroient leur qualité malfaiſante, par la violence de leur impreſſion ſur les mammelons nerveux, qui ſont le ſiege de l'odorat & du goût : au contraire, une impreſſion douce & agréable annonce les odeurs & les ſaveurs qui, par la nature de leurs principes, peuvent entretenir dans le ſang le juſte mêlange de ſels & de ſouffres qui y décide de la ſanté.

Les remedes les plus ſalutaires dans certaines circonſtances ſont cependant deſagréables. N'en ſoyons point ſurpris. Ce ſont des poiſons pour un homme ſain, & même pour la plûpart des malades. Mais il y a une ſorte de remedes qui ſemblent nous être préſentés par les mains de

(*) De Remed. fortun. L. 2.

la nature, dont l'uſage eſt néceſſaire dans toutes les maladies, & qui ſuffit preſque pour les guérir ; ce ſont la diete & les liqueurs capables de délayer le ſang, de le rafraîchir, & de le renouveller. Devient-on malade ? le goût donne alors à ces remedes univerſels la préférence ſur les nourritures les plus délicieuſes.

CHAPITRE IV.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer.

LE mouvement de l'eſprit n'eſt pas moins néceſſaire que celui du corps pour aſſurer notre exiſtence. Les ſens des animaux bien plus parfaits que les nôtres, les éclairent ſuffiſamment ſur ce qui leur eſt contraire ou favorable ; mais l'eſprit nous eſt donné pour ſuppléer au défaut de nos ſens, & le plaiſir s'offre à lui pour l'animer dans ſes démarches, & le préſerver d'une inaction fatale. Le plaiſir, pere des jeux & des amuſemens, l'eſt auſſi des ſciences & des arts ; & ſi l'univers entier eſt forcé par notre induſtrie de payer tribut à nos beſoins & à nos deſirs, nous en avons l'obligation à l'attention qu'a eu la nature de revêtir d'une impreſſions agréables, ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer. Le charme de cet exercice enleve quelquefois l'ame au point qu'il ſemble l'avoir détachée de ſon corps ; perſonne n'ignore ce que l'hiſtoire rapporte d'*Archimede*, & de quelques autres géometres anciens & modernes. Si nous doutons de ces faits, reconnoiſſons-en du moins la poſſibilité

par des ſpectacles à-peu-près ſemblables qui s'offrent à nous tous les jours. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & inſenſible à tout ce qui frappe ſes yeux & ſes oreilles, ne le croiroit-on pas intimement occupé du ſoin de ſa fortune ou du ſalut de l'état ? Ce recueillement ſi profond a pour objet, le plaiſir d'exercer l'eſprit par la poſition d'une piece d'ivoire.

C'eſt de cet exercice de l'eſprit que naît l'agrément des penſées fines, qui de même que la bergere de Virgile, ſe cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaiſir de les trouver.

Il y a eu des hommes à qui l'on a donné le nom de philoſophes, & qui ont cru que l'exercice de l'eſprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on ſe flattoit d'en recueillir. Mais tous les jours ne ſe livre-t-on pas à la lecture & à la réflexion, ſans aucune vue ſur l'avenir, & ſans autre deſſein que de remplir le moment préſent?

Les ſpectacles que l'art nous offre, doivent la plus grande partie de leur agrément à l'ordre & à la ſymmétrie qui mettent l'eſprit à portée d'en ſaiſir les différentes parties.

C'eſt la ſymmétrie qui fait l'agrément de la rime. Un de nos poëtes a eſſayé de proſcrire cette reſſemblance de ſons, & de la reléguer dans la claſſe des *acroſtiches* & de ces ouvrages frivoles qui n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté. Il n'a pas fait attention que les vers ſont deſtinés à être chantés ou déclamés : ils paſſent de la bouche d'un acteur ou d'un muſicien, dans celle de tout un peuple ; & leur ſtructure eſt d'autant plus parfaite, qu'ils ſont plus diſpoſés à ſe préſenter auſſi-tôt que la mémoire les recherche.

Les langues Grecque & Latine n'ont pas besoin de la rime dans les vers. Chaque espece de versification y forme par l'ordre de ses différentes mesures, une sorte d'air noté qui donne suffisamment prise à la mémoire ; le retour des mêmes sons, en y devenant inutile, n'y seroit qu'une répétition désagréable.

Mais si dans notre poësie, cette sorte de monotonie est agréable par sa nature, pourquoi, dit Mr. de la Motte, déplaît-elle presque toujours dans la musique ? C'est que l'objet principal du musicien est de charmer par les sons, & il ne peut mieux y réussir qu'en les variant. Mais le poëte ne se borne pas à flatter l'oreille de celui qui l'écoute; il veut encore imprimer dans sa mémoire une suite d'idées, de sentimens & d'expressions; il n'est aucun de ces vers qu'il ne voulût graver dans le cerveau de tous les hommes avec des traits ineffaçables. La plûpart des langues vivantes lui offrent la rime, comme le secours le plus favorable pour l'exécution de son dessein.

L'imitation par les couleurs, par les sons, par les gestes, par le discours, est encore une sorte de symmétrie. Les objets qu'elle nous présente donnent une prise facile à l'imagination, par la comparaison que nous en faisons avec des objets déja connus.

Si nous en croyons Aristote, la représentation d'un objet n'a d'agrément pour nous, que par ce que l'esprit, en observant la fidélité du portrait, acquiert une connoissance. Mais ne fait-il pas une acquisition de même espece, quand il observe les défauts d'une représentation infidelle ? Tous les ouvrages des peintres, des poë-

tes, des déclamateurs, des musiciens, feroient donc toujours une égale impression de plaisir, quelque différence qu'il y eût dans l'exécution.

La représentation d'un objet, suivant d'autres philosophes, ne plaît qu'à la faveur des passions; & il est certain que sans leur secours elle n'émeut & ne pénetre point. Mais convenons aussi que l'objet le moins intéressant fait du moins sur la surface de l'ame une légere impression de plaisir, s'il est fidélement exprimé, & si entre l'original & le portrait il y a une exacte symmétrie. C'est que telle est une des loix principales du sentiment; dès qu'un tout a ses parties formées & assorties de façon que l'ame peut aisément s'en former une idée nette & distincte, il est revêtu d'agrément.

Le contraste dans la peinture, dans la poësie & dans l'éloquence est encore une sorte de symmétrie qui, rapprochant des objets contraires, fait sortir les traits de l'un par la comparaison avec ceux de l'autre. C'est ainsi que les anciens sculpteurs, pour ajouter une nouvelle beauté à une Vénus, ou à une Grace, la renfermoient dans la statue creuse d'un satyre; & par un semblable artifice, Virgile, pour peindre plus vivement l'agitation du cœur de Didon, en place le tableau dans celui d'une nuit qui versoit ses pavots sur tout le reste de la nature.

Il y a des rapports, autres que la symmétrie qui sont faciles à saisir. L'architecture les emploie avec succès: la hauteur des portiques dans les édifices réguliers, est double de la largeur; la hauteur de l'entablement est le quart de la hauteur de la colomne; & c'en est le tiers qui fait la hauteur du pié-d'estal. Tous les grands architectes, parmi les

les diverſes proportions qui pouvoient ſe concilier avec la deſtination de leurs ouvrages, ont toujours choiſi celles que l'eſprit pouvoit ſaiſir ſans effort.

Il en eſt du muſicien comme de l'architecte. L'uniſſon & l'octave ſembleroient devoir être les plus agréables de tous les accords, puiſque ce ſont ceux qui impriment le plus de mouvement dans les fibres de l'ouïe. Mais le plaiſir de la muſique eſt bien plus du reſſort de l'eſprit que de l'oreille. La quinte eſt la conſonance la plus agréable, parce qu'elle a l'avantage de préſenter à l'ame le rapport dont la recherche l'exerce davantage ſans la fatiguer.

Il y a des compoſitions hardies & ſavantes, qui ne plaiſent qu'à de profonds muſiciens. La fineſſe de leur goût leur fait meſurer ſans peine entre des diſſonances, un rapport qui échape à des oreilles moins exercées.

L'analogie qui regne dans toute la nature, nous autoriſe à conjecturer que la loi qui regle l'agrément des ſons, influe ſur d'autres objets de nos ſens. Il y a des couleurs dont l'aſſortiment plaît aux yeux; c'eſt qu'apparemment leur impreſſion ſur les fibres de l'œil y forme, pour ainſi dire, une conſonance. Peut-être même cette loi s'étend-elle aux odeurs & aux ſaveurs. Il eſt vrai que celles qui ſont ſalutaires, ſont agréables; mais leur ſalubrité ne paroît pas toujours la meſure préciſe de leur agrément.

Ce n'eſt point par les proportions, ou par les rapports ſymmétriques, que l'art jette le plus d'agrémens dans ſes ouvrages. C'eſt ſur-tout en liant leurs différentes parties avec un objet principal, qui aide l'eſprit à les ſaiſir & à les retenir.

Le rapport des moyens à une fin marquée, suffit pour embellir ce qu'il y a de plus simple, & c'est le principal de tous les agrémens; c'est celui qui influe & domine sur tous les autres, qui leur assigne à chacun leur place, & les déclare ou beautés ou défauts, suivant qu'il se concilie avec eux.

L'art ne se borne pas à unir les parties d'un ouvrage par leur rapport à une fin commune; il les lie encore par leur subordination à une partie principale, qui soit pour elles comme un centre de réunion.

Les architectes *Goths* aimoient à placer aux deux côtés du corps de leurs édifices, des masses énormes de pierre, qui l'effaçoient, qui partagoient la vue & la tenoient indécise.

Bramante, & à son exemple, la plûpart des architectes modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs dans l'art de frapper agréablement les yeux, ont placé dans le milieu de l'édifice, une partie principale qui domine sur les autres, & offre à la vue un point fixe, d'où elle peut se distribuer aisément sur toutes les parties de l'ouvrage.

Les grands peintres ont une semblable attention; ils grouppent & disposent leurs figures de façon à déterminer & fixer les yeux sur un objet principal.

Les Poëtes en usent de-même dans l'ordonnance de leurs tableaux.

Les uns & les autres ne se bornent pas à subordonner leurs personnages; ils rapportent encore d'ordinaire à une seule action les événemens qu'ils nous offrent. Quoi de plus satisfaisant pour l'esprit, que de saisir comme d'un

coup d'œil une multitude de faits liés enſemble par leur rapport commun à une action importante ?

On peut ſans doute renfermer dans un poëme différentes fables, & y raſſembler comme dans une gallerie, une ſuite de portraits. C'eſt ainſi qu'en ont uſé Ovide, Stace, & pluſieurs autres poëtes. Mais bien des ſiecles avant eux, & la poëſie n'étant encore qu'au berceau, Homere s'étoit apperçu que ce ſeroit offrir à l'eſprit un ſpectacle bien plus agréable, que de réunir dans un même tableau une multitude de perſonnages, & de les y faire tous concourir à une même action ; il forma ſur cette idée le plan du poëme épique.

Eſchile, long-temps après, forma ſur le poëme épique le plan de la tragédie, par la repréſentation d'un événement développé dans toutes ſes circonſtances. Ce grand poëte, rival d'Homere, ſans en être l'imitateur, reconnut aiſément qu'un poëme dramatique auroit d'autant plus de charmes pour l'eſprit, qu'une action principale en lieroit toutes les ſcenes, & les tiendroit comme enchaînées dans la mémoire.

A l'unité d'action, Eſchile ajouta l'unité de jour & de lieu. Il eſt vrai que dans ſes Euménides la ſcene paſſe de Delphes à Athenes. Mais dans ſes autres pieces, elle demeure toujours la même.

Mr. de la Motte a eſſayé d'affranchir les poëtes dramatiques de la loi que ſembloit leur impoſer l'exemple d'Eſchile & des anciens. Ce fameux partiſan des modernes, ſemblable à quelques ſectaires, ne s'eſt pas contenté de déclarer la guerre à la ſuperſtition ; tous les

honnêtes-gens se fussent rangés de son parti : il a dans l'ardeur de son zele, brisé des tableaux qui méritoient nos respects, a combattu des dogmes consacrés, & en a fait revivre de flétris, novateur d'autant plus dangereux que la raison semble quelquefois s'armer en sa faveur. Heureusement l'Eglise, ni l'Etat, n'ont rien à craindre de cette prétendue réforme, & il n'en doit sortir que des guerres innocentes qui souvent valent mieux que la paix.

Il est certain, par la théorie des sentimens, que l'observation des trois unités ne doit point son mérite à une institution arbitraire, puisqu'il y a un agrément attaché à tout ce qui met l'esprit en état de se former un tableau distinct de l'objet qu'on lui présente.

Convenons cependant que les plaisirs du cœur étant fort au-dessus de ceux de l'esprit, si les trois unités n'avoient d'autre avantage que de donner à l'esprit une prise facile, on devroit souvent les sacrifier à une multitude d'événemens intéressans qui porteroient de grands mouvemens dans le cœur; mais voici quelque chose de plus.

On doit qualifier de défaut réel, dans un poëme dramatique, tout ce qui est de nature à diminuer l'intérêt qu'on y prend; comme au contraire, il y a un agrément réel attaché à tout ce qui fortifie le charme de l'illusion. Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune-homme, lorsqu'un jeune-homme jouera le rôle d'un vieillard; que les décorations soient champêtres, quoique la scene soit dans un palais; que les habillemens ne répondent point à la dignité des personnages; toutes ces discordances nous blesseront; & il en est de même de l'inobservation

des trois unités. Multipliez dans une piece de theâtre les actions principales : faites couler plusieurs siecles dans l'espace de quelques heures ; transportez en un moment le spectateur, d'une partie du monde dans l'autre ; toutes ces absurdités sont autant d'avertissemens qui nous rappellent la fausseté du spectacle, & il en sort comme une voix qui nous crie de ne point donner de larmes véritables à des malheurs feints.

CHAPITRE V.

Il a un agrément attaché à tous les mouvemens du cœur, que la haine & la crainte n'empoisonnent pas.

C'EST par les mouvemens d'amour & de haine que l'ame s'attache à ce qui lui paroît un bien, & qu'elle repousse & fuit tout ce qui lui paroît un mal ; ce sont-là comme les deux ressorts qui font jouer toutes nos facultés, pour le maintien de notre existence.

La haine & toutes les passions qui en prennent naissance, sont nécessairement accompagnées d'un sentiment douloureux, par l'idée du mal qui nous afflige, ou qui nous menace ; elles portent même leur poison jusques dans le sang ; & troublant le cours de la transpiration, comme on le sait par les observations de Sanctorius, elles répandent dans toute l'étendue du corps une impression desagréable. Il y a néanmoins une sorte de douceur qui tempere leur amertume. L'ame s'y complaît comme dans

les mouvemens qui conviennent le mieux à sa situation présente, & qui ont pour objet d'anéantir ce qui la menace. Tels sont la plûpart de nos sentimens; le plaisir & la douleur entrent dans leur composition, & ils sont agréables ou desagréables, suivant que l'un ou l'autre de ces élémens contraires y domine le plus.

Il y a des plaisirs vifs qui naissent du sein de la haine; la destruction de son ennemi paroît le plus grand de tous les biens. Il y a même des hommes, aux yeux desquels il n'est point de spectacle plus charmant, que la chûte de quiconque leur paroissoit heureux; un bonheur étranger rend leur misere plus vive, & ils applaudissent à tout ce qui anéantit des points de vue qui leur étoient odieux.

Toutes ces sortes de plaisirs malfaisans décelent un malheur secret, dont ils ne font qu'adoucir, ou suspendre le sentiment. Aussi tout homme, né envieux ou méchant, est-il naturellement triste.

Les mouvemens du cœur, autres que ceux de la haine, sont essentiellement agréables; le desir même, quoiqu'enfant de l'indigence, pour me servir de l'expression de Platon, est accompagné de plaisir. On jouit toujours de ce qu'on espere, & l'on ne jouit pas toujours de ce qu'on possede. Il est plus doux de se porter par le mouvement du cœur vers le moindre objet, que de posséder les plus grands biens dans une molle inaction.

Le charme de l'espérance fait celui de la nouveauté. Avides de sentimens agréables, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui se présentent à nous. C'est à la

nouveauté que la vérité même doit une partie de ſon éclat. Elle a ſouvent l'avantage de flatter, ou l'eſprit par le ſuccès de ſes recherches, ou le cœur par les biens qu'elle lui promet. Mais d'ordinaire ſon principal attrait s'efface dès qu'elle nous eſt connue. Le charme ſecret qui a du nous inviter à acquérir des connoiſſances, devroit auſſi s'évanouir ſitôt qu'elles ſont acquiſes; leur utilité réelle doit faire alors tout leur mérite.

La nouveauté n'a plus les mêmes attraits pour les vieillards ; ils ont appris à ſe défier des promeſſes qu'elle leur fait.

L'agrément de la variété tient de la nouveauté. Dans une multitude d'objets differens qui ſe préſentent à nous, il y en a toujours qui nous offrent qnelque choſe de nouveau.

Des objets qui ont pour eux la nouveauté & la variété, ont ſouvent la préférence ſur ceux où brillent un ordre & des proportions qui nous ſont connues. On quitte avec plaiſir les jardins les plus réguliers pour ſe promener dans les campagnes ; & l'on préfere bien-tôt le chant naturel des roſſignols, à des airs notés qu'on leur aura entendu répéter pluſieurs fois.

Si l'amour a des charmes juſques dans l'inquiétude du deſir, combien doit-il en avoir lorſqu'il n'eſt point corrompu par le mélange d'aucune paſſion affligeante? *Que les damnés ſont malheureux*, diſoit Ste. Catherine de Gênes, *ils ne ſont plus capables d'aimer* !

Tout mouvement de tendreſſe, d'amitié, de reconnoiſſance, de généroſité, de bienveillance, eſt un ſentiment de plaiſir; auſſi tout homme né bienfaiſant eſt gai.

Il y a eu de pieux visionnaires qui ont essayé par une abstraction de l'esprit, de desirer la durée de leur amour pour Dieu, & l'anéantissement du plaisir qu'ils sentoient à l'aimer. Mais retrancher l'idée du plaisir de celle de l'amour, c'est retrancher de l'idée d'un cercle celle de la rondeur. L'amour est parfaitement desintéressé lorsqu'on ne veut en recueillir d'autre fruit que celui d'aimer. Le désintéressement du chrétien doit aller jusques-là, & ne peut pas aller plus loin.

S'il y a des théologiens qui ont cru l'ame capable d'un désintéressement total à l'égard du plaisir; il y a eu en revanche des philosophes qui l'ont cru incapable de tout autre mouvement que de ceux qui naissent d'un intérêt personnel. Mais voulons-nous nous convaincre du contraire? Transportons-nous un moment sur nos théâtres. Ces spectacles mêmes où l'on essaie souvent de corrompre le cœur, nous apprendront qu'il étoit fait pour la vertu. Que de pleurs sur des héros malheureux! avec quelle joie les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit! Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié? Non, certainement; mais ce sont des hommes qui nous paroissent vertueux, & nous portons en nous-mêmes un germe de bienveillance, toujours prêt à se développer en faveur de l'humanité & de la vertu, dès qu'une passion contraire n'y met point obstacle. L'histoire nous a conservé le souvenir du tyran d'une ville grecque qui se baignoit tous les jours dans le sang, & qui à la représentation de l'*Hecube* d'*Euripide*, sortit à la fin du premier acte, honteux

d'être malgré lui tout en pleurs, & d'avoir pour les mânes des Troyens une ſenſibilité qu'il n'avoit pas pour ſes compatriotes. Cruel par penchant, il payoit ſur le theâtre à des hommes malheureux de qui il n'avoit rien à craindre, le tribut de bienveillance qui leur étoit du.

Puiſqu'il y a un plaiſir attaché à tout mouvement de l'ame où la bienveillance domine, les anciens n'ont pas du regarder comme des tragédies défectueuſes, celles où notre inquiétude ſur le ſort d'un homme vertueux, croiſſant juſqu'à la cataſtrophe, fait enfin place à la joie de le voir heureux.

Convenons cependant avec Ariſtote & ſes commentateurs, que l'ame plus ſenſible à la douleur qu'au plaiſir, eſt bien plus profondément attendrie par l'infortune d'un héros vertueux, que par ſa proſpérité. Son honheur auroit fait notre joie; & par le pouvoir enchanteur de la tragédie, ſes malheurs nous font encore plus de plaiſir; ils nous affligent profondément; & cette affliction devient délicieuſe, quand l'art du poëte a ſu en écarter l'indignation, & y faire dominer la bienveillance dont le charme ſecret eſt aſſez puiſſant pour changer la douleur même en plaiſir, & rendre les larmes plus agréables que le rire.

Mais par quel prodige pouvons-nous être agréablement frappés ſur le theâtre, par des malheurs affreux qui nous auroient pénétrés d'horreur, ſi nous en avions été les témoins?

C'eſt la différente poſition de l'objet qui fait la différence de ces impreſſions. Plus les malheurs d'autrui ſont à portée de ſe répandre ſur nous, plus la crainte nous les rend perſonnels.

Mais ceux que la tragédie étale à nos yeux, se montrent à nous dans un lointain, d'où, sans inquiéter l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, ils intéressent celui que nous portons à tous les hommes vertueux.

Les mêmes spectacles qui nous instruisent du charme secret qui accompagne les mouvemens du cœur, nous apprennent aussi qu'on ne peut guere les appercevoir dans les autres, sans les partager. C'est à ce commerce établi par la nature, que la société doit ses liens les plus doux, & que la peinture, la poësie, la déclamation & l'éloquence, doivent leurs charmes les plus puissans.

CHAPITRE VI.

De la beauté du Corps, de l'Esprit & de l'Ame.

LA nature ne s'est pas bornée à nous éclairer par le sentiment sur nos qualités personnelles : celles d'autrui forment pour nous un spectacle enchanteur ou affligeant, suivant qu'elles sont favorables ou contraires à l'existence de ceux qui les possedent. Destinés à vivre en société & à être membres les uns des autres, nous discernons du premier coup d'œil, ceux qui ont besoin de notre secours, & ceux qui peuvent nous être de quelque utilité.

On ne peut sans une secrette horreur envisager dans les autres hommes des membres déchirés, des excrescences incommodes, des cou-

leurs cadavereuſes. Au contraire, une heureuſe température dans le ſang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les organes qui ſans avoir rien d'inutile, ont préciſément tout ce qu'il faut pour remplir parfaitement leurs fonctions, ſe caractériſent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps, telles que le front, ſont ſuſceptibles de diverſes formes qui ſe concilient également avec leur deſtination. La beauté en eſt alors arbitraire. C'eſt ainſi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable donnoit des charmes aux moindres traits de reſſemblance avec Alexandre & Cléopâtre.

La beauté ſe différencie ſuivant les différentes places que la nature nous a aſſignées. Elle brille dans l'Hercule Farneſe, de même que dans la Vénus de Médicis; elle ſe montre juſques ſur le front auſtere & dans les rides du Moyſe de Michel-Ange. Il y a dans chaque âge & dans chaque ſexe, une ſorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Il y a des pays ſtériles en beautés régulieres, où il ſemble qu'on ait placé l'idée du beau, non ſur ce qui l'étoit réellement, mais ſur ce qui étoit le moins laid.

Les qualités de l'eſprit fourniſſent à ceux que la paſſion n'éblouit pas, un ſpectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine qui puiſſent rendre inſenſible au plaiſir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui ſaiſit dans chaque objet les faces qui s'aſſortiſſent le mieux avec la ſituation où l'on eſt.

Les graces ſont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles ſont comme un voile tranſ-

parent, à travers lequel l'eſprit ſe montre. Elles ſont attachées au juſte rapport des attitudes, des geſtes, des mouvemens, des expreſſions, des penſées, avec la fin qu'on s'y propoſe; & elles y jettent d'autant plus d'agrément que les moyens les plus convenables étoient les plus difficiles à ſaiſir.

La beauté de l'eſprit, quelque brillante qu'elle ſoit, eſt effacée par la beauté de l'ame. Les ſaillies les plus ingénieuſes n'ont pas l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuſe, déſintéreſſée, bienfaiſante. Le genre-humain applaudira dans tous les ſiecles, au regret qu'avoit Titus, d'avoir perdu le temps qu'il n'avoit point employé à faire des heureux: & les échos de nos théâtres applaudiſſent tous les jours au diſcours d'une infortunée qui, abandonnée de tout le genre-humain, & interrogée ſur les reſſources qui lui reſtent dans ſes malheurs : *moi*, repond-elle, *& c'eſt aſſez*.

Ces traits de l'ame nous inſpirent quelquefois une vive paſſion pour des morts. Pourquoi Plutarque dans ſes paralleles a-t-il ſur des hiſtoriens ſupérieurs à lui, l'avantage de ſe faire relire, de façon qu'on croit toujours le lire pour la premiere fois? C'eſt qu'il y fait en quelque ſorte l'hiſtoire de la grandeur de l'ame.

Des hommes célebres par la connoiſſance du cœur humain, ont cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'ame, n'étoit que la joie ſecrette qu'avoit l'amour-propre d'enviſager en autrui des qualités qui nous ſont favorables. Mais la beauté de l'ame n'eſt pas moins indépendante de notre intérêt perſonnel que l'eſt la beauté du corps. Un traître eſt infâme, même

aux yeux de la nation qu'il ſauve par ſa perfidie. Un diſſipateur eſt ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par ſa ruine. Au contraire, un inconnu, un mort, nous frappent agréablement par le ſpectacle d'une action vertueuſe, dont notre amour-propre n'eſpere aucun fruit; & il n'eſt pas même impoſſible que dans un ennemi la grandeur de courage ne nous charme, en même temps qu'elle nous intimide.

Il en eſt donc de la beauté de l'ame comme de celle du corps; elle caractériſe des qualités qui ſont de nature à aſſurer l'exiſtence de ceux qui les poſſedent. Quoi de plus favorable dans l'état de foibleſſe où nous ſommes, que de mettre par notre bienveillance les autres hommes dans nos intérêts, de pouvoir conſerver toute ſa préſence d'eſprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le ſein de ſes propres facultés une richeſſe & une grandeur indépendantes de la fortune?

Mais ſi le ſpectacle de la grandeur d'ame doit ſes charmes au mérite qu'elle a de pouvoir contribuer à notre conſervation, par quel prodige ne brille-t-elle jamais plus que dans ceux qui s'immolent à leur devoir? C'eſt que le charme qu'a pour nous la grandeur d'ame dans les autres hommes, n'eſt point l'ouvrage de nos réflexions ſur l'avantage dont elle eſt pour aſſurer leur exiſtence; c'eſt un caractere éclatant qui lui eſt imprimé par la main même de la nature & qui ſubſiſte indépendamment des ſituations perſonnelles. Les loix générales ne ſuſpendent point leur action, lors même que des circonſtances particulieres la rendent inutile. Au reſte, le ſacrifice de la vie à la vertu, reçoit

ſa principale beauté de la raiſon & de la religion qui y applaudiſſent.

L'air du viſage & de la perſonne raſſemble quelquefois ſous un même point de vue toutes les différentes eſpeces de beauté; c'eſt un aſſortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractériſe les qualités du tempérament, de l'eſprit & de l'ame.

L'heureuſe conformation des organes s'annonce par un air de force; celle des fluides par un air de vivacité; un air fin eſt comme l'étincelle de l'eſprit; un air noble marque l'élévation des ſentimens; un air tendre ſemble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces différens airs ſont un ſpectacle agréable, non-ſeulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les ſentimens qu'ils font naître dans l'ame du ſpectateur.

C'eſt le rapport ſecret de ces différens airs avec nos diſpoſitions particulieres, qui fait le jeu de la ſympathie. Il en eſt des perſonnes comme des lieux & des objets; ce qui nous plaît plus n'eſt pas toujours ce qui mérite davantage de plaire. Des lieux ſombres dont l'approche ſemble faire expirer la joie, ont des charmes pour ceux qui livrés à une profonde triſteſſe redoutent tout ce qui peut les en diſtraire.

Ce rapport ſecret à nos diſpoſitions particulieres, fait quelquefois ſortir du ſein même de la laideur, des agrémens qui, inviſibles au reſte du genre-humain, brillent à nos yeux de l'éclat le plus vif. Un enfant nouvellement né ſemble devoir être le rebut de tout l'univers; c'eſt pourtant de tous les objets le plus charmant pour ceux de qui il tient la naiſſance. La nature a ré-

pandu une impreſſion de plaiſir, non-ſeulement ſur ce qui peut aſſurer notre exiſtence, mais encore ſur ce qui peut la perpétuer. Auſſi la beauté la plus parfaite ne feroit-elle ſon impreſſion que ſur la ſurface de l'ame, ſi la nature ne l'avoit établie comme l'attrait qui nous invite à immortaliſer notre eſpece.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent ſur-tout à l'éclat de leurs couleurs; aux graces qu'ils nous paroiſſent avoir dans leurs mouvemens, & aux ſentimens qu'ils nous ſemblent exprimer par leur air.

CHAPITRE VII.

De l'harmonie du Style.

L'HARMONIE du ſtyle mérite une conſidération particuliere. J'eſpere en indiquer toutes les ſources par le ſecours des anciens qui ont bien plus approfondi cette matiere que n'ont fait les modernes. Ceux qui ſembloient les maîtres d'Athenes & de Rome, étoient les eſclaves d'un peuple dont il leur falloit flatter l'oreille délicate. L'ambition ennobliſſoit alors des recherches qui ne ſont préſentement que des minuties de grammaire. La philoſophie les ennoblira à ſon tour, ſi elles peuvent éclaircir les loix du ſentiment, & nous faire ſentir juſqu'à quel point leur auteur a porté ſon attention bienfaiſante.

Les ſons qui compoſent un diſcours peuvent être conſidérés, 1. en eux-mêmes;

2. par rapport à ceux qui les précedent;

3. par rapport au nombre des ſyllabes qui forment un mot;

4. par rapport aux idées qu'expriment ces mots.

Ces quatre rapports différens fourniſſent autant de ſources d'agrémens.

Mr. de la Motte a cru que les mots ne plaiſoient à l'oreille, que par les idées qu'ils préſentoient à l'eſprit; mais nous en rapporterons-nous plutôt à ſon autorité qu'à notre ſentiment intérieur, & à celui de tous les peuples de la terre? Non, ſans doute; il y a des ſons qui conſidérés en eux-mêmes ſont doux: il y en a de rudes; quelques-uns par leur réunion forment une ſorte d'accord; d'autres font une diſſonance; enfin le mêlange des ſons eſt agréable ou choquant, ſuivant qu'il eſt varié ou uniforme.

Les organes de la parole ſont en quelque ſorte aſſociés à ceux de l'ouïe; il y a des nerfs qui lient commerce entr'eux, & qui rendent leurs intérêts communs. Auſſi n'entend-on qu'avec peine les ſons qui ſe prononcent avec difficulté.

La différence dans les organes de l'ouïe & de la parole, fait que des ſons rudes pour un peuple délicat, ne le ſont point pour des peuples groſſiers. Je ne m'étendrai point ici ſur cette théorie que les rhéteurs anciens & modernes ont fort approfondie.

Les ſons conſidérés comme mots, acquierent une ſorte d'harmonie, lorſqu'ils ſont placés dans l'ordre le plus favorable pour la mémoire. S'il y a dans une phraſe quelque mot qui ſoit beaucoup plus long que les autres, & par conſéquent plus difficile à retenir, marquez-lui, s'il eſt poſſible, la derniere place; on pourra alors ſe le rappeller

rappeller plus aiſément. Jugeons-en par la facilité qu'ont les enfans à répéter les derniers mots du diſcours.

Les bons écrivains d'Athenes & de Rome ont fait uſage de cette regle, autant que l'ordre des idées a pu le leur permettre. Auſſi les anciens rhéteurs & grammairiens l'ordonnoient-ils expreſſément ; (*) *In verbis obſervandum eſt ne à majoribus ad minora deſcendat oratio ; melius enim dicitur vir eſt optimus quam vir optimus eſt.*

J'obſerverai ici que, dans notre langue, pluſieurs monoſyllabes raſſemblés terminent bien une phraſe, parce qu'ils ne ſont pour l'oreille qu'un ſeul & même mot.

Telle eſt la ſtructure des fibres de l'ouïe ; elles ſaiſiſſent cette théorie lors même qu'elle échappe à la connoiſſance de l'eſprit. L'auteur de la Proſodie Françoiſe a obſervé que les ſyllabes qui ſont breves, devenoient longues, quand elles terminoient le diſcours. Nos peres avoient ſenti qu'il étoit agréable pour l'oreille, que la derniere portion d'une phraſe fût la plus longue, & ils ont en conſéquence eu le rafinement de varier la prononciation du même mot. C'eſt ainſi que *votre*, qui eſt toujours bref, devient long quand il termine la phraſe ; *je ſuis votre ſerviteur*, & *moi le vôtre.*

Les ſons conſidérés par rapport à ce qu'ils expriment, forment une ſorte d'harmonie, quand par leur longueur ou leur briéveté, leur rapidité ou leur lenteur, leur douceur ou leur rudeſſe, leur agrément ou leur ſimplicité, ils peignent pour l'oreille le ſentiment qu'ils préſentent à l'eſprit.

(*) Diomed. l. 2. cap. de ſtructura perfectæ orationis. voy. auſſi Hermogen. l. 1, & Harpocration.

Chaque ſentiment a ſon ſtyle comme il a ſon ton.

L'extrême triſteſſe ne parle guere que par ſon ſilence; & il n'eſt point de diſſonance plus choquante que des diſcours pompeux dans la bouche d'une perſonne extrêmement affligée.

Les douleurs médiocres aiment à ſe répandre dans le ſein d'autrui; mais l'abattement qui les accompagne, ne laiſſe pas la force d'employer de longues périodes. Il pernet auſſi peu des cadences ſonores, & des ornemens recherchés. Des couronnes de fleurs ne ſiéent point dans le deuil.

La joie, ſi elle étoit extrême, ſeroit preſque auſſi muette que la triſteſſe. L'ame pénétrée alors d'un ſentiment délicieux, repouſſeroit tout objet étranger qui paroîtroit y pouvoir faire diverſion. Mais cette ſituation eſt rare; notre joie eſt preſque toujours médiocre, & nous aimons à la multiplier en la partageant avec tous ceux qui nous approchent; le diſcours le plus long ne nous le paroît pas aſſez pour faire paſſer dans leur cœur tout ce que nous reſſentons. Une heureuſe circulation du ſang fournit alors aux organes de la parole toute la force dont ils ont beſoin; & l'imagination devenue féconde & riante, change en or tout ce qui ſe préſente à elle. Les expreſſions les plus fleuries, les périodes les plus nombreuſes, ſont donc le langage naturel de la joie & de toutes les paſſions où elle domine.

Mais quelque éloquente qu'elle ſoit, elle l'eſt bien moins que la colere. L'intérêt de notre conſervation demandoit qu'on fût plus ardent à repouſſer le mal qu'à pourſuivre le bien; nous im-

plorons alors le ſecours de tous les êtres; nous voudrions armer l'univers entier contre l'objet de notre haine; & tout ce qui s'offre à nous, ſemble devoir être l'inſtrument de notre vengeance. Les figures les plus vives, les périodes les plus longues, ne ſuffiſent pas à tous nos ſentimens. C'eſt ainſi que Périclès irrité contre Mégare, tonnoit, foudroyoit, & mettoit en feu toute la Grece. Il n'eſt point de harangue où l'éloquence brille avec plus d'éclat que dans celles qu'a enfanté la colere de Démoſthene & de Cicéron.

Les ſons conſidérés par rapport à ce qu'ils expriment, forment encore une ſorte d'harmonie pour l'eſprit, quand chaque idée eſt placée dans un ordre convenable à ſa dignité, & que celle qu'il importe le plus de retenir ſe préſente la derniere.

Il arrive quelquefois que le plaiſir de l'oreille eſt en oppoſition avec celui de l'eſprit. L'idée la plus importante ſe trouve renfermée dans le mot le plus court. Faudra-t-il alors lui refuſer, pour ainſi dire, la place d'honneur, ou ſurcharger la phraſe d'un poids inutile? Non ſans doute; ce ſeroit faire ſa cour à l'eſclave plutôt qu'à la maîtreſſe. Il faut, ſans balancer, ſacrifier les ſons aux idées : les agrémens du ſtyle ſont ſi fort au-deſſous du prix de la penſée, qu'ils doivent être pour l'écrivain, ce que ſont pour l'homme ſage les faveurs de la fortune; il les accepte ſi elles s'offrent à lui : le fuient-elles; il dédaigne de les pourſuivre.

Il n'eſt aucune phraſe, ſoit qu'elle ſoit compoſée de pluſieurs membres, ou qu'elle n'en ait qu'un, qui ne ſoit ſuſceptible des différentes for-

tes d'harmonie que je viens d'expoſer. Le ſtyle ſoutenu en a une qui lui eſt particuliere, & qui réſulte du rapport qu'ont entr'eux les membres d'une période. Conſultons Cicéron : *Si membra in extremo breviora ſunt, infringitur ille quaſi verborum ambitus (ſic enim has orationis converſiones Græci nominant); quare aut paria eſſe debent poſteriora ſuperioribus, extrema primis, aut quod etiam eſt melius & jucundius, longiora : atque hæc quidem ab iis philoſophis quos tu maxime diligis, Catule, dicta ſunt, quod eo ſæpiùs teſtificor ut authoribus laudandis ineptiarum crimen effugiam.* Ne recueillons de ce paſſage que ce qui peut s'approprier à notre langue; & imitons nos poëtes qui, ne pouvant tranſporter dans notre poëſie la verſification des Grecs & des Latins, apprirent d'eux du moins à flatter agréablement l'oreille par des rapports ſymmétriques. Apprenons ainſi de Cicéron, ou plutôt des Grecs dont il ſe déclare interprête, qu'on peut former dans toutes les langues, des périodes nombreuſes par la ſymmétrie des parties qui les compoſent, ou par leur gradation.

Ce ſont comme l'a obſervé Quintilien, les rapports ſymmétriques qui, par leur agrément, ont donné naiſſance à la poéſie. Mais ils ne lui ont pas été réſervés. La rhétorique en a compoſé pluſieurs de ſes figures; & tout frivoles que ſont ces ornemens, les orateurs en font ſouvent un uſage heureux. L'hiſtoire nous a conſervé à ce ſujet le ſouvenir d'un événement mémorable. Gorgias le Sicilien fut le premier qui apprit à mettre en œuvre ces jeux de l'éloquence. Il fut envoyé à Athenes en Ambaſſade par les Léontins ſes compatriotes, pour deman-

der du ſecours contre une puiſſance voiſine. Il harangua les Athéniens, & les éblouit bientôt par des reſſemblances de ſons, de meſures & d'idées, ménagées avec art; & il les détermina autant par le brillant de ſes figures, que par la force de ſes raiſons, à porter la guerre en Sicile en faveur de ſa patrie.

La gradation dans les membres d'une période eſt encore plus agréable que la ſymmétrie; l'art s'y cache mieux, & s'y diverſifie davantage; & puiſque dans l'arrangement des expreſſions & même des ſyllabes, c'eſt une choſe agréable pour l'oreille que les plus longues ſoient placées les dernieres, une pareille diſpoſition dans les membres d'une période, aura ſans doute un ſemblable agrément. En voici quelques exemples,

Les plaintes de ceux qui ſouffrent,

dit Mr. Fléchier,

rempliſſent l'ame d'une triſteſſe importune.

L'oreille ſent, ce me ſemble, que toute période formée ſur ce modele ſera toujours agréable.

Mr. Boſſuet dit d'une Reine d'Angleterre,

Iſſue de tant de Rois,

ſon grand cœur ſurpaſſa ſa naiſſance.

L'oreille n'eſt pas moins flattée par la cadence des ſons, que l'eſprit par la grandeur de l'idée.

L'expoſition de ce qui fait le nombre des périodes à deux membres, comprend preſque toute la théorie du ſtyle nombreux. C'eſt d'ordinaire la fin d'une phraſe qui décide de ſon agrément. L'impreſſion récente des deux derniers membres, ſemble effacer celle des précédens. On peut cependant dire de l'oreille, que ſi dans les périodes à plus de deux membres, une gra-

dation meſurée eſt un plaiſir qu'elle n'exige point, elle n'eſt pas inſenſible quand on le lui procure. En voici la preuve.

Déja, dit Mr. Fléchier, en parlant de Montécuculli qui commençoit à ſe retirer;

Déja prenoit l'eſſor,

pour ſe ſauver vers les montagnes,

cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces.

Obſervez quel eſt l'agrément de la gradation dans les membres d'une période; il mérite qu'en ſa faveur on renverſe l'ordre naturel des termes.

Voici quelques autres exemples que j'emprunterai de Cicéron. Il ſuffit d'ouvrir ſes harangues; elles nous offrent de toutes parts des modeles de périodes nombreuſes. Ce grand orateur pour prouver qne Cecilius ne peut ſe rendre l'accuſateur de Verrès, lui demande s'il lui ſiéroit de dire : *j'accuſe celui,*

quicum quæſtor fueram,

quicum me ſors conſuetudoque majorum,

quicum me deorum hominumque judicium conjunxerat.

Le peuple romain, dit-il, dans le même diſcours, a pluſieurs gages de mon exactitude dans l'accuſation de Verrès :

habet honorem quem petimus,

c'étoit l'Edilité :

habet ſpem quam propoſitam nobis habemus,

c'étoit le Conſulat :

habet exiſtimationem multo ſudore, labore, vigiliiſque collectam.

Lorſque dans ces ſortes de progreſſions les idées s'élevent par dégrés, de-même que les membres de la période, il ſe forme une ſorte de

concert également enchanteur pour l'oreille & pour l'esprit.

Voici d'autres périodes qui sont encore parfaites dans leur espece; elles ont des membres égaux, & un membre inégal qui, s'il est le moindre, se présente d'abord. En voici un exemple.

Cicéron cite ainsi l'Afrique en témoignage de la valeur de Pompée :

Testis est Africa,
quæ magnis oppressa hostium copiis,
eorum ipsorum sanguine redundavit.

Si le membre inégal est le plus grand, il doit terminer la période, comme dans celle-ci de Crassus, que Cicéron nous a conservée, & qu'il assure avoir charmé l'oreille de tout le peuple Romain :

Eripite nos ex miseriis,
eripite nos ex faucibus eorum,
quorum crudelitas nostro sanguine non potest expleri.

Si dans toutes ces périodes on renverse l'ordre des termes, on sentira bientôt que c'étoit la gradation qui en faisoit l'harmonie.

C'est ainsi que les langues des Grecs & des Romains, indépendamment d'une harmonie particuliere, formée par le rapport des breves & des longues, en avoient encore une autre que peuvent partager avec elles toutes les langues de l'univers, & qui est attachée aux rapports de grandeur des différens membres d'une période.

On peut reconnoître présentement la vérité de ce que dit Cicéron, que la prose nombreuse a ses mesures déterminées; & que ce qui la distingue de la poësie, c'est le privilege d'alonger ses membres de quelques syllabes, ou de les racourcir.

Mais peut-être y a-t-il quelques hommes qu'une ſorte de ſurdité rend inſenſibles à cette muſique, & qui pour s'en conſoler entreprendront d'anéantir le ſentiment que la nature leur a refuſé. Par quelle voie pourrons-nous les détromper? Comment prouver à un aveugle l'agrément des couleurs? Tentons-le néanmoins, & eſſayons de démontrer qu'il y a une harmonie attachée, & à la ſymmétrie des membres d'une période & à leur gradation.

On ſait qu'une période eſt une propoſition compoſée de phraſes particulieres qui n'ont un ſens complet que par leur réunion, & qui pour être prononcées aiſément & avec grace, demandent d'être détachées par le repos de la voix. Or, tout ce qui s'offre à nous eſt ſuſceptible d'agrément, dès que ſes parties ſont ſuſceptibles de proportions faciles à ſaiſir, ou d'un arrangement qui annonce un rapport marqué à leur deſtination. C'eſt dans ces deux ſources que puiſent ſans ceſſe tous les arts qui ont pour objet la recherche des agrémens. Ces deux principes concourent également à l'harmonie des périodes. Il n'eſt aucune proportion facile à ſaiſir, dont leurs membres ne ſoient ſuſceptibles, puiſque détachés l'un de l'autre, par le repos de la voix, leur longueur eſt variable à notre gré; ils ne ſont pas moins ſuſceptibles d'un rapport marqué à leur deſtination. L'objet du diſcours eſt de ſe graver dans la mémoire. Or, ſi les membres d'une période ſont égaux, leur reſſemblance les y fixe & les y retient, comme liés l'un à l'autre. S'ils ſont inégaux, l'ordre le plus favorable ſera celui qui marquera les dernieres places aux membres les plus longs, comme aux

plus difficiles à retenir. Il eſt donc évident pour quiconque aura réfléchi ſur les loix du ſentiment, qu'une période flattera toujours l'oreille par la ſymmétrie de ſes membres, ou par leur gradation.

Je réſumerai en une ſeule propoſition, toute cette théorie.

On entend par harmonie du ſtyle, l'agrément attaché à l'ordre des parties d'une période. Or, cet ordre ſera toujours agréable pour l'oreille, lorſqu'il ſera ſymmétrique, ou que ſans faire tort à la clarté du ſens, il marquera les dernieres places aux idées les plus importantes, aux expreſſions les plus ſonores, aux mots & aux membres les plus longs.

Il y a une ſorte de périodes nombreuſes qui s'affranchiſſent de cette loi générale. Quoique le dernier membre y ſoit moins long que celui qui le précede, il y regne d'ailleurs des proportions ſi marquées, qu'elles ſuppléent au défaut de la gradation.

Mr. de Fénelon dit, en parlant de Calypſo,

Dans ſa douleur,
elle ſe trouvoit malheureuſe,
d'être immortelle.

Le premier & le dernier membre ſont égaux entr'eux, & tous deux pris enſemble, ſont égaux à celui qui les ſépare. La juſteſſe de ces accords a au moins le même agrément pour l'oreille qu'une ſymmétrie continue, parce qu'elle joint l'avantage de la variété à celui de donner preſque une égale priſe à la mémoire : l'exception part du même principe que la regle.

Avant que de finir ce chapitre ſur l'harmonie, j'examinerai une idée de Mr. de la Motte ; *Il*

y a quelques gens, dit-il, *qui interdiſent aux orateurs les meſures que les poëtes ſe ſont appropriées: mais par quelle bizarrerie choqueroient-elles dans la proſe, & plairoient-elles dans la poëſie? L'oreille par le même ordre des ſons, peut-elle avoir deux ſenſations oppoſées? Auſſi ces meſures ne choquent-elles point réellement, & c'eſt le caprice qui les bannit de la proſe.*

Ce petit nombre d'hommes qui ont condamné ce que Mr. de la Motte juſtifie, ce ſont toutes les nations qui ont cultivé l'éloquence. Croirons-nous que le caprice, en dépit de la nature, faſſe ainſi conſpirer le genre-humain à tirer du néant un ſentiment déſagréable? Au lieu de recuſer le jugement de tant d'oreilles ſavantes, eſſayons plutôt de découvrir la raiſon d'un fait certain.

Une ſuite de périodes exactement meſurées, bleſſe dans la proſe & charme dans les vers. C'eſt que le poëte eſt orateur & muſicien tout à la fois. Il doit être toujours également attentif, & à flatter l'oreille & à toucher le cœur. Mais la proſe n'annonce d'autre deſſein dans l'orateur, que de parler à l'eſprit; on reçoit volontiers de lui les fleurs qu'il a cueillies dans ſon chemin; l'on dédaigne celles qui paroiſſent l'en avoir détourné.

Ce n'eſt pas ſeulement une ſuite de périodes trop meſurées qui bleſſe dans la proſe; un vers ſeul y fait une difformité. Ceux qui ont approfondi la théorie de la muſique, ont cru que par les proportions qui reglent l'agrément des conſonances, la quarte devroit être plus agréable qu'elle ne l'eſt. Mais ils ont prétendu que le rapport qui forme la quarte, étoit de nature à rappeller

l'idée de la quinte qui, rapprochée de celle de de la quarte, en effaçoit l'agrément, & le faisoit en quelque ſorte diſparoître. N'en ſeroit-il pas à-peu-près de-même d'un vers qui fait partie d'une période? N'y jetteroit-il pas un léger déſagrément, parce qu'il rappelleroit à l'eſprit l'idée d'une harmonie ſupérieure à celle de la proſe? Toutes les parties d'un tout, doivent par leurs beautés particulieres, former une ſorte de concert où l'une d'elles n'efface point l'autre. C'eſt une difformité dans un ſtyle ſimple, qu'un morceau fleuri ou une piece fort embellie dans un appartement peu orné: & il en eſt apparemment de-même au jugement de l'oreille, d'un vers qui fait partie d'une période.

Mais pourquoi des vers cités dans la proſe, n'y font-ils qu'un effet agréable? N'y rappellent-ils pas de-même l'idée d'une harmonie ſupérieure à celle de la proſe? C'eſt que ce ſont des parties détachées qui s'annoncent d'une maniere différente, & qui ne promettent point pour la ſuite une harmonie pareille à la leur. Quelqu'un qui, habillé modeſtement, étale une étoffe riche, ne préſente point aux yeux un contraſte choquant; il les bleſſeroit ſi un morceau de cette étoffe bigarroit ſon habillement. Au reſte, cette bigarrure eſt d'autant plus difforme qu'elle raſſemble des objets plus diſproportionnés; & il faut convenir que l'harmonie de la verſification, n'eſt pas aſſez ſupérieure à celle des périodes, pour que des vers qui échappent dans la proſe y faſſent des difformités conſidérables. Auſſi ce ſont des taches ſi légeres, qu'Iſocrate, Cicéron, & tous les meilleurs écrivains n'ont jamais conſenti à les effacer par le ſacrifice d'une expreſſion heureuſe.

CHAPITRE VIII.

De l'agrément attaché aux biens honnêtes.

OUTRE les objets qui ſont agréables par eux-mêmes, il y en a qui le ſont par ce qu'ils nous promettent, ou ce qu'ils nous procurent. Dans cette ſeconde claſſe de biens, il n'en eſt point de plus importans que ceux qu'on appelle honnêtes, c'eſt-à-dire, ceux qu'accompagne une idée de perfection.

Les mêmes qualités du corps, de l'eſprit & de l'ame, qui nous frappent par leur beauté, quand nous les appercevons en autrui, forment notre perfection perſonnelle, quand elles nous appartiennent; & tout ce qui nous en prouve la poſſeſſion, eſt accompagné d'un ſentiment agréable. Ce n'eſt que parce qu'on eſt ſenſible au plaiſir de ſe croire parfait, que la flatterie eſt un poiſon, & la louange un encouragement à la vertu.

La grandeur & la variété des objets, le ſublime dans la penſée & dans les ſentimens, doivent la plus grande partie de leurs charmes à la preuve qu'ils nous fourniſſent de la grandeur de l'eſprit.

La repréſentation d'un objet nous plaît davantage dans une ſtatue ou dans un tableau, que ſur le criſtal d'une eau tranquille. Le pinceau inviſible qui deſſine ſur le criſtal, ne flatte que nos yeux : mais l'art du peintre & du ſculpteur, en animant la toile ou le marbre, énorgueillit encore notre amour-propre par une réflexion bien capable de l'humilier.

Que fait un homme dont un autre homme ne ſoit capable ?

Outre la perfection naturelle qui conſiſte dans la poſſeſſion des qualités qui contribuent à notre conſervation, il y a encore une perfection morale attachée aux qualités qui ſemblent nous promettre un bonheur ſolide.

Nous la compoſons à notre gré des différens matériaux que nous fourniſſent l'éducation, le tempérament, la ſociété, nos propres réflexions; & tel eſt le triſte privilege de l'homme que nous pouvons par la vertu de cette idée enchantereſſe, donner de l'éclat à ce qui nous rend malheureux; & même ériger en héroïſme, le ſacrifice de notre vie aux préjugés les plus ridicules.

Le peuple, (& qui eſt ce qui n'eſt pas peuple ?) ſe conſtruit une idole de perfection, par un aſſemblage de biens qui nous ſont entiérement étrangers; erreur groſſiere dont la raiſon triomphe aiſément, & qui cependant ſubjugue preſque toujours l'homme le plus raiſonnable.

Confucius & Zénon ont établi la perfection dans un uſage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous ſommes nés intelligens & ſociables; nous ſommes donc parfaits quand la vérité regne ſur nos jugemens, & l'équité ſur nos actions.

Pythagore, Socrate, & dans toutes les religions, les théologiens ont jugé que la perfection de l'homme, de-même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens, dépendoit du rapport de ſes facultés aux intentions de ſon auteur.

Enfin, ſuivant Epicure, l'homme n'eſt parfait qu'autant que ſa façon de penſer & d'agir

eſt de nature à le conduire par la voie la plus courte & la plus sûre, vers la fin qu'il ſe propoſe, c'eſt-à-dire ſa félicité.

Ces trois différentes façons d'enviſager la perfection morale, rentrent l'une dans l'autre, & doivent ſe réunir. Elle conſiſte dans la poſſeſſion des habitudes de l'ame qui nous mettent à portée de nous procurer un ſolide bonheur, en conformité des intentions de notre auteur, gravées dans la nature de notre être.

L'ame eſt donc d'autant plus parfaite, qu'elle porte dans la nature de ſes goûts, moins de principes de regrets, de chagrin, d'inquiétude; & qu'elle a plus de facilité à régler toutes ſes volontés par des jugemens clairs & certains, qui aient pour objet, non la ſatisfaction paſſagere d'une faculté particuliere, mais le bonheur ſolide de la perſonne entiere, conſidérée dans toutes ſes parties & dans toute ſa durée.

Les mêmes qualités qui, en nous, forment la perfection morale, conſidérées en autrui, forment la beauté des mœurs; & puiſque dans les ouvrages de l'art, le juſte rapport des moyens à une fin, ſuffit pour les embellir, le juſte rapport de toutes les actions d'un homme vertueux à une fin qui ſoit aſſortie à ſes talens & à ſon état, doit ſans doute former un ſpectacle agréable.

Diotime, fameuſe par le banquet de Platon, avoit donc grande raiſon d'engager Socrate à étendre, à épurer, & perfectionner ſon goût pour le beau. C'eſt être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs, l'hommage d'amour & de reſpect qui lui eſt du. Mais malheureuſement pour le genre-humain, l'opinion qui a tant d'empire ſur la beauté du corps, en a bien davantage

ſur la beauté des mœurs. Notre idée de perfection eſt entiérement aſſujettie aux principes de religion & de morale que nous avons reçus, ou que nous nous ſommes formés. Ce ſont des verres trompeurs qui quelquefois terniſſent la grandeur d'ame, & donnent de l'éclat au fanatiſme.

C'eſt d'une idée de perfection que l'amitié emprunte ſes charmes. Epicure & d'autres philoſophes ont cru qu'elle avoit ſa ſource dans l'impuiſſance où nous ſommes de nous procurer ſans l'entremiſe d'autrui, les biens néceſſaires à la vie. Mais s'il y a une liaiſon qui eſt un commerce d'intérêts, il en eſt une autre dont l'objet eſt plus noble. On y enviſage moins des ſecours étrangers, que des preuves de perfection. Les bienfaits de Claude, diſoit Paſſiénus, me ſont plus précieux que ſon amitié ; mais l'amitié d'Auguſte m'étoit bien plus précieuſe que ſes bienfaits. (*)

Le charme de la grandeur n'eſt pas, comme paroît l'avoir cru Mr. Paſcal, d'empêcher les grands de penſer à eux. C'eſt plutôt que tout ce qui les environne, travaille continuellement à embellir l'idée qu'ils ont de leurs perſonnes.

La plûpart des vices ne parviennent à nous dégrader, que parce qu'ils nous flattent. Nous nous bornons à recevoir d'une perfection apparente cette ſatisfaction intérieure qui devroit être le fruit privilégié d'une pefection réelle. Frivoles que nous ſommes ! un fantôme ſuffit pour faire ſur nous l'impreſſion la plus vive ; tout ce qui peut ſe couvrir d'une apparence de force,

(*) Senec. L. 10. de Benef.

d'habileté ou de bonté, peut ſe montrer à nous avec des charmes enchanteurs.

C'eſt cette perfection chimérique qui donne du prix à la vengeance. Ariſtote a juſtifié par pluſieurs faits, que lorſqu'on eſt également animé contre pluſieurs de ſes ennemis, une vengeance éclatante priſe de l'un d'eux, affoiblit le reſſentiment contre les autres. On a ſignalé ſa puiſſance, & l'on eſt moins ardent à en rechercher une ſeconde preuve.

Mais l'orgueil pour nous flatter, n'a pas beſoin d'étaler à nos yeux un ſpectacle brillant de nos perfections. Tout ce qui abaiſſe les autres hommes, nous éleve, par la comparaiſon que nous faiſons de leur état avec le nôtre. Leurs fautes ou leurs diſgraces deviennent pour nous des objets de plaiſanterie, à moins qu'elles ne ſoient des objets de compaſſion. La nature nous attendrit ſur les maux d'autrui lorſqu'ils nous paroiſſent conſidérables. Mais ſont-ils légers ? Nous aimons à jouir de cette ſorte de ſupériorité que nous donne l'avantage de nous en croire exempts.

Ce ſeroit ſans doute bannir l'enjouement de la ſociété, que de proſcrire cette raillerie innocente, qui ſaiſit le ridicule avec plus de gaité que de malice. Mais malheur à ceux qui aiment à s'appeſantir ſur les défauts d'autrui. Ce penchant malin décele une imperfection réelle. Eſt-ce être grand, que de l'être par la petiteſſe des autres ?

Il en eſt de notre perfection comme de tout ce qui eſt ſuſceptible de preuve : elle ſe prouve à nous, non-ſeulement par la voix du ſentiment, mais encore par celle de l'autorité.

Il y a peu d'hommes qui aient, ou aſſez de vertu, ou aſſez de vanité, pour ſe contenter d'une approbation intérieure. A peine oſe-t-on s'eſtimer quand un ſuffrage étranger ne ſe joint pas à celui de l'amour-propre.

Non-ſeulement l'eſtime d'autrui nous flatte par l'idée qu'elle nous donne de nos qualités perſonnelles ; elle nous perſuade encore que les autres hommes enviſagent notre félicité, comme faiſant partie de la leur. Nous ſommes dans une ſi grande dépendance les uns des autres, qu'il n'eſt aucun homme qui ne puiſſe troubler notre bonheur, & qu'il en eſt toujours pluſieurs à portée de le procurer ou de l'augmenter. Quoi de plus heureux dans cet état de foibleſſe, que l'eſtime publique qui nous montre dans tout ce qui nous environne, une inclination générale à favoriſer nos deſirs ? Objet ſi flatteur que bien des hommes préféreroient un fantôme de réputation à un mérite réel.

Mais ſi l'eſtime des autres hommes n'a d'attrait pour nous, que parce qu'elle nous paroît un gage de notre félicité, comment peut-on la rechercher par le ſacrifice de ſa propre vie ? L'hiſtoire a immortaliſé des Grecs, des Romains, des Chinois, qui ſe ſont dévoués à une mort certaine, ſans avoir eu d'autre perſpective que d'échanger leur vie contre les louanges de la poſtérité. Par quel prodige des hommes qui ne paroiſſent avoir connu d'autre vie que la préſente, ont-ils pu conſentir à ceſſer d'être, pour être heureux ?

Cicéron a cru que le principe de cet héroïſme étoit toujours une eſpérance ſecrette de jouir de ſa réputation, dans le ſein même du tombeau.

Mais il y a quelque chose de plus; il ne feroit pas impossible que ces hommes célebres aient été plus heureux par leur mort, qu ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes, de leur postérité, de tout le genre-humain ; cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un spectacle dont le charme, quoique de peu de durée, fut, pour ainsi dire, d'un plus grand poids qu'une suite de sentimens agréables, délayés dans le cours d'une longue vie.

CHAPITRE IX.

Des modifications du cerveau, qui précedent ou accompagnent les sentimens agréables.

Je n'ai jusqu'ici recherché la source du plaisir que dans l'ame, ou dans les organes du sentiment. A leurs différentes modifications, il en répond toujours dans le cerveau de paralleles & de proportionnées, dont les vestiges se conservent par la mémoire. Nous seroit-il possible d'en percer le mystere ? C'est ici principalement où la nature s'est couverte d'un voile que jamais les mortels ne pourront lever. Mais si nous ne devons pas nous livrer à l'espérance de voir, ne renonçons pas du moins au plaisir de deviner. Qu'au défaut de l'expérience, l'analogie nous prête son flambeau. Nous pouvons juger de l'impression qui se fait sur le cerveau,

par celle qui ſe fait ſur les organes des ſens, qui en ſont comme des extenſions & des branches. Nous ſommes donc autoriſés à croire qu'un objet qui eſt agréable, met en mouvement les fibres du cerveau, ſans les affoiblir ou les épuiſer; que ce qui eſt douloureux, les bleſſe; & que ce qui eſt ennuyeux, les laiſſe dans l'inaction.

Ne ſoyons point ſurpris que la grandeur & la variété aient tant d'attraits : elles impriment dans le cerveau un mouvement doux à un grand nombre de fibres.

La nouveauté ſuffit pour donner de l'agrément à ce qui n'en a point; parce qu'elle agit fortement ſur une fibre du cerveau qui n'a point encore de pli. On peut meſurer la force de ce qui eſt nouveau, par l'impuiſſance des remedes les plus ſouverains & des poiſons les plus pernicieux, dès qu'on y eſt accoutumé.

Ce n'eſt pas ſeulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau, qui y fait éclorre le plaiſir; c'eſt principalement le rapport qu'ont entr'eux les différens mouvemens qui y ſont imprimés. Nous devons cette obſervation importante à la théorie de la muſique; les accords ſont d'autant plus agréables, que les vibrations qui les forment ſe réuniſſent plus ſouvent. Or la même analogie qui nous montre dans le cerveau une ſorte d'écho, qui nous flatte par la répétition de l'ébranlement des corps ſonores, nous montre de pareils échos dans les autres ſenſations. Il n'eſt donc point d'objet qui ne faſſe ſur nous une impreſſion agréable, dès que ſes parties excitent en différentes fibres du cerveau des vibrations qui ſont liées entr'elles, qui s'accordent & s'entretiennent mutuellement.

La symmétrie, la rime, les proportions, l'imitation, le rapport des moyens à une fin & à un objet principal : tous ces différens rapports sont autant de sources d'agrémens, parce que ce sont comme des consonnances formées par des mouvemens liés, qui se prêtent un mutuel secours.

Mais pourquoi les qualités qui forment la beauté du corps, de l'esprit, & de l'ame, nous frappent-elles si agréablement, lors même que nous n'appercevons pas les rapports secrets d'utilité qui en font le mérite réel ? Ces agrémens ont leur source dans l'attention qu'a eu la nature de former les hommes de façon que, malgré l'amour-propre qui les divise, ils sont tous membres d'un même corps. Chacun d'eux a son mouvement séparé, dont l'intérêt personnel est le centre ; & tous ces mouvemens particuliers & passagers font partie du mouvement universel & immense qui a pour centre le bien général.

Le principal moyen dont s'est servi la nature, pour établir & conserver la société du genre-humain, a été de rendre communs entre les hommes leurs biens & leurs maux, toutes les fois que leur intérêt particulier n'y met point obstacle. Une personne délicate ne peut appercevoir en autrui un membre déchiré, sans ressentir dans la même partie du corps le contre-coup de la blessure ; & si dans un homme robuste cette impression est moins sensible, elle n'en est pas moins réelle.

Les sentimens affligeans ne sont pas les seuls qui soient contagieux ; il suffit d'avoir de la gaieté dans l'esprit pour la communiquer à ceux qui nous approchent.

Il paroît donc que ces précieuses qualités qui

forment la beauté du corps, de l'eſprit & de l'ame, font ſur le ſpectateur une impreſſion agréable, parce qu'elles font naître dans ſon cerveau un mouvement qui tend à les lui communiquer, & qui y réuſſiroit ſi les diſpoſitions particulieres n'y mettoient pas obſtacle.

On a dit de la géométrie, qu'elle avoit préſidé à la conſtruction de nos cerveaux. L'impreſſion preſque miraculeuſe qu'y fait la muſique dans certaines maladies, nous autoriſe à croire que ce ſont des inſtrumens à corde; une multitude de filets nerveux, différemment tendus, les rend ſuſceptibles d'une infinité de vibrations différentes; ils ſe communiquent leurs mouvemens par l'entremiſe des yeux & des oreilles, & ils s'en communiquent d'autant plus, qu'il ſe trouve entr'eux plus de cordes à l'uniſſon, ou que les cordes des uns ont plus de force pour ébranler celles des autres.

Ne voit-on pas que les peres, les princes, ceux qui ont une imagination vigoureuſe, exercent ſur nos ſentimens, un empire preſque abſolu? Rien n'égale la facilité qu'ont ceux qui s'aiment, de ſe pénétrer des mêmes idées. Il y a des ames qui, du premier coup d'œil, s'attirent l'une l'autre plus fortement que l'aiman n'attire le fer. Ceux qui rient ou pleurent ſur le théâtre, font paſſer juſqu'à nous le ſentiment qu'ils expriment.

Mais par quelle méchanique les vibrations des fibres d'un cerveau peuvent-elles paſſer dans un cerveau étranger? La théorie des ſons jette encore quelque jour ſur ce myſtere. Le ſon parvient juſqu'à nous, parce qu'il y a des fibres du corps ſonore, des parcelles de l'air, des fibres

de l'oreille, & enfin des fibres du cerveau, qui forment comme une chaîne continue de cordes à l'unisson.

Mr. de Mairan, pour expliquer cette transmission, a conjecturé que l'air étoit composé d'une infinité de parcelles dont chacune avoit son élasticité particuliere. On peut appliquer à la lumiere, cette idée ingénieuse, & dans le rayon visuel qui paroît aux yeux une ligne indivisible, le microscope de l'esprit y apperçoit aisément une multitude sans nombre de parties différentes. Ainsi, quand l'état de notre ame se marque à des yeux étrangers par les mouvemens du corps, par les couleurs du visage, par la disposition de l'œil; il a tout lieu de croire qu'il se forme, depuis notre cerveau jusqu'à celui du spectateur, une chaîne de cordes à l'unisson, qui portent à l'un les vibrations des fibres de l'autre.

Il faudroit présentement pour achever cette esquisse de la théorie des sentimens, indiquer dans le cerveau la portion principale, siege du plaisir & de la douleur, qui reçoit l'empreinte des objets voisins, & qui agit en conséquence sur nos organes. Ce doit être une partie solide, puisqu'il s'y grave des caracteres que le cours de plusieurs années n'efface point. Cette membrane nerveuse doit embrasser & toucher les extrêmités de chaque nerf du sentiment, pour en recevoir toutes les différentes impressions; elle doit dominer sur l'origine de chaque nerf du mouvement, pour pouvoir lui imprimer des mouvemens assortis aux vibrations qu'elle ressent. Ces différens caracteres se rassemblent tous dans la pie-mere, qui enveloppe toute la masse

du cerveau, y est fort adhérente, & produit par quantité de replis & de duplicatures particulieres un grand nombre de cloisons multipliées & ondoyantes, qui s'insinuent dans toutes les circonvolutions, & pénetrent l'intérieur de toutes les différentes couches du cerveau & du cervelet.

S'il étoit vrai cependant qu'il fût quelquefois arrivé que le retranchement d'une portion considérable de la pie-mere n'eût donné aucune atteinte aux facultés du sentiment; il y a lieu de croire que ce ne seroit point cette membrane nerveuse qui en seroit le siege. Quoi qu'il en soit, il n'y a guere que le hasard de quelques accidens malheureux, qui puisse sur cette matiere éclaircir tous nos doutes.

CHAPITRE X.

Les loix du sentiment annoncent une souveraine Intelligence.

DÈS qu'on commença à étudier l'anatomie, on s'apperçut que la grosseur de chaque muscle étoit proportionnée à la grosseur de l'os auquel il s'attachoit. Quelques anatomistes frappés de ce rapport, objecterent aux Épicuriens, que si c'eût été une puissance aveugle qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de chaque os la force du cordon destiné à le soutenir, ou à le mouvoir. Les Épicuriens repliquerent que ces cordons n'avoient point été différenciés par la nature; mais que

ceux qui faisoient le plus de mouvemens devenoient plus charnus, de-même que les hommes qui font le plus d'exercice deviennent les plus robustes. C'est là, sans doute, l'unique retranchement de l'Atheïsme : mais Galien (*) le foudroya aisément ; il démontra dans les enfans tirés du sein de leurs meres, ces mêmes proportions aussi marquées que dans les Athletes les plus vigoureux.

Les différentes especes de sentimens agréables nous fournissent une pareille preuve de l'éxistence de Dieu. Elles sont différenciées par des caracteres naturels dont il seroit absurde de faire honneur à une cause aveugle.

Pourquoi dans les productions de l'art, la convenance des moyens avec leur fin, ne plaît-elle que quand on est instruit ? & pourquoi s'annonce-t-elle dans la figure des hommes, des animaux, & des plantes, par un charme secret qui devance toutes nos réflexions ? Croirons-nous que la nature ignore ce qu'elle même nous révele ? & refuserons-nous de l'intelligence à l'architecte de l'univers, qui par les agrémens, comme par autant de caracteres qu'a gravé sa main bienfaisante, nous instruit du rapport qu'ont les différentes parties de ses ouvrages à leur destination ?

Ces caracteres sont plus ou moins marqués, suivant l'importance de ce qu'ils nous annoncent. De tous les objets qui s'offrent aux sens, il n'en est point qui nous frappe plus agréablement qu'un beau visage ; mais les traits les plus réguliers sont moins touchans que les graces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les sen-

(*) Galen. de usu partium.

timens & par les actions qui annoncent de l'élévation dans l'ame & dans le courage.

La beauté du corps a l'avantage d'être toujours présente à nos yeux. Celle de l'esprit & de l'ame ne se montre que par reprise. Mais toutes les fois que ces différens objets s'offrent à nous, leur agrément naturel se gradue toujours dans l'ordre que je viens d'exposer; & c'est ainsi que la nature nous apprend ce que l'expérience confirme, que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame. Au reste, il est uniquement question ici de l'impression que font sur nous ces différens objets, quand ils s'offrent à nos yeux comme des tableaux, & que la passion ne trouble point notre vue.

La même sagesse qui a différencié la beauté du corps, de l'esprit & de l'ame, a différencié aussi leurs mouvemens ; ceux de l'esprit plus agréables que ceux du corps, le sont moins que ceux de l'ame.

Voici une autre différence entre les plaisirs, qui annonce encore bien hautement une puissance intelligente. La vapeur des parfums, les spectacles de l'architecture, de la peinture, & de la déclamation, les charmes de la musique, de la poésie, de la géométrie, de l'histoire, d'une société choisie; tous ces biens sont naturellement tels que leur jouissance est plaisir, & que leur privation n'est point douleur. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence; ce sont des graces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur. Combien de gens qui les connoissent peu, & qui jouissent pour-

tant d'une vie douce ! Ceux même qui y sont le plus sensibles, peuvent les perdre, s'ils savent les remplacer. Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables. La loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir, ne se borne point à récompenser notre docilité; elle punit notre désobéissance. La nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul, du soin de nous convier à notre conservation; elle nous y porte par un ressort encore plus puissant, par la douleur.

Une parfaite unité de dessein ne se montre pas moins dans la durée des sentimens que dans leur force. Ceux de la vue, de l'ouie, de l'esprit, du cœur, ceux qui accompagnent une occupation modérée semblent toujours s'offrir à nous : ils remplissent le vuide de la vie, sans donner atteinte à la santé. Il n'en est pas de-même, par exemple, du plaisir attaché à la nourriture. Si sa durée se fût étendue au-delà du besoin, un usage immodéré des alimens les plus sains, les auroit bientôt changés en de mortels poisons.

De tous les plaisirs, il n'en est guere d'aussi remarquables que ceux qui commencent notre vie, & qui en assurent la durée. Comment réussira-t-on à nourrir cet enfant nouvellement né? En vain la nature lui a-t-elle préparé dans le sein de sa mere, l'aliment qui lui convient : par quelle voie l'engagera-t-on à exprimer cette précieuse liqueur? Reconnoissons ici les attentions d'une puissance intelligente. Cet enfant, incapable encore de tout autre exercice de ses différentes facultés, trouve un plaisir secret à remuer ses levres & ses joues, de la façon qui

peut faire passer dans sa bouche, le lait qui lui est offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture, il y trouve un nouveau motif de réitérer les mêmes mouvemens. Il passe ainsi les premiers temps de sa vie, ou à dormir, ou à goûter les seuls plaisirs qu'il puisse ressentir; & cet être informe qui sembloit ne pouvoir vivre que pour la douleur, ne vit en effet que pour une suite de sensations agréables.

L'auteur de nos biens l'est aussi de nos maux; & sur ce fondement quelques philosophes comme pour s'en venger, l'ont dégradé du titre d'intelligent, & relégué parmi les causes aveugles. Mr. Bayle s'est signalé parmi eux. Voici le précis de sa doctrine:

» Si c'étoit Dieu qui eût établi les loix du sen-» timent, ce n'auroit certainement été que pour » combler toutes ses créatures de tout le bon-» heur dont elles sont susceptibles; il auroit donc » entiérement banni de l'univers tous les senti-» mens douloureux, & sur-tout ceux qui nous » sont inutiles. A quoi servent les douleurs d'un » homme dont les maux sont incurables, ou les » douleurs d'une femme qui accouche dans les » déserts?

Telle est la fameuse objection que Mr. Bayle a étendue & répétée dans ses écrits en cent façons différentes; & quoiqu'elle fût presque aussi ancienne que la douleur l'est dans le monde, il a sçu l'armer de tant de comparaisons éblouissantes, que les philosophes & les théologiens en ont été effrayés comme d'un monstre nouveau. Les uns ont appellé la métaphysique à leur secours; d'autres se sont sauvés dans l'immensité des cieux, & pour nous consoler de nos maux,

nous ont montré une infinité de mondes peuplés d'habitans heureux. Je n'aurai recours ici à aucune ſuppoſition ; je me bornerai à tirer de l'objection même, une preuve du dogme qu'on attaque, ſans employer cependant d'autres réflexions que celles qui s'offrent à l'attention la plus légere.

La plûpart des philoſophes, au lieu de former leurs idées ſur les êtres, ont façonné les êtres ſur leurs idées. Du fond de leur cabinet, ils ont pénétré les recoins les plus cachés de la nature ; & ſemblables en quelque ſorte au héros de Cervantes, les yeux bandés & aſſis ſur un cheval de bois, ils ont parcouru tout l'univers, déterminé la nature de tous les êtres, & marqué à chacun d'eux leurs fonctions.

Mr. Bayle a ſuivi cette maniere de philoſopher. Il abuſe de quelques expreſſions théologiques pour ne reconnoître en Dieu d'autres fonction que celle de rendre toutes ſes créatures parfaitement heureuſes ; & après s'être taillé une idole, que la nature & la religion déſavouent, il n'a pas de peine à détruire l'ouvrage de ſes mains. La théologie naturelle eſt une branche de la phyſique. Si nous voulons nous y garantir de l'illuſion, faiſons-y uſage de la méthode qu'on emploie avec ſuccès dans les ſciences du même ordre : interrogeons la nature par nos obſervations, & ſur ſes réponſes fixons nos idées.

On peut former ſur l'auteur des loix du ſentiment, deux queſtions totalement différentes ; eſt-il intelligent ? eſt-il bienfaiſant ? Confondre dans un ſeul examen ces deux objets, ou nier qu'un être fût intelligent, parce qu'il ne ſeroit pas bienfaiſant au gré de nos deſirs ; ce ſeroit

violer les premieres loix de l'art de penser. Séparons donc ces deux questions, & commençons par l'éclaircissement de la premiere.

L'expérience nous apprend qu'il y a des causes aveugles, & qu'il en est d'intelligentes. On les discerne par la nature de leurs productions; & l'unité de dessein est comme le sceau qu'une cause intelligente appose à son ouvrage. Or dans les loix du sentiment brille une parfaite unité de dessein. La douleur & le plaisir se rapportent également à notre conservation. Si le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur nous instruit de ce qui nous est nuisible. C'est une impression agréable qui caractérise les alimens qui sont de nature à se changer en notre propre substance; mais c'est la faim & la soif qui nous avertissent que la transpiration & le mouvement nous ont enlevé une partie de nous-mêmes, & qu'il seroit dangereux de différer plus long-temps à réparer cette perte.

Des nerfs répandus dans toute l'étendue du corps, nous informent des dérangemens qui y surviennent; & le sentiment douloureux est proportionné à la force qui les déchire, afin qu'à proportion que le mal est plus grand, on se hâte davantage d'en repousser la cause, ou d'en chercher le remede.

Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte; rien de ce qui est autour de nous, ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement. Les loix du mouvement reglent la succession des changemens qui arrivent dans les corps, & portent quelquefois la pluie sur des rochers ou sur des terres

ſtériles. Les loix du ſentiment reglent de-même la ſucceſſion des changemens qui arrivent dans les êtres animés ; & des douleurs qui nous paroiſſent inutiles en ſont quelquefois une ſuite néceſſaire, par lès circonſtances de notre ſituation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers, eſt un bien moindre inconvénient, que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laiſſé ſubſiſter aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes & des animaux.

Celles du mouvement ſont d'ailleurs ſi parfaitement aſſorties à la ſtructure des corps, que dans toute l'étendue des lieux & des temps, elles préſervent d'altération les élémens, la lumiere, le ſoleil ; & fourniſſent aux animaux & aux plantes, ce qui leur eſt néceſſaire ou utile. Celles du ſentiment ſont de même ſi parfaitement aſſorties à l'organiſation de tous les animaux, que dans toute l'étendue des lieux & des temps, elles leur indiquent ce qui leur eſt convenable, & les invite à en faire la recherche ; elles les inſtruiſent de ce qui leur eſt contraire, & les forcent de s'en éloigner ou de les repouſſer.

Quelle profondeur d'intelligence dans l'auteur de la nature, qui par des reſſorts ſi uniformes, ſi ſimples & ſi féconds, varie à chaque inſtant la ſcene de l'univers, & la conſerve toujours la même !

CHAPITRE XI.

Les loix du ſentiment annoncent une Intelligence bienfaiſante.

NON-SEULEMENT les loix du ſentiment ſe joignent à tout l'univers, pour dépoſer en faveur d'une cauſe intelligente : je dis plus; elles annoncent un légiſlateur bienfaiſant.

Si pour ranimer ma main engourdie par le froid, je l'approche trop près du feu, une douleur vive la repouſe; & tous les jours je dois à de pareils avertiſſemens la conſervation, tantôt d'une partie de moi-même, tantôt d'une autre.

Mais ſi je n'approche du feu qu'à une diſtance convenable, je ſens alors une chaleur douce; & c'eſt ainſi qu'auſſi-tôt que les impreſſions des objets, ou les mouvemens du corps, de l'eſprit, ou du cœur, ſont tant ſoit peu de nature à favoriſer la durée de notre être ou ſa perfection; notre Auteur y a libéralement attaché du plaiſir. J'appelle ici à témoin de cette profuſion de ſentimens agréables, la peinture, la ſculpture, l'architecture, tous les objets de la vue; la muſique, la danſe, la poëſie l'éloquence, l'hiſtoire, la géométrie, toutes les ſciences, toutes les occupations; l'amitié, la tendreſſe; enfin tous les mouvemens du corps, de l'eſprit & du cœur.

Mr. Bayle & quelques autres philoſophes, attendris ſur les maux du genre-humain, ne l'en croient pas ſuffiſamment dédommagé par tous

ces biens ; & ils nous font presque regretter que ce ne soit pas eux qui aient été chargés de dicter les loix du sentiment. Supposons pour un moment, que la nature se soit reposée sur eux de ce soin, & essayons de deviner quel eût été le plan de leur administration. Ils auroient apparemment commencé par fermer l'entrée de l'univers à tous les sentimens douloureux ; nous n'eussions vécu que pour le plaisir. Mais notre vie auroit eu alors le sort de ces fleurs qu'un même jour voit naître & mourir. La faim, la soif, le dégout, le froid, le chaud, la lassitude, aucune douleur ne nous auroit plus averti des maux présens ou à venir ; aucun frein ne nous auroit modéré dans l'usage des plaisirs ; & la douleur n'eût été anéantie dans l'univers que pour faire place à la mort, qui pour détruire toutes les especes d'animaux, se fût également armé contr'eux de leurs maux & de leurs biens.

Les législateurs dont nous venons de parler, pour prévenir cette destruction universelle, auroient apparemment rappellé les sentimens douloureux, & se seroient contenté d'en affoiblir l'impression : ce n'eût été que des douleurs sourdes, qui nous eussent avertis, au lieu de nous affliger.

Mais tous les inconvéniens du premier plan se seroient retrouvés dans le second. Ces avertissemens respectueux auroient été une voix trop foible pour être entendue dans l'usage des plaisirs. Combien d'hommes ont peine à y entendre les menaces des douleurs les plus vives ? Nous eussions encore bientôt trouvé la mort dans l'usage même des biens destinés à assurer notre durée.

Pour

Pour nous dédommager de la douleur, on auroit peut-être ajouté une nouvelle vivacité aux plaiſirs des ſens. Mais ceux de l'eſprit & du cœur fuſſent alors devenus inſipides; & ce ſont pourtant ceux qui ſont le plus de nature à remplir le vuide de la vie : l'ivreſſe de quelques momens eût alors empoiſonné tout le reſte du temps par l'ennui.

Eût-ce été par l'augmentation des plaiſirs de l'ame qu'on nous eût conſolé de nos douleurs? ils euſſent fait oublier le ſoin du corps.

Enfin auroit-on redoublé dans une même proportion tous les plaiſirs, ceux des ſens, de l'eſprit & du cœur? Mais il eût fallu ajouter auſſi dans la même proportion une nouvelle vivacité aux ſentimens douloureux. Il ne ſeroit pas moins pernicieux pour le genre-humain d'accroître le ſentiment du plaiſir ſans accroître celui de la douleur, qu'il le ſeroit d'affoiblir le ſentiment de la douleur ſans affoiblir celui du plaiſir. Ces deux différentes réformes produiroient le même effet, en affoibliſſant le frein qui nous empêche de nous livrer à de mortels excès.

Les mêmes légiſlateurs euſſent ſans doute caractériſé par l'agrément tous les biens néceſſaires à notre conſervation; mais euſſions-nous pu eſpérer d'eux qu'ils euſſent été auſſi ingénieux que l'eſt la nature à ouvrir en faveur de la vûe, de l'ouïe, & de l'eſprit, des ſources toujours fécondes de ſentimens agréables, dans la variété des objets, dans leur ſymmétrie, leurs proportions, & leur reſſemblance avec des objets connus. Auroient-ils ſongé à marquer par une impreſſion de plaiſir, ces rapports ſecrets qui font les charmes de la muſique, les graces du corps

& de l'eſprit, le ſpectacle enchanteur de la beauté dans les plantes, dans les animaux, dans l'homme, dans les penſées, dans les ſentimens?

Ne regrettons donc point la réforme qu'Epicure & Mr. Bayle auroient voulu introduire dans les loix du ſentiment. Reconnoiſſons plutôt que la bonté de Dieu eſt telle, qu'il ſemble avoir prodigué toutes les ſortes de plaiſirs & d'agrémens, qui ont pu être marqués du ſceau de ſa ſageſſe.

Je ne m'arrêterai point ici à combattre les deux principes des Manichéens, dont l'un diſtribuoit le plaiſir, & l'autre la douleur. Mr. Bayle a paru vouloir relever ce ſyſtême écroulé depuis tant de ſiecles; mais il ne ſe ſervoit apparemment de ces ruines, que comme on ſe ſert à la guerre d'une mazure dont on eſſaie de ſe couvrir pour quelques momens. Il n'étoit point aſſez ſuperſtitieux, pour être tenté de croire en deux divinités. Quoi qu'il en ſoit, je me contenterai d'obſerver ici que, puiſque la diſtribution du plaiſir, & celle de la douleur, entrent également dans la même unité de deſſein, elles n'annoncent point deux intelligences eſſentiellement ennemies.

CHAPITRE XII.

Du plaiſir attaché à l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu.

Nous nous dégradons par l'admiration de ce qui nous eſt ou inférieur, ou égal. Mais quand

après avoir obſervé les démarches d'une intelligence ſouveraine, on voit un art infini s'offrir à nous de toutes parts ; l'étendue de l'admiration devient alors la meſure de la grandeur de l'ame ; & c'eſt ici où un ſentiment, que l'ignorance enfante d'ordinaire, a le privilege de naître du ſein même de la ſcience.

Si Dieu mérite notre admiration à titre d'intelligence infinie, il ne mérite pas moins notre reconnoiſſance & notre confiance, à titre d'intelligence bienfaiſante.

Epicure, en combattant le dogme de l'exiſtence de Dieu, ſe félicitoit d'anéantir une puiſſance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée ſuperſtitieuſe d'un être qui, en nous donnant des goûts, nous offre de toutes parts des ſentimens agréables, qui en nous compoſant de diverſes facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaiſir ? Les biens qui s'offrent à nous, ſeront-ils donc empoiſonnés par l'idée que ce ſont des préſens d'une intelligence ſouveraine ? & n'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, puiſque ce ſont des gages de ſa bonté ?

Enfin la puiſſance de Dieu, ſa ſageſſe & ſa bonté, ſont autant de titres qui exigent de nous une parfaite ſoumiſſion dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il nous prive, dans les loix qu'il nous impoſe.

Nous révolterons-nous contre une puiſſance infinie ? N'ajoutons point à nos maux celui de nous faire traîner malgré nous par une main toute-puiſſante.

Placés dans l'univers comme dans le jardin d'Eden, ſi l'uſage d'un fruit nous eſt interdit,

n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui se présentent à nous de toute part. Jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Le desir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Qui est-ce en Europe, qui se trouve à plaindre de n'être pas assis sur le trône du Mogol? N'ayons donc ni desir, ni inquiétude, ni chagrin sur ce qui n'entre point dans la chaîne des biens qui nous sont destinés; & regardons en l'acquisition comme aussi impossible que celle de l'Asie. En nous soumettant ainsi volontairement à une puissance à laquelle nous sommes nécessairement assujettis, nous avons la satisfaction de savoir qu'admis à ses conseils, nous applaudirions aux motifs de ses loix & aux raisons de sa conduite.

Tels sont les hommages envers Dieu, qu'une loi éternelle exige de toutes les intelligences. Or le plaisir les accompagne, puisqu'il accompagne tout mouvement de l'ame, que la haine & la crainte n'empoisonnent point.

CHAPITRE XIII.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes.

Nos devoirs envers nous-mêmes se réduisent à savoir apprécier les biens qui s'offrent à nous, & à soutenir nos maux avec courage.

Il y a eu une secte de philosophes qui sembloient vouloir anéantir tous les biens agréables.

Leurs écoles ne retentiſſoient que de l'auſtere leçon, *abſtenez-vous des plaiſirs.* Mais quoi? ne s'offrent-ils pas à nous de toute part, ſoit que nous ouvrions les yeux ou les oreilles, que nous faſſions uſage d'alimens ſains, que nous ſachions nous occuper, ou nous amuſer à propos, que nous jouiſſions de la ſolitude, ou de la ſociété? Tous ces biens inſéparables de la vie ſeront-ils l'objet de nos dédains, plutôt que de notre reconnoiſſance?

Je dis plus; le plaiſir naît du ſein même de la vertu. Quoi de plus heureux, que de ſe plaire dans une ſuite d'occupations convenables à ſes talens & à ſon état? Ce qui nous délaſſe de ces occupations eſt toujours d'autant plus agréable, qu'un uſage modéré en prévient le dégoût. Les ſpectacles que nous offrent l'hiſtoire & la tragédie, ne ſont jamais plus charmans, que quand la beauté de l'ame y brille dans tout ſon jour. L'amitié qu'enfante la vertu, donne naiſſance aux plaiſirs les plus délicats; & de tous les commerces que forme la tendreſſe, en ſeroit-il aucun plus délicieux, que celui qui faiſant trouver ce qu'on doit aimer dans ce qu'on aime, concilieroit tous les goûts, aſſortiroit toutes les vues, & confondroit tous les intérêts.

Il ſe préſente ici d'abord une queſtion importante, qui, bien avant la naiſſance d'Epicure & de Platon, a partagé le genre-humain en deux ſectes différentes. Les plaiſirs des ſens l'emportent-ils ſur ceux de l'ame? Pour en juger, imaginons les entiérement ſéparés les uns des autres, & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être inſenſible à ceux de l'eſprit, goûte ceux du corps dans toute ſa durée; mais que

privé de toute connoiſſance il ne ſe ſouvienne point de ceux qu'il a ſentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il ſentira, & que renfermé, pour ainſi dire, dans ſon écaille, tout ſon bonheur conſiſte dans le ſentiment ſourd & aveugle qui l'affecte pour le moment préſent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les plaiſirs des ſens, mais en faveur de qui ſe raſſemblent tous ceux de l'eſprit & du cœur; s'il eſt ſeul, que l'hiſtoire, la géométrie, les belles-lettres, lui fourniſſent de belles idées, & lui marquent chaque moment de ſa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de ſon eſprit : s'il ſe livre à la ſociété, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fourniſſent hors de lui des preuves ſans ceſſe renaiſſantes de la grandeur & de la beauté de ſon ame; & que dans le fond de ſon cœur, ſa conformité à la raiſon ſoit toujours accompagnée d'une joie ſecrette, que rien ne puiſſe altérer.

Il me ſemble qu'il eſt peu d'hommes nés ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit & du corps, qui placés entre ces deux états de bonheur, préféraſſent, pour me ſervir de l'expreſſion de Socrate, au ſort d'un Dieu, la félicité d'une huître.

Les voluptés du corps ne ſont jamais plus vives que quand elles ſont des remedes à la douleur. C'eſt l'ardeur de la ſoif qui décide du plaiſir qu'on reſſent à l'éteindre. Socrate, qui dans ſes tableaux s'attachoit plus à la fidélité du portrait qu'à la nobleſſe de l'image, comparoit ces ſentations à celle de la gratelle : le mes-aiſe les précede, les accompagne, & en s'évanouiſſant les emporte avec lui. La plûpart des plaiſirs

du cœur & de l'esprit, ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur.

Il y a plus; tout ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit & du cœur; sans leur secours, elle devient bientôt fade & insipide.

Enfin, les plaisirs du corps n'ont guere de durée que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des principes de douleur. Les plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi les sentimens de l'esprit & du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence? Il me semble que le suffrage de tous les hommes l'adjuge à ceux qui flattent notre amour-propre.

Pourquoi est-on plus offensé du mépris que de la haine? C'est qu'il est plus douloureux de douter de sa perfection, que d'être menacé de la perte de tout autre bien.

Un comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier : que n'en confie-t-on la garde au plaisir; que ne l'enchaîne-t-on par les délices? Plaute & l'Arioste ont adopté cette plaisanterie. Mais tous ces poëtes auroient peu connu le cœur humain, s'ils eussent cru sérieusement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eût pas été nécessaire pour l'y déterminer, de faire briller à ses yeux tout l'éclat de la gloire. Qu'il se fût trouvé méprisable dans sa prison, ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes, il eût bientôt été tenté de préférer

un péril illuſtre à une volupré honteuſe ; & c'eſt de quoi l'Europe entiere nous fournit preſque tous les ans des preuves éclatantes. Combien d'hommes qui vivoient tranquillement dans le ſein du plaiſir, en ſortent pour vivre dans les périls & les fatigues de la guerre ? La gloire a plus d'attraits pour quelques-uns d'eux que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort que le mépris.

C'eſt l'idée de la perfection qui, depuis plus de deux mille ans, rend les Indiennes inſenſibles à l'horreur de ſe brûler vives. Elle a précipité dans le ſein de la mort, des hommes charmés de vivre à ce prix dans le cœur & dans la mémoire des autres hommes. C'eſt une ſorte d'idole, à qui, pour effacer une inſulte reçue, l'on ſacrifie tous les jours ſa patrie, ſon repos, les plus grands établiſſemens & la vie même. Enfin, l'amour qui ſemble ne vivre que par les ſens, doit ſes plaiſirs les plus doux à des idées flatteuſes.

Tout ce qui nous flatte n'eſt pas d'un égal prix. Aſpirer à être eſtimé des autres hommes, ſans l'être de ſoi-même, c'eſt conſentir à être malade pour paroître ſain. La nature ne ſe repoſe pas ſur notre raiſon du ſoin de nous annoncer cette importante vérité ; & quoiqu'elle répande de l'agrément ſur les marques d'eſtime qu'on nous donne, elle attache cependant une ſorte de flétriſſure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle eſt ici en contradiction avec elle-même ? Pourquoi proſcrit-elle par le ridicule une recherche qu'elle ſemble autoriſer par le plaiſir ? Au lieu de cenſurer ſa conduite, admirons ſa ſageſſe. Elle nous apprend par la voix ſecrette

du ſentiment, que la conſidération publique eſt une ſorte de récompenſe de la vertu ; mais qu'elle n'en doit pas être le motif. C'eſt en effet ſe dégrader ſoi-même, que d'être trop avide de l'eſtime d'autrui. Recherchons par préférence l'approbation d'une conſcience éclairée, que la haine & la calomnie ne peuvent nous enlever, que ſuit tôt ou tard l'eſtime des autres hommes, & qu'accompagne toujours l'approbation de Dieu même.

Ne nous laiſſons donc pas éblouir par ce qui ne nous flatte qu'à la faveur d'un jugement faux. Voyez-vous cet homme plongé dans la mélancolie ? Il meſuroit ſa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à ſa ſuite, & dont il groſſiſſoit ſon être. Un revers de fortune lui retranche la moitié de ce cortege nombreux : inſenſible à tous les biens qui lui reſtent, il eſt malheureux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile. Cet autre homme, dans le ſein de l'opulence & de la grandeur, eſt ſaiſi de rage & de déſeſpoir ; il jugeoit de ſon excellence par la tendreſſe d'une femme, par la faveur d'un prince ; ce qui le flattoit lui eſt enlevé, & laiſſe dans ſon cœur un vuide dont l'horreur ſe répand ſur tous les biens qui l'environnent.

Il eſt vrai que des fantômes de perfection font quelquefois ſortir d'une imagination ſéduite & enchantée, un éclair de plaiſir bien plus vif que n'eſt la lumiere douce & durable qui accompagne la raiſon ; mais ce ſentiment paſſager eſt de la nature de ceux qui rendent le boire plus agréable dans la fievre que dans la ſanté ; il ſuppoſe une maladie de l'ame, d'où naiſſent l'inquiétude dans la recherche, le dégout dans

la jouiſſance, le déſeſpoir dans la privation.

Ce n'eſt pas ſeulement dans des preuves réelles de perfection, qu'on peut trouver une ſorte de félicité; c'eſt encore dans la nature même de ſes occupations.

Mais parmi les différentes occupations qui s'offrent à nous, nous livrerons-nous ſans meſure à celles qui ſont le plus agréables ? Les mêmes ſenſations trop continuées émouſſeront bientôt ce ſentiment; le dégout & l'ennui ſortiront du ſein même de la volupté, & anéantiront ce qui nous charmoit. Comment nous défendre contre des ennemis ſi redoutables ? On ne le peut qu'en ſe ménageant un cercle d'occupations aſſez variées pour que des privations paſſageres rendent aux différens objets de nos goûts une fleur de nouveauté. Les plaiſirs de l'eſprit & ceux du corps, le repos & le mouvement, la ſolitude & la ſociété, les délaſſemens & les occupations ſérieuſes, tous ces différens biens ſe prêtent de nouveaux charmes en ſe ſuccédant; & leur variété dans la vie, fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie.

Nous portons dans nos différentes facultés une infinité de germes précieux que le défaut de culture laiſſe périr. C'eſt à l'étude des ſciences & des arts à les faire éclorre. Plus elle en développe, & plus elle nous fournit, non-ſeulement de préſervatifs contre les paſſions, mais encore de reſſources pour l'agrément de la vie.

Un grand poëte a feint que Jupiter avoit ouvert au pied de ſon trône deux fontaines, l'une du plaiſir; l'autre de la douleur; qu'il mêloit à ſon gré ces liqueurs contraires, & décidoit du bonheur ou de l'infortune de chaque homme

par le mélange fatal qu'il verſoit ſur lui. Ne pourroit-on pas appliquer cette même image aux différentes eſpeces de ſentimens agréables ? L'idée de notre perfection, & l'exercice ſucceſſif de nos différentes facultés, ſont comme deux ſources toujours ouvertes de plaiſirs différens. Une intelligence bienfaiſante mêle par portions égales ces deux précieuſes liqueurs en faveur de l'homme ſage, & les verſe inceſſamment ſur lui.

Ne plaçons donc pas le ſouverain bien dans l'opulence, ni dans la grandeur. Il n'eſt point d'état où l'on ne puiſſe faire de ſa vie un tiſſu de ſentimens agréables, dès qu'on peut s'y procurer une ſuite d'occupations vertueuſes qui exercent nos puiſſances ſans les fatiguer. Ceux-là ſeuls ſont heureux en poſſédant les faveurs de la fortune, qui pourroient être heureux ſans les poſſéder. En effet, il n'y a de bonheur ſolide que pour celui qui, renfermant ſes deſirs dans la ſphere des beſoins réels & des biens qui ſont à ſa portée, ſe fait de cette enceinte, comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin. Dès que le cœur paſſe cette ligne marquée par la nature, il ſe perd dans un champ immenſe, où il cherche en vain des bornes qui arrêtent & qui fixent la violence de ſes mouvemens.

La ſanté, l'appétit, la force du corps, ſemblent être réſervées à la pauvreté. Les plaiſirs de l'eſprit, de l'amitié, de la tendreſſe, la tranquillité de l'ame, la joie, la ſatisfaction intérieure, ſe trouvent auſſi ſouvent à la ſuite d'une médiocre fortune, que dans le cortege des rois. Quels ſont donc les avantages privilégiés de l'opulence & de la grandeur ? C'eſt de flatter

l'amour-propre par l'étendue des bâtimens; par la richeſſe des meubles & des équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut ſans doute être heureux en uſant de ces biens; mais on eſt à plaindre, ſi l'on a beſoin de ces témoignages trompeurs de perfection. Il en eſt, ce me ſemble, comme des parfums & des concerts : il eſt agréable d'en jouir; il eſt bien malheureux de ne pouvoir en ſoutenir la privation.

Non-ſeulement la ſageſſe écarte loin de nous le chagrin; elle garantit même de la douleur qui, dans les tempéramens bien conformés, ne doit guere ſa naiſſance qu'aux excès; & lorſqu'elle ne peut la prévenir, elle en émouſſe du-moins l'impreſſion, toujours d'autant plus forte qu'on y oppoſe moins de courage. Un capitaine Grec, fameux par la plus belle de toutes les retraites, (Xenophon) nous aſſure que la même fatigue n'eſt pas auſſi peſante pour le général que pour le ſoldat; la vanité du général porte la moitié d'un fardeau que le ſoldat porte tout ſeul. Les Indiennes, les ſauvages, les fanatiques, marquent de la gaieté dans le ſein des douleurs les plus vives; ils maîtriſent leur attention au point de la détourner du ſentiment deſagréable qui les frappe, & de la fixer ſur le fantôme de perfection auquel ils ſe dévouent. Seroit-il impoſſible que la raiſon & la vertu appriſſent de l'ambition & du préjugé à affoiblir auſſi le ſentiment de la douleur par d'heureuſes diverſions ?

CHAPITRE XIV.

Du plaisir attaché à l'accomplissemnt de nos devoirs envers les autres hommes.

Si nous voulons remplir tous nos devoirs envers les autres hommes, soyons justes & bienfaisans. La morale nous l'ordonne : la théorie des sentimens nous y invite.

L'injustice, ce principe fatal des maux du genre-humain, n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes ; c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans son sein. Elle prend naissance dans l'avidité des richesses, ou dans celle des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuste se flattât-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu ; il devroit toujours se trouver à plaindre de placer sa perfection ou son bonheur dans une possession chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune.

Non-seulement l'orgueil & l'intérêt asservissent notre bonheur à des puissances étrangeres ; mais encore en faisant une sorte de guerre secrette à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs des semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes ? on voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les héros d'une tragédie ; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il

eſt vrai que tout mouvement de bienveillance ſoit un plaiſir, que la triſteſſe même ſoit accompagnée d'une douceur ſecrette dès que la bienveillance y domine ; que tout mouvement de haine & de trouble ſoit une douleur; notre bonheur ſera toujours d'autant plus complet & plus ſolide, que notre façon de vivre ſera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'habitude de la juſtice & de la bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend auſſi par les ſentimens qu'elle inſpire à ceux qui nous approchent.

L'auteur de la nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conſervation, nous a imprimé par rapport aux autres hommes, deux deſirs différens : celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

Dans l'état de liberté qui, ſuivant les juriſconſultes, a précédé l'établiſſement des loix, il étoit plus important, & par conſéquent plus agréable, d'être craint que d'être aimé ; parce que contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous, la crainte eſt une barriere plus puiſſante que la reconnoiſſance. Auſſi pour les ſouverains, qui ſont les uns par rapport aux autres dans cet état de liberté, eſt-il plus flatteur d'être redouté des puiſſances voiſines que d'en être aimé. Il n'en eſt pas ainſi des particuliers ; les loix veillent à la conſervation de leurs biens, de leur honneur, de leur perſonne. A quoi leur eſt-il utile d'être craint? Mais il leur eſt important, & par conſéquent

agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, souvent des services essentiels, & toujours une suite continue d'égards plus flatteurs que les services. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adressoit la plus agréable de toutes les musiques, on peut dire de-même, qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé.

Or ce spectacle flatteur, c'est à la justice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injustice ne peuvent se montrer sans devenir ou l'objet du mépris, s'ils sont accompagnés de foiblesse, ou l'objet de la haine, s'ils sont joints à la puissance. Ils établissent notre félicité sur les ruines de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien personnel, leur bien commun. Jugeons en par l'intérêt qu'on prend aux hommes vertueux que la tragédie fait revivre sur nos théâtres.

Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet aussi bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'amour; il est presque impossible de réussir longtemps à la montrer où elle n'est pas : le vrai moyen de paroître juste & bienfaisant, c'est de l'être.

Imaginons présentement un homme qui haï de tous ceux qui le connoissent, les haïsse à son tour. Tous les objets qui s'offriront à ses yeux, seront affligeans; tous les mouvemens qui s'éleveront dans son cœur, seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunés dont le cœur est livré dans les enfers à l'habitude de la haine & de l'injustice qui a fait ici bas leur crime, & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juſte & bienfaiſant qui, aimé & eſtimé de tous ceux qui l'approchent, ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ſes yeux, lui ſeront agréables. Tous les mouvemens qui s'éleveront dans ſon cœur, ſeront des plaiſirs. Tel eſt l'état de ces hommes heureux, dont le cœur eſt livré dans le ciel à l'habitude de bienveillance, qui a fait ici-bas leur vertu, & commencé leur récompenſe.

Rien de plus rare ſur la terre, qu'un homme parfaitement injuſte ou parfaitement bienfaiſant. Entre ces deux extrêmes eſt une mer immenſe où flottent la plûpart des hommes. Ils approchent d'autant plus du comble du malheur que le cœur eſt plus livré à la haine ; mais plus il l'eſt à la bienveillance, plus ils touchent à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation? L'entrepriſe eſt ſans doute difficile. Mais quoi de plus néceſſaire que d'être heureux? & peut-on l'être, ſi l'on ouvre ſon cœur à la haine? Soyons auſſi ingénieux à la proſcrire, qu'on l'eſt pour l'ordinaire à la juſtifier.

Si ceux de qui nous nous plaignons, n'ont eu à notre égard, qu'une conduite appuyée ſur de bonnes raiſons, pourquoi les haïr, puiſqu'ils ſont tels que nous euſſions cru devoir être en pareilles circonſtances? Si c'eſt injuſtement qu'ils nous attaquent, ils ſont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce ſont des malades qui, dans leur fievre chaude, croient ſe guérir en bleſſant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur ; mais

ne

ne nous en puniſſons point nous-mêmes, par des mouvemens qui portent le trouble dans notre ame.

Outre les ſentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui résultent des circonſtances où la nature & la fortune nous ont placés. Ils ſe réduiſent à nous conduire envers nos ſupérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire deſirer à tous ceux qui ſont dans de pareilles circirconſtances, qu'on ait à leur égard une pareille conduite. L'accompliſſement de ces devoirs eſt donc de nature à nous aſſurer l'eſtime, l'affection & la confiance de tous ceux qui nous environnent, & à reproduire en nous, par un contre-coup heureux, des ſentimens de bienveillance.

De tous les devoirs que nous impoſent nos différentes liaiſons, il n'en eſt point qui paroiſſent plus au-deſſus de la nature humaine, que ceux de la parfaite amitié. Elle nous ordonne de renoncer en faveur de notre ami à nos intérêts les plus chers, & nous le fait enviſager comme la portion de nous-mêmes la plus précieuſe. Il n'eſt point de ſource plus féconde de ſentimens agréables, que l'accompliſſement de ces devoirs qui paroiſſent ſi auſteres; & ſentir qu'on en eſt capable, eſt déja un plaiſir bien délicat.

Il y a eu des écrivains célebres qui ont ſoutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gagner; & que c'étoit une extenſion de nous-mêmes qui nous expoſoit à la miſere, non-ſeulement en notre propre perſonne, mais auſſi en celle d'autrui. Il me ſemble que penſer ainſi, c'eſt ignorer la puiſſance de l'amour. Telle en eſt la vertu magique;

par l'intérêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens se multiplient, leurs maux semblent s'anéantir, & jusques dans leur tristesse mutuelle, regne une sorte de douceur qu'ils n'échangeroient pas contre les plaisirs les plus vifs.

CHAPITRE XV.

Du bonheur attaché à la Vertu.

APRÈS avoir indiqué les différentes especes de plaisirs qui accompagnent la vertu, je vais les rassembler ici sous un même point de vue.

Nous avons dans *Sextus Empericus*, l'extrait d'un ouvrage de Crantor sur la prééminence des différens biens. Ce philosophe célebre feignoit qu'à l'exemple des Déesses qui avoient soumis leur beauté au jugement de Paris, la richesse, la volupté, la santé & la vertu, s'étoient présentées à tous les Grecs rassemblés aux jeux olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le dégré de leur influence sur le bonheur des hommes. La richesse étala sa magnificence, & commençoit à éblouir les yeux de ses juges, quand la volupté représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit obtenir le premier rang. La santé le lui contesta : sans elle, la douleur prend bientôt la place de la joie. Enfin, la vertu termina la dispute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le sein de la richesse, du plaisir & de la santé, l'on seroit bientôt, sans le secours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut

donc adjugé, le second à la ſanté, le troiſieme au plaiſir, le quatrieme à la richeſſe.

C'eſt bien dégrader, ce me ſemble, la vertu que de lui donner pour principale fonction, celle d'être la garde de ſes rivales. L'on peut fonder ſa prééminence ſur des titres plus nobles.

La richeſſe, le plaiſir, la ſanté deviennent des maux pour qui ne ſait pas en uſer. La ſageſſe ſeule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puiſqu'elle ſeule eſt de nature à ne devenir jamais mal par un mauvais uſage. Elle éloigne de nous les ſentimens douloureux, & raſſemble en notre faveur tous les ſentimens agréables. Le regret du paſſé, le chagrin du préſent, l'inquiétude ſur l'avenir, ſont les fléaux qui affligent le plus le genre-humain. La vertu nous en garantit, en renfermant nos deſirs dans l'étendue de ce qui eſt à notre portée, en les conformant à la raiſon, & les ſoumettant plainement à l'ordre immuable qu'a établi une ſouveraine intelligence. L'ennui non moins affligeant que le chagrin, porte ſon poiſon juſques ſur le trône. Il n'oſe approcher de la ſageſſe qui rempliſſant d'une ſuite d'occupations vertueuſes le cours de la vie, y forme une chaîne de ſentimens agréables. Elle écarte même de nous juſqu'aux douleurs qui le plus ſouvent ne ſont que les fruits de l'intempérance. Elle nous offre dans toute leur vivacité les plaiſirs des ſens, dont l'agrément ſe proportionne au beſoin réel qu'on en a. Les plaiſirs de l'eſprit marchent à ſa ſuite, & l'accompagnent juſques dans la ſolitude & dans l'adverſité. Elle nous affranchit, autant qu'il eſt poſſible, du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune, en plaçant notre perfection, non

dans une possession d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans un usage de nos facultés assorti à notre état présent.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, sur Dieu, sur les hommes, sur ses proches, sur ses amis, il n'apperçoit que des motifs d'une joie secrette. Il se conforme aux intentions de son auteur; il mérite l'attachement de ses amis & de tout ce qui l'environne; il seroit l'objet de l'estime & de l'affection de toutes les intelligences, si toutes les intelligences pouvoient le pénétrer. Son cœur exempt de haine & de crainte, ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, c'est-à-dire, pour des sentimens de plaisir: Enfin, la satisfaction attachée à la perfection intérieure, forme dans le secret de son ame, suivant l'expression de Salomon, une fête continuelle. Et c'est ainsi que toutes les especes de sentimens agréables se réunissent en sa faveur, & se combinant ensemble par des proportions réglées sur leur vivacité, leur durée, leur convenance, ils font la plus délicieuse de toutes les harmonies. Peut-être ce tableau du sage n'est-il qu'une idée: on sera du moins d'autant plus heureux qu'on y ressemblera davantage.

Mais le plus grand bien dont jouisse ici-bas l'homme parfaitement vertueux, c'est que le moment fatal qui désespere les autres hommes, n'est pour lui qu'un passage à une vie plus heureuse.

L'homme injuste ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage

en elle de plus heureux, seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abyme du néant. Mais cette honteuse espérance est bien combattue dans le fond de son ame, par l'autorité de la révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & tout-puissant.

Il n'en est pas ainsi de l'homme parfaitement vertueux. La mort lui ouvre le sein d'une intelligence bienfaisante, dont il a toujours respecté les loix & ressenti les bontés.

S'il est vrai que l'espérance soit un sentiment essentiellement agréable, & que son agrément soit proportionné à la grandeur du bien qui en est l'objet; il ne peut y avoir sur la terre de situation plus délicieuse que celle d'un homme qui, trouvant dans la vertu un bonheur réel & présent, voit encore dans l'idée de la mort, la perspective d'une félicité parfaite.

CHAPITRE XVI.

Où l'on recherche quels sont les genres de vie les plus heureux.

LA plûpart des hommes attendent leur bonheur les uns des autres; & dans le sein même de la grandeur, ils n'aspirent souvent à être heureux qu'à titre de mendians. Il est presque impossible que les puissances qui décident de leur sort, s'accordent toujours avec ce qu'ils desirent. Le cœur de chaque homme, pour me servir d'une expression cartésienne, est une sorte de tourbillon qui a pour centre de ses mouvemens

ſon bonheur perſonnel. Deſirer que notre félicité devienne le centre commun des tourbillons voiſins, c'eſt vouloir changer leur nature, c'eſt conſentir à n'être heureux que par miracle. Ajuſtons-nous donc, du mieux qu'il nous eſt poſſible, avec ce qui nous environne; mais n'eſpérons point nous former un état ſolidement heureux, ſi ce n'eſt par nos propres mouvemens.

J'appelle états heureux, ceux où les ſentimens agréables l'emportent ſur les ſentimens affligeans; & ils ſe partagent en trois claſſes différentes, ſuivant que les mouvemens du corps, de l'eſprit ou du cœur y dominent.

Si nous voulons raſſembler un nombre d'hommes heureux, nous les chercherons peut-être fort inutilement dans les places les plus brillantes; mais nous en trouverons beaucoup parmi ceux à qui un travail modéré fournit aiſément de quoi ſubvenir à leurs beſoins & à ceux de leur famille. Nous nous appercevrons bientôt que la plûpart d'entr'eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie ſecrette toujours prête à ſe développer.

Si leurs jours ne ſont pas filés d'or, ils le ſont du moins de ſoie; c'eſt un tiſſu de ſentimens doux, où il n'entre ni plaiſir vif, ni chagrin amer.

Les mouvemens du corps ſont moins agréables que ceux de l'eſprit. Un genre de vie ſera donc plus heureux, s'il eſt dévoué aux ſciences, que s'il l'étoit à des travaux méchaniques. Quoi de plus flatteur que d'entrer en poſſeſſion de tous les lieux, de tous les temps, de toute la nature? Cependant le ſanctuaire d'un bonheur ſi délicat, ne s'ouvre que pour quelques mortels privilégiés. La barbarie en ferme l'entrée à la plûpart des hommes. C'eſt elle qui pour le mal-

heur du genre-humain, a ennobli l'injuſtice chez les conquérans, & a ſouvent flétri le ſavoir chez les particuliers.

Puiſque le cœur eſt de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvemens les plus agréables ; le genre de vie qui mérite la préférence ſur tous les autres, eſt celui où les mouvemens de bienveillance dominent davantage.

Ceux que la fortune a enrichis de ſes préſens, n'en recueilleront tout le fruit que par leur penchant à en faire un uſage favorable aux autres hommes; jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils font.

Il n'eſt donc point de bonheur égal à celui d'un ſouverain qui, ne renfermant point ſa bienveillance dans le cercle étroit des courtiſans qui l'environnent, la porte ſur tous ceux qui ſont dans ſa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la miſere de ſes états, y animer les arts & le commerce, & y encourager les talens & les vertus. La certitude qu'il a d'accroître & d'affermir ſa puiſſance, l'idée qu'il ſe rend le miniſtre de la Divinité en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a deſtinés, le ſpectacle de tout un peuple heureux par ſes bienfaits, l'exécution du plus noble de tous les projets indépendante des biens de la fortune, une ſuite continue des mouvemens de bienveillance les plus flatteurs, tout ce qui ſe préſente à ſes yeux, toutes ſes idées, tous les mouvemens de ſon cœur, conſpirent à former en ſa faveur, l'état le plus heureux dont la nature humaine ſoit capable.

Il eſt vrai que dans cette chaîne de ſentimens vertueux, il ne s'en trouve peut-être pas d'auſſi

vifs que ceux d'un conquérant dont la victoire couronne l'ambition. Mais le conquérant n'acquiert cette ſorte de plaiſir, qu'au prix de pouvoir être le plus malheureux de tous les hommes, puiſqu'on en court d'autant plus le danger qu'on porte dans la nature de ſes goûts, plus de principes de haine, de trouble, d'inquiétude & de chagrin.

CHAPITRE XVII.

Où l'on prouve que la Philoſophie morale eſt à la portée de tous les hommes.

De toutes ces obſervations, il réſulte ce qui paroîtra un paradoxe à bien des gens ; c'eſt que la philoſophie morale eſt à la portée de tous ceux qui ſont capables de la réflexion la plus légere. Cependant les philoſophes, & la plûpart des légiſlateurs, condamnent le peuple à une ignorance groſſiere. Ils n'ont preſque connu d'autre frein pour le contenir que la terreur des ſupplices. Platon lui-même, dans cette république où il s'eſt permis les idées les plus hardies, n'a pas oſé former un peuple ſolidement vertueux ; il ne confie qu'au magiſtrat le dépôt de la philoſophie morale. Mais quelles ſont donc les profondeurs de cette ſcience réſervée à des ames privilégiées ? Il me ſemble qu'on peut toute la comprendre dans ces deux maximes-ci, qui ſont comme le réſultat de la ſcience des ſentimens :

1°. Plaçons, autant qu'il eſt poſſible, notre

bonheur & notre perfection, non dans des biens qui ſoient hors de nous, mais dans une ſuite d'occupations aſſorties à nos talens & à notre état.

2°. Prenons avec les autres hommes, une façon de vivre, qui ſoit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de haine, d'inquiétude, de trouble & de chagrin.

Or, pour comprendre ces vérités, pour en pénétrer les détails ; il n'eſt pas beſoin de s'élever juſques aux cieux, ni de percer dans les abymes ; elles ſont auſſi faciles à ſaiſir que les principes des arts les plus communs ; il en ſort de toute part des démonſtrations, ſoit qu'on réfléchiſſe un moment ſur ſoi-même, ou qu'on ouvre les yeux ſur ce qui s'offre à nous tous les jours.

L'artiſan dont parle Horace, auroit ſuffi pour apprendre à tout un peuple qu'on ne peut être heureux que par des occupations aſſorties à ſes talens. Il étourdiſſoit tout ſon voiſinage par des chanſons qui commençoient avec le jour, & ne finiſſoient qu'à la nuit. Le beau-pere d'Auguſte pour s'affranchir de l'importunité de ſa muſique, l'enrichit par le préſent d'une terre, où l'ennui & l'inquiétude prirent bientôt la place de ſa gaieté : Reprenez vos dons, vint-il dire à ſon bienfaiteur, & rendez-moi à mes travaux.

Quant à l'obligation de ne point placer ſa perfection dans des biens qui ſoient hors de nous, nous apprenons de Lucien, que le peuple d'Athenes en étoit ſi pénétré, que les étrangers qui paroiſſoient vouloir ſurprendre ſon eſtime par la magnificence de leur cortege, n'en obtenoient que le mépris.

Enfin, il ne faut qu'être capable d'aimer & de haïr, pour pouvoir s'aſſurer que notre genre de vie ſera d'autant plus heureux qu'il portera dans le cœur, plus de mouvemens de bienveillance, & en écartera davantage tout mouvement de haine. Auſſi eſt-il certain par les hiſtoriens & par les voyageurs, que chez les peuples où la façon de vivre a fermé l'entrée à l'avidité des richeſſes, c'eſt une qualité populaire d'être généreux & bienfaiſant envers ceux qu'on n'enviſage point comme ſes ennemis.

Les maximes que je viens d'expoſer, ſi importantes par leur évidence, ſont cependant violées par la plûpart des hommes ; & la philoſophie morale ſi digne des hommages de tout le genre-humain, ſemble comme le Jupiter d'Egypte, avoir établi ſon temple dans un déſert. Les vices du tempérament, l'excès de la miſere & de la richeſſe en ſont des cauſes particulieres ; les défauts de l'éducation en ſont la cauſe générale.

Les légiſlateurs de Lacédémone & de la Chine ont preſque été les ſeuls qui n'aient pas cru devoir ſe repoſer ſur l'ignorance des peres ou des maîtres, d'un ſoin qui leur a paru l'objet le plus important du pouvoir légiſlatif. Ils ont fixé dans leurs loix le plan d'une éducation détaillée, qui pût inſtruire à fond les particuliers ſur ce qui faiſoit ici-bas leur bonheur, & ils ont exécuté ce que dans la théorie même, on croit encore impoſſible, la formation d'un peuple philoſophe. L'hiſtoire ne nous permet point de douter que ces deux états n'aient été très-féconds en hommes vertueux ; ils l'euſſent été apparemment encore davantage, ſi l'éducation & la morale y euſſent été plus parfaites.

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES MOYENS
DE SE RENDRE HEUREUX
DANS LA SOCIÉTÉ
EN CONTRIBUANT AU BONHEUR
DES AUTRES.

CHAPITRE I.

Du caractere & de l'usage de la Raison naturelle qui doit nous conduire au Bonheur dans la société civile.

Les hommes ne subsistent que par le commerce qu'ils entretiennent ensemble, & par le besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres. Si le christianisme canonise des solitaires, il ne leur en fait pas moins une suprême loi, de la charité & de la justice; & par là il leur suppose un rapport essentiel avec le prochain; mais sans nous arrêter à l'état où les hommes peuvent être élevés par des lumieres surnaturelles, considérons-les ici, entant qu'ils sont conduits par la raison humaine.

Bien que celle-ci en comparaison de la foi, n'ait que des lumieres très-inférieures & très-

bornées, il n'eſt pas inutile d'en connoître les juſtes prérogatives. Car étant le guide que les hommes, indépendamment même de la religion, ſe font honneur de ſuivre, & auquel ils ne renoncent point ſans ſe rendre mépriſables à leurs propres yeux, on ne peut trop leur en marquer le caractere & les véritables droits : ſans cela, ils ſeroient expoſés à la confondre avec leur imagination, leur paſſion ou leur humeur, & à la méconnoître d'une maniere d'autant plus pernicieuſe, qu'ils ſe flattent davantage de ne la perdre jamais de vue.

Tous les deſordres de la vie ont leur principale ſource dans celui-là. Autant que la vraie raiſon les conduit à leur bonheur, autant une raiſon fauſſe les en éloigne-t-elle. C'eſt par des lueurs trompeuſes de raiſon, qu'on fait de mauvaiſes démarches, qu'on ſuit un train de vie ſujet aux repentirs, & qu'on prend des engagemens contraires à ſon propre repos & au repos de ceux avec qui l'on eſt lié par les droits de la ſociété.

Qu'on interroge ceux qui tiennent la conduite la plus déréglée, qui ſe livrent aux paſſions les plus outrées, ou qui exercent les plus criantes injuſtices; il n'en eſt aucun qui ne prétende ſe juſtifier, & même avoir raiſon. Mais quelle raiſon ? Une raiſon falſifiée en elle-même & cofondue avec la paſſion. Céſar met ſous le joug la république romaine ſa patrie : c'eſt que comme elle lui préféroit Pompée, elle méconnoiſſoit ceux qui étoient capables de la ſervir & de la ſoutenir. Son fils Auguſte imite ſon uſurpation ou y ſuccede : c'eſt que Rome ſe perdoit elle-même, abuſant de ſa liberté. Quelle

ambition ſemblable à la leur, ou quelle paſſion encore plus condamnable ne trouvera pas à ſe couvrir d'une teinture de raiſon, pour autoriſer ſes plus violens tranſports ! On voit ainſi quelle eſt l'importance de ne pas laiſſer méconnoître aux hommes la raiſon par laquelle ils prétendent ſe conduire; & d'empêcher qu'ils ne prennent ſon ombre pour ſa lumiere, & ſon fantôme pour ſa réalité.

Mais le temps de faire un diſcernement ſi eſſentiel, quel eſt-il ? Ce n'eſt pas celui où l'imagination, la paſſion, l'humeur, adverſaires domeſtiques de la raiſon, ont pris le deſſus pour la ſoumettre aveuglément & la faire ſervir indifféremment à leurs vues. Elle n'eſt plus alors dans ſon état naturel; elle eſt ſous le joug & forcée de parler le langage de ſes ennemis qui la tiennent captive. Si elle eſſaie de ſe rendre à elle-même pour ſe faire entendre, daigne-t-on écouter un eſclave ; ou ſi on l'écoute, quel cas fait-on de ſes vues, quand elles oſent contrarier ceux qui la maîtriſent ?

C'eſt dans le temps du calme & de la pleine liberté de la raiſon, qu'il faut s'appliquer à diſcerner ſon apparence d'avec ſa réalité, pour nous pénétrer de ſes vraies lumieres, & prévenir les maximes que la cupidité ſait revêtir du voile même de la raiſon. Cette étude eſt ce que l'on connoît d'ordinnaire ſous le nom de *Morale*, laquelle a pour fin de régler par la raiſon les mœurs & la conduite des hommes. C'eſt elle encore que je regarde ici en particulier, comme la ſcience de vivre avec les autres hommes dans la ſociété civile, pour y procurer, autant qu'il eſt en nous, notre propre bonheur, de concert

avec le bonheur d'autrui : enſorte qu'il ſe trouve une liaiſon néceſſaire entre ces trois choſes, 1. raiſon : 2. ſcience du ſavoir vivre : 3. ſecret de mettre parmi les hommes le plus grand bonheur que nous ſoyons capables d'y procurer, par rapport à nous-mêmes auſſi bien que par rapport à eux.

CHAPITRE II.

Quel eſt le Bonheur où la Raiſon puiſſe naturellement nous conduire.

ON ſoupçonnera d'abord que tout ce qu'on peut dire ſur le moyen de procurer le bonheur des hommes, ne ſauroit être qu'une ſpécieuſe promeſſe, pour flatter vainement notre cœur; ou tout au plus une idée de pure ſpéculation, pour nous exercer agréablement l'eſprit : comme il ſe fait dans les diſcours & les raiſonnemens des académies. Tout le monde, dit-on, ſe trouve trop intéreſſé à être heureux, pour n'en avoir pas le ſecret, s'il étoit praticable ; & l'on n'auroit pas attendu après mes réflexions pour en faire la découverte. Combien en effet a-t-on loué la conduite des Thraces, leſquels, au rapport d'Hérodote & de Strabon, donnoient hautement à entendre qu'il n'y avoit nul bonheur à attendre dans la condition humaine : de ſorte qu'à la naiſſance de leurs enfans, ils aſſembloient leurs parens & leurs amis pour faire des gémiſſemens en commun ſur les miſeres où le nouveau-né alloit être expoſé dans le monde;

au lieu qu'à la mort de leurs proches ils faisoient une autre assemblée, pour donner unanimement des marques de réjouissance, en voyant ceux à qui ils prenoient intérêt, délivrés des peines de la vie.

La condition humaine est misérable, on en convient; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. On est bien éloigné de vouloir parler ici d'un bonheur qui prévienne ou qui écarte tous les maux où nous sommes assujettis, & qui mette le comble à tous nos desirs. C'est celui qu'on se figure, & que j'avoue n'être qu'une pure idée, par rapport à la vie présente; c'est celui que l'on voudroit trouver & qu'on ne trouvera point. L'expérience universelle nous convainc trop évidemment que ce bonheur parfait où nous aspirons sans cesse, n'est jamais pour nous ici-bas. Les événemens dont nous ne sommes pas les maîtres; la méchanceté des hommes, que nous ne pouvons quelquefois éviter; la constitution de notre corps qui nous expose aux maladies & aux langueurs, sont des causes d'amertume & de douleur incompatibles avec le bonheur tel que nous le souhaiterions; mais pour n'être pas capables d'un parfait bonheur, négligerons-nous celui qui est entre nos mains?

Il est des peines attachées à la condition de notre nature; ne peuvent-elles pas diminuer par nos soins? Et fussions-nous destinés à être malheureux, n'est-ce pas un avantage & une sagesse que de nous appliquer à l'être le moins qu'il est possible? C'est donc la science de se rendre aussi heureux, ou si l'on veut, aussi peu malheureux qu'on le puisse être, que je me propose de rechercher: & pour y parvenir, il est des mo-

yens qui se trouveront salutaires, pourvu qu'on daigne les bien connoître & en faire usage.

On s'imagine souvent n'avoir nulle part aux peines que l'on souffre, sinon de les souffrir, parce qu'on n'a contribué en rien à la cause qui les produit à nos yeux : mais on ne voit pas l'occasion qu'on aura donné à une cause plus éloignée. Il arrive donc que la cause immédiate est formée par l'enchaînement de plusieurs autres causes précédentes, à l'une desquelles il suffit d'avoir contribué par sa faute, pour qu'on doive se reprocher son malheur à soi-même.

Ainsi voit-on quelquefois un renversement de fortune causé par une subite révolution d'affaires, à quoi l'on n'a point de part : mais plusieurs années auparavant, on avoit voulu prendre l'essor, par une ambition démesurée; c'est ce qui avoit fait faire des dépenses au-dessus de ses forces; les dépenses avoient obligé de faire de grands emprunts; ces emprunts avoient mis hors d'état de payer exactement ses dettes; cette difficulté de payer avoit diminué le crédit. La diminution du crédit n'empêchoit pas cependant qu'on ne trouvât de quoi subvenir aux besoins ordinaires; la persuasion où l'on étoit, que l'on trouveroit toujours à subvenir aux besoins plus pressans, a fait négliger de prendre des précautions & la négligence des précautions a ôté les ressources. Dans ces conjonctures, il est survenu une nécessité extraordinaire, causée immédiatement par une révolution dans les affaires ou dans les saisons, dans l'état ou dans les particuliers : révolution dont à la vérité on n'est pas la cause; mais on l'étoit de la situation particuliere qui nous a rendu personnellement la révolution funeste.

Ce

Ce n'étoit pas le roi d'Espagne Philippe II. qui s'attira directement la révolte des sept provinces des Pays-Bas qui ont formé la république des États Généraux ; c'étoit, si l'on veut, la conjoncture des hérésies nouvelles, l'esprit indocile des peuples, la fermeté outrée du duc d'Albe gouverneur ; à cela le roi n'avoit point de part. D'un autre côté, on ne pouvoit remédier au mal que par de bonnes armées ; mais pour les tenir en état d'agir, il falloit les payer, & le roi n'avoit pas de quoi. Il falloit emprunter, & pour cela trouver des prêteurs ; on n'en pouvoit plus trouver : pourquoi ? C'est que le roi avant ces extrêmités, avoit manqué en 1575, de payer les marchands à qui il devoit ; son crédit fut perdu : la chose paroissoit alors peu importante ; mais le besoin de crédit survint, & il attira la perte des armées & des provinces. Ainsi on ne laisse pas d'avoir à se reprocher son malheur auquel par sa faute on a donné une occasion éloignée. De là vient que le même accident ou le même malheur immédiat à l'égard de deux personnes, n'est plus un même malheur, lorsque dans les occasions éloignées, l'un s'est comporté avec imprudence, & l'autre avec sagesse. Ces conjonctures & mille autres semblables qui arrivent tous les jours, montrent comment; 1°. nous contribuons beaucoup plus que nous ne croyons aux événemens fâcheux dont nous nous plaignons : 2°. que nous pourrions contribuer à proportion à nous procurer d'heureux événemens & une situation plus avantageuse, en observant les regles prescrites par la droite raison qui nous porte également, & à nous rendre heureux & à procurer le bonheur d'autrui.

CHAPITRE III.

Si l'on peut établir une regle de conduite & de mœurs, sur le seul fondement de la raison humaine.

DEUX sortes de personnes semblent persuadées que la raison ne suffit pas pour nous faire atteindre à la fin que se propose la morale : & cela par des principes tout opposés; les uns par religion, les autres par irreligion.

Les premiers par la haute idée qu'ils ont du christianisme, ne jugent pas qu'il puisse y avoir de regle de mœurs, sans le secours de la révélation. Ils en apportent pour preuve, la corruption répandue dans les parties du monde où la révélation n'est point parvenue. Sur ce principe, un auteur (*) croyant ne pouvoir remonter trop haut dans ce que la révélation a de plus sublime, a posé pour fondement de toute sa morale *le mystere de la Trinité.* J'avoue que je ne comprends pas, comment pour diriger la raison, on a recours à un objet, qui de soi est entiérement au dessus d'elle, & dont par elle-même, elle est absolument incapable de se former seulement l'idée.

Il est vrai d'ailleurs, que la révélation marque des regles de morale qui n'ont point été suivies dans le monde où l'on s'est abandonné à un déréglement comme universel, & auquel les philosophes païens avec leurs plus belles maximes,

(*) Le P. Lami de l'Oratoire.

n'ont point apporté un remede suffisant. Mais si la révélation nous a aidés en ce point, c'est un secours qui, pour ainsi dire, a rendu la raison à elle-même, & qui l'a fait rentrer dans ses droits. Les lumieres surnaturelles, toutes divines qu'elles sont, ne nous montrent rien par rapport à la conduite ordinaire de la vie, que les lumieres naturelles n'adoptent, par les réflexions exactes de la pure philosophie : les maximes de l'évangile ajoutées à celles des philosophes, sont moins de nouvelles maximes que le renouvellement & l'éclaircissement de celles qui étoient gravées au fond de l'ame raisonnable. On sait le mot de Tertulien : *O ame de l'homme, qui êtes comme naturellement chrétienne !*

La révélation facilite la pratique de ces maximes, par les motifs & les secours puissans qu'elle fournit : mais la raison en a le principe dans elle-même. Si l'on supposoit qu'elle en fût tout-à-fait incapable, au lieu de l'humilier, on excuseroit ses égaremens, & ils sont inexcusables. L'apôtre St. Paul reproche formellement aux Gentils, d'avoir pu connoître, & d'avoir connu même ce qu'ils devoient faire, sans l'avoir voulu pratiquer. C'est dispenser les hommes de leurs obligations, que d'avouer qu'ils ne peuvent les appercevoir.

Par cet endroit, l'irreligion tire à-peu-près la même conséquence qu'une religion mal entendue, en supposant qu'il n'est point dans la raison humaine, de maximes assez fixes pour en faire des regles de morale. Tous les hommes, disent quelques-uns, different dans leurs opinions selon les températmens, les pays, les coutumes, les éducations différentes. Les femmes Indiennes

se jettent dans le feu à la mort de leurs maris. Les Iroquois, quand leur pere est trop vieux, le tuent pour servir d'aliment au reste de la famille. Les Egyptiens épousoient leur sœur & même leur mere. Parmi les Parthes, leurs princes de la race des Arsacides, ne comptoient pas avoir un droit légitime au trône, s'ils n'étoient nés de l'inceste d'une mere avec son fils. Ceux de la Guiane, comme on le sait, se mettent au lit quand leur femme est accouchée; c'est elle qui les sert, au lieu d'être servie & secourue. On a bien d'autres exemples dans l'histoire, qui paroissent contraires aux regles de la conduite & de la morale. Pourquoi donc, ajoutent-ils, préférer une coutume à l'autre; & quel droit pourroit avoir une nation, une société ou une école, de juger que son opinion & sa raison, doit l'emporter plutôt sur les autres, que non pas les autres sur la sienne? Ne sont-elles pas également fondées à s'attribuer cet honneur, ou à s'en disputer les prérogatives.

Pour dissiper une lueur qui n'éblouit que ceux qui veulent bien l'être, il suffit de se rappeler ce qui a été établi ailleurs, savoir qu'il est des jugemens si répandus parmi les hommes de tous les siecles & de tous les pays du monde, qu'ils doivent passer pour des jugemens naturels, & qui ne manquent point à se former dans leur esprit, à moins que la nature même n'ait manqué en quelques uns, comme il arrive à ceux qui ne font point usage de leur raison. Or, ces jugemens communs à tous les hommes ne se font appercevoir en nulle autre matiere, avec une impression si forte, que dans ce qui concerne la conduite de la vie. Pour en tomber d'accord, il

ſuffit d'indiquer ici le principe général & ſimple, ſur lequel il me paroît qu'eſt appuyée toute l'économie de la ſociété humaine. Il ſe trouvera capable par lui-même de donner non-ſeulement de l'eſtime, mais encore du goût pour les regles de la morale, dont on n'auroit pas aſſez examiné la nature & reconnu le fondement. Voici le principe dont il s'agit :

Je veux être heureux ; mais je vis avec des hommes, qui comme moi, veulent être heureux également chacun de leur côté : cherchons le moyen de procurer mon bonheur en procurant le leur, ou du moins ſans y jamais nuire. Tel eſt le fondement de toute la ſageſſe humaine, la ſource de toutes les vertus purement naturelles, & le principe général de toute la morale & de toute la ſociété.

CHAPITRE IV.

Comment tous les hommes aſpirant à un bonheur qui dépend d'eux-mêmes, ne l'obtiennent-ils pourtant pas ?

CE qui nous conduit & nous anime dans la ſuite générale de notre vie & dans chacune de nos démarches en particulier, c'eſt le penchant à nous ſatisfaire nous-mêmes. Quand on s'y porte du côté de la raiſon, c'eſt ce qu'on appelle communément *bien honnête* ; du côté des ſens ; c'eſt ce qu'on appelle *bien agréable* ; ſi c eſt en même-temps du côté des ſens & de la raiſon, c'eſt ce qu'on peut appeller *bien utile*. Au reſte, ces diſtinctions de biens ou de diverſes ſortes de

bonheur, ſe trouveroient peut-être auſſi peu fondées à y regarder de plus près, qu'elles ſont ordinairement admiſes ſans être trop examinées.

Outre la difficulté de reconnoître ſi les ſens ne contribuent pas autant que la raiſon à former le bien honnête, ou ſi la raiſon ne contribue pas auſſi à goûter pluſieurs des biens agréables; qu'importe après tout de quelle maniere & par quelle voie ſe trouvent en nous la ſatisfaction, le contentement & le bonheur, pourvu qu'ils s'y trouvent en effet? Si les ſens nous rendoient véritablement heureux & pour toujours, le ſerions-nous moins parce qu'un philoſophe entreprendroit de prouver qu'il n'eſt aucun bien digne de l'homme, que le bien honnête?

Je vous quitte l'honnêteté, lui diroit-on; c'eſt au bonheur que j'en veux & à mon contentement; je le trouve, & je m'y tiens. Epuiſez-vous d'ailleurs en raiſonnemens; euſſiez-vous même la raiſon de votre côté, j'ai mon compte du mien; que me ſervira tout le reſte? C'eſt un ſecours aiſé & commun qui me rétablit la ſanté; tandis que par des principes ſavans, vous établiſſez qu'un ſi vil remede ne ſert point à ma guériſon; elle n'en eſt pas moins réelle pour n'être pas conforme à vos principes. Le raiſonnement eſt donc également frivole, & du côté des médecins & du côté des philoſophes, quand il ne s'accorde pas avec l'expérience. Mon bonheur eſt dans moi & non dans l'eſprit des autres; c'eſt ce que j'éprouve qui me rend heureux, ſans qu'il ſoit moindre ou plus grand, pour venir d'une cauſe plutôt que de l'autre; c'eſt ce qu'elle produit en moi qui fait mon bonheur, & non ce qu'elle eſt en elle-même.

Mais ce qui eſt également vrai, & à quoi l'on ne penſe pas aſſez, c'eſt que le contentement que nous éprouvons quelquefois venir par le ſecours des ſens, ne ſe fait pas toujours également ſentir à nous : il paſſe même très-vîte, & fait place ſouvent malgré nous, à des ſentimens tout oppoſés, de déplaiſir & de mécontentement. Ce n'eſt donc pas le ſeul contentement actuel qu'il s'agit de découvrir & de chercher comme le ſeul objet & la véritable fin de la morale. Quand il eſt actuellement en nous, il nous pénetre : il n'eſt pas néceſſaire que les philoſophes nous en parlent; nous en ſavons plus ſur ce point que toute la philoſophie, & que tous les philoſophes réunis enſemble ne nous en peuvent dire. Si un homme voluptueux & paſſionné étoit dans tous les momens de ſa vie avec le même contentement qu'il éprouve au moment qu'il goûte la volupté & qu'il aſſouvit ſa paſſion, on n'auroit guere de raiſons à lui alléguer, par rapport au temps de la vie préſente : je n'en vois aucune à quoi il ne pût faire des repliques dont je ſerois auſſi embarraſſé qu'il le ſeroit peu de mes argumens. Je l'exhorterois à ſuivre le parti de la vertu, par les réflexions que fournit la morale pour être heureux; & il me répondroit qu'il eſt heureux indépendamment des maximes de la morale; qu'il s'en tient à une connoiſſance de pratique, au lieu de s'embarraſſer l'eſprit d'une ſpéculation qu'il ne goûte point.

Mais enfin, l'expérience eſt manifeſte, que le plaiſir de la paſſion n'eſt point durable : il eſt ſujet à des retours de dégoûts & d'amertumes. Ce qui avoit amuſé ennuie; ce qui avoit plu, commence à déplaire; ce qui avoit été un objet

de délices, devient ſouvent un ſujet de repentir & même d'horreur.

On ne prétend donc pas nier aux adverſaires de la vertu & de la morale, que la paſſion & le libertinage n'aient pour quelques-uns des momens de plaiſir; mais de leur côté, ils ne peuvent diſconvenir qu'ils éprouvent ſouvent les ſituations les plus fâcheuſes, par le dégoût d'eux-mêmes & de leur propre conduite; par les autres ſuites naturelles de leurs paſſions mêmes; par les éclats qui en arrivent; par les reproches qu'ils s'attirent; par le dérangement de leurs affaires qui s'en enſuit; par leur vie qui s'abrege, ou leur ſanté qui dépérit; par leur réputation qui en ſouffre & qui expoſe ſouvent à perdre ſon rang & ſa dignité. Notre roi Childeric III. ſe trouvoit bien de ſa nonchalence : mais ſe trouva-t-il bien de ſa dépoſition qui en fut l'effet, & de ſa priſon dans un monaſtere où il fut relégué ? L'empereur Venceſlas ſe livroit avec goût aux voluptés indignes qui faiſoient ſon occupation, & à l'avarice qui le dominoit; mais quel goût put-il trouver dans l'oprobre avec lequel il fut dépoſé, & dans la paraliſie où il languit à Prague, & que ſes débauches avoient attirée ?

Il s'agit ainſi de faire une compenſation du bonheur que peuvent donner le libertinage & la paſſion, avec celui que promettent la vertu & une conduite réglée : il n'eſt que ces deux partis. Quand le premier auroit encore plus d'agrément qu'on ne lui en voudroit ſuppoſer, il ne pourroit pas ſenſément être préféré au ſecond; il faut peſer dans une juſte balance, lequel des deux nous porte davantage au but commun, auquel nous aſpirons tous qui eſt de vivre heureux,

non pour un ſeul moment ou pour quelques heures, mais pour la partie la plus conſidérable de notre vie, & avec la plus grande impreſſion de contentement & de bonheur dont nous ſoyons ſuſceptibles.

Ainſi, quand un homme ſenſuel veut à l'excès manger des truffes & des champignons, boire du vin de Champagne ou de la Fenouillette, la morale n'entreprendra pas de l'en détourner, en lui diſant ſimplement que c'eſt-là un faux plaiſir, qu'il eſt paſſager & contraire aux loix de la bienſéance, de la tempérance & de l'honnêteté: il répondroit bientôt comme nous avons vu; ou du moins il ſe diroit à lui-même, que le plaiſir n'eſt point faux, puiſqu'il en éprouve actuellemen la douceur; qu'il n'eſt pas tellement paſſager, qu'il ne dure aſſez pour le réjouir; que pour les loix de la tempérance & de l'honnêteté, qu'il ne les envie à perſonne, dès qu'elles ne conviennent point au contentement qui eſt le ſeul terme auquel il aſpire.

Cependant, lorſque je tomberois d'accord de ce qu'il pourroit ainſi repliquer, ſi je pouvois l'amener à quelques momens de réflexion, il ne ſeroit pas long-temps auſſi à tomber d'accord que l'excès auquel il s'abandonne pour un plaiſir actuel, eſt ſuivi d'inconvéniens dont il a eu déja dans lui ou dans les autres, une ſuffiſante expérience; qu'ainſi il s'attire plus de peine qu'il n'éprouve de plaiſir. Alors pour peu qu'il faſſe uſage de ſa raiſon, ne conclura-t-il pas, que même par rapport à la ſatisfaction & au contentement où il aſpire, il doit ſe priver de certaine ſatisfaction & de certain contentement; & qu'en particulier, il doit s'abſtenir de l'uſage exceſſif des

champignons & des truffes, du vin & des liqueurs. Le plaiſir payé par la douleur, diſoit un des plus délicats Epicuriens du monde, ne vaut rien & ne peut rien valoir : à plus forte raiſon un plaiſir payé par une grande douleur, ou un ſeul plaiſir payé par la privation de mille autres plaiſirs; la balance n'eſt pas égale. Si vous aimez votre bonheur, aimez-le conſtamment; gardez-vous de le détruire par le moyen même que vous employez afin de vous le procurer. La raiſon vous eſt donnée pour faire le diſcernement des objets où vous devez le rencontrer, & plus complet & plus conſtant.

Si vous vous trouvez importuné ou contraint par la réflexion même que je vous exhorte à faire, ſongez du moins que vous regretterez de n'avoir pas eſſuyé cette légere importunité ; & que la peine du regret paſſera de beaucoup la peine de la contrainte.

Si vous me dites que le ſentiment du préſent agit uniquement dans vous & non pas la penſée de l'avenir, je vous dirai qu'en ce point là même, vous n'êtes pas homme ; vous ne l'êtes que par la raiſon & par l'uſage que vous en faites : or cet uſage conſiſte dans le ſouvenir du paſſé & dans la prévoyance de l'avenir, auſſi bien que dans l'attention au préſent. Ces trois rapports du temps ſont eſſentiels à notre conduite. Elle doit nous inſpirer le ſoin de choiſir dans le temps préſent pour le temps avenir, des moyens que dans le temps paſſé nous ayons reconnus les plus propres à parvenir au bonheur. Ainſi pour y arriver, il ne s'agit pas de regarder préciſément en chaque action que l'on fait, ou en chaque parti que l'on embraſſe, ce qui s'y trou-

ve de plaiſir ou de peine; car dans les partis oppoſés de la vertu & du vice, il ſe trouve de côté & d'autre de l'agrément & du déſagrément : il faut en voir le réſultat dans la ſuite générale de la vie, pour en faire une juſte compenſation.

Il faut examiner, par exemple, ce qui arriveroit à deux hommes de même tempérament & de même condition, qui ſe trouveroient d'abord dans les mêmes occaſions d'embraſſer le parti de la vertu ou de la volupté : au bout de ſoixante ans, de quel côté y aura-t-il eu moins de peines & de repentirs, plus de vraie ſatisfaction & de tranquillité? S'il ſe trouve que c'eſt du côté de la ſageſſe & de la vertu, ce ſera conduire les hommes à leur véritable bonheur, que d'attirer leur attention ſur un traité de morale qui contribue à cette fin, & ils ne s'étonneront plus que, tous deſirant naturellement le bonheur, tous cependant ne le cherchent pas où ils le doivent trouver; puiſque volontairement ſéduits par l'appas trompeur d'un plaiſir préſent, ils renoncent, faute de prévoir l'avenir & de profiter du paſſé, à ce qui contribueroit davantage à leur bonheur dans toute la ſuite de leur vie.

CHAPITRE V.

Pourquoi on fait conſiſter ici l'économie de la morale & la ſcience de ſe rendre heureux, dans les devoirs de la Société civile.

LE commun des philoſophes ont donné plus d'étendue que je ne ſemble le faire ici à la ſcience

de la morale, partageant les devoirs de l'homme en trois especes particulieres; savoir, ce que nous nous devons à nous mêmes; ce que nous devons au prochain, & ce que nous devons à Dieu. La division est judicieuse, & elle renferme ce que l'apôtre St. Paul nous enseigne, que nous devons vivre avec sobriété, avec justice & avec piété. La sobriété & la tempérance regardent notre personne en particulier; la justice & la charité regardent le prochain en général; la piété & la religion regardent Dieu & le culte qui lui est du.

Mais s'il est vrai de dire, qu'un homme auroit des devoirs à remplir quand il seroit seul dans le monde, il est vrai aussi qu'il n'en auroit aucun qui ne fasse actuellement partie des devoirs de la société, & que Dieu ne nous en prescrit point qui n'y soient essentiels. Le devoir de la tempérance qui semble ne regarder que chacun des particuliers, ne laisse pas d'intéresser la société, comme nous le verrons au chapitre suivant: & l'obligation d'aimer Dieu qui semble n'avoir point de rapport aux hommes, est le fondement le plus inébranlable de nos devoirs à leur égard; puisque nous ne pouvons aimer Dieu, qu'en leur donnant, autant qu'il nous est possible, sujet d'être contens de nous. D'où il s'ensuit, que les devoirs qui servent à nous regler, & par rapport à ce qu'est chacun de nous en particulier, & par rapport à ce que nous devons à Dieu, servent aussi à nous conduire avec les autres hommes : de maniere que le soin de travailler à rendre heureux ceux avec qui nous vivons, est le même que le soin de servir Dieu & de nous rendre nous-mêmes heureux.

Rien n'eſt plus intéreſſant qu'un traité de morale expoſé ſous ce jour; puiſqu'il tend à engager non-ſeulement chacun des hommes à être vertueux, mais encore à faire en ſorte que chacun des autres hommes le ſoit. Ainſi, lorſqu'un particulier s'éloigne des regles de la vertu & de la morale, c'eſt, pour ainſi dire, autant de diminué ſur le bonheur commun. Si alors il ne ſe faiſoit tort qu'à lui-même, je dirois ſeulement, *tant pis pour lui* : mais dans le plan que je propoſe ici, je dois ajouter, *tant pis pour moi-même*; puiſqu'il n'en faut pas davantage, pour m'expoſer à quelque déſagrément ou à quelque malheur. N'y eut-il qu'un homme au monde qui s'écartât des regles de la vertu & qui les mépriſât, je ne devrai qu'à de purs haſards, de me trouver à couvert de ſes inſultes ou de ſes trahiſons, de ſes calomnies ou de ſes violences, de ſes bizarreries ou de ſa mauvaiſe humeur. Or, ne pouvant me répondre de ce qui dépend du haſard; je ne puis me répondre auſſi de n'être pas inſulté ou trahi, calomnié ou ruiné, perſecuté, ou du-moins importuné. C'eſt donc un avantage commun, de porter tous les hommes à la vertu, pour nous mettre tous à couvert des pernicieux effets de leurs vices. A cela revient le mot du ſage Agéſilas. On demandoit devant lui, pourquoi les Lacédémoniens étoient plus heureux que les autres peuples : c'eſt, dit-il, que la vertu eſt plus cultivée parmi eux, dans les rois pour commander avec ſageſſe, & dans les peuples pour obéir avec fidélité. On trouvera peut-être, que des inclinations naturellement heureuſes & les précautions que l'on prend contre les vices d'autrui, contribuent davantage au

bonheur de la ſociété, que tout le ſecours qu'on peut tirer de la vertu : quand il en ſeroit ainſi, la morale n'y perdroit rien, puiſqu'elle n'ôte quoi que ce ſoit n'y à l'avantage du tempérament, n'y à la ſureté des précautions. Au contraire, elle tend à les perfectionner & à y ſuppléer. Si tous les hommes pouvoient n'avoir que de bonnes inclinations, & prendre des précautions contre les vices de ceux avec qui ils ont à vivre, quel avantage ne ſeroit-ce point ? La condition humaine ne le permet pas; il faut tâcher d'y remédier par le ſecours de la morale. D'ailleurs, comme il eſt des naturels incomparablement plus portés au bien que les autres; il n'en eſt point qui ne ſoit porté au mal par quelque endroit : c'eſt à cet endroit même qu'il faut appliquer le ſecours de la vertu, pour nous les rendre utiles.

CHAPITRE VI.

Notion des Principes qui contribuent au Bonheur du genre-humain ; ſavoir, les paſſions, la liberté & la raiſon.

LES traités ordinaires de morale ſont remplis du nom, du caractere & du nombre des paſſions de l'ame. Ces connoiſſances peuvent être curieuſes & ingénieuſes; mais ſervent-elles beaucoup au bonheur de la ſociété & à la vertu des particuliers ? C'eſt ce que je ne vois pas. Qu'importe en quel nombre ſoient les paſſions, s'il faut être en garde contre toutes? & que ſert-

il de marquer avec de si justes précisions leur définition & leur nature, si cette spéculation les fait moins connoître que nous ne les connoissons par notre propre expérience? Nous avons observé ailleurs que les idées claires & distinctes par rapport à nous, venoient uniquement de nos sentimens intimes : est-il pour nous des sentimens plus intimes que nos passions ? Distinguons-les seulement avec exactitude, des autres sentimens intimes qui ne sont point des passions.

Souvenons-nous d'abord qu'il est en nous quelque chose qui s'appelle *liberté*, & qui consiste, comme tout le monde le sait, dans le pouvoir qu'a notre volonté, de se porter à un objet ou de ne pas s'y porter.

Je ne m'arréterai point à prouver qu'il est en nous une liberté pour le bien & pour le mal. Outre ce que j'en ai établi, (†) il le faut supposer quand on parle de morale ; sans quoi on réduiroit à de pures chimeres tout ce qu'ont enseigné là-dessus les plus solides esprits & généralement tous les philosophes païens ou chrétiens, profanes ou sacrés. Ce seroit même rendre ridicule la science de la morale dans le genre-humain qui se trouveroit ainsi avoir donné son temps & son application à rechercher ou à enseigner, à pratiquer ou à suivre des maximes dont les hommes ne seroient pas plus susceptibles que des automates, ou de simples machines. A l'égard de ceux qui opposeroient des difficultés à une vérité dont nous sommes persuadés par l'expérience du sentiment intime, il ne faut leur répondre que comme Zénon répondit à ce

(†) Traité des premieres vérités. Nomb. 58. 4 15. &c.

qu'on lui propoſoit de ſubtilités alambiquées, pour lui prouver l'impoſſibilité du mouvement. Il ſe leva, & il marcha. Contre l'expérience, ce n'eſt pas le raiſonnement qui puiſſe tenir, c'eſt uniquement la folie.

D'ailleurs, nous éprouvons que notre volonté eſt ſuſceptible de certains mouvemens, qu'il n'eſt pas en notre pouvoir d'empêcher, & auxquels il ne nous eſt pas libre de ne nous porter point, ou plutôt de ne nous pas ſentir portés. En effet, le mouvement que nous éprouvons alors n'étant pas en notre pouvoir, ce n'eſt pas nous-mêmes que nous agitons, c'eſt nous qui ſommes agités par une cauſe dont nous ne ſommes point les maîtres : or, d'être agités de la ſorte, c'eſt ce que les philoſophes appellent en latin *pati;* d'où eſt venu le mot de *paſſion*, nom qu'on donne à tous les mouvemens dont nous ne ſommes pas les maîtres : tels ſont ordinairement les premiers mouvemens d'impatience, de colere, de dépit, de triſteſſe & des autres paſſions ſemblables.

Au reſte, nous éprouvons encore, qu'il eſt en notre pouvoir de ne pas nous livrer entiérement aux objets où nous fait pancher cette inclination indélibérée, mais d'en réprimer les mouvemens; du-moins en partie, ſoit en nous abſtenant de faire l'action extérieure à quoi ils nous porteroient, ſoit en éloignant les penſées qui y attacheroient notre eſprit: car enfin, il eſt quelque choſe en nous qui nous fait juger, que ſouvent il eſt à propos de réſiſter à ces mouvemens: l'expérience nous faiſant ſentir qu'en nous y abandonnant, nous nous attirons des regrets & des déplaiſirs.

Ce

Ce jugement, cette pensée, ou cette lumiere qui nous fait appercevoir les bornes & le frein que nous devons donner à ces mouvemens indélibérés, est ce qu'on appelle *raison*; de sorte que notre intérieur est composé, pour ainsi dire, de deux mouvemens contraires : l'un de raison, l'autre de passion. Cependant l'usage ordinaire n'attache pas le mot de *passion* aux mouvemens indélibérés qui ne sont point improuvés par la raison : ainsi le mouvement indélibéré qui nous porte à prendre de la nourriture pour subsister, ne s'appelle point *passion*, non plus que le mouvement indélibéré qui nous porte à desirer une réputation bien fondée, à aimer ceux de qui nous tenons la vie, &c. Ici donc nous prenons le mot de *passion*, entant qu'il est un mouvement indélibéré improuvé par la raison.

Philippe, roi de Macédoine, étant dans une partie de plaisir & dans la pointe du vin, parloit avec liberté & gaieté : la passion n'en étoit point encore, parce que la raison n'étoit point encore contrariée; mais le discours tombant sur Dénis le Grand qu'il n'aimoit pas, & qui avoit fait des tragédies estimables; il dit, comme pour rejetter sur lui le soupçon de plagiaire : Quel temps auroit-il trouvé pour les composer? Sur quoi un des assistans, à qui la chaleur modérée du vin n'avoit fait qu'animer la raison sans altérer la passion : Le temps qu'il a trouvé, *dit-il*, est justement celui que vous & moi nous trouvons pour boire & pour nous rejouir.

Mais puisqu'on ne cherche qu'à être content, pourquoi écouter tant la raison, si elle est contraire au contentement actuel que l'on éprouve à suivre sa passion? C'est parce que le contente

ment de la passion n'est, comme je l'ai insinué plus haut, qu'un contentement passager qui fait place à des sentimens de repentir & d'amertume: ensorte qu'à parler avec précision, la raison n'est opposée à la passion, que pour rejetter une satisfaction présente & passagere qui priveroit d'une satisfaction à venir plus grande & plus durable.

On voit par-là en général, ce que nous exposerons plus en particulier dans la suite, combien tout ce qui s'appelle *passion* est incompatible avec notre propre bonheur; mais il faut voir encore, comment il est incompatible aussi avec le bonheur de la société dont nous faisons partie.

CHAPITRE VII.

Que les passions en général sont contraires au bonheur de la société, si elles ne sont réglées par la raison.

COMME j'éprouve en moi que je cherche en tout mon bonheur, chacun des autres hommes l'éprouve également; or les choses que nous croyons devoir servir à nous rendre heureux & que nous desirons par cet endroit, se trouvent souvent déplaire aux autres, & par-là sont contraires à leur bonheur; c'est à quoi notre passion n'a point d'égard : mais c'est le point justement sur quoi la raison doit régler la passion. Si nous voulons inconsidérément chercher notre bonheur dans ce qui déplaît ou ce qui nuit aux autres, notre exemple les autorise à chercher le

leur dans ce qui pourra nous déplaire & nous nuire à nous-mêmes : & ſi nous nous croyons en droit d'agir pour arriver à notre bonheur ſans nul égard pour eux, ils en uſeront de-même de leur côté, pour détruire les obſtacles que nous ſerions en diſpoſition d'apporter à ce qui leur convient.

Ainſi, il ſe doit faire dans le genre-humain un tempérament des ſoins que chacun de nous apporte pour ſe rendre heureux, avec le ſoin que prennent de leur côté, ceux avec qui nous vivons : de ſorte que la premiere vue qu'ait chacun de nous, doit être de ſe dire à lui-même dans toutes ſes démarches : *ce que je veux faire pour ma ſatisfaction contribue-t-il à la ſatisfaction d'autrui, ou du moins n'y eſt-il point contraire?*

Or, qu'eſt-ce qui ſera capable d'empêcher une vue ſi raiſonnable ? C'eſt uniquement nos paſſions, entant qu'elles nous portent à notre ſatisfaction actuelle, ſans conſidération & ſans ménagement pour les autres. Si toutes étoient réglées ou réprimées par la raiſon, elles demeureroient en de juſtes bornes qui nous rendroient également & maîtres de nous-mêmes & aimables à tous : mais ne ſe trouvant pas aſſujetties à cet ordre, elles vont aveuglément contrarier les autres, s'oppoſer à leur goût & à leur ſatisfaction ; & donnant ainſi dans ce qui peut leur déplaire, elles les déterminent à nous cauſer réciproquement du mécontentement & du chagrin.

Une ſimple expoſition de chacune des paſſions, ſeroit par elle-même une preuve ſuffiſante de ce que j'avance. La paſſion de l'ambition nous fait rechercher des honneurs & de l'autorité contre le gré des autres. Céſar dans

ſa jeuneſſe, ſembloit montrer de la grandeur d'ame, quand on lui entendoit répéter que, ſi la juſtice avoit à être violée, c'étoit pour obtenir une couronne; ou lorſque regardant la ſtatue d'Alexandre il verſoit des larmes, de voir que ce Héros eût dès l'âge de vingt quatre ans fait ſi grandes conquêtes, & que lui dans un âge plus avancé, il en eût fait ſi peu : mais c'étoit, comme l'obſerve Plutarque, les prémices de l'ambition déréglée qui depuis lui fit renverſer & ſubjuguer ſa république romaine ſa patrie.

La paſſion de l'avarice nous fait prendre un bien qui appartient aux autres, ou retenir pour nous ſeuls, celui qu'ils auroient droit de partager avec nous. La paſſion de la colere fait que nous les traitons d'une manière âpre, dure, injurieuſe : la paſſion de la pareſſe nous fait abandonner par lâcheté & nonchalance nos devoirs à leur égard. La jalouſie nous rend haïſſables à leurs yeux, par le chagrin que nous concevons des avantages qu'ils poſſedent. L'opiniâtreté qui eſt un attachement outré à notre propre ſens, les bleſſe par le mépris que nous ſemblons faire de leurs ſentimens; malgré les raiſons ſur leſquelles ils ſe trouvent appuyés. Qu'on examine tout ce qui cauſe le trouble dans la ſociété, & ce qui en détruit la tranquillité & la paix, on en trouvera preſque toujours la cauſe dans nos paſſions, ou dans les vices qui en ſont l'effet.

CHAPITRE VIII.

S'il eſt des vices qui ne nuiſent qu'au bonheur des particuliers ſans nuire à la ſociété.

On eſt aſſez convaincu que certains vices nuiſent à la ſociété ; tels que la calomnie, l'injuſtice, la violence : mais il en eſt d'autres qu'on regarde ordinairement comme ne faiſant tort qu'à celui qui en eſt atteint. On entend dire aſſez communément par exemple, qu'un homme qui s'enivre ne fait tort qu'à lui-même ; mais pour peu qu'on y faſſe d'attention, on s'appercevra que rien n'eſt moins juſte que cette penſée. Il ne faut qu'écouter pour cela les perſonnes obligées à vivre dans une même famille, avec un homme ſujet à l'excès du vin : les dégoûts, les ennuis, les querelles, les emportemens, le dérangement des affaires domeſtiques, la négligence de l'éducation des enfans, & mille autres inconvéniens ſemblables, ne ſont-ils pas autant d'atteintes à la douceur de la ſociété ? Qui de nous pour mener une vie tranquille & contente, pourra ſe réſoudre à faire liaiſon avec un homme de ce caractere ?

Ce que nous ſouhaitons le plus dans ceux avec qui nous vivons, c'eſt de trouver en eux de la raiſon ; elle ne leur manque jamais à notre égard, que nous n'ayons droit de nous en plaindre : mais quelque oppoſés que puiſſent être les autres vices à la raiſon, ils en laiſſent du moins certaine regle. L'ivreſſe ôte toute regle, tout uſage, toute lueur de la raiſon ; elle éteint abſolument cette

particule, cette étincelle de la divinité qui nous diſtingue des bêtes, comme parle Horace, *affigit humi divinæ particulam auræ*, & elle détruit par-là toute la ſatisfaction & la douceur que chacun doit mettre & recevoir dans la ſociété humaine.

On a beau comparer la privation de la raiſon par l'ivreſſe, avec la privation de la raiſon par le ſommeil, la comparaiſon ne ſera jamais ſérieuſe. L'une eſt preſcrite par le beſoin de réparer les eſprits qui s'épuiſent ſans ceſſe & qui ſervent à l'exercice même de la raiſon, au lieu que l'autre ſupprime tout d'un coup cet exercice, & à la longue en détruit pour ainſi dire les reſſorts. Auſſi l'auteur de la nature en nous aſſujettiſſant au ſommeil, en a-t-il ôté les inconvéniens & la monſtrueuſe indécence qui ſe trouve dans l'ivreſſe. Bien que celle-ci ſemble quelquefois avoir un air de gaieté, le plaiſir qu'elle peut donner eſt toujours un plaiſir de fou qui n'ôte point l'horreur ſecrette que nous concevons contre tout ce qui détruit la raiſon, laquelle ſeule contribue à rendre conſtamment heureux ceux avec qui nous avons à vivre.

Le vice de l'incontinence, qui paroît moins oppoſé au bonheur de la ſociété, l'eſt peut-être encore davantage : on conviendra d'abord que quand elle bleſſe les droits du mariage, elle fait au cœur de l'outragé la plaie la plus profonde. Les loix romaines qui ſervent comme de principes aux autres loix, ſuppoſent qu'en ce moment il n'eſt pas en état de ſe poſſéder : de maniere qu'elles ſemblent excuſer en lui le tranſport par lequel il ôteroit la vie à l'auteur de ſon outrage. Ainſi, le meurtre qui eſt le crime le plus oppoſé à l'hu-

manité, ſemble par-là être mis en parallele avec l'adultere. Auſſi les plus tragiques événemens de l'hiſtoire, & les figures les plus pathétiques qu'ait inventé la fable, ne nous montrent-elles rien de plus affreux que les effets de l'incontinence dans le crime de l'adultere. Notre roi Childéric trouva la mort par les débordemens de ſa femme Frédégonde; & le fameux duc d'Orléans la trouva dans les ſiens, dont ſe vengea le duc de Bourgogne, par le miniſtere d'Aubert & de Raoul, tous trois animés d'un même reſſentiment : le duc de Bourgogne périt peu après par le même déſordre.

Ce vice n'a guere de moins funeſtes effets, quand il ſe rencontre entre des perſonnes libres: la jalouſie y produit auſſi fréquemment les mêmes fureurs. Tout le monde ſait que le jeune roi Ladiſlas de Hongrie, mourut ſur le point de célébrer ſon mariage avec Madelaine de France fille du roi Charle VII, mais tous ne ſavent pas la cauſe de ſa mort, & que ce fut la jalouſie d'une maîtreſſe, perſonne de condition du pays, qui l'empoiſonna.

Un homme d'ailleurs livré à cette paſſion, n'eſt plus à lui-même. Il tombe dans une ſorte d'humeur morne & brute qui le dégoûte de ſes devoirs; l'amitié, la charité, la parenté, la république, n'ont point de voix qui ſe faſſe entendre quand leurs droits ſe trouvent en compromis avec les attraits de la volupté : ceux qui en ſont atteints & qui ſe flattent de n'avoir jamais oublié ce qu'ils devoient à leur état, jugent de leur conduite par ce qu'ils en connoiſſent : mais toute paſſion nous aveugle, & empêche de nous connoître, & de toutes les paſſions, il

n'en eſt point qui aveugle davantage. C'eſt le caractere le plus marqué que la vérité & la fable attribuent de concert à l'amour.

Ce ſeroit une eſpece de miracle, qu'un homme, ſujet aux déſordres de l'incontinence donnât à ſa famille, à ſes amis, à ſes concitoyens, la ſatisfaction & la douceur que demanderoient les droits du ſang, de la patrie & de l'amitié. Le miracle ſeroit encore plus rare, ſi la perſonne ſujette à ce vice, ne s'aveugloit pas dans ces points-là même, pour ne rien voir de blâmable dans ſa conduite, quelque univerſellement qu'elle ſoit blâmée; & comme il ne ſent rien du chagrin & de l'inquiétude qu'il donne aux autres, il n'apperçoit pas dans les autres, ce qu'il n'éprouve pas en lui-même.

Enfin la nonchalance, le dégoût, la molleſſe, ſont les moindres & les plus ordinaires inconvéniens du vice dont nous parlons : le ſavoir-vivre, qui eſt la plus douce & la plus familiere des vertus de la vie civile, n'eſt autre choſe, ſelon la définition judicieuſe qu'en apporte un homme d'eſprit, ſinon l'uſage de ſe contraindre ſans contraindre les autres. Combien faut-il davantage ſe contraindre & gagner ſur ſoi, pour remplir les devoirs les plus importans qu'exigent la droiture, l'équité, la charité qui ſont la baſe & le fondement de toute ſociété? Or, de quelle contrainte eſt capable un homme amolli & efféminé? Ce n'eſt pas que, malgré ce vice, il ne reſte encore de bonnes qualités; mais il eſt certain que par-là elles ſont extraordinairement affoiblies. On en peut juger par les effets avantageux que produit la vertu contraire à ce vice. Dans le déſeſpoir des Carthaginois, de ſe voir en-

fin réduits ſous la domination romaine, la retenue de Scipion leur vainqueur commença d'adoucir leur peine. Après la priſe de la ville, on lui amena une jeune perſonne d'une exquiſe beauté, mariée depuis peu. Au lieu de ſatisfaire une paſſion déréglée, il fit garder la jeune Dame avec ſoin & avec reſpect, & ayant fait venir ſon mari, la lui remet entre les mains ſans rançon. Qui n'a pas admiré ce trait du vainqueur de Carthage! Les Carthaginois en furent charmés les premiers: ils le furent encore de ce qu'il dit au mari, qu'il ne demandoit pour récompenſe, que de le voir ami des Romains, & qu'ils le méritoient, puiſqu'un grand nombre d'entre eux auroient eu la même modération que lui.

CHAPITRE IX.

Que le ſavoir vivre conſiſte à connoître ce qui plaît ou ce qui déplaît au commun des hommes, pour ménager leur bonheur avec le nôtre.

PUISQUE nous ſommes obligés de vivre avec les autres, de maniere que notre bonheur ne ſera jamais en ſûreté, lorſque nous apporterons quelque préjudice au leur; il eſt important que nous nous faſſions une étude de connoître ce qui les bleſſe ou les incommode, ce qui leur fait de la peine ou du plaiſir, afin de les ménager en tout, & que de la ſorte ils ſoient portés réciproquement à nous ménager auſſi.

Ce doit être, ce me ſemble, la premiere de

nos attentions, quand nous commençons de vivre avec eux, & c'eſt proprement en ce point que conſiſte la ſcience, qu'avec juſtice on fait tant valoir dans le monde & qu'on appelle *le ſavoir-vivre*.

Le roi Philippe de Macédoine ménagea exactement la ſatisfaction des Athéniens avec l'intérêt qu'il avoit de les gagner ou de les adoucir à ſon égard. Quand on lui préſenta les diſcours de Démoſthene qui avoit ſi ſouvent & avec tant de ſuccès harangué contre lui : Si je l'avois entendu parler, dit Philippe, je l'aurois pris moi-même avec moi pour le ſuccès de mes affaires. L'empereur Auguſte montra dans une occaſion à-peu-près ſemblable, une attention qui ne fait pas moins d'honneur à la ſcience du ſavoir-vivre. Après avoir ſacrifié Cicéron à la vengeance d'Antoine, comme on ſait, il aborda inopinément un des neveux de ce grand orateur, au temps même qu'il tenoit à la main un volume des ouvrages de ſon oncle. Celui-ci le cacha précipitamment : Auguſte s'en apperçut, prit le livre, en lut pluſieurs pages, & dit en rendant le volume; voilà l'ouvrage d'un habile homme & qui chériſſoit bien la patrie.

Au reſte, la ſcience dont nous parlons, ne conſiſte pas ſimplement, comme quelques-uns pourroient ſe l'imaginer, en de ſimples procédés extérieurs établis par un uſage arbitraire différent chez différentes nations. Cet extérieur n'en eſt pour ainſi dire que la ſuperficie ; l'eſſence & l'ame du ſavoir-vivre eſt le ſoin de contribuer à la ſatisfaction d'autrui, afin qu'ils ſoient contens de nous, & que nous ſoyons contens d'eux.

Si le ſavoir-vivre emploie diverſes pratiques

ſelon les divers pays, il eſt eſſentiellement le même par tout. En France, il preſcrit que l'on donne le haut du pavé à ceux que l'on conſidere ; en Italie, il ne preſcrit de ne le point donner quand il n'eſt pas à la droite : en Orient, il défend que l'on ſe découvre devant ceux qui ſont au-deſſus de nous, en Occident il l'ordonne. Ces pratiques extérieures indifférentes par elles-mêmes, ne ſont rien qu'autant qu'elles partent d'un principe intérieur qui eſt le ſoin de ſatisfaire les autres. Leur ſatisfaction eſt d'être eſtimés & honnorés de nous, ſi la marque de l'honneur & de l'eſtime qu'ils attendent eſt le haut du pavé, ils ſont mal-contens quand nous leur donnons ſeulement la main droite. Ce n'eſt donc ni la droite ni le haut du pavé qu'il demandent, mais le ſoin de les ſatisfaire en leur donnant un ſigne de l'eſtime que nous faiſons d'eux.

Il ſe trouve ainſi dans le ſavoir-vivre, deux parties également importantes; l'intérieure qui eſt le ſoin de ſatisfaire les autres, ſans quoi ils ſeroient mal-contens de nous, & l'extérieure qui eſt la marque de ce ſoin établi par l'uſage, & qui fait ſouvent plus d'impreſſion que le reſte ; car les hommes ne pouvant juger de ce qui eſt purement intérieur, c'eſt l'extérieur qui les touche, & s'étant accoutumés par l'éducation à unir l'un & l'autre ſous une ſeule idée, ils ne s'imaginent pas que l'on puiſſe ſe rencontrer ſans l'autre. Une marque d'honneur que nous ne reconnoiſſons point pour telle paroît quelquefois une inſulte, & le ſoin qu'on prend de nous faire plaiſir, s'il n'eſt ſoutenu d'une action extérieure qui y convienne, ne manque point de nous fatiguer.

En Flandre & en Allemagne, c'eſt ſavoir vivre, que de faire boire un ami dans le même verre où l'on vient de boire ſoi-même ſans le rincer : cette eſpece de ſavoir-vivre nous déplaît & nous révolte en France. Dans les mêmes pays, on n'incommode point les gens de les preſſer de manger, & nous nous en trouvons ici incommodés : ſi donc l'eſſence du ſavoir-vivre en quelque pays & en quelque temps que ce puiſſe être, conſiſte à contribuer au plaiſir & à la ſatisfaction des autres, la premiere démarche du ſavoir-vivre eſt de connoître ce qui leur fait plaiſir par rapport aux circonſtances où l'on ſe rencontre.

On trouve tous les jours de fort honnêtes gens qui ont un bon cœur & de la droiture, & qui avec cela ne ſavent point vivre ; c'eſt qu'ils n'ont point étudié ce qui plaît ou ce qui déplaît aux autres, & ils n'y font point d'attention. Ils ſeroient fâchés de nous incommoder de propos délibéré, & ils nous incommodent de la meilleure foi du monde : ils ne veulent au fond dire rien qui nous déplaiſe, & ils ne ceſſent de nous déplaire par mille diſcours peu meſurés : ils cherchent même quelquefois avec empreſſement à ſe mettre bien dans notre eſprit & ils s'y mettent tout de travers, par l'ignorance de ce qu'ils devroient ſavoir pour nous faire plaiſir.

Mais comment venir à bout d'apprendre tout ce qui peut plaire à chacun des hommes, puiſqu'ils ont des inclinations ſi diverſes & même des goûts entiérement oppoſés? J'avoue que la choſe a ſes difficultés : mais c'eſt en les ſurmontant qu'on acquiert la ſcience dont nous parlons.

Elle vaut la peine de nous y appliquer; il s'agit de l'affaire la plus univerſelle de la vie, qui eſt de travailler au bonheur d'autrui & au nôtre.

Car pour le dire en paſſant, ce mot d'affaire qu'on a ſi ſouvent à la bouche, n'a aucun uſage légitime, que de ſignifier ce qui ſe préſente à exécuter pour la ſatisfaction d'autrui & pour la nôtre; les gens qui ſe font une affaire de ce qui n'y doit pas contribuer, ſont des eſprits frivoles; ils ſe font des affaires & ils n'ont proprement jamais rien à faire.

Ceux qui ne travailleroient au bonheur des autres, que pour ſe rendre eux-mêmes malheureux, deviendroient la riſée du monde & mériteroient de l'être; ſi ce n'eſt qu'ils ſeroient encore un plus grand ſujet de pitié que de raillerie.

Ceux d'un autre côté qui ne travailleroient qu'à leur bonheur particulier, ſans égard à la ſatisfaction des autres, n'auroient que des affaires de paſſion qui tôt ou tard tourneroient à leur préjudice, & qui ne pourroient mériter le nom d'affaire.

Ceux au contraire qui ſont occupés à ce qui doit le plus contribuer au bonheur des autres, réuni au leur particulier, ſont les hommes les plus dignement occupés & qui ont les plus véritables affaires.

Revenons : puiſqu'il n'eſt point d'affaire véritable ni digne de l'homme, que celle de travailler au bonheur d'autrui réuni au notre particulier, ne plaignons ni le temps ni le ſoin qu'il nous faudra employer pour en ſurmonter les difficultés; & en particulier pour être inſtruits

de ce qui peut ou plaire ou déplaire aux personnes avec qui nous vivons.

CHAPITRE X.

Quelles sont les choses qui déplaisent en général dans la Société.

IL est des inclinations presque générales dans tous les hommes, dont la plus universelle & la plus sensible, est de prétendre que nul ne s'oppose à notre bonheur & à notre satisfaction. Ainsi nous devons avoir pour maxime, de ne jamais traiter avec les autres, d'une maniere à leur faire juger que nous pensions jamais à donner atteinte à leur satisfaction : & par une maxime contraire, nous devons être persuadés que nous gagnerons toujours, si nous leur faisons comprendre que nous avons à cœur de leur faire plaisir. Le Duc de Longueville beau-frere du grand Condé, avoit particuliérement gagné la noblesse, en laissant la chasse libre à tous les gentils-hommes qui relevoient de lui; & disant souvent à ce sujet, qu'il aimoit bien mieux avoir des amis, que des lievres ou d'autre gibier.

La seconde inclination générale à tous les hommes, est d'être estimés, & surtout de n'être point méprisés; ce qui fait dans la même sorte d'inclination, deux degrés qui ne different entr'eux que du plus ou du moins : les orgueilleux veulent être estimés, mais au-delà d'une juste mesure : & tous les hommes desirent de

l'être, & le peuvent justement desirer dans les bornes de l'équité.

D'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que les hommes pour être dans une condition basse, ou d'un esprit médiocre, ne soient pas sensibles à l'estime. Ils ne le sont peut-être pas à la sorte d'estime qu'ambitionnent les personnes considérables dans les monde; mais à l'estime dont est susceptible leur condition, leur emploi & leur état.

En effet, pour être dans une situation basse ou inférieure à la nôtre, ils n'en ont pas moins d'endroits estimables, puisqu'il n'est personne qui n'ait de bonnes qualités, soit du côté de l'ame & des dispositions du cœur, soit du côté de l'imagination ou de certains talens qui ne laissent pas d'être utiles & souvent nécessaires: tous ainsi méritant d'être estimés exigent au moins tacitement, qu'on leur rende la justice qui leur est due: si vous la leur refusez, leur mécontentement n'osera peut-être se déclarer, mais il n'en sera que plus vif; & il trouvera moyen de faire une compensation du désagrément que vous leur donnez, par celui qu'ils vous donneront, soit en vous servant mal, soit en vous manquant de fidélité ou de zele; soit en se livrant à des révoltes déclarées ou à des vengeances secrettes.

Non-seulement tous les hommes veulent être estimés, mais encore ils veulent être aimés: & nous ne pouvons l'ignorer, sans nous faire un très-grand tort à nous-mêmes. Si nous leur laissons croire que nous ne les aimons point, ils nous haïront; & quelque attachés qu'ils nous paroissent à l'extérieur par les liens de l'intérêt,

ce ſera dans le fond autant d'ennemis qui n'attendront que le temps de nous faire du mal avec ſureté : quelques peu conſidérables qu'ils paroiſſent, ils ſeront néanmoins à craindre, ſelon l'ancienne maxime, *il n'eſt point de petits ennemis*. C'eſt-à-dire, qu'il n'eſt homme ſi vil, qui à l'égard de l'homme le plus puiſſant de la terre, ne puiſſe devenir terrible, s'il eſt ennemi bien déterminé, ſelon le vers de Corneille.

Qui mépriſe ſa vie eſt maître de la tienne.

Rien de plus puiſſant qu'un Général d'armée à la tête de cent mille hommes ; mais plus leur nombre eſt grand ; plus il a de quoi craindre, s'il a parmi eux un ſeul ennemi. Le maréchal de Montluc en a, dans ſes mémoires, expoſé la maxime avec un détail naïf, & c'eſt vraiſemblablement pour la mettre en uſage qu'un autre maréchal de France qui a vécu de notre temps, ne manquoit point, dit-on, la veille d'une bataille, d'aller de rang en rang faire amitié aux moindres ſoldats, & d'en donner des marques à ceux-mêmes qu'il avoit été obligé de faire punir, ou qu'il ſoupçonnoit conſerver contre lui quelque ſorte de reſſentiment. *Camarades*, leurs diſoit-ils alors, *point de rancune*.

Enfin, pour connoître les inclinations les plus générales de tous les hommes, chacun en particulier n'a qu'à étudier celles qui lui ſont communes avec ceux qu'il a coutume de pratiquer, & ce qu'il découvrira en être le fond & comme le centre, ſe trouvera à peu près conforme aux inclinations du genre-humain, enſorte que d'un homme à l'autre, il ne ſe découvrira que des différences légeres & comme imperceptibles ; ainſi on s'appercevra bientôt que les hommes commu-

nément

nément ne veulent point être traversés dans leurs entreprises, improuvés dans leurs sentimens, contrariés dans leurs discours, trompés dans le commerce, abandonnés dans les engagemens, oubliés dans l'adversité, réprimés dans la prospérité, brusqués dans les manieres, injuriés dans les paroles, maltraités dans les effets, & qu'ils ne veulent guere davantage être relevés dans leurs méprises, ni blâmés dans leurs fautes ; telles sont les dispositions les plus communes à tous les hommes, ce qui peut servir avec le secours de l'expérience, à nous découvrir toutes les autres.

Je ne prétends pas d'ailleurs, qu'à l'égard de tous les hommes, on soit également déterminé à seconder toutes leurs inclinations : elles se trouvent souvent si opposées qu'il nous seroit impossible d'y satisfaire, comme nous le verrons bientôt ; mais il n'en faut pas moins étudier à quoi elles se portent communément afin de les ménager par les regles du savoir-vivre.

Au reste, ce n'est pas précisément dans les livres que doit se trouver la véritable science du savoir-vivre, pour contribuer à nous rendre heureux : c'est parmi les hommes mêmes qu'il la faut principalement chercher : leur usage nous fait connoître par la voie particuliere & sensible de l'expérience, ce que les livres n'apprennent que par la voie indéterminée & vague de la spéculation. Celle-ci ne laisse pas d'avoir ses utilités ; elle commence d'ouvrir l'esprit, elle fournit des idées & disposant à la pratique par les réflexions, elle contribue à en rendre le fruit plus étendu & plus fixe ; mais il y aura toujours entre ces deux sortes de sciences, la différence qui se trouve entre sentir & savoir, entre l'expérience & l'étude;

il faut tâcher de les réunir pour la même fin : l'expérience, bien que la plus utile, feroit fouvent défectueufe, & fe manqueroit à elle-même, faute de donner à l'efprit une fuite de lumieres capables de le conduire réguliérement, ce qui néanmoins eft néceffaire pour un bonheur conftant & durable.

CHAPITRE XI.

Qu'il eft un foin de plaire que nous ne devons pas rechercher.

QUELQUE réfolus que nous devions être de contribuer à la fatisfaction des autres, cette détermination ne doit pas être aveugle ni s'étendre trop loin ; fi elle n'étoit réglée, elle deviendroit fouvent inutile, & quelquefois pernicieufe.

Elle feroit inutile, car il n'eft pas toujours en notre pouvoir de fatisfaire tous les hommes, furtout quand ils font peu équitables ou peu attentifs, exigeant quelquefois ou attendant de nous ce qui n'en dépend pas ; or ce feroit intéreffer fans fruit notre propre bonheur, que de penfer à leur procurer une fatisfaction dont nous ne fommes pas les maîtres. S'il eft peu raifonnable d'entretenir le defir de nous procurer à nous-mêmes des avantages auxquels nous ne faurions parvenir, pourquoi fouffririons nous un pareil defir à l'égard des autres ?

L'envie de plaire feroit pernicieufe, fi elle contribuoit manifeftement à entretenir l'orgueil, la paffion ou les erreurs d'autrui ; ainfi quelque in-

térêt qu'eût Socrate de plaire au roi Crésus auprès de qui il avoit été appellé, il ne le voulut jamais faire. Ce roi enflé de ses richesses & de sa magnificence, demande au philosophe, si avec toutes ses connoissances, il avoit jamais découvert un bonheur qui égalât celui dont il jouissoit sur le trône. Socrate, loin d'applaudir à cette fausse félicité, & à l'erreur où Crésus étoit sur ce point, répondit qu'il avoit connu un homme plus véritablement heureux. Qui donc, reprit le roi avec activité? C'est, repartit Socrate, un citoyen de ma ville nommé Sellès; il étoit homme de bien, rien ne lui manqua pendant sa vie, parcequ'il ne desira jamais rien que ce qu'il put & ce qu'il dut avoir, & ayant mis au monde des enfans qui lui ressembloient, il est mort au lit d'honneur, combattant pour sa patrie avec une valeur digne d'elle & digne de lui.

D'ailleurs, le soin de plaire aux autres nous deviendroit pernicieux à nous-mêmes, s'il devoit trop nous coûter; on exige de nous quelquefois des services que nous sommes obligés de refuser, sans pouvoir dire la véritable raison de notre refus, parcequ'elle intéresseroit le secret ou quelqu'autre de nos devoirs; alors ce seroit foiblesse de nous mettre en peine du refus que nous sommes obligés de faire, quand nous le faisons avec tous les ménagemens que prescrivent les regles de la politesse & les droits de la société.

L'envie d'obtenir persuade souvent à ceux qui s'adressent à nous, que nous sommes maîtres de leur procurer ce qu'ils souhaitent. Un service que nous aurons rendu à quelqu'autre, leur semble une raison suffisante pour attendre un même avantage: ils ne font pas attention que les circons-

tances ne sont plus les mêmes, & que souvent un plaisir fait une fois, est un obstacle à le faire une seconde fois. Le crédit employé auprès d'un grand, ou d'un homme en place, s'épuise par l'usage trop fréquent qu'on en voudroit faire, & au lieu de trouver en lui de la protection, nous ne lui ferions trouver que de l'importunité en nous.

S'il ne s'agit point de crédit, mais seulement de notre temps & de nos soins, le sacrifice que nous en avons fait à quelqu'un, donne la pensée à un autre de nous proposer de renouveller en sa faveur un pareil sacrifice; en donnant tout aux autres, il nous seroit impossible de réserver ce que la raison veut que nous gardions pour nous-mêmes: c'est en de telles circonstances que nous ne devons pas nous inquiéter de déplaire à quelques-uns; s'ils sont alors mal-contens, c'est leur faute: ils nous ont demandé ce qu'ils ne devoient pas, & nous leur avons refusé ce que nous ne pouvions raisonnablement leur accorder. Nous devrions nous inquiéter moins, s'il s'agissoit de leur refuser une chose manifestement injuste.

Accoutumons-nous donc à supprimer toute inquiétude de n'avoir pas contribué à la satisfaction des autres, dès que nous pouvons nous répondre que nous la souhaitons de bonne foi, & que nous y aurions volontiers contribué si elle eût été compatible avec ce que nous nous devions à nous-mêmes; mais quelle est la regle de ce que nous nous devons à nous-mêmes? car l'amour-propre pourroit aisément la pousser trop loin. Pour ne nous y point méprendre, il la faut tirer de ce que jugeroient des personnes judicieuses qui sauroient au vrai la situation où nous nous trouvons dans les circonstances dont il s'agit.

Observons à cette occasion de ne jamais manquer, quand nous exigeons quelque chose d'un autre, d'examiner avec attention s'il est en état de le faire, pour lui épargner & à lui & à nous le désagrément d'un refus.

CHAPITRE XII.

Comment on peut & l'on doit réparer l'impossibilité où l'on se trouve quelquefois de contribuer à la satisfaction d'autrui.

SI l'on n'est pas naturellement d'un caractere bienfaisant, on se prévaudra peut-être de la maxime exposée au chapitre précédent, pour refuser des plaisirs qu'on peut attendre de nous. Un esprit raisonnable doit être en garde contre cet inconvénient. Il ne faut jamais nous inquiéter du bien que nous ne pouvons faire aux autres, mais nous devons toujours souhaiter de le pouvoir. Cette disposition n'est pas un desir purement stérile, puisqu'elle nous détermine à satisfaire par les manieres, ceux que nous ne pouvons contenter par les effets, & souvent les manieres prévalent aux effets, car enfin dans le service même que nous recevons des autres, c'est leur affection qui nous touche le plus, ensorte que si nous recevions de quelqu'un l'avantage le plus considérable, & que nous fussions convaincus que son cœur n'y prend aucune part, à peine pourrions nous concevoir à son égard des sentimens de reconnoissance, au lieu que si nous étions persuadés que ceux mêmes qui nous font

de la peine, ne le font qu'à regret & contre la diſpoſition où ils ſont véritablement de nous faire plaiſir, nous pourrions être affligés ſans ceſſer de chérir ceux par qui le mal nous arrive.

Au reſte, les manieres qui ſont les interprêtes naturels de cette diſpoſition, ſe montrent comme on ſait dans les paroles & dans les actions.

Les paroles doivent toujours exprimer l'envie que nous aurions d'obliger ceux qui s'adreſſent à nous. Si l'on s'apperçoit qu'ils ſoient perſuadés que nous pouvons le faire, quand au fond nous ne ſommes pas maîtres de la choſe comme ils ſe l'imaginent, il eſt à propos de les diſſuader, & de leur apporter les raiſons qui ne nous permettent pas de condeſcendre à ce qu'ils nous demandent.

Pour les ſatisfaire davantage, on peut encore leur indiquer les occaſions où nous ſerions en état de leur être utiles, & les inviter de nous mettre à portée d'exécuter ce que nous voudrions faire pour eux. Ces détails de ſoins & d'attentions leur donnant à entendre que nous nous intéreſſons à ce qui les touche, leur fera oublier le déſagrément de ne pas obtenir ce qu'ils eſpéroient.

La cordialité eſt ſur-tout d'uſage pour produire ces bons effets ; elle ſe fait connoître par un air ouvert & ſincere qui les attache à notre perſonne, lors même qu'ils ne peuvent recevoir nos ſervices.

Il eſt vrai que cet air ouvert n'eſt pas également au pouvoir de tous, & qu'il dépend baucoup du tempéramment ; mais auſſi peut-on par la réflection, en ce point comme beaucoup d'autres, corriger ou perfectionner la diſpoſition naturelle : or je ne ſais s'il eſt une diſpoſition plus contraire à

la douceur & au bien de la société qu'un air réservé, contraint ou mistérieux. Il donne à penser aux autres que ne voulant pas nous laisser connoître, il est quelque chose en nous qui perdroit à être connu, & auquel ils ne doivent point prendre de confiance. Ce n'est pas que la réserve ne soit quelquefois nécessaire, nous en parlerons ailleurs; mais elle n'est que pour des occasions rares, ainsi il n'en faut point avoir l'apparence dans la suite ordinaire de la vie, & peut-être rien n'a-t-il fait un plus grand tort à des personnes qui d'ailleurs avoient les meilleurs qualités, que cet air serré qui resserre au même temps le cœur de ceux qui traitent avec eux.

D'ailleurs, ce n'est pas un air épanché que l'on doit prendre ni rechercher. Les personnes les plus aimables par leur modestie & leur douceur en sont éloignées; mais c'est un air de bonté & de candeur que l'on fait sentir non-seulement dans le discours, mais encore dans toute la suite de son procédé.

On peut se rappeller ici en général les regles extérieures de civilité & de politesse, dont il seroit impossible de faire le détail parce qu'elles changent selon les nations, les occasions, les personnes & les conjonctures différentes. Il arrive même que l'amitié & la familiarité se marquent mieux quelquefois par la négligence des regles les plus ordinaires que par leur observation. Ce qu'on doit avoir en vue, étant de laisser sentir à ceux qui ont affaire à nous, que nous leurs sommes affectionnés; il importe peu quelles manieres on emploie pourvu qu'elles menent à notre but, & qu'elles conviennent avec les manieres usitées parmi les honnêtes-gens de notre état & de notre condition.

CHAPITRE XIII.

Que nous devons prendre soin dans les plus petites occasions, de paroître disposés à faire toujours plaisir.

IL ne faut pas attendre l'occasion de rendre des services importans ; elle est trop rare. La douceur de la société subsiste par les petits plaisirs que l'on se fait mutuellement ; ceux qui les négligent s'exposent à ne point paroître aimables, & par conséquent à n'être point aimés, & manquant de la sorte en mille occasions de contribuer à la satisfaction des autres, ils manquent réciproquement à recevoir de leur part, la satisfaction qu'ils en pourroient attendre.

Il ne sert à rien de dire que l'on est au-dessus des minucies. Quand il seroit vrai que soi-même effectivement on n'en seroit pas susceptible, il suffit que les autres le soient, pour devoir condescendre à leur disposition ; outre qu'il est peu de personnes qui ne soient quelquefois sensibles à ce qui pourroit paroître le plus léger. Le cardinal Volsey, fameux ministre & favori du Roi d'Angleterre, Henri VIII. conserva les bonnes graces de son maître, par le soin de lui faire présent de petits ouvrages bien travaillés que le Roi aimoit : chaque bagatelle présentée étoit un renouvellement de faveur. On a dit que le commencement de la haute élévation où parvint un connétable, fut le soin de désennuyer son souverain par l'amusement de faire aller des oiseaux à la chas-

ſe aux mouches : ce n'étoit rien : mais des riens animent quelquefois l'affection plus que les choſes; & par là en quelque ſorte les riens deviennent des choſes, dans l'uſage de la ſociété.

Ce ne ſont pas les objets en eux-mêmes qui nous rendent heureux, c'eſt notre diſpoſition à leur égard. Si nous ſommes diſpoſés à être touchés de petites choſes quelquefois plus que des grandes, nous devons être d'autant plus attentifs à celles-là, qu'elles ſe préſentent plus ſouvent & que les grandes par elles-mêmes attirent ſuffiſamment l'attention.

En effet, à examiner ce qui contribue davantage à la douceur de la vie, nous appercevrons bientôt que c'eſt un amas de différentes conjonctures, leſquelles priſes chacune en particulier ſemblent imperceptibles; mais qui ſe renouvellant d'un moment à l'autre, font une impreſſion d'agrément ou de déſagrément, la plus habituelle & la plus ſenſible. Il eſt ſur-tout des occaſions, où un léger office tient lieu des ſervices les plus importans. Le M... de M... étoit ſimple ſoldat, quand notre roi François I. fut pris à la bataille de Pavie & priſonnier comme lui. Il jugea que ce monarque ſeroit ſenſible dans la conjoncture au moindre ſigne d'affection des ſiens. Dans cette penſée il promit cent écus à un garde, pour le laiſſer approcher du roi qui n'étoit pas encore débotté, & il lui tira ſes bottes. On vit combien le monarque en fut touché. Il voulut d'abord faire payer les cent écus promis aux gardes; & conçut pour le ſoldat françois les premiers ſentimens d'eſtime qui depuis l'éleverent aux premiers honneurs qu'il eut d'ailleurs & le ſoin & le talent

de mériter. Mais qu'auroient été sa fortune & ses talens sans une petite attention?

Il ne suffit donc pas de nous réserver aux occasions importantes, dans le soin continuel que nous devons prendre de contribuer au bonheur & à la satisfaction d'autrui. Il est vrai que si nous n'étions pas disposés à rendre des services considérables à ceux qui auroient droit de les attendre, il leur seroit impossible d'être contens de nous : mais comme les occasions en sont peu fréquentes, c'est moins les services que nous rendrions qui sont d'usage, que la disposition où nous sommes de les rendre : or cette disposition peut se marquer en tous les temps de la vie, par le soin de faire aux autres ce qui peut les contenter quand il s'en présente les moindres occasions; & ce sont autant d'avances dont nous éprouverons nous-mêmes des retours avantageux, dans la suite de la vie.

Fin du Tome second.

